



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



16484

L. B. 3 p. 2049

16482 *210m*

LE

RÉGIMENT FANTASTIQUE

313622

LE

RÉGIMENT FANTASTIQUE

PAR

VICTOR DAZUR

16484



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

—
1868

AVANT-PROPOS

I

AUX HOMMES D'ÉLITE DE TOUS LES PAYS CIVILISÉS

A toutes les époques de l'histoire, depuis l'origine de la littérature, on a pu distinguer trois sortes d'écrivains : les écrivains d'avant-garde, que j'appellerai les *éclaireurs de la pensée*, les écrivains de corps d'armée, que l'on peut appeler les soldats de ligne de la littérature, et enfin les écrivains d'arrière-garde, qui suivent les chemins tracés par l'avant-garde et le corps d'armée littéraire.

Les éclaireurs de la pensée ont porté des noms divers, selon les temps. On les a nommés originaux, utopistes, philosophes, libres-penseurs, etc., etc. Le service, dans ce corps d'élite, a toujours été, sinon pénible, du moins extrêmement dangereux, et cela se comprend : les éclaireurs de la pensée marchent toujours en avant dans un pays à peu près inconnu.

Ils ont pour mission soit de préparer le chemin au corps d'armée qui s'avance derrière eux, soit de donner les premiers assauts aux forteresses de l'ignorance, du préjugé et de la routine ; forteresses établies en grand nombre dans la vaste contrée que parcourent les soldats de l'intelligence.

Les soldats de ligne littéraires ont un service plus pénible, mais moins dangereux que celui des éclaireurs. Cependant, pour être juste, il faut reconnaître que le corps d'armée de la pensée livre de temps en temps de terribles batailles, et ne craint pas de payer chèrement la victoire ; car, il faut le dire à sa louange, lorsqu'il a reconnu, d'après l'avis des éclaireurs, qu'il y a avantage pour l'humanité dans la prise d'une forteresse ennemie, il faut, coûte que coûte, qu'il enlève la position ; et ce qui est très-remarquable et en même temps très-encourageant pour les soldats de la pensée, c'est que, jusqu'à présent, les victoires qu'ils ont remportées ont toujours été définitives. En effet, il n'y a pas d'exemple que les ennemis de l'humanité soient jamais parvenus à reconquérir le terrain par eux perdu, et leurs forteresses démolies n'ont jamais été rebâties et sont sans doute ruinées pour toujours.

Quant aux écrivains d'arrière-garde, leur service n'est ni bien pénible ni bien dangereux. Ils recueillent les blessés des autres corps, ensevelissent les morts, gardent les prisonniers et jouissent tran-

quillement du pays conquis. Cela dure jusqu'au moment où ils sont forcés de se remettre en marche à la suite des corps militants.

En somme, comme il se trouve dans chacun des trois corps dont je viens de parler un assez grand nombre d'écrivains de talent, l'armée littéraire serait une armée admirable si les soldats qui la composent n'avaient pas la déplorable habitude de se quereller entre eux, au lieu de conserver leurs forces pour combattre les vrais ennemis de l'homme, qui sont : l'orgueil, l'ignorance, l'intolérance, le fanatisme et les préjugés. Quand donc les soldats de la pensée comprendront-ils que l'on ne doit point combattre les hommes, mais seulement les vices qui s'opposent au bonheur matériel et spirituel de l'humanité?

En attendant que la concorde règne dans l'armée littéraire, c'est dans les éclaireurs de la pensée que s'est enrôlé l'auteur du présent ouvrage. Il a choisi ce corps parce que chaque soldat peut y faire valoir ses qualités personnelles sans être gêné par une discipline rigoureuse. Il va sans dire que, comme tous les soldats de la grande armée de l'intelligence, l'engagé volontaire sus-nommé attend ses grades du Ministère de l'opinion publique..... ce redoutable ministère, plus puissant que les plus puissants souverains du monde.

L'allégorie qui précède peut être considérée comme étant la profession de foi de l'auteur. Lec-

teurs d'élite, cela vous permet de porter immédiatement un jugement sur lui et de penser qu'il doit être un original, un utopiste, un philanthrope et un conciliateur. Pour mieux vous le faire connaître, j'ajoute, moi, qu'il est un de ces hommes singuliers qui, depuis quelques années, ont entrepris la tâche, fort peu difficile, de faire comprendre à l'humanité que le temps est venu pour elle de quitter ses habits d'enfance, qui sont devenus trop courts, pour revêtir enfin l'habit de l'âge viril, qui est le seul vêtement qui lui convienne désormais.

Certes, voilà une vérité qui n'est pas nouvelle, et tous les penseurs savent bien depuis quelque temps que l'habit de l'humanité est trop étriqué et qu'il tombe en loques de toutes parts. Cela est naturel : tout s'use à la longue, et l'*enfant* est devenu un adolescent qui continue à grandir. Il est vrai qu'il y a constamment de bonnes âmes occupées à rapiécer l'habit en question ; mais à peine ont-elles posé une pièce, qu'une nouvelle déchirure se produit juste à côté..... Aussi l'humanité, qui sait bien qu'elle est trop laide pour aller toute nue, demande avec instance qu'on lui fasse un habit neuf..... Hélas ! pendant qu'elle s'épuise à réclamer une chose aussi nécessaire, les costumiers se disputent entre eux avec fureur, chacun voulant avoir pour lui seul la commande dont ils devraient se charger tous ensemble, s'ils obéissaient à la raison.

Hommes d'élite de tous les pays et de toutes les

opinions, quel que soit votre rang ou votre état dans le monde, si vous pensez qu'il est bon d'avoir pitié de la détresse, et qu'il est généreux de la secourir, mettez-vous à l'œuvre, d'un commun accord, et bientôt l'humanité pourra se dépouiller de ses haillons pour revêtir un large, riche et brillant costume.

C'est sous l'influence de ces idées, qui, sous d'autres formes, règnent dans les cerveaux de plusieurs milliers d'hommes, que l'auteur a écrit cette œuvre. Elle contient une foule de vérités enchâssées, d'une manière fantaisiste, dans la fiction étrange qui sert de canevas à l'ouvrage.

Dans les premiers chapitres, l'auteur combat (à sa manière) l'athéisme et le matérialisme, d'abord parce que ces doctrines lui paraissent mesquines et qu'elles conduisent naturellement leurs adeptes sur le chemin du désespoir ; ensuite parce qu'elles cherchent à prouver que l'homme n'est rien de plus qu'un animal intelligent dont l'existence doit se passer à satisfaire ses appétits sensuels, jusqu'à ce qu'il aille pourrir dans la terre.....

Après avoir combattu ces doctrines odieuses, qui ne servent qu'à rendre malheureux les gens qui les accueillent, et même ceux qui cherchent à les faire accueillir, l'auteur exalte les deux doctrines opposées, c'est-à-dire le déisme et le spiritualisme, en leur adjoignant deux doctrines fort logiques : la pluralité des existences de l'âme et la pluralité des

mondes habités. Ces doctrines complémentaires ne sont pas aussi étranges qu'on pourrait le supposer : dans tous les temps, mais surtout dans ce siècle, elles ont été acceptées par une foule d'esprits d'élite. La dernière surtout a été développée d'une manière brillante dans un excellent et magnifique ouvrage qui devrait se trouver dans toutes les bibliothèques (1).

Ces hautes questions de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des mondes et des existences multiples ont beaucoup d'attrait pour tous les penseurs ; mais elles fatiguent vite l'esprit qui s'en occupe sans relâche, parce qu'elles imposent au cerveau un travail énorme. Aussi, dans le cours de cet ouvrage, l'auteur se repose fréquemment, et pendant quelques-uns de ses repos il braque sa longue-

(1) *La pluralité des mondes habités*, par M. Camille Flammarion. Nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement l'auteur, quoiqu'il soit un des plus savants officiers d'Eclaireurs de la pensée ; d'autre part, il peut se passer des éloges que nous lui adressons ; mais nous, nous ne voulons pas laisser échapper la seule occasion que nous ayons de lui témoigner notre sympathie pour les grandes idées qu'il professe ; idées qui seront sûrement acceptées par tous les lecteurs sans prévention, quand ils voudront se donner la peine, ou plutôt le plaisir, d'observer l'œuvre du Créateur, non avec les *lunettes anciennes*, dont la portée est trop faible, mais au moyen du merveilleux *télescope métaphysique* dont s'est servi l'auteur de : *La pluralité des mondes habités*. — V. D.

vue sur le passé. Si plus tard il arrive que ses observations ne soient pas reconnues comme étant rigoureusement exactes, cette inexactitude sera, je l'espère, facilement excusée; car chacun sait que les époques antiques sont presque toutes couvertes d'un brouillard plus ou moins épais, et que l'on n'y verra bien clair que lorsque ces brumes épaisses auront été dissipées par le soleil de la science. D'ailleurs le *Régiment fantastique* n'est point une œuvre doctore, mais seulement une sorte de roman philosophique.

L'auteur ayant, dans les dix premiers chapitres, traité les grandes questions relatives au passé et à l'avenir de l'humanité, il aborde, au chapitre XI, les questions terribles qui, à l'époque présente, assaillent le genre humain. Dans ce onzième chapitre, un personnage, guerrier célèbre entre tous, maudit la guerre et proclame l'utilité, ou pour mieux dire la nécessité d'un gouvernement international universel. Ce gouvernement, qui marquerait pour les nations une ère nouvelle, aurait pour tâche principale l'abolition du fléau destructeur, par l'arrangement à l'amiable de tous les différends internationaux.

La guerre une fois abolie, le même personnage prétend que les armées permanentes devront être conservées comme de vraies écoles de courage. Seulement il ajoute que les militaires de ces armées de l'avenir cesseront d'être des destructeurs pour devenir de précieux producteurs; car alors les officiers

se transformeront en ingénieurs, les soldats en pionniers, et les sous-officiers en conducteurs de travaux.

Ainsi les armées futures seraient chargées d'exécuter tous les travaux d'utilité nationale que les simples particuliers n'osent pas ou ne peuvent point entreprendre. Chaque nation renonçant à faire des conquêtes au dehors, en ferait sur son propre territoire, car il y a peu de pays qui n'aient pas chez eux une certaine étendue de terrain à conquérir sur la nature. Ces conquêtes urgentes ayant produit des richesses plus ou moins considérables, les nations pourraient se coaliser en nombre nécessaire, et faire exécuter par leurs troupes alliées les grands travaux d'utilité internationale tels que : percements d'isthmes, dessèchements de marais, détournements de fleuves, etc., etc. Dans ce nouvel ordre de choses, les armées répandraient la joie sur leur passage au lieu d'y semer la désolation ; car elles se serviraient de la poudre, non pour tuer des hommes, éventrer des chevaux, brûler des villages ou démanteler des forteresses, mais pour faire sauter des rochers, fendre des montagnes et tirer des feux de joie pendant les fêtes qui auraient lieu après l'achèvement des travaux nationaux, fêtes qui célébreraient des victoires remportées non sur des hommes, mais sur les forces gigantesques que la nature nous oppose de toutes parts. Le budget de l'armée cesserait alors, dans chaque pays, de s'appeler le budget

de la guerre pour prendre le nom de *budget de bien-être général*.

Lecteurs d'élite, je me hâte de vous apprendre que le terrien qui a écrit ce livre jouit de toutes ses facultés intellectuelles ; car vous pourriez bien en douter après avoir pris connaissance des innovations qu'il propose par la bouche d'un des personnages de son roman. Pourtant je reconnais avec vous que le rêve de l'auteur exhale un violent parfum d'utopie, tout en vous faisant remarquer que si ce parfum irrite nos organes, c'est uniquement parce qu'ils sont habitués depuis longtemps à respirer l'odeur fade et nauséabonde qui se dégage des champs de bataille.....

Cependant, entre nous soit dit, que faudrait-il pour transformer le rêve dont nous parlons en réalité manifeste?..... Il faudrait un peu moins d'ignorance et un peu plus de bon sens chez les peuples, point d'orgueil et beaucoup de bonne volonté de la part des hommes d'élite qui les dominent et les dirigent. C'est pourquoi l'auteur vous conjure, ô chefs d'Etat, diplomates, artistes, gens de lettres, ministres de tous les cultes et grands chefs militaires de tous les pays, de faire tout ce qui est humainement possible pour anéantir l'abominable fléau de la guerre qui, jusqu'à présent, a si profondément humilié la raison humaine. Il croit qu'en agissant ainsi vous ferez plus pour votre satisfaction présente et pour votre bonheur futur, qu'en continuant

de mettre en pratique les vieilles théories condamnées par la raison et l'expérience.

Pourquoi n'accepteriez-vous pas cette nouvelle manière de voir?... Songez, ô hommes d'élite de tous les pays du monde, songez au plaisir immense que vous éprouveriez si, dès l'époque actuelle et grâce à vos forces coalisées, le droit du plus sage parvenait enfin à détrôner le droit du plus fort!.....

Maintenant que vous avez un aperçu des idées contenues dans le onzième chapitre, il ne me reste plus que quelques mots à dire sur le douzième. Comme tous les autres, ce chapitre final est saturé de philosophie, et comme dans tous les chapitres du livre, les questions de l'ordre le plus élevé sont discutées dans un dialogue familier, défilent aux yeux du lecteur dans un désordre apparent et semblent venir accidentellement dans la conversation. Enfin l'ouvrage se termine par une dispute dramatico-comique terminée par un tremblement de sol ; et comme il faut que dans cet ouvrage ce soit la philosophie qui ait le dernier mot, le dernier personnage qui parle prononce une phrase philosophique qui fera réfléchir plus d'un lecteur.

La première partie de cet avant-propos est seulement relative au fond de ce livre ; pour ce qui concerne la forme, veuillez lire la deuxième partie, qui est adressée aux lecteurs en général, et en particulier à tous les hommes de bonne volonté.

II

AUX LECTEURS EN GÉNÉRAL ET A TOUS LES HOMMES
DE BONNE VOLONTÉ

Estimables lecteurs, j'ai l'honneur de vous présenter le *Régiment fantastique*, œuvre du plus fidèle de tous mes amis. Cet ami sans pareil n'avait pas d'abord écrit cette œuvre pour être livrée à la publicité; mais dans ces derniers temps il changea d'idée à la suite d'un long entretien que j'eus avec lui, et dans lequel je lui prouvai, par A plus B, que garder pour soi des idées qui peuvent être utiles au prochain, c'est faire acte d'égoïsme ou au moins de misanthropie. Or, mon ami ne voulant passer ni pour un égoïste, ni pour un misanthrope, il se décida à publier son ouvrage, en le faisant préalablement passer à la censure : car, me dit-il, tout ce qui est bon à penser n'est pas bon à dire, tout ce qui est bon à dire n'est pas bon à écrire, et tout ce qui est bon à écrire n'est pas toujours bon à imprimer. Le censeur qui se chargea d'examiner l'ouvrage, et qui n'était autre que Monsieur moi-même, à qui cet honneur revenait de droit, fut frappé de la profondeur de ces observations, et résolut d'accomplir sa tâche avec la plus grande sévérité.

En conséquence, ayant relu soigneusement le *Régiment fantastique*, j'y trouvai un certain nombre de passages que je supprimai..... à regret. Le sacrifice fut aussi pénible au censeur qu'à l'auteur, et leur coûta à tous deux un grand effort de volonté ; mais enfin il fut accompli.

Voici les motifs de cette censure volontaire. Un livre doit être écrit dans un but quelconque, sinon il n'a, étant imprimé, que la valeur intrinsèque du vieux papier. Or l'ouvrage de mon ami ayant été écrit dans un but de conciliation universelle, il fallait absolument qu'il ne contint aucun passage irritant pour telle ou telle nation, ou pour telle ou telle classe de terriens. C'est pourquoi je n'hésitai pas à supprimer les excuses du caporal Français à Catherine II, dans le chapitre IV. Ces excuses sarcastiques auraient été fort amusantes pour les lecteurs français, mais il est probable qu'elles auraient peu diverté les quelques lecteurs russes qui liront cet ouvrage ; car, en Russie, les gens éclairés (exception faite des moralistes sévères) se croient obligés, par amour-propre national, d'approuver tous les actes politiques de la célèbre impératrice.

J'ai supprimé aussi plusieurs passages relatifs à certains peuples de l'Europe méridionale. Ces peuples sont malheureux et ignorants, mais ce n'est pas leur faute, et l'on peut être sûr que lorsqu'ils vivront sous le régime de la liberté relative, au lieu de vivre sous celui de l'abrutissement absolu, la

science chez eux remplacera l'ignorance, et qu'ils ne seront alors nullement inférieurs à leurs frères de la grande famille européenne.

Enfin, grâce à ces suppressions et à quelques autres, je crois avoir fait de l'œuvre de mon ami un livre utile et agréable, qui peut être lu dans tous les pays et par toutes les classes de lecteurs. Si je n'ai pas complètement réussi, soyez sûrs que c'est par manque de talent et non par manque de bonne volonté.

A cette première confidence, qui était nécessaire, je dois en ajouter une deuxième qui me paraît indispensable. Il faut bien qu'elle soit indispensable, car mon ami éprouve une grande répugnance à parler de tout ce qui le touche d'une manière intime. Ce n'est donc que parce qu'il y a été contraint par la nécessité qu'il m'a permis de vous apprendre ce qui suit.

Il paraît que l'auteur, qui s'est donné dans ce livre le nom de Français ou François Pamphile, avait l'insigne honneur d'être caporal dans l'armée française lorsqu'il fit le songe étrange qui forme le canevas de l'ouvrage que vous allez lire..... si vous n'avez rien de mieux à faire. Plus tard notre militaire écrivit son rêve, et ensuite s'amusa à l'embellir quand il en avait le temps. De sorte que le voyage de mon ami sur la planète Mars finit à la longue par acquiescer dans l'esprit de l'auteur, et par suite, dans la relation qu'il écrivait, autant de puissance

de réalisme qu'un voyage réel, effectué dans telle ou telle partie de notre misérable monde. D'après cela, n'allez pas croire que mon ami est un illuminé..... N'imites pas la plupart des hommes qui se jugent entre eux sur les plus légères apparences... Dans la circonstance présente, suspendez votre jugement, et vous vous apercevrez bientôt que si l'auteur est un amant passionné de l'imagination, il est aussi un ami sincère de la raison et du bon sens.

Ici je me crois obligé de répondre par anticipation à une critique désagréable que l'on ne manquera pas de faire sur l'ensemble de ce livre; critique assez sérieuse, quoiqu'elle n'ait pas rapport au fond, mais seulement à la forme. Ce rêve, qui se prolonge pendant toute une journée, est trop long pour être vraisemblable, diront les gens méticuleux et aussi les profonds observateurs.

Sur mille écrivains, il y en a bien neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui, étant à ma place, répondraient à ces respectables lecteurs que, lorsqu'un livre a du fond, il ne faut pas être trop sévère pour la forme; ils leur diraient encore que l'on trouve dans certains ouvrages, depuis longtemps célèbres, des invraisemblances au moins aussi fortes que l'invraisemblance signalée dans celui-ci, ou bien ils feraient une réponse qui serait une véritable demande d'indulgence.

Il m'est tout à fait impossible d'agir ainsi, et cela pour trois raisons. La première, c'est que je crois

qu'une œuvre littéraire, pour être reconnue bonne, doit briller par la forme autant que par le fond. La seconde, c'est que lorsqu'un écrivain ancien et célèbre a commis une faute de littérature, un écrivain moderne ne doit point commettre une faute semblable et s'excuser en disant : « Je n'ai fait que répéter la sottise que tout le monde excuse chez tel auteur ancien. » La troisième, c'est que je n'ai pas le droit de demander l'indulgence des lecteurs pour une faute que l'auteur prétend ne pas avoir commise.

Mais toutes ces raisons ne satisferaient pas les gens méticuleux, qui pourraient toujours répéter que ce rêve est trop long pour être vraisemblable. Aussi je suis forcé de leur répondre d'avance que leur critique est juste, et qu'ils auraient mille fois raison de la faire si le rêve en question venait d'un rêveur ordinaire; mais mon ami est un rêveur de première classe, un songeur fieffé, à qui plus d'une fois il est arrivé de rêver pendant plusieurs heures consécutives. Or, transportez sur le papier un rêve qui ait duré quatre heures, par exemple, et vous verrez que, grâce aux agréments de style et aux développements donnés aux idées qui n'existent dans le songe qu'à l'état de germe, vous en ferez facilement un manuscrit dont la lecture durera dix, douze ou quatorze heures, et même davantage.

Cette explication une fois admise, si vous pouvez disposer d'une journée, vous verrez que la relation de l'auteur est vraisemblable jusqu'à l'illusion, qui

sera d'autant plus grande que la journée sera plus belle. Ainsi, je suppose que vous commencez la lecture de ce livre un beau matin, aussitôt après votre grand lever ; voici ce que vous pourrez faire : Vous lirez jusqu'aux trois quarts du chapitre IV, et, arrivés là, vous imiterez les personnages... vous déjeunerez. Puis, après avoir déjeuné, vous reprendrez votre lecture, et, lorsque vous serez arrivés au chapitre VII, regardez votre montre ou votre pendule, et vous verrez avec plaisir qu'il est à peu près l'heure où commence, dans l'ouvrage, la grande revue du régiment des souverains. Suivez toujours l'auteur, en oubliant que vous êtes sur la terre. Au chapitre du dîner, imitez encore une fois les personnages du livre : mettez-vous à table et dînez tranquillement ; après quoi, pour aider la digestion, vous lirez les faits et gestes du marsien Atah-Kholl et ce qui suit. Puis, à la nuit tombante, faites à la suite de l'auteur votre entrée dans la vaste et somptueuse cantine de Sémiramis. Achevez ensuite de lire l'ouvrage dans le cours de la soirée. Mais si vous voulez qu'il produise dans votre esprit toute l'illusion désirable, arrêtez-vous aux dernières pages, au moment où vous arriverez à la dispute du caporal Pamphile avec plusieurs rois du régiment des souverains..... Le lendemain, à votre réveil, terminez la lecture du dernier chapitre ; et si alors, en fait de vraisemblance, vous n'êtes pas satisfaits, vous pourrez vous flatter d'être difficiles à satisfaire.

Maintenant que j'ai réglé mes comptes avec les lecteurs méticuleux, il faut que je réponde, toujours par anticipation, à la critique des gens sérieux, qui pour la plupart critiqueront la facilité avec laquelle l'auteur *passé du grave au doux, du plaisant au sévère...* Un philosophe doit toujours être sérieux, diront-ils d'un air magistral.

A ces respectables lecteurs, je pourrais répondre que les philosophes ne sont pas faits d'une autre farine que celle dont se composent les autres hommes, et que les terriens, surtout ceux qui habitent le beau pays de France, ne manquent pas de rire quand ils en ont l'occasion; mais je reconnais qu'à une observation sérieuse il faut une réponse sérieuse; et cette réponse, c'est l'expérience qui se charge de la faire pour moi. En effet, l'expérience, dont la langue se compose de faits et non de phrases, l'expérience a prouvé depuis longtemps et prouve encore aujourd'hui :

1° Que le philosophe qui ne rit jamais prêche souvent dans le désert;

2° Qu'un philosophe qui veut être écouté par les masses ne doit pas craindre de rire un petit coup de temps en temps.

Voilà les préceptes de l'expérience. Cependant, quoiqu'ils soient très-sages, et que mon ami les admette volontiers, je crois pouvoir affirmer qu'il n'y a point songé en écrivant, et qu'il n'a fait qu'o-

béir à l'impulsion de son caractère. D'ailleurs, mon ami l'auteur prétend qu'en philosophie il n'y a ni sérieux ni comique ; car, à la hauteur à laquelle un philosophe s'élève ou peut s'élever en philosophant, la différence qui existe entre le rire et les larmes s'efface, absolument comme paraissent s'effacer, lorsqu'on s'éloigne de la terre, les différences de niveau qui existent entre les vallées et les montagnes.

Après avoir répondu aux critiques des hommes graves et des gens méticuleux, je m'aperçois maintenant qu'il faut que je m'explique avec certains lecteurs qui vont dire qu'ils sont étrangers à tout ce qui a rapport à l'état militaire, et que, par conséquent, ils ignorent complètement la valeur des grades que l'auteur donne à la plupart de ses personnages.

Dès aujourd'hui on peut dire qu'il n'y aura bientôt plus de ces ignorants en Europe ; mais, comme il y en a encore et que je leur dois des égards, je vais leur montrer l'échelle des grades telle qu'elle existe aujourd'hui dans l'infanterie française.

Au plus bas de l'échelle se trouve le caporal, que son grade modeste élève pourtant au-dessus des soldats de toute la hauteur de l'autorité sur l'obéissance. Le caporal loge habituellement dans la même chambre que les simples soldats ; son lit occupe l'un des angles ; les autres angles sont occupés par les lits de ses collègues.

En montant l'échelle, on trouve au-dessus du caporal le sergent, et son égal, le sergent-fourrier. Cependant ce dernier doit savoir manier la plume aussi bien que le fusil, ce à quoi n'est pas tenu le sergent. Le plus souvent les sergents logent ensemble dans des petites chambres voisines des grandes chambres de soldats. Le fourrier loge dans la même chambre que le sergent-major, dont il est le collaborateur.

L'échelon qui se trouve au-dessus du sergent et du sergent-fourrier porte le sergent-major, comptable principal d'une compagnie. Comme le fourrier et le sergent, comme le caporal et le simple soldat, le sergent-major français est censé, d'après un vieux dicton, porter le bâton de maréchal de France dans sa giberne ; mais le plus souvent il arrive que le bâton en question reste à l'état de nécessaire d'armes. Or, un nécessaire d'armes est une petite boîte contenant les outils qui sont nécessaires pour démonter et remonter les diverses pièces d'un fusil ; et cette boîte, par sa forme, peut être considérée comme étant l'embryon ou le fœtus d'un bâton de maréchal de France.

Au-dessus du grade de sergent-major se trouve celui d'adjudant. L'adjudant est le premier sous-officier d'un bataillon.

En montant toujours l'échelle, on trouve le sous-lieutenant. Le grade de sous-lieutenant est le moins élevé des grades d'officiers.

Au-dessus du sous-lieutenant on trouve le lieutenant.

Au-dessus du lieutenant, le capitaine, et le capitaine-adjutant-major.

Au-dessus du capitaine, le chef de bataillon et le major.

Au-dessus du chef de bataillon et du major, le lieutenant-colonel.

Au-dessus du lieutenant-colonel, le colonel.

Au-dessus du colonel, on trouve les officiers généraux, qui peuvent avoir en même temps sous leurs ordres : de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. Ce sont : le général de brigade, le général de division, et enfin le maréchal de France.

Pour satisfaire complètement les lecteurs à qui ces renseignements s'adressent, j'ajoute que dans l'armée française on trouve : un colonel, un lieutenant-colonel et un major par régiment ; un commandant, un adjudant-major et un simple adjudant par bataillon ; un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major, un sergent-fourrier, quatre sergents et huit caporaux par compagnie.

Les détails qui précèdent n'ont sans doute pas beaucoup de valeur aujourd'hui ; mais ils seront très-précieux l'an 2868 pour les bibliophiles qui les trouveront en tête de cet ouvrage, qui sera devenu alors un très-vénérable bouquin. Ces notions sur

l'armée française éviteront de pénibles recherches à ces futurs savants quand ils auront à écrire l'histoire ancienne de France... Car tout change dans le monde, et il se peut bien qu'à cette époque lointaine on ne connaisse plus, en fait de grades, que ceux d'ingénieurs généraux, d'ingénieurs et de sous-ingénieurs de différentes classes. En remontant à mille ans dans le passé, on voit que l'humanité s'est déjà bien perfectionnée ; qui peut prévoir le degré de perfection qu'elle aura atteint lorsqu'elle aura marché pendant mille ans dans l'avenir ?

Estimables lecteurs, je crois vous avoir dit tout ce qui était absolument nécessaire pour vous préparer à la lecture de l'œuvre de mon ami. Il ne me reste donc plus qu'à vous prier de prendre en considération tout ce qui vous conviendra dans ce livre... en attendant que le reste vous convienne ; car cet ouvrage contient de quoi satisfaire les goûts littéraires les plus opposés entre eux, en apparence, et qui se trouvent assez rarement réunis chez le même individu. Ainsi, aimez-vous l'allégorie?... l'auteur en a mis partout... ce qui permettra aux amateurs du genre allégorique d'exercer fréquemment et agréablement leur intelligence en traduisant le style figuré en style ordinaire. Êtes-vous peintre, dessinateur ou architecte ? Les magnificences décrites dans divers chapitres par le caporal Français se peindront dans votre esprit avec une grande vigueur ; et, si vous possédez le sentiment artistique,

vous serez sans* doute tenté de les transporter sur le papier ou sur la toile, afin de rendre les idées de l'auteur accessibles à tout le monde. Êtes-vous philosophe?... En lisant certains chapitres, vous vous trouverez en présence des plus hautes questions qui puissent intéresser l'être humain. Êtes-vous d'un caractère jovial?... Vous serez satisfaits du ton de familiarité qui règne souvent dans le dialogue; et alors, sans vous en apercevoir, vous absorberez, comme les autres lecteurs, votre part de philosophie, car l'auteur ne cesse jamais d'être philosophe. Enfin, êtes-vous malheureux d'une façon quelconque? ou bien êtes-vous dégoûté, désillusionné, et par suite désespéré?... S'il vous reste un peu d'énergie, peut-être vous sentirez-vous renaître sous l'influence de la céleste magicienne évoquée par l'auteur : l'Espérance!... L'Espérance!... interprète de l'Être suprême... L'Espérance!... adorable fantôme qui se recule à mesure que l'on avance pour le saisir, et qui force ainsi l'homme à marcher perpétuellement vers son bonheur éternel.

VICTOR DAZUR.



CHAPITRE I^{er}

DE LA TERRE A LA PLANÈTE MARS

Le songe d'une nuit d'été. — Départ involontaire du caporal Français pour la planète Mars. — Paris la nuit vu à vol d'oiseau. — Angoisses du caporal Français. — Aspect de la terre vue à dix mille lieues. — Nouvelles angoisses du caporal Français. — Son arrivée sur la planète Mars.

Le 15 août de l'an 186., une heure avant minuit, je rentrai à mon domicile provisoire, la caserne de ***, à Paris, en compagnie de quelques camarades, après avoir vu plus de merveilles, dans un seul jour, que n'en pourront voir, dans toute leur vie, certains millionnaires de l'Asie, de l'Afrique ou de l'Amérique.

Rassasié de musique, d'illuminations, de feux d'artifice et de toutes sortes de spectacles, ayant, de plus, l'estomac bien lesté et la conscience tranquille, je me mis au lit avec un sentiment de bien-être indicible et, quelques secondes après, je dormais d'un profond sommeil.

Au bout d'un temps dont il m'est impossible de préciser la durée, il me sembla tout à coup que mon lit s'enlevait lente-

ment.... comme s'il eût été suspendu au cercle d'un ballon, en guise de nacelle.

J'ouvris les yeux.... ou plutôt je crus les ouvrir, et je m'aperçus qu'en effet mon lit s'enlevait.... et que les planchers s'ouvraient successivement, juste assez pour lui donner passage.... Quelques instants après, j'étais dans les airs.... mais je ne vis pas de ballon au-dessus de ma tête.

Après la première impression de surprise, je refermai les yeux et je me dis en moi-même : Je rêve.... il est évident que je rêve.... mais mon rêve, tout étrange qu'il est, n'a rien d'étonnant pour moi.... c'est peut-être la centième fois qu'il m'arrive, en dormant, de me sentir enlevé dans les airs.... Laissons donc travailler l'imagination et continuons tranquillement notre somme.

Cependant, quelques instants après, croyant m'apercevoir que le mouvement ascensionnel de ma couchette continuait toujours, je doutai de mon sommeil et je commençai à croire que j'étais réellement éveillé.

Alors je m'assis.... ou plutôt je crus m'asseoir sur mon lit, et je cherchai à me rendre compte de ma situation.... J'allongeai les bras à droite et à gauche, en avant, en arrière.... je ne trouvai rien en dehors de ma couchette, absolument rien !.... Mon lit était isolé dans l'espace et montait toujours !....

C'est alors que, pour savoir si j'étais bien éveillé, j'employai un procédé qui, dans mon rêve, me parut très-ingénieur : je me pinçai le bras et je me tirai la moustache.

Parbleu ! me dis-je, tout satisfait de mon épreuve, je suis bien éveillé !... Si je dormais, pourrais-je me pincer le bras et

me tirer la moustache?... Oui, je suis bien éveillé... mais comment se fait-il que mon lit se trouve tout à coup de posséder le pouvoir d'un aérostat? Cela est étrange, inexplicable, et cependant je n'en puis douter... je ne vois plus autour de moi que le cercle de l'horizon et au-dessus de ma tête la voûte étoilée!

Voulant voir ce qui se passait au-dessous de moi, je m'accoudai sur mon traversin; je saisis par précaution le fer du chevet et je regardai en bas, n'ayant que la tête et les épaules hors du lit.

Le panorama que j'avais sous les yeux était magnifique. Une immense étendue de pays, bornée dans tous les sens par le cercle de l'horizon, présentait au regard toutes les gradations du sombre, depuis le noir jusqu'au clair obscur.

Au-dessous de moi, dans la direction du fil à plomb, l'emplacement de Paris était marqué par un espace beaucoup plus lumineux, grâce au brillant éclairage de la ville et aussi au surcroît de lumière donné par les illuminations.

Avec un peu d'attention, je parvins à reconnaître les endroits les plus connus de Paris, tels que la ligne de boulevards qui commence à la place de la Bastille et qui finit vers l'église de la Madeleine; les Champs-Élysées, la place de la Concorde, la place du Carrousel, ainsi que le Louvre et les Tuileries. Je reconnus aussi les quais de la Seine et la rivière elle-même, qui, au sortir de Paris, allait, en serpentant, se perdre dans le lointain.

Que les choses paraissent petites quand on les voit de loin! pensai-je philosophiquement. Si je ne connaissais pas déjà Paris je ne pourrais pas me figurer, en le voyant d'ici, que j'ai

sous les yeux une ville de près de deux millions d'habitants et que c'est ce petit espace de terre, qui me paraît grand comme deux draps de lits, que l'on nomme la Babylone moderne et le rendez-vous de toutes les passions humaines.

Je ne continuai pas ces réflexions, car il se fit tout à coup dans ma marche aérienne un changement de direction qui occasionna presque aussitôt un changement de direction dans mes idées. Au lieu de monter en suivant la ligne verticale, je me mis à monter en suivant une ligne oblique. L'ascension devint alors tellement rapide que Paris, dont la grandeur apparente diminuait à vue d'œil, finit, au bout de peu d'instant, par disparaître complètement, fondu, pour ainsi dire, au milieu de l'immense et vague paysage que j'avais sous les yeux.

A partir de ce moment je sentis un mal de tête qui devint de plus en plus douloureux. Le mal de gorge vint bientôt s'ajouter au mal de tête. Je respirais à grande peine et plus je m'élevais, plus la respiration devenait difficile. Un froid, qui devenait de plus en plus vif, vint encore augmenter les maux que j'endurais. J'éprouvais une vive anxiété, ne sachant ni où j'allais ni ce que j'allais devenir.

Pendant, au bout de quelques instants, le mal de tête et le mal de gorge diminuèrent peu à peu et finirent par disparaître complètement. Je sentis alors que l'engourdissement me gagnait... Je voulus essayer de le combattre en changeant de position; impossible!... je ne pus faire le moindre mouvement. Je voulus fermer les yeux.... mes paupières n'obéirent point à ma volonté, et malgré tous les efforts que je faisais pour les fermer, mes yeux restaient fixement ouverts!

Je m'aperçus bientôt que je ne respirais plus... Mon cœur

avait cessé de battre... je ne vivais plus que par l'intelligence...

Pendant que mon corps s'était trouvé sous l'influence de ces divers phénomènes, mon esprit était frappé de torpeur.... mes facultés intellectuelles étaient momentanément suspendues. Je n'avais pas cessé d'avoir les yeux fixés sur la terre et pourtant j'avais complètement cessé de la voir.

Cette dernière assertion pourra paraître étrange à certains lecteurs qui n'ont pas l'habitude de l'observation philosophique. En effet, regarder un objet sans le voir, cela paraît d'abord inadmissible. Cependant rien n'est plus fréquent, et l'on peut dire qu'il n'y a personne à qui cela n'arrive pas de temps en temps.

Ayez les yeux fixés sur un objet quelconque, si votre esprit pense à autre chose, vous regarderez cet objet mais vous ne le verrez pas. C'est ce qui prouve que dans le phénomène de la vision, l'esprit a autant de part que les yeux, ou, pour mieux dire, les yeux ne sont que des instruments dont se sert l'esprit pour voir les objets extérieurs. Quand l'esprit ne se sert pas de ces instruments, *il regarde en dedans.*

Après cette digression, que j'ai faite parce qu'il m'a paru utile de la faire, je puis continuer mon récit.

A partir du moment où mon corps cessa ses fonctions, mes angoisses disparurent et je fus témoin du spectacle le plus grandiose qui ait jamais frappé d'admiration un être humain.

Plus d'horizon ! Plus d'atmosphère ! Plus de nuages !... J'étais dans l'espace éthéré et tellement loin de la terre qu'elle ne me parut guère plus grosse, par exemple, qu'un des ballons de nos fêtes publiques, vu à cent mètres de distance.

Notre globe se détachait nettement sur le fond noir de l'espace infini. La lune éclairait une grande partie de l'hémisphère exposé à ma vue, et la lumière lunaire donnait à la partie éclairée une teinte cendrée d'un effet vraiment magique. La partie de cet hémisphère qui se trouvait dans l'ombre avait un contour nettement déterminé par une sorte de croissant lumineux extrêmement délié. Cette apparence provenait sans doute de la réfraction des rayons du soleil (dans le moment caché par la terre) à travers les couches de l'atmosphère.

La surface de la terre était indistincte en beaucoup d'endroits. Pourtant je reconnus assez bien le contour général des côtes de l'Europe et de l'Afrique. Les sommets des montagnes recouverts par les neiges éternelles étant plus lumineux que le reste des terres, je distinguai aussi très bien la chaîne des Alpes et les montagnes de la Suède et de la Norvège. Mais ce qui était encore le plus apparent, c'était la couronne de glace du pôle nord. Cependant, comme je ne vis cette blanche couronne qu'en raccourci, il me fut impossible d'apercevoir la mer intérieure, qui est censée occuper l'emplacement du pôle, d'après les savants et les navigateurs.

Le volume apparent du globe diminuait de plus en plus, car je m'en éloignais avec une rapidité effrayante. Tout à coup, un disque extrêmement brillant sembla se détacher de notre planète.... c'était le soleil, brillant d'une manière étrange sur le fond noir du ciel.

Cependant ce lever de soleil ne répandit pas le jour dans l'espace.... la nuit continua de régner autour de moi.

Ce phénomène est facile à expliquer : l'espace recevant la

lumière des astres sans la réfléchir, la nuit y règne éternellement ; mais c'est une nuit enrichie par des milliards de millions d'astres de toutes les couleurs, de diverses formes et de toutes grandeurs. Nuit divine, splendide et mystérieuse.....

Sur la terre, ce qui produit le jour, c'est l'atmosphère qui reçoit les rayons du soleil, les réfléchit et les disperse dans tous les sens. Si nous n'avions pas d'atmosphère, nous verrions, même à l'heure de midi, briller les étoiles en même temps que le soleil, dans un ciel complètement noir. Le côté d'un objet exposé aux rayons solaires serait crûment éclairé, tandis que le côté opposé serait tout à fait obscur. Et il en serait de même pour tous les corps qui seraient placés de manière à éviter la lumière réfléchie par d'autres corps. Donc le jour, tel que nous le connaissons, n'existerait pas sur une planète privée d'atmosphère.

Je reprends mon récit.

Selon toute probabilité, je m'élevais en décrivant une courbe immense, car le soleil, la lune et la terre s'éloignaient de plus en plus de mon champ de vue. Ce champ de vue était forcément limité, puisque je ne pouvais ni tourner la tête, ni bouger les yeux. Notre planète me parut alors grande comme la lune vue de la terre. Quant à la lune, elle ne m'apparaissait plus que sous la forme d'un très-petit croissant. Peu d'instant après, le soleil, la terre et la lune que je voyais de plus en plus obliquement, disparurent à mes yeux, par suite de la courbe que je décrivais et par conséquent du changement de position qui me forçait à regarder une autre partie du ciel.

Je m'éloigne de plus en plus de la terre, pensai-je, cela est indubitable..... mais où diable vais-je tomber tout à l'heure?...

Car il est évident que si je continue de voyager ainsi à travers l'espace, je vais finir par rencontrer la sphère d'attraction d'une planète quelconque..... et alors, gare à la chute !

Je me mis à observer attentivement le ciel noir, constellé de myriades d'étoiles, ayant l'apparence de points lumineux dépourvus de scintillation. Je cherchais par cette observation, à voir si je m'approchais d'une planète, dans lequel cas je devais la voir grossir de plus en plus à la vue. Mais les astres qui se trouvaient à la portée de mes regards différaient assez peu entre eux relativement au volume apparent, et je n'en vis d'abord aucun qui se distinguât beaucoup des autres par son éclat ou sa grosseur.

Cependant mon attention finit par se porter sur un astre rougeâtre, semblable à une étoile de première grandeur, et je reconnus bientôt que la grandeur apparente de cet astre allait toujours en augmentant. Pour savoir quelle était cette planète, car ce ne pouvait être qu'une planète, je fis appel à mes souvenirs scientifiques, et je conclus enfin que ce globe rougeâtre devait être la planète Mars.

J'avais eu à peine le temps de faire cette réflexion que la planète en question paraissait déjà presque aussi grande que la lune vue de la terre.

Plus de doute, plus d'incertitude, dis-je en moi-même, c'est bien sur la planète Mars que je vais tomber. Que dis-je tomber..... c'est trop doux !... je devrais plutôt dire ? m'écraser !... m'aplatir ! Car si je tombe selon les lois de l'attraction, le choc va être terrible !

Mais non !... cela ne se peut pas... Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent n'est qu'un rêve... un rêve qui a commencé par

une vision céleste et qui va bientôt se terminer par un cauchemar effrayant. Oh ! si je pouvais m'éveiller pour éviter ce cauchemar.....

Ce globe m'épouvante..... il grossit toujours..... le monstre paraît déjà gros comme un ballon énorme..... il s'approche de moi, ou je m'approche de lui avec une rapidité effrayante !... Et ce qui est le plus affreux, c'est que je me sens tout à fait éveillé !....

Il y a dans ce qui m'arrive cette nuit, quelque chose d'inexplicable, et qui échappe complètement à la logique. En effet : en supposant que les habitants de la terre puissent visiter les autres planètes, ils ne peuvent faire ces visites qu'après leur mort terrestre, c'est-à-dire lorsque l'esprit vient de se séparer du corps qui lui a servi pendant quelque temps d'habitation. Or, m'étant couché en très-bonne santé, je ne vois guère ce qui aurait pu porter mon âme à quitter son logement. D'ailleurs, si cela avait eu lieu, je m'en serais peut-être bien aperçu..... Il n'est pas possible que l'on meure sans s'en apercevoir..... Il est vrai que depuis le moment où je suis sorti de l'atmosphère terrestre, mon cœur a cessé de battre et ma poitrine de respirer ; mais cela ne prouve pas que je sois mort : les fonctions vitales ne sont pas anéanties mais seulement suspendues. A la rigueur cela peut s'expliquer. En effet : pourquoi ma poitrine fonctionnerait-elle, puisqu'elle n'a plus d'air à respirer ? En respirant elle se fatiguerait inutilement..... Et le cœur, pourquoi battrait-il ? Pour envoyer, par les canaux artériels, du sang oxygéné dans toutes les parties du corps. Mais la poitrine ne peut pas fournir de l'oxygène au sang, puisqu'elle ne respire plus : donc si la poitrine se repose, le cœur doit aussi se reposer...

Ce qui m'aide aussi à croire que je ne suis pas mort, c'est que je me suis enlevé de la terre dans mon lit..... Si j'étais mort mon âme n'aurait pas eu besoin de lit pour s'enlever dans l'espace..... Quant au corps..... il n'y a pas d'exemple, avéré, qu'un mortel ait pu s'échapper de la terre en passant avec chair et os sur une autre planète. Pourquoi serait-il fait une exception en ma faveur?..... Je n'ai jamais rien fait pour la mériter..... Il ne me reste donc plus que l'hypothèse d'un rêve pour expliquer l'étrangeté de mon aventure. Eh bien, alors, si je rêve pourquoi m'inquiéter ? il ne peut rien m'arriver de fâcheux.

Pendant que j'essayais de me rassurer par ces réflexions plus ou moins suivies, Mars avait pris un volume énorme. Il occupait la plus grande partie du ciel exposée à mes regards. Les glaces d'un des pôles de la planète brillaient au soleil comme une immense calotte d'argent. Je voyais très-bien les contours d'un vaste continent dont la plupart des terres contenaient çà et là quelques surfaces de couleur rougeâtre. Hors de ce continent je vis un grand espace sombre et verdâtre que je considérai aussitôt comme le grand océan de la planète.

J'admirai ce monde nouveau pour moi avec un vif sentiment de curiosité.

La planète grossissait toujours..... elle remplissait presque entièrement l'espace que ma vue pouvait embrasser..... Enfin Mars devint tellement énorme que son contour commença à prendre l'apparence d'un horizon.

A partir de ce moment, je ressentis une impression douloureuse. ... j'avais froid..... La sensibilité revenait..... Le cœur recommençait à battre..... Ses mouvements, d'abord faibles et séparés par de longs intervalles, devinrent de plus en plus accé-

lérés jusqu'au moment où il finit par battre régulièrement toutes les deux secondes.

La poitrine reprit aussi ses fonctions ; mais il me semble qu'elle ne se soulevait que toutes les six secondes.

Le froid devenait intolérable. Pour m'en préserver je voulus me couvrir, mais je ne trouvai point de couverture. C'est alors que je m'aperçus que tous mes mouvements se faisaient dans le vide..... Je n'avais plus ni lit, ni matelas, ni couverture. Pendant le temps de mon insensibilité, j'avais perdu tout cela dans l'espace sans m'en apercevoir.

Et je tombais toujours !

Être dans les airs... en chemise... par une température sibérienne..... Se sentir tomber sur un monde inconnu..... voilà certainement un cauchemar épouvantable, même pour un homme très-courageux.

Mais si ce n'était pas un cauchemar ? pensai-je, me sentant tout à fait éveillé.

Je ne réfléchis pas davantage. Prévoyant que la chute allait bientôt avoir lieu, je fermai les yeux, afin d'éviter au moins la vue du danger, et j'attendis le choc avec une anxiété inexprimable.

CHAPITRE II

UN NOUVEAU MONDE

Arrivée du caporal Français sur la planète Mars. — Il croit être tombé dans un paradis planétaire. — François 1^{er} sergent-major. — Discussion philosophique sur le bonheur entre un ex-roi et un caporal. — Le régiment fantastique.

Au bout de quelques secondes, tout étonné d'être encore dans les airs, je voulus savoir s'il me restait encore beaucoup de chemin à faire pour arriver sur le sol....

Il m'est tout à fait impossible de faire comprendre par des paroles la surprise que j'éprouvai lorsqu'en ouvrant les yeux je vis que j'étais couché sur un gazon très épais, au pied d'un magnifique et gigantesque palmier... Je me levai, je marchai, j'allongeai les bras l'un après l'autre et je reconnus avec joie que je ne m'étais fait aucun mal en tombant.

Je n'avais plus froid et je respirais librement, mais bien plus lentement que l'on ne respire sur la terre. Il me semblait aussi que l'air n'était pas d'une composition tout à fait semblable à

celle de l'air terrestre ; cependant l'aspiration de l'air de Mars ne me produisait aucune impression désagréable.

C'était le matin.... pour le pays où je venais de tomber. Je voyais le soleil entre deux palmiers, et son disque me paraissait sensiblement plus petit qu'étant vu de la terre.

L'endroit où je me trouvais était une clairière couverte d'une herbe épaisse parsemée de fleurs. De toutes parts j'étais entouré par une riche et merveilleuse végétation. L'air était parfumé de senteurs délicieuses et le silence n'était interrompu que par le chant matinal des oiseaux. Ces oiseaux, parés de plumes aux riches couleurs, étaient aussi étranges, pour moi, que les arbres sur lesquels ils se perchaient.

Parmi ces arbres je remarquai surtout un palmier qui paraissait avoir cinquante ou soixante mètres de hauteur. Sa tige s'élançait en droite ligne vers le ciel. Elle paraissait formée d'une suite de tubes enfilés les uns dans les autres. Ces tubes, dont la grosseur diminuait en approchant du sommet de la tige, portaient chacun douze dentelures à la partie supérieure. A l'extrémité de la tige, douze grandes branches, ayant chacune vingt-cinq ou trente mètres de longueur, se recourbaient gracieusement tout le tour et formaient ainsi un gigantesque parasol. Ces branches étaient très-souples et nullement tortueuses. Chacune portait, dans toute sa longueur, une double rangée de palmes, garnies de feuilles d'un beau vert, disposées régulièrement le long de leurs tiges, à droite et à gauche. A l'extrémité de chacune des douze branches pendait une grappe d'environ trois mètres de longueur, garnie de fleurs et de fruits. Les fleurs, comme les fruits, tenaient à des grappes plus petites, dont les tigelles se rattachaient à la grande tige de la grappe. Les fruits

étaient à peu près de la grosseur de nos abricots. Il y en avait de verts, de rouges, de jaunes, de violets. Les fleurs présentaient également les couleurs les plus variées.

De petits oiseaux, au plumage rouge à reflets d'or, et portant deux longues plumes blanches et pendantes, comme celles de nos oiseaux du paradis, venaient becqueter ces fruits multicolores, en voltigeant d'une grappe à l'autre avec la légèreté de nos papillons.

Que l'on se figure un immense dôme de verdure soutenu au centre par une colonne gigantesque ; puis autour de ce dôme verdoyant douze longues guirlandes de fleurs et de fruits de toutes les couleurs. Que l'on imagine aussi des oiseaux du paradis voltigeant d'une guirlande à l'autre, et l'on aura une légère idée du coup d'œil que devait m'offrir l'arbre-parasol.

Me voilà dans un paradis, comme Adam, dis-je en moi-même, avec cette différence que c'est le paradis martial au lieu d'être le paradis terrestre.... Martial ! martial ! cet adjectif hurle à côté du mot paradis.... Disons simplement paradis.... Me voilà donc dans un paradis.... et le grade de caporal que j'avais hier se trouve changé aujourd'hui contre le grade le plus élevé qu'il soit possible d'imaginer : le grade de premier homme. Premier homme !... c'est-à-dire le premier en tout, après Dieu.... Premier roi, premier grand-prêtre, premier malade, premier médecin, premier ignorant, premier savant, premier pauvre, premier riche, premier pécheur, premier pénitent, premier fainéant, premier travailleur, premier sophiste, premier philosophe, etc.

Oui ! je vais être le premier en tout, puisque je vais recommencer une humanité nouvelle.... Seulement pour commencer une humanité nouvelle il me faudrait une Ève, et je n'ai pas

d'Ève... Je voudrais pourtant bien en avoir une.... Qu'il sait?... cette Ève nouvelle se trouve peut-être, en ce moment, cachée derrière quelque massif de verdure.... regardant son Adam et tout étonnée de le voir vêtu.... car je suis vêtu, très-peu vêtu, mais enfin je suis vêtu.... et Adam ne l'était pas. Je porte une bonne chemise de toile, bien cousue.... jamais de sa vie Adam n'en a possédé une semblable ; car il a dû s'écouler bien des siècles avant que les hommes eussent inventé tout ce qui est nécessaire pour faire une chemise.

Allons... cherchons notre Ève... il doit en exister une ici... un paradis sans Ève serait un bien triste paradis!... ou plutôt ne mériterait guère le nom de paradis.

Une idée!.... si je me couchais là en attendant que mon Ève vienne me trouver?... cela vaudrait peut-être mieux que d'aller la chercher.... S'il s'en trouve une alentour elle ne peut manquer de venir me voir de près.... car la première qualité d'une Ève, c'est la curiosité.

Comme il est agréable d'être libre! Je veux me lever... je me lève.... je veux me coucher.... je me couche. Quand j'aurai mon Ève, je n'aurai plus que la moitié de cette liberté... à moins d'être un tyran. Et encore! un tyran n'est pas libre, car il est constamment en butte à la haine de ceux qu'il fait souffrir.

C'est vraiment curieux de voir comme le changement de planète métamorphose un homme! continuai-je mentalement. En arrivant ici il me semble que j'ai laissé tous mes préjugés sur la terre. Là-bas je n'aurais pas consenti à épouser une femme dans telle ou telle condition ; ici, je suis prêt à épouser la première fille qui va se présenter... quand bien même elle n'aurait pas un sou de dot et qu'elle ne serait pas mieux vêtue que moi... pourvu

seulement qu'elle soit saine, fraîche, jeune, jolie, gracieuse, aimante, complaisante, sensible et pas trop friande du fruit défendu, dans le cas où il y aurait un fruit défendu sur cette planète.

Eh bien ! en supposant que je rencontre cette Eve modèle, qu'arrivera-t-il ?...

Nous nous verrons.

Après ?

Nous nous aimerons.

Après ?

Nous aurons des enfants.

Après ?

Nous les élèverons.

Après ?

Nous vieillirons.

Après ?

La vieillesse amenant des infirmités, nous souffrirons.

Après ?

Nous mourrons ! Mais avant de mourir nous dirons que la vie a duré trop peu ; que les plaisirs ont été trop rares et trop courts, les souffrances trop longues et trop fréquentes. Ce sera toujours la même chanson et le même refrain que sur la terre.

Non ! ce n'est pas là le vrai bonheur... On a un corps, on s'en sert, et l'on fait bien de s'en servir, puisque c'est la nature qui l'ordonne ; mais l'esprit qui anime ce corps a bien tort de se donner tant de mal pour une machine à la fois si compliquée et si imparfaite, si grossière et en même temps si faiblée et si

fragile... L'esprit ferait bien mieux de s'occuper de son propre avenir plutôt que de tout sacrifier à une enveloppe qui lui donne tant de peines et de soucis et lui rapporte si peu de joie et de contentement.

Je philosophais ainsi, tranquillement couché sur l'herbe, lorsqu'un bruit singulier vint me tirer de ma rêverie.

Je prêtai l'oreille attentivement et j'entendis, à plusieurs reprises, un bruit de branches cassées et de plantes refoulées ; puis, de temps à autre, un sifflement particulier accompagné d'un bruit sec difficile à définir. Ce sifflement se répétait souvent, et chaque fois il était accompagné du même bruit.

Placé derrière un arbre énorme, je pouvais voir sans être vu. Je regardai avec précaution, tantôt à droite, tantôt à gauche de cet arbre, dans la direction d'où venait le bruit, pour tâcher de découvrir l'animal qui venait troubler mon repos.

Bientôt, à peu de distance de l'endroit où je me trouvais, je vis s'agiter le feuillage... mais la végétation, dans cet endroit, était tellement épaisse qu'il m'était impossible de découvrir la cause de ces mouvements inquiétants.

Me voilà dans une jolie situation... pensai-je. Moi qui attendais une Ève, je n'avais pas pensé qu'au lieu d'une femme je pouvais fort bien voir venir quelque animal féroce, quelque monstre de forme inconnue sur la terre. Encore un sifflement!... Quel diable d'animal peut donc produire un bruit semblable ? Si c'est une bête féroce, et qu'elle m'aperçoive, comment vais-je me tirer d'affaire ? Demi-nu et sans armes, il m'est impossible de combattre... si j'avais seulement un bâton, une trique... mais rien ! absolument rien ! que mes pieds et mes poings, et ce sont d'assez pauvres armes. D'ailleurs je ne puis pas raisonnablement

employer la boxe et le chausson contre un lion ou un tigre, la partie ne serait pas égale.... encore bien moins s'il s'agit d'un éléphant ou d'un rhinocéros, et il se peut très-bien que ce soit un de ces animaux qui soit caché dans ce massif de verdure...

Que dois-je faire?... Fuir?... C'est prudent, mais ce n'est pas français. Rester?... Je risque de me faire dévorer, déchiqeter, assommer ou fouler aux pieds. Ma position est très-embarrassante..... elle est même fort désagréable..... Il ne me resté plus que la ressource de monter sur un arbre..... c'est une bien faible ressource. D'ailleurs la prudence m'interdit ce moyen de salut, car il présente une foule d'inconvénients. En effet, je ne puis monter sur un de ces grands arbres, parce que je ne suis ni un gabier, ni un gymnasiarque de première force ; et si je monte sur un arbre de dimension ordinaire, un éléphant ou un rhinocéros le brisera comme un roseau. Sur un arbre quelconque un orang-outang me rejoindrait facilement ; un animal lourd mais patient pourrait attendre ma descente pour faire son repas quotidien..... brrrr !..... Dans tous les cas en montant sur un arbre je m'interdirais la retraite.

Tout à coup je tressaillis de surprise et d'étonnement.

C'est incroyable ! me dis-je ; C'est impossible !...

Derrière le massif qui me causait tant d'inquiétude, une voix de baryton chantait *Le bon roi Dagobert !!!*

La vieille chanson du roi Dagobert chantée par un habitant de Mars !. . c'était pour moi le triomphe de l'imprévu. Cependant, malgré l'étrangeté du fait, je dois dire, pour ne pas offenser la vérité, que je fus alors plus content qu'étonné ; car ce chant inattendu venait de faire disparaître mes craintes, en me

prouvant que je n'avais pas affaire à une bête féroce, mais à une créature raisonnable parlant le même langage que moi.

La voix de l'habitant de Mars continua l'air du roi Dagobert en imitant le cor de chasse.

Est-ce que les spirites auraient raison, dans leurs suppositions ? pensai-je. Qui sait, ce chanteur est peut-être un ancien habitant de la terre réincarné, qui a dans ce moment une réminiscence de son ancienne patrie.

La voix cessa de chanter et le chanteur mystérieux sortit de sa retraite, en s'avançant de mon côté dans la clairière.

Mon étonnement redoubla.

Ce chanteur était un grand gaillard aux larges épaules, portant l'uniforme de sergent-major d'infanterie de ligne française, petite tenue, ou plutôt tenue de campagne, c'est-à-dire : képi rouge à bordure noire, cravate bleue, capote gris-bleuâtre avec double galon d'or sur chaque manche, pantalon rouge dont le bas disparaissait dans des guêtres noires sans molletières, lacées et recouvrant des souliers à talon bas. Mon inconnu avait le képi légèrement incliné sur l'oreille droite, et les revers de sa capote étaient boutonnés à droite et à gauche de manière à laisser voir la cravate, dont les bouts retombaient sur une chemise d'une éclatante blancheur. Il marchait lentement en regardant à terre et paraissait fort préoccupé. Au moyen d'une canne qu'il faisait tourner, il s'amusait à abattre certaines fleurs qui se trouvaient çà et là dans l'herbe. La canne fendant l'air avec rapidité, produisait ce sifflement ou bruissement qui m'avait tant alarmé un instant auparavant.

Ce sergent-major était tellement occupé à son amusement, qu'il passa tout près de moi sans m'apercevoir.

Voyant qu'il allait traverser la clairière et rentrer dans le bois, je me décidai à l'appeler.

Major !... hé, major ! criai-je (1).

L'inconnu se retourna, regardant de mon côté, et sa physionomie exprima aussitôt le plus profond étonnement. Il semblait changé en statue.

Quant à moi, le corps droit, la main droite à la hauteur du front, la main gauche pendant tout près de la place où se serait trouvée la couture de mon pantalon, si je n'avais pas été privé de ce vêtement indispensable, j'attendais dans cette attitude respectueuse que le sergent-major mystérieux voulût bien me parler.

— Qui êtes-vous ? me dit-il enfin. D'où venez-vous ? Que demandez-vous ?

— Major, répondis-je, je suis caporal ; je viens de la planète Terre, que j'ai quittée involontairement cette nuit ; et je voudrais que vous eussiez l'obligeance de me dire le nom de la planète où je suis tombé.

— Cette planète, c'est Soraï-Kanor, parbleu !

— Soraï-Kanor ?... je supposais tout à l'heure que je venais de tomber sur la planète Mars. Il paraît que je me suis trompé.

(1) Dans l'armée française, un sergent-major est appelé major par ses subordonnés. C'est une abréviation usitée depuis longtemps.

— Vous ne vous êtes point trompé. Seulement, notre planète, que les terriens nomment Mars, est nommée par nos astronomes Sorai-Kanor.

— Major, je m'étonne que vous sachiez le nom que les habitants de la terre donnent à votre planète.

— Il n'est cependant pas étonnant que je sache cela..... et bien d'autres choses encore, puisque dans le temps j'ai habité la terre.

— Ah ! vous avez habité la terre, major?... eh bien ! je suis content de retrouver ici un compatriote..... je suis réellement content !... Est-ce qu'il y a longtemps, major, que vous l'avez quittée.... cette chère planète ?

— Je l'ai quittée après ma mort terrestre, il y a deux cents ans environ.

— Major, est-ce qu'il y aurait de l'indiscrétion à vous demander ce que vous faisiez là-bas ?

— J'étais roi de France.

A cette réponse inattendue j'ôtai vivement le foulard de coton qui me servait de coiffure et le tins respectueusement à la main.

— Couvrez-vous ! couvrez-vous ! me dit le roi-sergent-major. Vous me rendez trop d'honneurs, et vous oubliez que je ne suis plus maintenant qu'un sous-officier. Couvrez-vous. Je vous autorise à me parler comme vous parleriez à un sergent-major terrien, c'est-à-dire sans faire la moindre cérémonie.

— Je ne demande pas mieux, dis-je en rajustant mon foulard autour de ma tête..... je ne demande pas mieux ; car moi non

plus je n'aime pas les cérémonies ; c'est pourquoi, sire, je prends la liberté de demander à Votre Majesté.....

— Appelez-moi major, tout simplement.

— Oui, major..... j'aime mieux vous appeler major, que sire, ou bien majesté ; parce que quand on n'a pas l'habitude de se servir de ces grands mots, on est tellement soucieux de les placer, dans le discours, d'une manière convenable, que l'on finit par oublier le sujet pour les mots, et qu'au bout de quelques instants, on ne sait plus soi-même ni ce que l'on dit, ni ce que l'on voudrait dire..... Qu'est-ce que je voulais donc vous demander?... ah ! j'y suis : quel nom portiez-vous, major, étant roi de France ?

— François I^{er}.

— Mais, major, vous venez de me dire que vous êtes venu ici après votre mort terrestre, qui daterait, selon vous, de deux cents ans environ. Or, comme il y a plus de trois siècles que François I^{er} est mort, je ne sais pas trop comment concilier votre dire avec l'histoire.

— Je vous ai dit qu'il y a environ deux cents ans que j'ai quitté la terre, mais je n'ai pas dit deux cents années terrestres. Vous ne savez-donc pas que les années de Soraï-Kanor ou de Mars, comme vous la nommez, sont plus longues que les années de la terre !

— Si, major, je le sais ; mais si j'ai fait une observation que je n'aurais pas dû faire, c'est que je n'ai pas pensé assez vite que le calendrier terrestre doit être remplacé ici par le calendrier de Mars. J'espère que vous voudrez bien m'excuser, major.

— C'est bien. Parlons d'autres choses..... Avez-vous fait un bon voyage de la terre à Sorai-Kanor ?

— Major, le voyage n'a pas encore été trop mauvais ; mais je puis vous assurer qu'il a été tout-à-fait involontaire.

— Oh ! cela ne m'étonne pas. Les voyages interplanétaires s'effectuent presque toujours contre la volonté des voyageurs. Jusqu'à présent, tous ceux qui sont venus ici ont tenu le même langage que vous. L'homme est ainsi fait, il est tellement matérialiste, qu'il ne quitte jamais qu'à regret la planète qu'il habite. Il lui semble toujours que le bonheur ne saurait exister ailleurs. Si le grand Inconnu donnait à l'homme le pouvoir de recommencer à volonté l'existence, sur un monde quelconque, je suis sûr que le terrien, au lieu de choisir une planète supérieure à la sienne, préférerait plutôt se réincarner dix fois, cent fois, mille fois sur la terre ; jusqu'à ce qu'enfin l'expérience acquise dans ces différentes vies lui ait appris que le bonheur n'existe pas et ne peut point exister dans un monde aussi imparfait que le monde terrien.

— Ainsi, major, vous croyez qu'il est impossible à un terrien d'être heureux.

— Je crois que sur la terre les mortels les plus favorisés ne peuvent être heureux que dans l'espérance du bonheur.

— Et, selon vous, major, en quoi consiste le bonheur ?

— Le bonheur se compose de deux choses :

1° De la satisfaction que l'on éprouve en obéissant fidèlement à la loi naturelle.

2° De l'espoir que l'on a d'être heureux à l'avenir.

Le premier point est d'une vérité tellement évidente qu'il est adopté par les philosophes de toutes les écoles.

Quant au deuxième, c'est une vérité infuse chez tous les hommes, seulement jusqu'à présent elle a été fort mal définie ; or, c'est justement ce manque de définition d'un sentiment que l'on peut nommer : aspiration forcée et instinctive vers l'avenir, c'est justement, dis-je, parce que ce sentiment curieux n'a pas été bien défini que l'homme ne sait, le plus souvent, quel chemin prendre pour arriver au bonheur. La grande route paraissant se terminer, à une certaine distance, par un brouillard qui est censé cacher un précipice, il abandonne stupidement la grande route, où il aurait dû marcher avec confiance, et prend de mauvais chemins de traverse qui conduisent à des mares ou des précipices. Si l'homme était plus sensé il marcherait hardiment sur la grande route, et verrait avec plaisir que le brouillard que l'on voit sur le chemin de la vie ne cache aucun précipice, et qu'il semble au contraire se reculer, d'une manière respectueuse, devant le voyageur qui ne craint pas de marcher en avant.

— Je comprends très-bien l'allégorie.... mais elle ne satisfait pas complètement mon esprit, parce qu'elle ne dit pas, d'une manière précise, ce qu'il faut faire pour être heureux.

— Pour être heureux, ou plutôt pour être postulant au bonheur, il faut absolument se soumettre à ces deux préceptes :

1° Obéir à la loi naturelle.

2° S'approcher constamment de l'Être suprême.

L'homme qui se contente d'observer le premier précepte seulement, est un homme vertueux mais qui ne croit pas, ou ne

croit que faiblement à l'immortalité de l'âme. Ecoutez les paroles que cet homme prononce à la fin de son existence : « Pendant toute ma vie j'ai toujours fait, autant que possible, mes devoirs d'homme et de citoyen, Je suis satisfait d'avoir agi ainsi, car je puis mourir sans crainte ; mais je puis bien dire que j'ignore absolument ce que c'est que le bonheur, quoique l'on dise que le bonheur est réservé aux gens vertueux. »

Pourquoi cet homme parle-t-il ainsi ? C'est parce qu'il sait que la pratique du devoir lui a été pénible et qu'il ne se trouve pas suffisamment récompensé pour les peines que le devoir lui a coûtées.

C'est qu'en effet, le devoir est souvent pénible. C'est que la loi naturelle est une loi de rigueur qui ne manque jamais de punir tôt ou tard quiconque se révolte contre elle ; tandis que, quiconque lui obéit n'a pas droit à d'autre récompense qu'au calme de la conscience. Or, l'expérience a prouvé que le calme de la conscience est bien indispensable au bonheur, mais elle a prouvé aussi que la tranquillité de conscience seule ne suffit pas pour rendre un homme heureux.

En effet, l'homme a beau avoir la conscience tranquille, il n'est jamais satisfait. Qu'il soit riche ou qu'il soit pauvre, il n'est jamais content de son sort, et se plaît constamment à en désirer un meilleur pour l'avenir. Une vague inquiétude l'agite et le poursuit quelquefois jusque dans le plaisir.

Puisque ces sentiments existent chez tous les hommes, ils doivent avoir leur raison d'être. Cette raison est facile à deviner. Dieu a donné à l'homme ces vagues aspirations vers l'avenir afin de forcer tout être raisonnable à croire à l'immortalité

de l'âme. Or, du moment que l'on admet l'immortalité de l'âme, on reconnaît aussi que pour postuler au bonheur, il faut non-seulement obéir à la loi naturelle, mais encore suivre le précepte qui nous dit de nous approcher constamment de l'Être suprême. Or, comment s'approche-t-on de l'Être suprême ? On s'en approche de diverses manières, mais la meilleure consiste à chercher constamment à découvrir les secrets du grand Être en perfectionnant tout ce qui est perfectible ; et comme les secrets de Dieu sont en nombre infini, et que la perfectibilité n'a pas plus de limites que le monde, on arrive à cette conclusion finale que le bonheur est essentiellement éternel.

— Major, d'après votre système, le bonheur consiste dans la recherche de l'inconnu. Cela étant, Dieu n'est pas heureux, puisque rien ne lui est inconnu. Or, je vous le demande, est-il raisonnable de croire que Dieu puisse ne pas être heureux ?

— Pauvre garçon ! dit François I^{er}, en souriant tristement, si vous aviez comme moi réfléchi et médité pendant plusieurs siècles, vous ne raisonnez pas si légèrement sur une question aussi sérieuse que celle qui nous occupe. Vous croyez peut-être avoir mis à néant ma définition du bonheur ? Je vais vous faire voir que vous n'avez point réussi ; car il m'est facile de vous démontrer que pour Dieu même, le bonheur consiste dans la recherche de l'inconnu.

En effet, que signifie cette création perpétuelle, ou plutôt cette transformation incessante de la matière qui compose l'Univers ?... Cette transformation est évidente ; le soleil, les étoiles, les planètes se métamorphosent lentement, mais d'une manière continue, et ces astres sont sans doute bien différents aujour-

d'hui de ce qu'ils étaient il y a cent millions d'années, et de ce qu'ils seront dans cent millions de siècles.

Or, ces changements perpétuels, qui peu à peu renouvellent la création, n'indiquent-ils pas suffisamment quel est le plus grand plaisir du Créateur ?

— J'admets comme vous, major, que le bonheur suprême du grand Etre est de créer constamment de nouvelles choses, en reculant éternellement les bornes du fini et de l'impossible ; mais il me semble que ce bonheur consiste plutôt dans le plaisir de créer que dans la recherche de l'inconnu ; car l'Etre suprême, qui est parfait dans tous ses attributs, doit connaître d'avance toutes les merveilles qu'il créera dans l'avenir.

— Sans doute, l'Etre suprême doit avoir une idée très-claire et très-précise des choses qu'il ne créera que dans quelques millions de siècles, par exemple ; mais il ne faut pas oublier, pour cela, que d'une idée quelconque à la réalisation de cette idée il y a un abîme, c'est-à-dire l'inconnu.

Vous allez me comprendre. Je suppose qu'un architecte veuille construire un palais : il en trace d'abord le plan, puis ensuite exécute les dessins qui représentent le palais même. Lorsque le plan et les dessins sont achevés, l'idée du palais construit se présente à l'esprit de l'architecte avec toute la clarté désirable, mais ce n'est encore qu'une idée. Aussi lorsque cette idée est mise à exécution, c'est-à-dire lorsque la construction du palais est à peu près terminée, l'architecte éprouve en face de la pierre un plaisir plus grand que celui qu'il avait d'abord éprouvé en face du dessin qui la représentait ; et cela parce

que bien que le dessin représente l'idée d'un palais, la réalisation de cette idée n'en demeure pas moins, pour l'architecte, une véritable inconnue, jusqu'au moment où l'édifice achevé montre à tous les yeux des formes évidentes et matérielles. *(raisonnement faussé) l'impossible est remis à la puissance absolue*

Maintenant, par comparaison, supposons que l'Architecte de l'univers veuille créer un nouveau soleil, plus beau que tous ceux qui existent; l'idée de ce soleil nouveau doit être, pour le Créateur, parfaitement claire; mais il est évident que malgré sa grande clarté, cette idée n'a pas et ne peut pas avoir la toute-puissance de la réalité. La réalité reste donc une véritable inconnue jusqu'au moment de la création du nouveau soleil. *(le désir peut-il être séparé de la réalité? chez Dieu) (oui, sois)*

Dans la comparaison que je viens de faire, l'analogie qui existe entre l'architecte du palais et l'Architecte de l'univers, vous démontre, d'une manière suffisante, que le grand Etre est en possession pleine et entière du bonheur, quoiqu'il connaisse très-bien d'avance les merveilles qu'il créera dans l'avenir.

En résumé, d'après mon système, le bonheur, pour l'Etre suprême, c'est la transformation continuelle de la création et l'extension perpétuelle des limites de l'univers,* ce qui n'est que la recherche de l'inconnu par la plus haute des intelligences. Pour la créature immortelle et raisonnable, le bonheur, c'est la découverte perpétuelle des secrets du Créateur et la contemplation éternelle des merveilles de l'univers infini.*

— Major, il me semble que si j'avais le temps de composer une réponse à ce que vous venez de dire, je vous prouverais

* Est-il limité?

* fait un rapprochement avec *

facilement que le bonheur, pour la créature comme pour le Créateur, se trouve bien moins dans la recherche de l'inconnu, que dans le plaisir de créer des choses nouvelles, chacun dans la mesure de ses moyens.

— Mon cher, nos deux opinions se rapprochent beaucoup plus que vous ne le pensez. Mais.... je m'aperçois que nous discutons ; or, toute discussion philosophique étant essentiellement interminable, nous pourrions discuter encore longtemps sans être beaucoup plus avancés que nous le sommes dans la connaissance de la vérité. C'est pourquoi il nous faut abandonner, pour le moment, les hauteurs de la philosophie et redescendre sur notre planète.

Revenons à votre voyage..... involontaire..... Vous êtes-vous fait quelque mal en tombant ici ?

— Major, je n'ai pas le plus petit mal. Je n'ai pas même senti le moindre choc en touchant le sol.

— C'est heureux pour vous ! mais pour moi c'est inexplicable. Combien de temps a duré votre voyage ?

— Une heure à peu près.

— Je n'y comprends rien du tout ! dit François I^{er}, tout pensif. Ces faits ne peuvent pas s'expliquer par la science. Je suppose qu'un boulet de canon peut parcourir environ cinq cents lieues à l'heure..... eh bien, en traversant l'espace variable qui nous sépare de la terre avec la vitesse d'un boulet de canon il vous aurait fallu plusieurs années pour faire le voyage.

— Major, il me semble que le trajet de la terre à Mars n'a duré qu'une heure, mais je peux me tromper de beaucoup ; car

je me souviens maintenant qu'en quittant l'atmosphère terrestre mes organes ont cessé de fonctionner jusqu'à mon entrée dans l'atmosphère de votre planète. Il se peut que pendant mon insensibilité j'aie perdu complètement la notion du temps, et que mon voyage ait duré beaucoup plus que je ne le suppose.

— Si vous avez perdu en route la notion du temps, ce qui est probable, votre voyage a bien pu durer plusieurs années, et alors la vitesse de votre course aérienne et éthérée n'aurait rien d'extraordinaire ; mais il reste un autre fait que la science ne peut expliquer : c'est votre heureuse chute..... Vous n'avez pas dû tomber ici d'une manière scientifique, car si vous étiez tombé avec la vitesse progressive de l'attraction planétaire, cette force attractive, quoique plus faible chez nous qu'elle n'est sur la terre, eût été encore plus que suffisante pour broyer votre corps sur notre sol.

Il est vrai que vous n'êtes pas le seul à qui pareille chose soit arrivée ; je connais un grand nombre d'exemples de chutes semblables ; et moi-même, je ne sais pas trop comment je suis tombé ici ; mais ce qu'il y a de certain pour moi, c'est que, pas plus que les autres, je n'ai ressenti la plus petite commotion en touchant le sol de cette planète.

Ces faits sont réellement extraordinaires et inexplicables.

— Major, dis-je après avoir réfléchi un instant, je crois avoir trouvé une explication satisfaisante.

— J'attends cette explication, dit François I^{er}.

— Major, voici mon opinion : je crois que tout ce que j'ai vu depuis mon départ de la terre n'est que l'effet d'un rêve, et

que vous-même, sire, avec votre uniforme de sergent-major, vous n'êtes qu'une ombre évoquée par mon imagination.

— Il est un moyen bien simple de vous en assurer, dit François I^{er}.

— Quel est ce moyen, major ?

— Ce moyen est infaillible : je vais, si vous le voulez, vous faire une bonne distribution de coups de canne sur les épaules. Si je ne suis qu'une ombre, vous ne ressentirez pas les coups que je vous porterai ; si, au contraire, vous ressentez une douleur plus ou moins forte, ce sera une preuve que ce que vous voyez est réel et que vous ne rêvez pas.

— Merci, major, merci ! le soldat français a depuis longtemps perdu l'habitude de recevoir des coups..... Si tout ce que je vois ici en ce moment n'est qu'un rêve, comme ce rêve n'est pas désagréable, je veux le continuer tranquillement jusqu'au réveil.

Toutefois, vous conviendrez, major, que ma supposition d'un rêve est fort rationnelle. En effet, peut-on voir autrement qu'en songe un des plus illustres rois de France costumé en sergent-major ?

— Vous trouvez cela étrange ?... Il est pourtant tout naturel que je sois vêtu comme je le suis, puisque je suis sergent-major au régiment fantastique.

— Qu'est-ce que c'est, major, que le régiment fantastique ?

— Le régiment fantastique, me dit François I^{er}, est un régiment composé de presque tous les souverains qui ont régné sur la terre à toutes les époques de l'histoire.

— Un régiment de souverains ?... Etrange ! étrange ! étrange !

— Vous aurez bien d'autres sujets d'étonnement chez nous ; attendez seulement un peu....

— Mais , major , comment se fait-il donc que dans votre régiment l'on porte l'uniforme français, plutôt qu'un autre uniforme ?

— Nous n'avons pas toujours porté l'uniforme français. Il n'a été adopté que depuis le règne de Napoléon I^{er}. A cette époque, il nous arriva des recrues, c'est-à-dire des monarques terriens, qui racontèrent les hauts faits du grand homme, le plus fameux des guerriers anciens et modernes. Notre colonel, alors, éprouva une telle admiration....

— Pardon, major, qui est-ce qui commande le régiment fantastique ?

— C'est Alexandre le Grand. Il est notre colonel depuis plusieurs siècles.

— Ah !...

— Je vous disais donc que notre colonel, c'est-à-dire Alexandre le Grand, éprouva une si grande admiration pour le grand guerrier, qu'en l'honneur de ce héros moderne, il fit adopter au régiment l'uniforme français, dont nous avons suivi toutes les variations depuis cette époque. C'est l'uniforme réglementaire habituel ; mais les jours de grande revue chacun revêt le costume historique qui lui appartient.

C'est aussi depuis le règne de Napoléon que la langue française est adoptée comme langue réglementaire du régiment.

Mais , hors du service , on parle ici toutes les langues de la terre , et de plus le langage des habitants de Sorä-Kanor.

— Napoléon I^{er} fait-il partie du régiment fantastique ?

— Non. Napoléon n'est point sur notre planète. Cependant nous avons au régiment plusieurs souverains terriens morts longtemps après lui.

— Il habite peut-être un monde supérieur à la planète Mars ?

— C'est possible , mais nous n'en savons rien. Du reste il nous manque bien d'autres célébrités : ainsi nous n'avons ici ni Moïse, ni Mahomet. Il nous manque aussi les souverains qui ont disparu du régiment pour aller sur d'autres mondes , après plusieurs siècles et quelquefois plusieurs milliers d'années de service.

— Major, si je ne craignais pas d'abuser de votre patience, je vous prierais de me faire connaître les noms des principaux officiers du régiment fantastique.

— Attendez..... je dois avoir dans mon calepin un état nominatif des officiers du régiment..... Tenez, le voici. Vous pouvez satisfaire votre curiosité.

François I^{er} me remit un papier plié en quatre. Je le dépliai et je lus d'abord en tête de l'écrit ces mots en écriture bâtarde :

RÉGIMENT FANTASTIQUE

Puis au-dessous, en caractères plus petits :

ÉTAT NOMINATIF DES OFFICIERS DU RÉGIMENT

Cet état était divisé en trois colonnes principales. Il me serait difficile, pour ne pas dire impossible, de me rappeler tous les noms qui s'y trouvaient inscrits. Je vais pourtant essayer de le reconstituer ici, tant bien que mal, en omettant les noms dont j'ai perdu le souvenir.

Je n'ai pas fait figurer dans cet état les noms des lieutenants et sous-lieutenants du régiment, par l'excellente raison que je les ai presque tous oubliés (1).

— Major, je vous remercie, dis-je à François I^{er} en lui rendant son écrit. Je suis émerveillé!... Je voudrais maintenant qu'il me fût permis de voir, en personne, les hommes célèbres dont je viens de lire les noms.

— Vous allez bientôt être satisfait. Dans une heure, j'irai au rapport ; vous viendrez avec moi et je vous présenterai au colonel.

— Comment ! major, vous allez me présenter au colonel ?

— Il le faut bien. Le règlement veut que toutes les recrues qui viennent de la terre soient présentées au colonel.

— Où cela ?

— A la caserne, parbleu !

— Où donc est-elle située cette caserne?... Il me semble que nous sommes ici dans une forêt vierge, à mille lieues de toute habitation.

(1) Voir cet état à la fin du chapitre

— Nous ne sommes pas dans une forêt vierge, dit François 1^{er} ; nous sommes dans un parc dépendant de la caserne. Nous allons traverser ce massif d'arbres et vous allez la voir à quelques cents pas en face de vous.

— Mais, major, vous oubliez que je suis en chemise.... Je ne puis pas cependant me présenter devant Alexandre le Grand dans cette tenue-là.

— Sans doute... le colonel pourrait la trouver indécente. Mais ne vous inquiétez pas, je vais vous envoyer des vêtements par un homme de corvée ; puis, aussitôt que vous serez habillé vous viendrez dans ma chambre, l'homme de corvée vous l'indiquera.



RÉGIMENT FANTASTIQUE

ÉTAT NOMINATIF DES OFFICIERS DU RÉGIMENT

Colonel : ALEXANDRE LE GRAND

Lieutenant-Colonel : JULES-CÉSAR. — Major : PÉRICLÈS

1 ^{er} BATAILLON		2 ^{me} BATAILLON		3 ^{me} BATAILLON	
Commandant : SÉOSTRIS. Adjudant-Major : ATILA.		Commandant : CHARLEMAGNE. Adjudant-Major : CHARLES-QUINT.		Commandant : ANNIBAL. Adjudant-Major : MITHRIDATE.	
COMPAGNIES	CAPITAINES	COMPAGNIES	CAPITAINES	COMPAGNIES	CAPITAINES
Indienne. Égyptienne. Assyrienne. Persane. Scythe. Judaïque. Grecque. Romaine.	*** Ptolémée Sotar. Nabuchodonosor II. Darius, fils d'Hystaspes. *** *** Philippe, père d'Alexandre. Auguste César.	Française. Anglaise. Allemande. Slave. Scandinave. Espagnole. Italienne. Byzantine.	Louis XIV. Henri VIII. Rodolphe I ^{er} . Pierre le Grand. Charles XII. Ferdinand le Catholique. Laurent le Magnifique. Constantin le Grand.	Chinoise. Mongole. Turque. Arabe. Cathaginoise. Mexicaine. Péruvienne. Africaine.	Yeo. Djenghis-Khan. Soliman II. Haroun-al-Raschid. Amilear Barca. *** Manco-Capac. ***

CHAPITRE III

DE MERVEILLES EN MERVEILLES

L'oiseau moqueur. — Charles VII de corvée. — La caserne des souverains. — Les jardins suspendus. — L'île de Fôchtrah-Bredonyah : apologue. — Les cygnes merveilleux. — Les arcades sacrées. — Arrivée à la caserne. — Louis XI sergent-fourrier. — Une chambre de sous-officiers.

Pendant que François I^{er} s'en allait à la caserne, je me mis à converser avec moi-même. Mon ami, me dis-je avec une joie extrême, est-il quelqu'un sur la terre qui puisse se flatter d'être plus heureux que tu ne l'es en ce moment? Non! personne, sans doute. Toi, simple caporal de l'armée française, après avoir fait un voyage que tous les terriens croient impossible; après avoir conversé familièrement avec un ex-roi de France, tu vas être présenté au plus fameux guerrier de l'antiquité; tu vas pouvoir ensuite voir de près, et tout à ton aise, les souverains de tous les temps et de tous les pays. Mon cher, tu jouis là d'une faveur tout à fait exceptionnelle et dont nul mortel n'a joui avant toi. Pour obtenir une pareille faveur, un roi don-

nerait sa couronne, un archi-millionnaire abandonnerait ses millions, un savant serait capable de faire le sacrifice de ses opinions, de ses livres et de ses collections !

C'est vrai ! répondis-je à moi-même, après une courte pause, Cela est très-agréable, sans doute ; mais comme un plaisir qui n'est point partagé devient bientôt une peine, quel avantage y a-t-il pour moi à être le témoin de tous ces événements merveilleux, si je ne puis retourner sur la terre pour raconter mes aventures aux terriens mes compatriotes ?

J'allais me répliquer quelque chose quand tout à coup je fus distrait par un oiseau bizarre, qui vint se percher sur une branche, en face de moi, et presque à la portée de ma main.

Cet oiseau était de la grosseur d'un perroquet. Son plumage, entièrement blanc, selon le sens dans lequel il était vu présentait un reflet de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa queue, mobile et très-courte, se relevait en éventail, comme celle du paon. Sa tête était armée d'un bec gros et court, couleur jaune-orange ; elle était ornée d'une huppe mobile qui, avec la queue en éventail, contribuait à donner à l'oiseau un aspect très-drôle.

Il me regardait, et je m'aperçus que son regard avait une expression remarquable d'intelligence. Comme je m'approchais pour le caresser, il me dit d'une voix analogue à celle du perroquet : « Pioupiou !... pioupiou ! »

J'étendis vivement la main pour le saisir, mais il s'échappa en sautant à terre et se mit à dire en sautillant : « Alatioup ! pioupiou ! alatioup ! alatioup ! »

Le mot pioupiou a servi, dans le temps, à désigner un soldat

d'une manière burlesque. Me rappelant ce vocable argotique, je crus comprendre que l'oiseau me disait : « A la soupe ! piou-piou ! à la soupe ! à la soupe ! »

Outré de ce propos blessant, je me mis à poursuivre le farceur emplumé, mais je ne pus réussir à l'atteindre. Afin de me faire mieux endêver, la malicieuse bête, au lieu de s'envoler au loin, sautillait devant moi, s'échappant adroitement chaque fois que j'étais près de la saisir, et continuait, toujours en sautillant, son détestable refrain : « Alatioup ! pioupiou ! alatioup ! alatioup ! »

A la fin, après m'avoir fait courir inutilement après lui pendant quelques instants, l'oiseau se percha sur une branche assez élevée et se mit à me regarder en riant à gorge déployée.

Je ne puis imiter ce rire par des syllabes ; mais, pour en avoir une idée, on n'a qu'à penser à la manière dont pourrait rire un perroquet doué tout à coup d'intelligence.

Surexcité par ce rire insolent et moqueur, je m'efforçais d'atteindre la branche où l'oiseau était perché, lorsque j'entendis une voix qui me criait : Hé là-bas ! l'homme en chemise !

Je regardai dans la direction d'où venait cette voix et j'aperçus, entre les arbres, un soldat qui portait des effets d'habillement sur une épaule et tenait à la main droite des guêtres et une paire de souliers :

François I^{er} a tenu sa parole, pensai-je. Puis je criai au soldat de corvée : Hé, troupier ! apportez-moi donc ces hardes !... si ça ne vous contrarie pas trop de venir jusqu'ici !

Le soldat prit un sentier qui conduisait à la clairière, et me dit en me présentant les effets qu'il apportait :

— Voici un caleçon, un pantalon, une capote avec des galons de caporal, un képi et une paire de souliers neufs, avec des guêtres.

Je m'habillai promptement, et comme j'endossais la capote, le soldat de corvée me dit :

— Vous avez de la chance, vous ! de passer caporal en arrivant au corps ! Je n'en ai pas autant, moi ! Voilà plus de cent ans que je suis élève caporal ! Je dois cependant vous avertir de ne pas trop compter sur votre grade, car vous n'avez que des effets d'emprunt, que l'on vous remplacera probablement bientôt par des effets de simple soldat.

J'allais répondre, lorsque l'oiseau qui s'était moqué de moi, et qui était perché sur une branche en face de nous, se mit à dire, sur le rythme de la batterie du rappel : « Un caporal ! un pioupiou ! un caporal ! un pioupiou ! » et ainsi de suite, sur l'air de : *Prends ton sac ! et va-t'en !*

— Maudit oiseau ! lui dis-je en lui montrant le poing, si je t'attrape je t'apprendrai bien à te moquer des soldats, va !

L'oiseau répondit par un insolent éclat de rire.

— Il ne faut pas vous fâcher des propos de cette gentille bête, me dit le soldat de corvée, c'est l'oiseau moqueur. Ce plaisant animal passe sa vie à faire des niches et à se moquer de tout le monde. Tenez, je vais vous raconter une farce qui a été commise dernièrement par deux de ses congénères.

Il y a quelques jours le commandant Charlemagne passait en revue le deuxième bataillon, dans une des cours de la caserne. Il était, ce jour-là, de fort mauvaise humeur. Comme il inspectait une arme qu'il supposait malpropre, un oiseau moqueur

vint se poser sur le schako du soldat à qui appartenait le fusil, et se mit à commander : *Portez !... armes !...* Le commandant voulut attraper l'oiseau, mais la bête, vive comme la poudre, s'envola en ricanant. Pendant que Charlemagne, un peu plus loin, vérifiait la propreté d'un autre fusil, le même oiseau revint et répéta la même espièglerie qu'il venait de commettre un instant auparavant.

Charlemagne, impatienté, ordonna de faire feu sur l'oiseau moqueur. Un sous-officier en serre-files chargea son arme. Pendant qu'il cherchait à ajuster le farceur ailé (ce n'était pas chose facile, car il volait en décrivant des zigzags dans tous les sens), la femelle de l'oiseau vint tout à coup se percher sur le fusil du sous-officier, en faisant le commandement de « *Redressez !... armes !...* C'était un moyen qu'elle essayait pour détourner l'attention et sauver son mari. Le moyen était bon. En effet, le sergent va pour s'emparer de la bête, mais elle s'envole, et, en s'envolant commet une incongruité sur la figure du pauvre sous-officier, qui lâche son coup de fusil en l'air, en proférant un juron.

Les deux oiseaux, qui n'avaient point été blessés, s'éloignèrent à tire d'ailes, en riant aux éclats.

Les soldats voyant le sergent s'essuyer le visage ne purent s'empêcher de rire. Les officiers, eux-mêmes, avaient de la peine à tenir leur sérieux. Vous savez que le rire est contagieux, quand il parvient à gagner la majeure partie d'une assemblée, bientôt tout le reste obéit à son pouvoir incompréhensible. Donc, le commandant qui n'était pas loin d'imiter ses subordonnés, ne voulant pas en riant compromettre sa gra-

vité, acheva rapidement de passer devant les rangs et fit battre la berloque.

— Comment se nomme le sous-officier à qui la mésaventure est arrivée ?

— C'est le sergent Cromwell, de la compagnie anglaise,

— A propos, et vous-même, comment vous nommez-vous ?

— Charles VII, ex-roi de France, aujourd'hui simple soldat à la compagnie française du régiment fantastique.

— Ah !... vous êtes Charles VII !... Alors, vous avez dû connaître Jeanne Darc, la fameuse héroïne ?

— Oui, un peu..... Ah ! c'était une vaillante personne, je puis vous le certifier. Et. non-seulement vaillante, mais encore gracieuse et gentille au possible !..... Quant au sentiment..... elle n'était certainement pas plus amoureuse qu'une pierre.

— Ah ! ah ! mon gaillard !... vous avez donc essayé de voir si Jeanne était susceptible d'amour ?

— Non ! je n'ai pas essayé. Pourtant, je ne vous cacherai pas que j'ai eu, en la voyant pour la première fois, des intentions blâmables ; mais je me suis bien vite aperçu que Jeanne était une créature à part, une illuminée, une sainte plutôt qu'une femme..... Et, ma foi, quand je me suis aperçu de cela, ma raison a parlé et mon désir s'est envolé.

On nomme Jeanne la Pucelle d'Orléans ; soyez sûr que la chaste héroïne a bien mérité ce titre. Il paraît même qu'elle était née pour le mériter, en dépit de tous les événements qu'auraient pu changer sa vie ; car s'il faut en croire certains médecins de ce temps-là, Jeanne Darc était une de ces femmes

extrêmement rares, qui auraient mille fois tort de contracter un mariage selon la loi, car le mariage selon la nature leur est interdit de la manière la plus formelle.

— Alors, dis-je à Charles VII, s'il en est ainsi, Jeanne Darc la Pucelle d'Orléans pourrait aussi s'appeler Jeanne la Bien-Nommée.

— Oh ! bien certainement.

— Dites donc, Charles VII, si au lieu de parler de Jeanne de pied ferme nous en parlions en marchant, cela serait-il plus difficile ?

— Non. Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Parce qu'il faut que je me rende chez François I^{er}.

— Je le sais bien, puisque j'ai reçu l'ordre de vous conduire à sa chambre.

— Eh bien ! alors, marchons.

— Marchons, puisque vous le voulez ; mais rien ne nous presse, dit Charles VII.

Ah ! depuis que je suis au régiment, continua-t-il chemin faisant, j'ai soutenu, au sujet de Jeanne Darc des discussions passablement orageuses ; et cela, toujours avec des soldats de la compagnie anglaise.

— Ces soldats ne sont-ils pas des ex-rois d'Angleterre ?

— Certainement. Dans le régiment fantastique, à l'exception des musiciens, chacun a été sur la terre roi ou empereur, dictateur ou président de république. A propos, et vous, quel pays est-ce que vous gouverniez avant de tomber sur notre planète ?

— Moi?... je gouvernais mon escouade, tant bien que mal : j'étais caporal dans l'armée française.

— Non..... plaisanterie à part ! me dit Charles VII, étiez-vous roi, empereur, ou bien gouverneur d'un pays à titre quelconque ?

— Je viens de vous dire que je n'ai jamais régné que sur mon escouade, et encore..... pas d'une manière absolue.

— Je vois que vous aimez à rire. Mais peu importe, maintenant je sais qui vous êtes. Vous êtes un musicien, un compositeur célèbre, comme tous les musiciens de notre régiment.

— Etant sur la terre, dis-je, j'aimais beaucoup la musique ; mais il me semble que l'on peut bien aimer cet art sans être pour cela un musicien célèbre..... Vous êtes singulier, vous !... D'abord, vous me prenez pour un monarque, ensuite pour un musicien. A mon tour je suis porté à croire que vous aimez la plaisanterie.

— Je parle sérieusement. Pour faire partie du régiment fantastique, il faut avoir gouverné. N'ayant point gouverné, vous ne pouvez entrer qu'à la musique du régiment, et pour cela il faut que vous soyez un artiste digne de figurer à côté de Gluck, Piccini, Haydn et les autres. Or, puisque d'après votre aveu, vous n'avez été sur la terre, ni monarque, ni virtuose, à quel titre pouvez-vous entrer au régiment fantastique ?

— Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! m'écriai-je au lieu de répondre à la question de Charles VII. Que c'est beau !... Quelle splendeur !

Nous venions de sortir du parc, et je voyais en face de moi,

à une certaine distance, un palais merveilleux, dont la vue, un instant auparavant, était entièrement masquée par les arbres.

A peu près à trois cents pas de l'endroit où nous étions, le magnifique monument dressait sa masse gigantesque, dont l'aspect était vraiment imposant et féérique. Pour arriver à la plate-forme sur laquelle il était construit, il fallait gravir trois immenses terrasses babyloniennes, bâties en gradin les unes au-dessus des autres. Ces terrasses, véritables jardins suspendus, étaient ornées de plantes magnifiques, dont la végétation luxuriante eût fait prendre en pitié nos plus belles plantes tropicales.

Au-dessus des terrasses, qui semblaient lui servir de base, s'élevait le palais féérique, étalant d'une manière triomphale trois immenses étages à colonnades superposés en retraite. L'étage qui reposait sur le sol, bâti en style égyptien antique, présentait au regard une rangée majestueuse d'énormes colonnes en porphyre rouge. L'étage au-dessus, élevé dans le style grec, déployait une belle ligne de colonnes d'ordre ionique, d'une pierre analogue au plus beau marbre blanc. L'étage supérieur, de style romano-byzantin, était construit en granit rose, et surmonté d'un toit en métal doré mat et brillant, d'une architecture magnifique. Mais ce qui achevait de donner à cet édifice merveilleux un aspect à la fois étrange et grandiose, c'était une tour quadrangulaire, bâtie, à ce que j'appris plus tard, au milieu de l'immense cour intérieure formée par les ailes du palais. Cette tour se composait de plusieurs tours carrées superposées, dont la grandeur diminuait en approchant du sommet. La plus élevée et par conséquent la moins grande, portait une flèche

terminée par une boule d'or. Ce bâtiment intérieur, qui était une copie embellie de la fameuse tour de Babel, devait être d'une hauteur extraordinaire, car ses deux derniers étages apparaissaient au-dessus des vastes étages du palais, semblables au sommet d'une colline surmonté d'une flèche à boule d'or.

Il me serait impossible de donner une idée de l'admiration que j'éprouvai alors. Ces terrasses immenses chargées d'une végétation exubérante ; ces colonnes de granit et de porphyre, dont la grâce et la majesté s'alliaient à des dimensions énormes ; ces dômes et ces coupoles avec leur dorure mate entrecoupée de dorure brillante ; puis cette tour à l'aspect étrange dont la masse pyramidale s'élevait à une hauteur incroyable ; tout cela me semblait le plus merveilleux ensemble architectural qu'il soit possible d'imaginer.

Charles VII, après avoir joui un instant de mon admiration, me dit en souriant :

— Eh bien ! caporal, que pensez-vous de notre caserne ?

Je me récriai aussitôt contre cette appellation.

— Vous appelez ça une caserne, vous ? dis-je à Charles VII. Moi je dis que c'est un palais plus que magnifique ! Et, certes ! on n'en a jamais bâti un semblable sur la terre, depuis l'origine de la civilisation. Dans les temps anciens, Babylone, Ninive, Tyr, Athènes, Ephèse, Thèbes, Memphis, Héliopolis, Carthage n'ont jamais possédé de monument aussi grandiose que celui-là. Et de nos jours, Paris, Londres, Rome, Constantinople, Moscou, Saint-Pétersbourg, Calcutta, Péking, Nankin, Yeddo, New-York, ne possèdent rien qui puisse être comparé à cette

merveille architecturale, que vous ne craignez pas cependant d'appeler : une caserne.

— Personne ici ne l'appelle autrement. Un régiment de souverains étant le plus beau des régiments imaginables, il est tout naturel que les soldats qui en font partie donnent le nom de caserne à l'édifice où ils sont logés, quoique ce soit vraiment un beau palais. D'ailleurs je comprends très-bien votre admiration, car moi qui vois ce palais tous les jours depuis plusieurs siècles, et qui suis par conséquent un peu blasé par l'habitude, je ne puis m'empêcher de reconnaître avec vous qu'il n'est guère possible à un cerveau humain d'imaginer quelque chose de plus beau en fait d'architecture. Mais n'admirez pas trop d'avance, car vous ne pouvez avoir une idée complète de cette merveille qu'après en avoir fait le tour ou, pour mieux dire, qu'après l'avoir visité dans toutes ses parties. En attendant je puis vous donner une petite explication qui va, pour ainsi dire, vous faire faire connaissance avec notre palais.

Le plan de l'édifice est un immense parallélogramme. Les deux grands côtés de ce carré-long, sont les ailes, ou faces latérales. Les deux autres côtés sont deux façades. Chacun des quatre côtés regarde un des quatre points cardinaux. La tour de Baal, dont vous ne pouvez voir d'ici que la partie supérieure, la tour de Baal est bâtie au milieu de la cour intérieure, c'est-à-dire de la place immense enfermée entre les deux ailes du palais et les corps de construction de ses deux façades. L'édifice et ses dépendances, la place d'armes, les cours extérieures, les terrasses et le parc sont entourés d'une muraille babylonienne que vous pouvez apercevoir de l'endroit où nous sommes.

— Qui est-ce qui a fait bâtir ce palais ? demandai-je à Charles VII.

— Ce palais, répondit-il, est l'œuvre de plusieurs rois et de plusieurs siècles, ou plutôt de plusieurs milliers d'année. Son architecture l'indique suffisamment. Lorsque vous le visiterez, vous observerez que toute la partie inférieure est bâtie dans le style égyptien antique et aussi dans le style babylonien. C'est l'œuvre des plus anciens rois de la terre arrivés sur cette planète. L'étage au-dessus, élevé dans le style grec, date d'une époque moins reculée. Les colonnes de cet étage sont sur cette façade, d'ordre ionique ; sur les faces latérales, d'ordre dorique, et sur la façade d'honneur, d'ordre corinthien. Quant à l'ordre composite, il n'est employé qu'à l'intérieur du palais.

L'étage supérieur offre la réunion de tous les styles, les styles grec, égyptien et assyrien exceptés. En faisant le tour de l'édifice, vous observerez successivement le style romain, le style byzantin, le style romano-byzantin, le style arabe et le style ogival dans toutes ses variétés. Quant à la toiture, c'est une merveille. Etant placé convenablement à l'un des étages de la tour de Baal, vous verrez des coupoles byzantines, des minarets turcs, des clochetons gothiques et des dômes arabes, russes, persans et indous. Vous pourrez même voir un spécimen de la toiture chinoise en passant devant plusieurs bâtiments qui dépendent du palais,

— Est-ce que ces combles et ces couronnements, de formes si différentes, ne produisent pas un ensemble quelque peu disparate ?

— Il en serait ainsi si on les avait placés au hasard ; mais

comme il règne dans tout l'édifice une harmonie admirable, le point de vue général, loin d'avoir un aspect disparate, offre un caractère de beauté et de splendeur étrange, dont vous n'aurez l'idée qu'après l'avoir vous-même observé.

Mais, voyez d'abord si dans la partie de l'édifice exposée à nos regards tout n'est pas harmonieusement combiné pour flatter la vue, soit par la forme, soit par la couleur. Examinez les proportions des colonnes, la couleur des matériaux, le jeu des ombres, la symétrie de la toiture : cette symétrie se montre au premier coup d'œil par cette immense coupole dorée qui couronne le milieu de la façade et les dômes moins grands que vous voyez à chacune de ses extrémités.

— C'est vrai ! la symétrie est très-bien observée dans cette partie de la toiture. Ainsi, la coupole est plus grande que les dômes, parce que l'attention se porte toujours instinctivement au centre. Les dômes sont plus petits que la coupole, parce que, n'appelant pas directement l'attention, ils ne font que concourir à la vue d'ensemble. Ils sont de grandeurs égales et de formes semblables, parce que s'ils étaient de formes et de grandeurs différentes, l'édifice aurait un aspect boiteux.

— C'est cela ! c'est bien cela ! me dit Charles VII, en souriant. Vous ne raisonnez pas tout à fait comme un architecte, mais l'on vous comprend très-bien quand même. Je suis de votre avis, un monument si riche qu'il soit est toujours laid si son aspect a quelque chose de boiteux. C'était aussi l'avis de ceux qui ont élevé le faite de la caserne des souverains. Comme vous le verrez bientôt, chaque dôme, minaret ou clocheton qui se trouve sur l'une des ailes, a son pareil en face sur l'aile opposée.

Tout en causant nous étions arrivés près du grand escalier qui, d'une terrasse à l'autre, conduisait sur la plate-forme où était bâti le palais.

L'entrée de cet escalier magnifique était décorée de deux superbes éléphants de bronze, placés chacun sur un énorme socle de porphyre rouge.

Charles VII me fit visiter les jardins de la première et de la deuxième terrasse. Les grottes, les jets d'eau, les cascades, les statues, les bosquets, les labyrinthes, les arcs de verdure ; des plantes aux feuilles gigantesques, des fleurs assez grandes pour servir de coiffure, enfin les plus belles fantaisies et les plus grandes richesses de l'art et de la nature se trouvaient réunies dans ces jardins merveilleux.

— Un jour, me dit Charles VII, étant en corvée dans ces jardins, j'entendis une partie de la conversation de deux capitaines, qui se promenaient justement dans cette allée ; l'un était Louis XIV, capitaine de ma compagnie, la compagnie française, l'autre était Nabuchodonosor, capitaine de la compagnie assyrienne. Louis XIV disait à Nabuchodonosor : « Quand j'étais roi de France, mon surintendant des finances, un nommé Fouquet, m'invita un jour à une fête somptueuse qu'il donna dans une propriété magnifique. La propriété de Fouquet me parut si belle et je la trouvai tellement de mon goût, qu'à partir de ce jour le malheureux surintendant fut perdu dans mon esprit. Eh bien ! ces prétendues merveilles qui excitèrent chez moi un sentiment si peu royal, étaient quelque chose de mesquin et de misérable comparées aux jardins de la caserne des Souverains. »

— Et que lui répondit Nabuchodonosor ? demandai-je à Charles VII.

— Nabuchodonosor répondit à Louis XIV : « J'ignore ce que devaient être les fameux jardins suspendus de Sémiramis, car de mon temps on n'en voyait plus que les ruines ; mais la tradition les disait si admirables, que je résolus de les réédifier en faisant mieux encore qu'avait fait Sémiramis. Je crois avoir si bien réussi que, depuis ma mort, on n'a rien fait de si beau sur la terre en fait de jardins. Et, cependant, je suis forcé de reconnaître que les jardins de notre caserne sont bien plus beaux que mes jardins suspendus de Babylone. »

Un tel aveu dans la bouche de Nabuchodonosor a bien sa valeur, ajouta Charles VII, car il faut que vous sachiez que le capitaine de la compagnie assyrienne passe, avec raison, pour être plus orgueilleux encore que Louis XIV, ce qui n'est pas peu dire.

— Nabuchodonosor a bien un peu raison d'être fier de ses œuvres d'autrefois ; car, dans les temps modernes, il n'est pas un seul pays qui se soit cru assez riche pour construire une merveille semblable à celle de Babylone. Des jardins suspendus !... Cela coûterait trop cher !

— Ah ! cela coûterait trop cher !... Et la guerre, coûte-t-elle cher ?... Combien construirait-on de jardins suspendus, de pyramides, de palais féériques, en un mot, quelles merveilles ne pourrait-on pas créer avec les sommes dépensées, depuis un siècle seulement, par les nations terriennes pour se faire la guerre ?

— Oh ! cent mille milliards de cartouches brûlées !... Que

d'or perdu !... Que de sang répandu !... Mais ne parlons pas du sang des victimes de la guerre, quoiqu'il soit très-précieux. D'ailleurs il n'a point été perdu, puisqu'il a servi à fumer le terrain des champs de bataille..... Parlons donc seulement de l'or. Si les monceaux d'or absorbés par la guerre, depuis cent ans, étaient mis à la disposition de la science et du génie modernes, non-seulement on pourrait créer des merveilles aussi coûteuses que celles dont vous venez de parler, mais encore, on pourrait si bien améliorer la surface de la terre, qu'au bout d'un certain temps la plupart des maladies épidémiques disparaîtraient, et le sol deviendrait bientôt tellement productif que dans tous les pays la misère serait abolie et la pauvreté remplacée par la médiocrité. Ce ne serait peut-être pas précisément la médiocrité dorée du poète Horace, mais, ne fût-elle qu'argentée, elle serait encore bien préférable à la pauvreté plus ou moins cuivrée qui règne sur la plupart des habitants de la terre.

— Votre supposition n'est qu'un beau rêve, dit Charles VII, et cependant ce rêve pourrait se réaliser si toutes les nations terriennes s'entendaient pour supprimer la guerre. Mais avant de supprimer la guerre, il faudrait trouver un autre moyen de régler les différends internationaux, car il y aura des querelles internationales tant qu'il y aura des nations, c'est-à-dire aussi longtemps que la terre sera habitée par l'espèce humaine.

— Bien loin de chercher les moyens de supprimer la guerre, les humains perfectionnent de plus en plus les machines qui leur servent à s'entre-détruire. Ah ! mon cher ! si vous pouviez voir les armes d'aujourd'hui, vous diriez assurément que celles de votre temps n'étaient que des jouets d'enfants.

— Ils vont bien ! les humains !... ils vont très-bien !... C'est

vraiment un plaisir de voir comme ils se conforment à ce beau précepte qui dit : « Aimez-vous les uns les autres. »

— Hélas ! ces pauvres terriens sont plus à plaindre qu'à blâmer ; car les sottises qu'ils commettent ont pour cause première l'imperfection de leur nature. Du reste, ils subissent toujours les conséquences de leurs méfaits.

— Sans doute, dit Charles VII, les terriens sont plus à plaindre qu'à blâmer, car ils sont plus bêtes que méchants. Malgré leur envie de bien faire, ils ne font pas grand'chose de bon. En cela, ils ressemblent aux maçons de Fôchtra-Bredouyah.

— Fôchtra. ., Bredouyah.... Que diable est-ce que cela veut dire ?

— Ah ! vous ne savez pas?... L'île de Fôchtra-Bredouyah, c'est le titre d'un apologue imaginé par notre colonel, pour se moquer des habitants de la terre, un jour qu'il était de bonne humeur.

— Conte-moi donc cet apologue, je vous prie, dis-je à Charles VII.

— Volontiers. Un jour, un puissant monarque fit don, à quelques-uns de ses sujets, de l'île de Fôchtra-Bredouyah. Je vous donne cette île, leur dit le monarque ; elle est très-petite et le sol est d'une richesse inépuisable. Vous vous gouvernez comme il vous plaira ; je vous laisse complètement libres. Seulement je vous avertis que l'abus de la liberté peut avoir pour vous les conséquences les plus terribles. C'est pourquoi je vous conseille de faire le sacrifice d'une partie de votre liberté individuelle pour vous entr'aider mutuellement. Je vous conseille aussi de faire une loi à laquelle vous obéirez tous d'un commun

accord, car, si chacun de vous se gouvernait à sa guise, il vous arriverait les plus grands malheurs.

Maintenant, quoi qu'il arrive, sachez qu'en aucun cas je ne me mêlerai de vos affaires. Si vous vous écartez de la raison, tant pis pour vous, le malheur vous y ramènera.

Les colons ne suivirent en aucune manière les conseils que le monarque leur avait donnés. Ils se répandirent dans l'île et vécutrent chacun comme il l'entendait. Plus tard, l'île ne put bientôt plus nourrir ses habitants, qui s'étaient beaucoup multipliés. Le terrain, quoique fertile, pour nourrir beaucoup d'individus, avait besoin d'être travaillé, et le travail était regardé par les insulaires comme une chose odieuse et méprisable.

A la fin, il fallut pourtant se décider à cultiver la terre ; car, par suite de la famine, le travail était devenu une question de vie ou de mort. Mais les travailleurs, le plus souvent, ne profitaient que d'une partie de leurs travaux, parce que les gens qui ne voulaient pas travailler volaient les récoltes. Plus tard, ceux qui possédaient les meilleures terres se virent dépossédés par des envahisseurs qui furent dépossédés à leur tour par d'autres envahisseurs, et ainsi de suite ; car on ne connaissait qu'un droit dans l'île : le droit du plus fort. Aussi, les vols, les meurtres, les attentats de toutes sortes se multiplièrent de plus en plus et l'île présenta longtemps un horrible spectacle.

Cependant, un peu plus tard, les colons, instruits par les maux qu'ils avaient soufferts, reconnurent enfin la nécessité d'établir un droit fondé sur la raison et non sur la force. Ce droit subsiste encore aujourd'hui ; mais, jusqu'à présent, il a presque toujours fallu employer la force pour le faire respecter.

L'ordre s'établissant peu à peu dans l'île, quelques colons

intelligents et bien intentionnés conçurent le projet d'un édifice qu'on appellerait le palais du Bonheur général. Le projet fut adopté par l'immense majorité des habitants de Fôchtra-Bredouyah, qui entrevirent alors, dans l'avenir, une ère de joie et de prospérité. De toutes les parties de l'île accoururent des maçons qui s'assemblèrent en grand nombre au lieu où l'on devait bâtir le palais. Ils se formèrent en brigades plus ou moins fortes, et chaque brigade reconnut pour chef un des auteurs du projet. Mais ces chefs de brigade ne parvinrent point à s'entendre pour choisir un architecte ou bien pour former un comité de direction des travaux, car chacun d'eux prétendait que son projet valait mieux que les projets de ses confrères. Chose étrange, malgré ce désaccord ils commencèrent la construction de l'édifice, chaque chef dirigeant ses hommes et les faisant construire à sa manière. Grâce à cette organisation, qui n'a subi aucun changement depuis son origine, le plan général du palais manque d'unité, la construction s'élève très-lentement, le travail se fait très-mal, et les rixes ont toujours été très-fréquentes entre les maçons des diverses brigades. Il arrive très-souvent que les hommes de deux brigades travaillant côte à côte se parlent ainsi : « Quel ouvrage avez-vous fait là ? A quoi cela ressemble-t-il ?... Vraiment vous nous faites pitié, car vous travaillez comme des manœuvres. — Manœuvres vous-mêmes ! Tas d'insolents ! Vous ne savez pas poser quatre pierres les unes sur les autres, et vous osez nous reprendre ? — Taisez-vous donc, tas de gotjats ! Nous savons bâtir, nous ! mais vous ! vous ne savez pas seulement brasser le mortier ! » Suivent d'autres injures qui se terminent bientôt par une bataille à coups de poings et à coups de pieds. Pendant que les deux brigades se battent, les autres brigades cessent le travail pour]jouir du spectacle du

combat. Quelquefois même elles sont obligées d'intervenir pour rétablir l'ordre. Cela arrive quand la lutte paraît trop inégale ou quand elle se prolonge trop longtemps. Il arrive aussi quelquefois qu'une brigade renverse le mur bâti par une autre brigade, sous prétexte que ce mur est mal fait. Mais, ce qui est surtout désespérant, c'est que, si par hasard une brigade mieux dirigée que les autres élève plus rapidement sa part de construction, cela ne lui profite guère, car elle est bientôt forcée de cesser ou de ralentir le travail, soit pour rétablir l'ordre chez ses voisines, soit pour attendre qu'elles aient mis leur travail au niveau du sien. Enfin il règne une telle anarchie parmi les maçons de Fôchtra-Bredouyah, qu'il est tout à fait impossible de prévoir l'époque où ils auront terminé le fameux palais du Bonheur général,

Je pense, ajouta Charles VII, qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer le sens de cet apologue; car vous avez déjà compris que le puissant monarque représente l'Être suprême, et que l'île de Fôchtra-Bredouyah figure à s'y méprendre la planète Terre et ses ineptes habitants.

— Cet apologue, dis-je à Charles VII, doit avoir un sens très-étendu, et que je trouverai facilement en réfléchissant un peu. Pour le moment, ce que j'y vois de plus clair, c'est qu'il veut dire que les terriens ne sont guère plus sages que les insulaires de Fôchtra-Bredouyah.... Fôchtra-Bredouyah!... quel nom barbare! On comprend que l'harmonie ne puisse pas régner chez les habitants d'un pays qui porte un nom pareil!

— N'est-ce pas que ce nom s'appliquerait bien à la terre? En le comparant à celui de Soraï-Kanor, il montrerait, au premier

coup d'œil, la supériorité relative de notre planète sur la vôtre.

— Je ne vois pas que vous soyez beaucoup plus avancés que nous, puisque vous êtes, comme nous, obligés à faire la guerre.

— Nous ne faisons jamais la guerre, dit Charles VII. Ce fléau est inconnue sur notre planète.

— Mais, alors, si vous ne faites jamais la guerre, à quoi sert donc le régiment fantastique ?

A cette question la physionomie de Charles VII s'assombrit et prit une expression de profonde tristesse. Il me répondit d'une voix sourde et presque imperceptible :

— On vous l'apprendra tout-à-l'heure.

Puis, comme pour se débarrasser d'une idée importune, il ajouta en changeant de ton et de conversation :

— Vous savez que le sergent-major vous attend ?

— C'est vrai, je n'y pensais plus, répondis-je.

— Nous allons nous rendre tout de suite à la caserne, car nous n'avons pas le temps maintenant de visiter la troisième terrasse ; mais en passant, vous en verrez le soutènement : c'est une des curiosités les plus remarquables de ces jardins. Il n'existe assurément rien de semblable sur la terre.

Nous passâmes devant une magnifique pièce d'eau où nageaient neuf cygnes de couleurs différentes ; j'en vis un dont le plumage était tout blanc et un autre dont le plumage était complètement noir. Ces deux variétés existent sur la terre, mais les sept autres cygnes représentaient des variétés inconnues sur

notre planète. Chacun d'eux était de la couleur d'un des sept rayons du prisme. Le cygne rouge avait le bec d'un beau vert. Le cygne bleu avait le bec orange ; c'est-à-dire que chaque cygne avait le bec de la couleur complémentaire de celle de son plumage. De ces oiseaux superbes, celui qui paraissait le plus fier était le cygne blanc ; on eût dit qu'il savait que le blanc contient toutes les couleurs.

— Tout est beau, tout est magnifique chez vous, dis-je à Charles VII.

— Il est de fait, répondit-il, que les belles choses ne manquent pas ici ; mais, pour exprimer votre admiration, attendez d'avoir vu le soutènement. Nous allons prendre cette allée afin d'y arriver plus vite.

Nous prîmes une allée bordée d'arbres touffus, et un instant après nous étions en face de l'immense construction qui supportait le troisième jardin, c'est-à-dire la terrasse supérieure.

Cette construction, toute en porphyre rouge, se composait d'une longue rangée d'arcades plein cintre, supportées par des colonnes égyptiennes accouplées. Les chapiteaux de ces colonnes étaient ornés de sculptures représentant des feuilles de palmier.

Devant chaque couple de colonnes se trouvait un sphinx gigantesque, couché sur un socle de porphyre rouge. Ces sphinx, sculptés aussi en porphyre, étaient tous placés sur les socles de manière à faire face au spectateur.

Outre leur destination principale, ces arcades magnifiques en avaient une autre bien différente : elles abritaient des autels

et des idoles, car chacune de ces ouvertures était une immense niche ou plutôt une grande chapelle pratiquée dans le massif de la construction.

— Vous ne voyez pas tout, me dit Charles VII. A l'intérieur, derrière les chapelles, se trouvent de vastes salles voûtées, où sont établies de puissantes machines hydrauliques. Deux salles renferment les instruments et les machines nécessaires à l'entretien des jardins. Comme nous n'avons pas beaucoup de temps à dépenser, nous visiterons seulement les idoles.

— A quoi servent ces idoles ? demandai-je à Charles VII. Est-ce que les souverains de votre régiment sont idolâtres ? ou, pour mieux dire, est-ce qu'ils pratiquent encore ici les religions qu'ils professaient étant sur la terre ?

— Nous n'avons ici qu'une seule religion. Nous adorons tous l'Être suprême, que nous appelons le grand Inconnu. Les autels et les idoles que vous voyez ne sont ici que pour rappeler le souvenir des religions professées par les humains depuis les temps historiques et même anté-historiques.

Nous passâmes d'abord devant les idoles égyptiennes antiques : Isis, Osiris, Anubis, sculptées en porphyre. Je vis aussi un crocodile en bronze placé sur un socle de porphyre rouge. Plus loin, se trouvaient les chapelles des divinités syriennes, assyriennes, chaldéennes, phéniciennes et carthaginoises. Ainsi je vis, dans deux chapelles, deux grandes statues dorées, représentant, l'une le Baal des Syriens et l'autre le Baal des Babyloniens, c'est-à-dire la même divinité sous des formes différentes ; car Baal, dans l'antiquité chaldéenne, n'était autre que le soleil divinisé ; et quand les premiers rois de Babylone se faisaient rendre des honneurs presque divins, c'est parce

qu'ils prenaient le titre de fils de Baal, c'est-à-dire fils du soleil ; et comme le soleil semble être le régénérateur de la nature, Baal fut aussi le dieu de la génération.

Une des chapelles suivantes abritait une idole fort remarquable, c'était le Moloch des Carthagihois, gigantesque statue de bronze étendant les bras et ouvrant une bouche énorme prête à engloutir des sacrifices ou des victimes. Son aspect était épouvantable. Après la chapelle de ce monstre, qui sur la terre fut inventé par d'autres monstres, se trouvaient les chapelles des dieux de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome, dont la beauté sans égale contrastait d'une manière agréable avec la laideur sombre et terrible de l'idole Moloch. Nous passâmes rapidement devant les statues de Jupiter, de Mars, d'Appollon, de Neptune, de Mercure, de Junon, de Minerve, de Diane, de Vénus et de l'Amour. Puis, après avoir vu les chapelles des dieux gaulois et scandinaves, nous arrivâmes aux dernières arcades où se trouvaient de monstrueuses idoles, de l'aspect le plus horrible. Ces masses de pierre, assez grossièrement sculptées, étaient des idoles mexicaines.

— Comment se fait-il donc que les divinités hindoues manquent à votre musée religieux ? demandai-je à Charles VII.

— Vous oubliez, me répondit-il, que nous n'avons pas passé devant toutes les arcades. Les divinités de l'Inde se trouvent dans les premières chapelles, à l'autre extrémité du soutènement ; et nous n'avons commencé notre visite que vers les chapelles égyptiennes.

— C'est vrai, répondis-je. Pourriez-vous maintenant me dire pourquoi on a placé des sphinx à l'entrée de chacune de ces arcades ?

— C'est, me répondit Charles VII; parce que le sphinx est le symbole du mystère, et qu'il est impossible d'imaginer une religion qui ne soit pas mystérieuse.

Comme nous allions monter la rampe qui conduisait sur le plateau où se trouvaient le troisième jardin et le palais, je voulus admirer l'ensemble de la construction que nous venions de visiter en détail. Pour cela, je me plaçai à une distance d'environ cinquante pas du dernier couple de colonnes.

Charles VII avait raison : ce soutènement était une merveille.

Cette longue ligne de sphinx couchés sur leurs socles, ces colonnes égyptiennes qui, par un prodige du goût et de l'habileté de l'architecte, supportaient si élégamment les arcs des arcades, la végétation luxuriante qui apparaissait au-dessus de la corniche, et dont le vert s'harmonisait d'une manière étrange avec le rouge du porphyre, enfin, ces arcades gigantesques, qui abritaient tous les souvenirs de la mythologie humaine, tout cela avait un caractère de grandeur imposante et de beauté mystérieuse dont la meilleure description ne pourrait donner qu'une idée très-imparfaite. Une semblable merveille, pensai-je alors, ne pourrait être bien représentée que par un peintre de talent, de beaucoup de science, et doué surtout d'une brillante imagination.

Arrivés sur la troisième terrasse, dont le sol était au niveau du sol de la caserne, nous laissâmes le jardin sur notre droite, et nous nous dirigeâmes vers la galerie latérale de gauche du palais qui se trouvait en face de nous. Mais, au lieu de passer tout de suite sous l'immense péristyle, Charles VII me fit marcher quelques pas en dehors, afin de me donner une idée de la vaste étendue de l'édifice.

— Cette promenade, me dit Charles VII, a environ cent cinquante pas de largeur ; sa longueur est celle du palais : environ quinze cents pas. Une promenade semblable longe l'aile droite de l'édifice. Chacune de ces voies aboutit par une extrémité au jardin qui se trouve devant la façade postérieure, par l'autre à la place d'armes qui s'étend devant la façade d'honneur. Nous appelons cette façade la façade d'honneur, parce que c'est dans cette partie de l'édifice que se trouvent les appartements des officiers ; car, chez nous, les officiers logent à la caserne, comme les autres soldats. Le logement est d'autant plus beau et plus vaste que le grade est plus élevé.

Les sous-lieutenants ont deux pièces.

Les lieutenants, trois pièces.

Les capitaines, quatre pièces.

Les commandants, cinq pièces.

Le lieutenant-colonel, six pièces.

Enfin, le colonel a sept pièces, dont trois surtout sont très-vastes et d'une magnificence incomparable.

— Chez vous, dis-je à Charles VII, tout est magnifique et grandiose. Cette perspective de colonnes gigantesques est vraiment admirable. L'architecture n'a jamais rien produit de semblable sur la terre.

— A ce que vous venez de dire, j'ajoute qu'il serait impossible, sur la terre, de construire un édifice ayant le même style et les mêmes proportions que notre caserne, parce que l'attraction ou pesanteur étant beaucoup plus forte sur la terre que sur notre planète, l'architecte qui voudrait imiter notre palais-caserne

serait forcé de rapprocher tous les points d'appui, ce qui donnerait à l'édifice terrien un aspect lourd et massif. Il serait en cela semblable aux anciens monuments de l'Égypte.

Tout en continuant notre conversation sur l'architecture comparée, nous passâmes sous le péristyle. Le sol de cette immense galerie était recouvert de larges dalles de marbre. De distance en distance s'ouvraient, sur cette galerie, de vastes corridors aboutissant tous à la grande cour intérieure.

Arrivés au troisième corridor, Charles VII me dit :

— Nous voici arrivés.

Nous montâmes un magnifique escalier de marbre, où vingt hommes auraient pu facilement monter de front, et nous nous arrêtâmes au premier étage, devant une belle porte sculptée. Au milieu de cette porte, je vis un riche écriteau à bordure dorée et coloriée. Il portait ces mots, écrits en belles lettres fantaisistes entourées d'arabesques :

RÉGIMENT FANTASTIQUE.

DEUXIÈME BATAILLON. COMPAGNIE FRANÇAISE.

FRANÇOIS I^{er}, SERGENT-MAJOR.

LOUIS XI, SERGENT-FOURRIER.

— C'est là, me dit Charles VII; vous n'avez qu'à frapper. Maintenant il faut que j'aille astiquer mon fournement; je vous laisse..... Au revoir.

— Au revoir, répondis-je. Et je frappai à la porte du sergent-major.

— Entrez ! me cria de l'intérieur une voix au timbre nasillard.

J'ouvris la porte avec précaution ; je la refermai de même, et je me trouvai en présence d'un homme à la figure maigre, au nez long, aux traits anguleux. Assis à un bureau d'ébène, il paraissait écrire avec une grande attention.

Cet homme n'était autre que Louis XI, fourrier de la compagnie française. Il n'avait d'abord fait aucune attention à moi. Moi, de mon côté, j'attendais qu'il me regardât pour lui parler.

Il se décida enfin à lever la tête.

— Que voulez-vous ? me demanda-t-il d'un ton fort désagréable.

— Fourrier, répondis-je, je désire parler au sergent-major François I^{er}.

— Il n'y est pas !... Qu'est-ce que vous lui voulez, au sergent-major ?

J'allais répondre, lorsque François I^{er} entra et me dit :

— Ah ! vous voilà. Eh ! bien, vous allez descendre avec moi, je vais au rapport.

François I^{er} mit en ordre quelques papiers et alla prendre son livre de rapports dans un grand casier d'ébène, richement sculpté. En voyant ce beau meuble, je pensai à la planche de sapin que l'on voit dans toutes les casernes, chez les sergents-majors, et sur laquelle ils entreposent leurs livres de comptabilité.

La même différence existait pour le reste du mobilier. Il n'y avait pas de planches à bagages ; deux armoires, dissimulées dans la boiserie des murs, servaient à enfermer les effets d'ha-

billement des deux sous-officiers. D'un côté de la chambre se trouvaient deux lits en métal doré. Tous les deux étaient à ciel et entourés de rideaux de soie violets, relevés par des torsales à glands d'or.

Le milieu de la chambre était occupé par une grande table longue, sur laquelle il y avait des papiers et des registres. Cette table était en ébène et sculptée aux pieds et aux quatre coins. Le dessus était recouvert de cuir rouge, bordé par un large filet d'or. Le reste de la surface, couvert en ébène, formait un beau cadre noir, qui enfermaient le rectangle de cuir. De chaque grand côté de la table il y avait une banquette recouverte de cuir rouge, bordé avec une ligne de clous à tête dorée.

Le reste du mobilier se composait de deux bureaux en ébène, avec ornements d'or, de deux chaises, aussi en ébène, avec dossier armorié et sculpté, et d'un râtelier d'armes, de forme particulière, auquel étaient placées ou accrochées les armes des deux sous-officiers.

Les deux grandes fenêtres qui éclairaient la chambre étaient garnies de riches stores, représentant des batailles et d'autres sujets historiques que je n'eus pas le temps d'examiner, car François I^{er} me dit en ouvrant la porte :

— Eh bien !... je vous attends !

— Savez-vous, major, que vous êtes diablement bien logé, dis-je à François I^{er} en descendant l'escalier. Je trouve que l'ameublement de votre chambre annonce chez vous une véritable opulence.

— Nous n'avons pourtant que le strict nécessaire.

— C'est vrai ; mais ce strict nécessaire est si riche qu'il a toutes les apparences du superflu. Quel que soit le développement du progrès sur la terre, je crois que jamais les sergents-majors terriens ne seront logés avec un pareil luxe.

— C'est probable, me répondit François I^{er} tout pensif.

Lorsque nous fûmes descendus au rez-de-chaussée, le roi-sergent-major me conduisit, en passant par le péristyle, sous un immense vestibule, où je vis un large escalier de marbre, au bas duquel se trouvait une grande statue de bronze, placée sur un piédestal. Cette statue représentait un génie sans costume, tenant à la main droite un flambeau. J'appris plus tard que ce flambeau de métal renfermait un appareil électrique qui servait, le soir, à l'éclairage de l'escalier.

Sous ce vestibule, et vis-à-vis l'une de l'autre, s'ouvraient deux grandes portes de bronze, à deux battants, ornées de moulures et de ciselures. Au-dessus de chaque porte on voyait une plaque de marbre noir portant une indication gravée en lettres d'or. Sur la première je lus ces mots :

SALLE DES VISITES

Et sur la seconde :

SALLE DES RAPPORTS

Il régnait une grande animation dans cette partie de la caserne. Des soldats allaient et venaient d'un côté et d'autre. Les sergents-majors du régiment, chacun ayant son livre sous le bras, causaient en groupes ou se promenaient sous le vestibule en attendant l'heure du rapport.

J'entendis sonner le clairon à plusieurs reprises ; mais je ne pus comprendre la sonnerie.

— Nous sommes en avance, dit François I^{er}. Le colonel n'est pas près d'arriver. Quand il viendra, vous n'entrerez pas dans la salle avec les sergents-majors, mais vous ne vous éloignerez pas d'ici, car aussitôt que le rapport sera terminé, je vous appellerai pour vous présenter au colonel. En attendant, promenez-vous de long en large. Je vous laisse... j'ai quelque chose à dire à mes collègues du deuxième bataillon.



CHAPITRE IV

UN SINGULIER PURGATOIRE

Le caporal Français rencontre le caporal Charles V, qui lui raconte d'étranges choses. — Les rois à la visite. — La salle des visites. — Les matérialistes et les spiritualistes. — Visite à la chambrée de la compagnie française. — Propos de soldats. — Le sergent-major François I^{er} invite à déjeuner le caporal Français et l'emène à la cantine de Catherine, ex-impératrice de Russie. — Catherine cherche à souffleter le caporal Français. — Tout s'arrange. — Le caporal Français, en déjeunant, donne des nouvelles de la terre aux rois-sergents-majors du deuxième bataillon.

Je me promenais depuis un moment, attendant avec une impatiente curiosité l'arrivée d'Alexandre, lorsqu'un caporal, qui venait d'arriver sous le péristyle s'approcha de moi et me dit :

— N'est-ce pas vous qui êtes tombé de la terre, ce matin, dans le parc de la caserne ?

— C'est moi-même, répondis-je.

— Charles VII vient de me parler de vous. Il m'a dit que vous êtes d'une telle modestie que vous n'avez pas voulu lui avouer que vous avez été monarque sur la terre.

— Ah çà ! est-ce que vous plaisantez, vous aussi ? Est-ce que vous me prenez pour une recrue ordinaire, que l'on peut mystifier impunément à son arrivée au corps ? Vous vous trompez, mon cher, vous vous trompez grossièrement.

Le caporal inconnu, sans se déconcerter, me répondit d'un ton sec, et avec un air très-sérieux :

— Je ne plaisante pas, je ne plaisante jamais avec les recrues. Mais si vous avez été monarque, pourquoi ne voulez-vous pas l'avouer tout de suite ?

— Mais, morbleu ! je ne peux pas vous avouer ce qui n'est pas !... Si j'avais été monarque, quelle peine aurais-je à vous le dire ? Est-ce que l'homme n'est pas toujours disposé à se vanter de ce qu'il est ? . . et souvent même de ce qu'il n'est pas ? .

Je vous le dis carrément, une fois pour toutes, je n'ai jamais exercé le pouvoir suprême sur le plus petit pays, à quel titre que ce soit.

— Charles VII croit pourtant que vous avez gouverné, et ce qui le lui a fait croire, c'est que lorsqu'il vous a demandé si vous aviez régné sur la terre, vous lui avez répondu, d'une façon dérisoire, que vous n'étiez qu'un simple caporal de l'armée française et que vous n'aviez jamais régné que sur votre escouade.

— Je n'ai dit à Charles VII que l'exacte vérité ; je suis caporal d'infanterie française, et rien de plus.

— En ce cas, me dit l'inconnu, vous ne pouvez pas faire partie de notre régiment. Mais cette question regarde le colonel, qui la tranchera tout à l'heure, à la fin du rapport.

En attendant, je suis enchanté de vous avoir rencontré, parce que vous allez m'éviter un quart d'heure de mortel ennui.

— Comment cela ?

— Je vais vous dire : je viens ici pour accompagner les malades de ma compagnie à la visite. Le sergent de semaine, Charles-Martel, m'a mis la corvée sur le dos. Eh bien, si je ne vous avais pas rencontré, je me serais ennuyé d'une manière atroce en attendant le tour de ma compagnie.

— Qu'est-ce que c'est qu'un moment d'ennui?... Peu de chose... Cela est si vite passé que je m'étonne que vous redoutiez une peine aussi insignifiante.

— Aussi insignifiante?... On voit bien que vous ne connaissez que l'ennui de la terre.... Mais laissons l'ennui de côté; promenons-nous et causons.

— Si vous tenez tant à causer, causons!... Vous êtes singulier, vous..... Il paraît que vous vous ennuyez aussitôt que vous ne parlez pas. Pour moi, quand bien même je ne dirais rien, je ne m'ennuierais pas. Je trouve que l'observation de tout ce qui nous entoure est bien suffisante pour occuper l'esprit. Or, l'ennui ne peut s'emparer que d'un esprit inoccupé.

— Vous en parlez bien à votre aise. Si vous ne vous ennuyez pas, c'est parce que tout ce que vous voyez chez nous est nouveau pour vous. Mais, si vous étiez ici, comme moi, depuis plusieurs siècles.....

— Il y a plusieurs siècles que vous habitez cette caserne? Le régiment fantastique ne change donc jamais de garnison?

— Jamais !

— Jamais !... C'est un peu long.

— C'est aussi long que toujours.

— Votre conversation commence à m'intéresser. La réponse que vous venez de me faire me prouve que vous n'êtes pas un homme ordinaire..... Qui êtes-vous donc ?

— Je suis Charles V, dit le Sage, ex-roi de France, aujourd'hui caporal à la compagnie française du régiment fantastique.

— Ah !... vous êtes Charles V. Et les malades que vous accompagnez à la visite sont-ils aussi des anciens rois de la terre ?

— Certainement. Vous voyez ces trois hommes qui causent ensemble à l'entrée de la salle ? Eh ! bien, ce sont trois hommes de ma compagnie, la compagnie française ; sur la terre ils étaient tous les trois rois de France. Ils font même partie, dans l'histoire, de cette catégorie de princes éreintés que les historiens appellent *rois fainéants*. Je dois ajouter que depuis qu'ils sont ici ils n'ont guère changé. Ainsi, les trois hommes que je vous désigne font les malades pour se faire exempter de service par le docteur. Mais je crois qu'ils ne réussiront pas, car leur mal se nomme paresse, et le chirurgien-major n'exempte pas pour cette maladie.

— Qui est donc ce soldat qui est à côté d'eux et qui a l'air si triste ?

— C'est aussi un soldat de la compagnie française. On l'appelle Louis le Libidineux. Il est le quatrième inscrit, ce matin, sur le cahier de visite.

— Louis le Libidineux ? Je ne connais pas ce nom dans l'histoire.

— Vous ne pouvez pas le connaître puisqu'il ne s'y trouve pas, dit Charles V. Celui que nous appelons Louis le Libidineux est désigné dans l'histoire par le nom de Louis le Bien-Aimé, ou simplement Louis XV.

— Ah ! je reconnais maintenant ce profil, dis-je. Quand j'étais sur la terre, je possédais plusieurs pièces de monnaie à l'effigie de Louis XV. Mais comment pouvez-vous savoir que ce roi est nommé, dans l'histoire, Louis le Bien-Aimé ? Vous n'avez aucune communication avec la terre.

— Si vous croyez cela, détrompez-vous. Il ne s'écoule jamais un temps bien long sans qu'il nous arrive de là-bas une recrue qui nous raconte l'histoire de son époque. Grâce à ces récits, nous en savons bien souvent plus que vos historiens ne pourraient vous en apprendre. Cependant nous n'avons jamais pu savoir ce qui a pu porter certains hommes à donner le nom de Bien-Aimé à Louis XV, ce roi débauché qui, au lieu de chercher à remédier aux maux qui affligeaient son peuple, se vautra, pendant la plus grande partie de sa vie, dans la fange de l'impureté, en répétant son mot favori : « Après moi le déluge. »

— Ce surnom de Bien-Aimé aura probablement été donné à Louis XV par ironie. Le Français a toujours aimé l'ironie.

— Pour parler sans ironie, Louis XV devrait être nommé dans l'histoire, comme chez nous, Louis le Libidineux.

— A propos, est-ce que Louis le Libidineux serait, par hasard, atteint de ce mal.... vous savez bien?... De ce mal affreux

qui règne sur toute la terre, comme un abominable fléau de l'amour.

— Non, dit Charles V. Ce mal n'existe pas sur notre planète. Nous sommes sujets à bien des maux, mais nous n'avons pas à redouter le mal dont vous parlez.

— Ah! s'il en est ainsi, je connais bien des gens sur la terre qui s'estimeraient heureux d'habiter la planète Mars.

— Attention! dit Charles V, la visite va commencer. Voici le docteur. C'est un ancien roi arabe, de Cordoue. Nous l'avons surnommé le docteur Yatagan.

L'individu que Charles V nommait le docteur Yatagan était un homme grand, maigre, au teint brun, à la barbe noire; il portait l'uniforme de chirurgien-major. Les malades et les sergents qui les accompagnaient entrèrent, après lui, dans la salle des visites, dont la porte resta ouverte.

— Je suppose, me dit mon royal interlocuteur, qu'il vous serait aussi peu agréable qu'à moi d'entendre les malades raconter leurs maux au chirurgien. C'est pourquoi nous n'entrerons dans la salle, si vous tenez à en voir la décoration, que lorsqu'on appellera la compagnie française. En attendant, restons à la porte et continuons notre conversation... Où en étions-nous?

— Ah! je ne m'en souviens plus, répondis-je. L'arrivée du docteur m'a fait perdre le fil de la conversation. Je pense en ce moment que malgré les quelques maux qui règnent sur votre planète, maux qui prouvent que ce monde-ci n'est pas encore un monde parfait, on doit être chez vous bien plus heureux que sur la terre. Tout ce que j'ai vu ici, depuis mon arrivée, me paraît beaucoup plus beau et beaucoup plus agréable que tout ce

que j'ai vu de plus beau et de plus agréable étant là-bas. D'après cette observation, j'imagine que si vous n'avez pas encore atteint le bonheur, vous ne devez pas en être bien loin.

Charles V me regarda d'un air où il y avait tout à la fois de la surprise, de la pitié et du découragement, et me dit, avec un triste sourire :

— Vous n'avez pas vu le revers de la médaille. Vous parlez de bonheur.... il n'existe pas chez nous. Bien loin de jouir du honneur, les militaires du régiment fantastique, officiers, sous-officiers et soldats, sont soumis à toutes sortes de supplices moraux dont le moindre est celui que j'éprouve : l'ennui.

— Quels sont donc les autres supplices ?

— Je vais vous les faire connaître. Sachez d'abord que les peines que nous endurons ont un rapport direct avec nos antécédents terrestres ; par exemple, il y a parmi nous beaucoup de guerriers qui, sur la terre, se plaisaient dans le sang et dans le carnage. La guerre n'était pas pour eux une nécessité, mais un véritable plaisir. Eh bien ! ces guerriers, en arrivant ici, ont conservé leurs instincts belliqueux, que le son du clairon réveille constamment, et que les exercices et les simulacres de combats surexcitent au dernier point, sans qu'il soit possible d'assouvir ces instincts par la moindre bataille. Et cela, parce que la même puissance invisible qui tolère la guerre sur le globe terrestre l'interdit absolument sur notre planète.

Ici, pour les guerriers, la gloire est remplacée par l'humiliation, et le pouvoir tyrannique par la soumission forcée à la discipline la plus sévère et la plus inexorable.

Quant aux voluptueux, qui dans le cours de leur vie terrestre

contentaient tous leurs désirs, et s'abandonnaient, sans nulle crainte, à tous les dérèglements de la passion, ces êtres licencieux, qui sont très-nombreux au régiment, ont conservé en arrivant ici la même soif de plaisirs que sur la terre. Cette soif est même encore augmentée chez nous par diverses causes. Pour quelques-uns, surtout, on dirait que le sang qui coule dans leurs veines s'est changé en lave ardente. Cependant, il est impossible à ces malheureux de satisfaire les désirs qui les consomment, car ils sont forcés de mener la vie la plus chaste et la plus exemplaire. Du reste, voluptueux ou non, chacun ici est chaste, de gré ou de force.

— Le sexe perfide manque donc sur votre planète ?

— Non, il ne manque pas, reprit Charles V. Nous avons au régiment bon nombre de reines terriennes, qui sont chez nous cantinières ou employées à titres divers. Elles sont parées de tous les attraits qu'elles possédaient sur la terre, à la plus belle époque de leur vie ; et, comme nous, elles se maintiennent perpétuellement dans la force de l'âge. Mais il semble que ces femmes ne sont continuellement exposées à nos regards que pour mieux nous faire comprendre combien est humiliant l'état déplorable dans lequel nous sommes réduits. Il est vrai qu'elles sont punies autant que nous ; car la vie qu'elles mènent ressemble fort peu à celle qu'elles voudraient mener. Mais les peines qu'elles endurent ne soulagent point les nôtres.

— Alors, vous êtes donc tous.... vous êtes.... je ne sais pas comment vous dire cela.... je crains de vous fâcher.

— Je vais vous le dire, moi. Nous sommes soumis à une cause physiologique plus puissante que nous tous ; et c'est grâce

à cette cause que la vertu angélique, nommée chasteté, règne ici, d'une manière absolue.

— Diable!... diable!... mais, alors.... on ne doit pas être heureux du tout, sur votre planète?

— Mais ce n'est pas tout, continua Charles V. Aux supplices sans nom dont j'essaie de vous donner une idée, il faut en ajouter un plus terrible encore : le supplice du souvenir. Une mémoire extrêmement lucide nous met constamment sous les yeux les actes de notre vie terrestre. Il s'ensuit que certains scélérats souillés de tous les crimes, comme Néron, Caligula, Héliogabale et tant d'autres, ont parfois horreur d'eux-mêmes et sont tellement tourmentés par le remords, qu'ils se seraient suicidés depuis longtemps, si le suicide, chez nous, n'était pas une chose tout à fait impossible.

Cependant ne croyez pas que le supplice que beaucoup d'entre nous éprouvent puisse être comparé au remords terrestre. Le terrien qui a commis un crime sent bien, il est vrai, les reproches de sa conscience ; mais le temps qui, sur la terre, a raison de tout, finit à la longue par anéantir le remords. La répétition du crime, quel que soit le genre de crime, aboutit au même résultat. En effet, si le terrien qui a commis un méfait quelconque en commet plus tard un semblable, l'impression produite par le remords qui s'ensuit est bien moins forte que la première fois. Après chaque nouveau crime, la conscience est blessée ; mais ses blessures même ne font que l'endurcir de plus en plus et l'amener peu à peu à la plus complète insensibilité. Le criminel dont la conscience est ainsi aguerrie fait le mal sans éprouver de crainte et sans ressentir la moindre impression de remords. On peut comparer la conscience de cet

homme aux mains d'un jeune laboureur, quand il essaie pour la première fois de cultiver la terre. Les mains du jeune paysan commencent d'abord à se couvrir d'ampoules, qui disparaissent ensuite pour être bientôt remplacées par de nouvelles ampoules, moins douloureuses que les premières, et ainsi de suite ; de manière que si le jeune cultivateur continue de travailler, ses mains deviennent à la fin tellement calleuses que la douleur n'a plus de prise sur elles.

Ce qui a lieu physiquement pour les mains du laboureur a lieu moralement pour la conscience humaine. Ce cuirassement de la conscience est surtout remarquable chez les individus qui, n'ayant ni religion ni philosophie religieuse, s'imaginent, sans raison, qu'en faisant le mal ils n'ont pas à craindre d'autres punitions que celles qui sont infligées par les lois de leur pays.

Il n'en est plus de même ici. Chez nous, le temps n'efface pas l'impression du remords ; et la conscience, loin de devenir calleuse, se maintient toujours saignante, et douée par conséquent d'une grande sensibilité.

— Mais, c'est un enfer.... votre régiment fantastique !... un véritable enfer ! exclamai-je.

— Non, reprit Charles V, ce n'est point un enfer, c'est plutôt un purgatoire. Notre régiment ne mériterait le nom d'enfer que si les peines qu'on y endure étaient éternelles ; or, nous savons tous qu'elles ne le sont pas, ce qui est à peu près la seule consolation que nous ayons au milieu de nos souffrances. D'ailleurs, chez nous, chacun ne souffre qu'en proportion du mal qu'il a fait, et du bien qu'il n'a pas fait quand il aurait pu le faire. Cette loi est probablement celle de tous les purgatoires de l'univers. D'après cette loi, qui est très-rationnelle, vous devez compren-

dre que la durée et l'intensité des peines doivent nécessairement varier, selon les antécédents de chaque individu. Mais, pour tous, la durée de l'expiation paraît se diviser en trois périodes.

Pendant la première période, qui peut durer quelques années pour les uns, quelques siècles pour d'autres, on ressent des désirs qu'il est impossible de satisfaire, et l'on est ainsi puni par les mêmes passions que l'on avait sur la terre. Pendant la deuxième période, qui est, comme la première, d'une durée indéterminée, on n'est plus torturé par les désirs; mais les désirs sont remplacés par les remords qui causent des souffrances intolérables. Pendant la troisième période, le remords est remplacé, chez les uns, par l'horreur de soi-même, sentiment qui est encore plus terrible que le remords, et, chez les autres, par l'ennui ou par un sentiment analogue au désespoir. Cette période peut durer plusieurs siècles; mais, pour quelques-uns d'entre nous, elle durera peut-être plusieurs milliers d'années.

Ceux qui sont arrivés à la fin de la troisième période, ayant payé, par l'expiation, les dettes morales qu'ils ont contractées étant sur la terre, ils disparaissent pour aller habiter un monde inconnu. Vont-ils recommencer une existence nouvelle sur une planète où règne le bonheur? C'est ce qu'il nous a été impossible de savoir jusqu'à présent.

En ce moment un soldat vint avertir Charles V que le chirurgien n'avait plus que deux malades à visiter avant d'appeler ceux de la compagnie française.

— Entrez avec moi, me dit Charles V, vous verrez la décoration de la salle.

Je suivis le roi-caporal, coudoyant dans la salle des souverains de tous les temps et de tous les pays.

Quoique profondément impressionné par les révélations inattendues que je venais d'entendre, je ne pus m'empêcher d'admirer l'aspect étrange et grandiose de cette salle de visite. Elle était éclairée par trois immenses fenêtres qui n'y laissaient pénétrer qu'un jour laiteux, filtré, pour ainsi dire, à travers de grandes et belles glaces sans tain dépolies. On ne pouvait arriver à chaque fenêtre qu'en montant un escalier de marbre, de sept ou huit marches, établi entre deux socles, sur chacun desquels était couché un sphinx en porphyre rouge. Ainsi, devant chaque trumeau se trouvait un socle de même largeur, et devant chaque fenêtre un escalier aussi large que l'embrasure. Les murs étaient revêtus de plaques de marbre de différentes couleurs, disposées en panneaux encadrés par des moulures. Au milieu de chaque grand panneau en relief se trouvait un espace creux, c'est-à-dire un tableau de marbre noir sur lequel étaient gravées des inscriptions en lettres d'or. Ces inscriptions, rédigées en différentes langues, étaient des prescriptions hygiéniques réduites en aphorismes.

Le mur du fond était décoré par une grande fresque représentant des personnages vêtus à l'antique. Cette fresque, encadrée par des moulures dorées, occupait le milieu du riche revêtement de marbre qui recouvrait le mur de ce côté de la salle.

Le plafond, très-élevé, était orné de moulures, de dorures et de sculptures. Le sol était recouvert par une grande mosaïque, dont le dessin bizarre, composé de couleurs très-variées, me sembla avoir de l'analogie avec les plus beaux dessins des châles de Cachemyr.

Le mobilier ne se composait que de trois longues banquettes d'ébène, recouvertes de cuir rouge façonné fixé avec une bordure

de clous dorés ; d'une grande table d'ébène richement sculptée, dont le dessus était fait d'une belle plaque de marbre rose-rouge, encastrée dans le bois qui lui servait de cadre, et de deux sièges d'ébène à dossier armorié et sculpté.

L'un des sièges était occupé par le docteur, l'autre par le caporal d'infirmerie. Charles V me dit que ce caporal était Robert le Pieux, ex-roi de France. Il inscrivait les prescriptions du docteur dans un registre placé sur la table. Il n'eut rien à inscrire pour la compagnie française, car, ni Louis XV, ni les trois rois fainéants ne furent reconnus malades..

Avant de quitter la salle, Charles V m'expliqua le sujet de la fresque.

— Cette peinture, me dit-il à voix basse, représente la Médecine et la Maladie, l'Hygiène et la Santé voyageant sur la route de la vie.

Voyez d'abord comme le paysage a l'aspect sombre et terrible. Ce défilé, que l'on voit entre ces rochers menaçants qui semblent prêts à s'écrouler sur les voyageurs, c'est la grande route de la vie ; elle est tellement encaissée que l'on n'aperçoit qu'une faible partie du ciel.

Au premier plan, à gauche, cette femme au corsage plat, à la physionomie froide et impassible, c'est la Médecine. Agenouillée près de la Maladie, sa compagne de voyage, qui vient de tomber sur la route, elle lui soutient la tête d'une main, et de l'autre cherche à lui faire prendre un cordial.

A droite, ces deux voyageuses qui regardent cette scène, l'une avec pitié, l'autre avec dédain, représentent l'Hygiène et la Santé. L'Hygiène ne porte qu'un rouleau de papyrus, sur lequel elle a

écrit ses préceptes ; tandis que la Médecine est armée jusqu'aux dents. Seulement, au lieu de poignards et de pistolets, elle porte à sa ceinture un instrument à piston et quelques grands instruments de chirurgie. La boîte dorée qu'elle tient suspendue à une courroie contient un grand nombre de petits flacons de formes diverses. Elle vient d'en prendre un qu'elle place entre les lèvres bleuâtres de la Maladie.

Remarquez le contraste qui existe entre ces personnages. Cette forte femme qui représente l'Hygiène paraît tout d'abord avoir une physionomie sévère ; mais, sous cette sévérité apparente, vous découvrez facilement un air de bonté que vous chercheriez en vain sur la physionomie déplaisante de la Médecine.

La Maladie est très-maigre ; son teint est affreusement pâle ; sa robe, dégrafée d'un côté, laisse voir un sein pendant et flétri. La pauvre créature vient d'ouvrir les yeux, et le regard qu'elle jette sur la Santé est triste et désespéré.

La Santé, au contraire, est bien en chair ; elle a de larges hanches, une poitrine opulente et surtout une riche carnation. Elle regarde avec dédain la Maladie et la Médecine, parce qu'il lui paraît impossible qu'elle, la Santé, puisse jamais être réduite à l'état misérable de l'une, et par suite être obligée d'avoir recours aux drogues que l'autre porte dans sa boîte dorée. Heureuse et confiante dans sa force, elle ne paraît pas se douter qu'un grand danger la menace.

En effet, voyez au deuxième plan la Mort embusquée derrière un bloc de rocher. Elle attend les voyageuses au passage, et ne montre que sa tête grimaçante et une main armée de la faux. Qui sait si, tout à l'heure, elle ne va pas choisir pour victime la Santé plutôt que la Maladie ?

— L'idée de cette peinture allégorique est bonne, dis-je à Charles V, mais l'exécution est surtout admirable. Qui est-ce qui a peint cette fresque ?

— C'est, me répondit Charles V, le major Périclès, à l'époque où il n'était encore que capitaine. Alexandre, notre colonel, a voulu aussi y travailler en amateur ; mais il a seulement peint les accessoires.

— A propos de colonel, vous me faites penser au rapport. Ce n'est point ici que je dois me promener, mais sous le vestibule, afin d'être prêt à l'appel du sergent-major.

— Vous avez bien le temps, me dit Charles V, de vous promener sous le vestibule et de vous y ennuyer aussi, puisque le clairon n'a pas encore sonné le rapport.

— Pourquoi les sergents-majors se réunissent-ils si longtemps d'avance ? Lorsque vous m'avez abordé, ils étaient déjà tous arrivés.

— Habituellement, me dit mon royal compagnon, ils ne descendent qu'à la sonnerie du rapport ; mais aujourd'hui ils ont à se concerter au sujet d'une réclamation qu'ils doivent adresser au colonel, et c'est pour cela, sans doute, qu'ils se sont réunis avant l'heure de la sonnerie

Comme nous sortions de la salle des visites, Charles V me demanda ce que je pensais de la décoration de cette salle.

— En fait de décoration, répondis-je, je n'ai jamais rien vu de plus beau et surtout de plus étrange. Ces inscriptions en caractères latins, grecs, arabes, assyriens, qui apparaissent sur le fond noir des tableaux, ont je ne sais quoi qui inspire le respect. Ces

tableaux noirs, couverts de lettres d'or, font ressortir d'une façon admirable la richesse du marbre de couleur qui leur sert, pour ainsi dire, d'encadrement. La mosaïque doit être un chef-d'œuvre d'art et de patience. Quant aux sphinx, je trouve qu'ils donnent à la salle un aspect vraiment imposant et mystérieux.

— Savez-vous ce que signifient ces sphinx placés dans la salle des visites ?

— Non.

— Je vais vous le dire. L'architecte a placé des sphinx dans cette salle d'abord pour la décorer, ensuite pour rappeler au médecin qu'en visitant un malade, il se trouve toujours en face d'une énigme à deviner et d'un problème à résoudre. L'énigme c'est la maladie ; le problème, c'est la guérison de cette maladie.

— Ah ! je comprends. Le sphinx, fixant le médecin pendant qu'il visite un malade, est censé dire : « Devine la maladie de cet homme, ou je te dévore. »

— Oui ; c'est là précisément l'idée de l'architecte.

— Cette idée est ingénieuse ; mais elle ne doit guère toucher le médecin, qui peut se tromper sans avoir rien à craindre de ces monstres de pierre.

— Sans doute, il ne s'agit que d'une fiction. Mais si cette fiction devenait la réalité, c'est-à-dire si chaque médecin avait affaire à un sphinx vivant, prêt à le dévorer à la première erreur qu'il pourrait commettre, afin de l'empêcher d'en commettre une deuxième, songez donc qu'il n'y aurait pas, sur notre planète comme sur la terre, de profession plus dangereuse que l'exercice de la médecine.

— Oh ! comme vous y allez !... Critiquez tant que vous voudrez les médecins de chez vous, que vous connaissez, mais ne critiquez pas les médecins de la terre, puisque vous ne les connaissez pas. Mon cher, depuis que vous avez quitté la terre, le progrès a marché là-bas. La médecine de votre temps et la médecine d'aujourd'hui ne se ressemblent guère. Dans ces derniers temps surtout, les sciences médicales ont fait des progrès immenses, et les médecins d'aujourd'hui connaissent si bien le mécanisme de la machine humaine, que si elle vient à se détraquer, ils ont bientôt trouvé les pièces qui fonctionnent mal, et même la cause qui les empêche de bien fonctionner.

— J'ai appris, dit Charles V, par les recrues dernièrement arrivées de la terre, que toutes les sciences s'y perfectionnent de plus en plus, et, cependant, j'ai la conviction profonde qu'en dépit des progrès des sciences médicales, les médecins d'aujourd'hui, comme ceux d'autrefois, ne peuvent procéder que par tâtonnements. Je crois aussi que les remèdes sont quelquefois nuisibles ; que le plus souvent ils ne font ni bien ni mal, et que dans le cas où ils guérissent ils ne font qu'aider la nature. Car, vous le savez sans doute, la nature possède une force invisible, on peut bien dire incompréhensible, qui tend constamment à chasser le mal quand il essaie de s'emparer de l'organisme.

— Oui, c'est vrai, dis-je, la nature possède une force qui réagit contre la maladie ; mais il est certain aussi que, dans bien des cas, cette force agissant seule serait insuffisante, et que dans des cas semblables les malades mourraient inévitablement si la médecine ne venait pas à leur secours. L'utilité de la médecine ne saurait donc être contestée, même par les gens qui aiment le moins les médecins et les drogues médicinales.

— Je ne dis pas que la médecine est inutile, reprit Charles V ; je soutiens seulement qu'elle n'exerce son ministère qu'en tâtonnant, parce qu'elle n'est qu'une science conjecturale et non une science positive. Il y a même de fortes raisons pour croire que malgré les progrès qu'elle fait et qu'elle pourra faire encore, elle ne prendra jamais rang parmi les sciences exactes.

Ah ! si le corps humain n'était qu'un mécanisme fonctionnant comme une montre, une horloge, ou une machine quelconque d'invention humaine, il est évident que quand il serait atteint de maladie, le médecin le guérirait aussi facilement que le mécanicien répare une machine qui vient à se détraquer. Mais le corps humain ne peut pas être assimilé à une machine, et quand bien même les médecins matérialistes voudraient faire cette assimilation, ils seraient toujours forcés d'avouer qu'ils ignorent complètement la cause qui fait mouvoir la machine humaine.

Et pourtant les anatomistes modernes, à l'aide du scalpel et du microscope, sont arrivés à connaître les parties les plus ténues et les plus délicates des organes du corps humain. Mais, ce qui échappe et qui échappera probablement toujours aux investigations du scalpel et du microscope, c'est la cause mystérieuse qui fait que ces organes croissent, s'assimilent la nourriture, renouvellent leur substance en conservant leur forme, en un mot, la force immatérielle qui produit le phénomène de la vie ; force aussi impossible à comprendre que la liaison de l'âme et du corps.

— Les médecins spiritualistes, dis-je à Charles V, pensent à peu près comme vous. Pour eux la médecine n'est qu'une science conjecturale qui ne saurait devenir positive, parce qu'elle a constamment affaire à l'immatériel et à l'incompréhensible. Ils

reconnaissent, sans pouvoir le définir, un principe vital qui anime les corps organisés ; principe qui peut exister sans l'intelligence. Aux êtres organisés et intelligents, ils reconnaissent une âme qui tout en étant immatérielle, est cependant susceptible d'éprouver certaines maladies qui lui sont particulières. Ils savent que quand l'âme est malade, si elle souffre trop, elle peut rendre malade le corps qu'elle habite et même le tuer dans certains cas. Aussi, ces médecins, quand ils visitent des individus dont l'âme a autant de mal, et quelquefois plus de mal que le corps, ces médecins, dis-je, ont pour habitude, dans ces cas-là, d'agir sur l'âme du patient par de bonnes paroles, et par ce moyen soulagent toujours et guérissent très-souvent des maux contre lesquels les remèdes physiques employés seuls seraient sans action.

Les médecins matérialistes admettent aussi un principe vital ; mais ce principe, d'après eux, n'est que le résultat d'une propriété inhérente à la matière, et qui lui permet de s'organiser et de vivre quand elle se trouve dans certaines conditions ; ce qui ne définit pas du tout le phénomène de la vie primitive et sa transmission d'individus en individus dans la suite des siècles.

Quant à l'âme, d'après les matérialistes, ce n'est que l'ensemble des perceptions recueillies par les sens et conservées par le cerveau. Cette définition peut séduire les gens complaisants qui acceptent sans examen les opinions toutes faites ; mais elle est anéantie par les observateurs, gens désagréables, qui cherchent toujours le côté faible d'une belle théorie. Ces esprits contrariants soutiennent, avec raison, que les perceptions recueillies par les sens et conservées par le cerveau n'ont rien de matériel, et citent comme preuves un certain nombre de faits

qui viennent à l'appui de leur assertion anti-matérialiste. Voici un ou deux de ces faits :

Un dilettante, musicien consommé, se souvient tout à coup d'une mélodie qu'il a entendu chanter, il y a longtemps, par une voix admirable, et voilà que cet homme éprouve presque autant de plaisir, sous l'influence de ce souvenir musical, qu'il en éprouva lorsqu'il entendit réellement chanter la mélodie en question, et pourtant une réminiscence n'a absolument rien de matériel. Mais voici un autre fait encore plus convaincant. Notre dilettante reçoit, d'un ami, une lettre dans laquelle est noté un air quelconque. Notre dilettante, qui lit la musique à première vue, n'a pas encore fredonné l'air que déjà il lui semble l'entendre chanter par une voix mystérieuse. Cependant ces notes écrites sur le papier ne produisent pas le moindre son et la plus légère vibration sonore. Pour les spiritualistes, ces deux faits s'expliquent ainsi : l'âme reçoit les impressions immatérielles et les transmet au cerveau qui, alors, agit à son tour sur les organes, mais d'une manière matérielle. Tandis que les matérialistes, pour être conséquents avec leur système, sont obligés d'admettre que le souvenir musical, dans le premier exemple, et les notes écrites, dans le second, agissent directement et matériellement sur le cerveau du dilettante. Ce qui est tout à fait inadmissible.

C'est aussi pour se conformer à leur doctrine que les médecins matérialistes ne reconnaissent pas de maladies de l'âme ; car s'ils admettaient que l'âme peut souffrir, ils seraient forcés d'admettre en même temps qu'elle a une existence propre. Cependant comme il se présente dans la pratique des cas embarrassants, où le malade souffre sans qu'il soit possible de trouver

sur son corps le moindre symptôme de maladie, ces médecins, pour se tirer d'affaire, prétendent que, dans des cas semblables, leur ignorance n'est due qu'à l'imperfection de la science, qui n'a pas encore fait connaître toutes les propriétés de la matière.

Mais il est des cas, plus embarrassants encore, où il est évident que c'est une cause purement morale qui produit la maladie qui atteint physiquement le corps du malade. Les matérialistes, alors, ne pouvant nier des faits évidents, s'abstiennent de parler de ces cas-là, préférant garder un silence prudent plutôt que de provoquer une discussion dangereuse qui ne pourrait se terminer qu'à l'avantage des spiritualistes.

Maintenant vous voilà renseigné, tant bien que mal, sur les deux systèmes généraux qui divisent les médecins de la terre au sujet de cet être incompréhensible qu'on appelle l'homme.

— Je sais depuis longtemps, me dit Charles V, qu'il existe des matérialistes sur la terre ; mais je n'ai jamais pu comprendre comment l'on peut devenir matérialiste et comment, lorsqu'on l'est devenu, on peut soutenir une doctrine qui est en opposition directe avec les faits observés. Mais il paraît que les matérialistes ont des yeux qui ne voient pas et des oreilles qui n'entendent point ; car s'ils n'étaient pas aveuglés par des opinions préconçues, ils n'auraient qu'à regarder autour d'eux pour être convaincus qu'il y a dans l'homme quelque chose de plus que la matière. Ils auraient même souvent l'occasion d'observer des faits qui leur prouveraient que ce *je ne sais quoi* immatériel possède un pouvoir réel sur la matière dont se compose le corps de l'homme. Ces faits ne sont pas rares, et on peut affirmer qu'il y a fort peu de personnes qui, dans le cours de leur vie, n'aient

été témoins de l'un de ceux que je puis vous citer au hasard.
Exemple :

Un commerçant en parfait état de santé reçoit une lettre qui lui annonce la perte de sa fortune, et, sous l'influence de cette mauvaise nouvelle, il tombe foudroyé par une attaque d'apoplexie.

Qu'est-ce qui tue cet homme ? C'est évidemment l'idée contenue dans la lettre qu'il a reçue. Cette idée agit sur son âme, qui agissant elle-même sur le corps qu'elle habite, attire le sang au cerveau avec une telle rapidité qu'il en résulte des désordres physiques qui causent la mort de l'individu.

Autre exemple : Deux jeunes gens, en joyeuse compagnie, se divertissent dans un festin. Tout-à-coup, l'un des deux, sans réfléchir, décoche une plaisanterie à l'adresse de son camarade. Celui-ci, blessé dans son amour-propre, provoque le mauvais plaisant, et voilà deux amis devenus instantanément deux ennemis mortels. Ils vont se battre en duel, et l'un des deux reste sur le terrain.

Quelle est la cause première de ce meurtre ? C'est une plaisanterie. Or, une plaisanterie n'a ni corps, ni couleur, ni figure, ni aucune des propriétés de la matière. Une plaisanterie, s'adressant à la matière inerte, n'aurait pas le pouvoir de remuer le plus petit brin de paille ; mais, agissant sur l'âme, elle a une puissance extraordinaire, parce que l'âme lui sert d'intermédiaire en réagissant sur le corps. C'est ainsi qu'une raillerie peut, dans certains cas, armer des millions d'hommes les uns contre les autres.

Encore un exemple : Un jeune homme et une jeune fille, tous

les deux au printemps de la vie, se sont rencontrés et se sont épris d'amour l'un pour l'autre. Par suite de circonstances indépendantes de leur volonté, ils restent quelque temps sans se voir ; puis, au moment où ils s'y attendent le moins, les deux jeunes amoureux se rencontrent de nouveau dans une réunion de parents et d'amis. Alors le jeune homme tressaille involontairement et la jeune fille rougit de surprise et de plaisir.

Dans ce troisième exemple de l'influence de l'esprit sur la matière, on ne peut pas dire que c'est une cause matérielle qui trouble ces deux adolescents, car il est certain qu'un échange de lettres, à une grande distance, eût produit sur eux une émotion physique semblable à celle qui est causée par l'échange des regards.

Vos paroles m'ont prouvé que vous êtes spiritualiste. Je n'ai donc pas besoin de vous citer d'autres faits pour achever de vous convaincre de la fausseté de la doctrine matérialiste. Mais si j'avais à combattre les opinions d'un partisan de cette doctrine, je ne m'arrêtera pas là. J'accumulerais preuves sur preuves ; je rappellerais et je décrirais à mon adversaire les effets que l'âme produit sur le corps, lorsqu'elle est sous l'influence de la frayeur, de la colère, de la jalousie, de l'horreur, du dégoût, de la gaieté extrême, etc., etc. Ces effets sont connus de tout le monde, car il n'est pas de créature humaine qui ne les ait ressentis plus ou moins fortement dans le cours de son existence.

Tous ces phénomènes, qui démontrent l'influence de l'immatériel sur le matériel, sont présentement inexplicables ; mais, en attendant qu'on parvienne à les expliquer, ils prouvent, en dépit des matérialistes, qu'il y a dans le monde quelque chose de supérieur à la matière.

Cette conversation médico-philosophique était pour moi si intéressante que, sans penser aux recommandations de François I^{er}, j'avais accompagné Charles V jusqu'au bas de l'escalier qui conduisait à la chambrée de la compagnie française. Arrivés là, Charles V me dit :

— Puisque vous êtes venu jusqu'ici, je vous invite à monter pour visiter la chambrée.

— Mon cher, répondis-je, je ne puis me rendre à votre invitation, parce qu'en visitant maintenant la chambrée je m'exposerais à manquer la sortie du rapport, ce qui pourrait m'occasionner certains désagréments que je tiens à éviter.

— Si je n'étais pas certain, me dit mon royal compagnon, qu'il vous reste assez de temps pour visiter notre chambrée avant le rapport, je ne vous inviterais pas à faire cette visite. Soyez donc tranquille et ne vous inquiétez de rien : quand le clairon sonnera pour le rapport je vous avertirai.

Entraîné par la curiosité, j'accompagnai Charles V. En montant l'escalier je ne pus m'empêcher d'en admirer la richesse extraordinaire : les marches étaient de marbre et les murs décorés avec un luxe inouï. Arrivés au premier étage (il est bon de dire que le premier étage du palais était au moins aussi élevé que le cinquième étage des maisons de Paris), arrivés au premier étage, Charles V me montra, sur le palier, une porte très-haute et très-large et qui était grande ouverte. Au-dessus de cette porte, je lus ces mots sculptés en lettres d'or sur une plaque de marbre noir :

COMPAGNIE FRANÇAISE.

J'entrai avec le roi-caporal qui se dirigea vers son lit placé à l'un des angles de la chambrée les plus près de l'entrée. Entre le lit de Charles V et la porte était placée, près du mur, une large banquette en ébène, recouverte de cuir rouge fixé avec une bordure de clous à tête dorée. Je m'assis sur cette banquette et je me mis à regarder autour de moi avec le plus grand étonnement imaginable, car je n'avais jamais vu un pareil intérieur militaire.

Une grande animation régnait dans la chambrée. Tous les soldats qui s'y trouvaient étaient tellement occupés à astiquer leur fourniment que personne ne s'aperçut ou n'eut l'air de s'apercevoir de ma présence.

Je marchais de merveilles en merveilles. Jamais, quel que soit le degré que le luxe atteigne sur la terre, jamais une chambrée militaire n'aura l'aspect splendide de celle de la compagnie française.

Que l'on se figure une salle immense, au plafond très-élevé et orné de dorures, de peintures et de sculptures; pour donner le jour à cette salle, d'immenses fenêtres, plus grandes que celles des cathédrales gothiques, laissant entrer des flots de lumière; puis des murs décorés de toutes sortes d'armoiries peintes; des armoiries sculptées établies le long des deux grands côtés de la salle; au-dessus de ces armoiries, des armures de toutes les époques, montées sur des supports; deux longues rangées de lits placés devant les armoiries; entre les rangées de lits, un riche carrelage de marbre composé de carreaux de diverses formes et de diverses couleurs; ensuite, de longues tables sculptées placées de distance en distance, sur la ligne médiane de la salle; au-dessus de chaque table, un beau lustre d'or, à douze branches, richement

ouvragé et suspendu par une forte tige dorée et ornementée, partant d'une des rosaces du plafond ; puis enfin, à l'extrémité de la salle, deux grands râteliers d'armes, dorés et sculptés, chargés d'armes anciennes et modernes ; que l'on se figure tout cela et l'on aura une idée de cette salle étrange et magnifique, qui avait tout à la fois l'aspect d'un musée, d'une salle de palais et d'une chambrée de soldats.

Après avoir joui du coup-d'œil d'ensemble, je me mis à observer les détails, en demandant de temps en temps à Charles V des explications sur ce que je voulais savoir.

Les lits, en métal doré, étaient très-étroits, comme tous les lits militaires, et n'avaient ni ciels ni rideaux. La fourniture de chaque lit était enveloppée d'une couverture en laine rouge, au milieu de laquelle se trouvaient des armoiries brodées en or. Toutes les couvertures étaient bien tendues et les lits bien alignés. Je remarquai que l'espace qui se trouve entre deux couchettes, espace appelé *créneau* en langage militaire, était juste de la largeur d'un lit, ce qui ne se voit guère dans les casernes terriennes, où l'on est forcé d'économiser l'espace, parce que sur la terre l'espace coûte cher et même trop cher dans certains endroits.

L'armoire continue établie de chaque côté de la chambrée, servait à enfermer les effets d'habillement et d'équipement de chaque homme, et remplaçait avantageusement la planche à bagages sur laquelle le soldat, dans les casernes terriennes, place ses effets pliés à la longueur du coude, lesquels effets sont encore surmontés du sac toujours prêt à tomber. Cette armoire était divisée en autant de compartiments qu'il y avait de places dans la chambrée, et chaque compartiment avait une porte à deux

battants. Sur la frise de l'armoire, à distances égales, de riches écussons portaient les noms des rois de la chambrée. Chaque écusson indiquait ainsi que tel compartiment et le lit qui se trouvait en face appartenait à tel ou tel soldat de la compagnie.

Charles V m'apprit que les armures historiques n'étaient pas placées dans la salle seulement pour la décorer : les soldats portaient ces armures lorsque le colonel ordonnait une revue historique. Car les militaires du régiment des souverains avaient deux tenues : la tenue réglementaire, se composant de l'uniforme français d'infanterie de ligne ; et la tenue historique, composée d'un costume et d'une armure semblables à ceux que chacun avait portés dans le temps qu'il régnait sur la terre.

Chaque tenue demandant un armement spécial, le râtelier d'armes de gauche ne portait que des fusils modernes, tandis que le râtelier de droite était chargé d'armes historiques les plus diverses : épées de formes variées et de grandeurs différentes, massues de fer, fléaux, francisques, etc.

Lorsque j'eus fini de passer en revue les diverses parties de ce magnifique intérieur, je dis à Charles V en manière de conclusion :

— Vous êtes logés comme des princes.

— Dites plutôt : comme des rois.

— Oui, c'est juste, comme des rois... Quand je compare cette chambrée à celle où j'habitais encore la nuit dernière, cette comparaison me fait trouver plus extraordinaire la magnificence qui m'entoure. Cependant la caserne où je logeais est une des habitations militaires les plus agréables de Paris et peut-être de France. Vous autres souverains, qui étant sur la terre n'habitez

que des palais, vous ne pouvez pas apprécier comme elle le mérite la somptuosité de votre résidence martiale ; mais si vous aviez habité comme moi un certain nombre de casernes terriennes, je suis sûr que vous seriez plus heureux, ou si vous voulez, moins malheureux que vous ne prétendez l'être, parce que, dans ce cas, vous estimeriez à sa juste valeur le luxe et le confortable au milieu desquels vous vivez maintenant sans en jouir.

— Vous raisonnez comme un terrien, et cela ne m'étonne pas ; tous les terriens qui arrivent ici débarquent avec un bagage de préjugés auquel ils tiennent tant, que c'est à grand'peine qu'on les décide à s'en débarrasser. Je m'aperçois que vous avez, comme tous les terriens, le préjugé qui consiste à croire que le luxe peut rendre heureux. Eh bien, je puis vous affirmer que rien n'est plus faux que ce préjugé. Croyez-en ma vieille expérience. Le luxe, loin de rendre heureux, cause à l'âme une souffrance particulière, qui ne tarde pas à se produire quand il est impossible de s'éloigner de la magnificence pour aller, de temps en temps, se reposer au milieu de la simplicité. Or, nous sommes précisément dans ce cas ; de quel côté que nous nous tournions nous ne voyons que luxe ; luxe partout et toujours ; luxe fatigant qu'il ne nous est pas permis de fuir [et qui, par conséquent, ne fait qu'ajouter une peine de plus à celles qui nous accablent.

— J'ai toujours cru, jusqu'à présent, que le luxe est une chose éminemment agréable ; je le crois encore, malgré ce que vous venez de dire, et je le croirai jusqu'à ce qu'il me soit démontré que je suis dans l'erreur.

— Ce n'est pas moi qui me chargerai de vous prouver que

vous êtes dans l'erreur ; mais, patience ! le temps et l'expérience ne manqueront pas de vous désillusionner , et bien mieux que les plus beaux raisonnements du monde.

En attendant, ce que vous n'aurez pas de peine à croire, c'est que le luxe de ce palais demande beaucoup de soins pour son entretien. Au reste, vous vous en apercevrez bientôt par le grand nombre de corvées qu'il faudra faire, et ces corvées, qui se répéteront fréquemment, commenceront déjà à modifier vos opinions sur le luxe.

— Je ne vois pas grand mal à ces corvées ; car un travail, même désagréable, est encore préférable à l'oisiveté.

— L'oisiveté est inconnue dans notre régiment.

— Cependant, il me semble que malgré l'exercice et les corvées il doit vous rester encore beaucoup d'heures à consacrer à la paresse.

— Nous n'avons que bien rarement de ces heures de *dolce far niente*, parce que, outre le service que vous connaissez, nous avons celui que vous ne connaissez pas. Par exemple : le pansage de nos chevaux et l'astiquage de leur harnachement.

— Je croyais que le régiment des souverains était un régiment d'infanterie.

— Notre régiment est à la fois un régiment d'infanterie et de cavalerie. Mais, comme nous ne montons guère à cheval que les jours de revue historique, et que nous faisons presque toutes les manœuvres à pied et sac au dos, nous avons tous les désagréments de l'infanterie et de la cavalerie sans en avoir les agréments.



— Je commence à comprendre que tout n'est pas roses dans le régiment des souverains.

Un caporal brisé, qui depuis un moment écoutait notre conversation, tout en astiquant un fourreau de sabre sur la table la plus proche de nous, profita des mots que je venais de dire pour prendre la parole, et dit à haute voix :

— Oh ! non certainement que tout n'y est pas roses ! Qui dit cela a bien douze mille fois raison, morbleu !... C'est aussi mon opinion, ventrebleu !... Que chacun en pense ce qu'il voudra ; mais je ne crains pas de dire que je suis dégoûté du métier que je fais ici depuis plusieurs siècles, et que s'il m'était permis de changer de profession, j'aimerais cent fois mieux être simple bourgeois sur la terre que d'être caporal au régiment fantastique.

Moi, l'ami de saint Éloi ; moi, Dagobert I^{er}, le plus populaire des rois de France, être obligé d'astiquer mon bibelot comme un simple troupiér de la terre !... Avoir possédé un trône d'or dans un palais, et n'avoir plus qu'un grabat dans une chambre.... N'y a-t-il pas de quoi se casser la tête contre les murs !

— Souviens-toi que tu es immortel ! dit à Dagobert un autre caporal que Charles V me désigna : c'était Philippe le Bel.

— Tais-toi, brûleur de Templiers ! tu n'as pas la parole, dit Dagobert à Philippe le Bel.

Ce dernier répondit aussitôt :

— Dagobert, je te fais observer que ce n'est pas chevaleresque de ta part de m'appeler brûleur de Templiers.

— Morbleu ! palsambleu ! ventrebleu ! lui répondit Dagobert

en s'animant de plus en plus. Puisses-tu trouver tous les cheveux du diable dans ta soupe de ce matin, et puis ses ongles et ses griffes dans celle de ce soir !.... Vertus de Satan !.... Cornes de Belzébuth !.... quand donc monterai-je en grade pour ne plus servir avec toi !.... Malheureusement cela n'arrivera pas de sitôt ! Car le colonel pense que je suis encore trop jeune pour être sergent !.... Ce qui ne l'empêche pas d'en nommer de beaucoup plus jeunes que moi !

— Dagobert, dit un caporal qui astiquait sur une autre table, Dagobert, tu n'es jamais content ! Puis, ce caporal ajouta en souriant : Dagobert, tu n'es qu'un réclameur !

— Eh morbleu ! reprit Dagobert avec véhémence, comment puis-je être content quand je vois des pierrots (1) monter en grade si rapidement, tandis que moi, qui suis si ancien, je suis toujours caporal !.... Par exemple, n'y a-t-il pas de quoi sauter en l'air, de voir un conscrit comme Louis XIV arriver en si peu de temps au grade de capitaine ?

Vous me connaissez tous... je ne suis pas envieux... et pourtant, quand je pense que je l'ai vu arriver au corps, que je l'ai mis au port d'armes et qu'il est aujourd'hui mon capitaine, ça me fait transpirer... vrai ! ça me fait transpirer !

— A chacun selon ses œuvres, dit Charles V à Dagobert. Si Louis XIV est parvenu au grade qu'il occupe, c'est qu'il s'est donné de la peine et que, d'ailleurs, il est infiniment plus capable que toi, et que nous, pour mieux dire.

(1) Dans l'armée française, le mot de *pierrot* est employé par les soldats pour désigner un conscrit, et, par extension, les militaires qui n'ont pas de chevrons sur les manches de leurs habits.

— Diadème de Satan !... Cornes de Belzébuth ! ... exclama Dagobert, ne voilà-t-il pas maintenant que je vais avoir tort !

Dagobert continua par une kyrielle de jurons qui fut interrompue par l'entrée du sergent Philippe-Auguste, qui venait dans la chambrée pour demander un homme de corvée.

— Pourquoi Dagobert profère-t-il tant de jurons ? demandai-je à Charles V.

— C'est pour se distraire et pour distraire ceux qui l'écoutent, me répondit Charles V. Puis, il ajouta, tout en prêtant l'oreille : J'entends sonner le clairon..... oui, c'est bien la sonnerie du rapport..... je crois que vous pouvez descendre.

Je retournai sous le vestibule, où je me promenai de long en large, en attendant le moment où François I^{er} devait me présenter au colonel. Je me mis alors à réfléchir tristement sur ce que je venais de voir et d'entendre et aussi sur ce qu'on allait faire de moi.

Décidément, pensai-je, ce palais n'est point un séjour aussi agréable que je me l'étais d'abord figuré. Moi qui croyais en arrivant sur cette planète être tombé dans un paradis, il se trouve que je me suis trompé complètement, et que ce que je prenais pour un paradis est un vrai purgatoire. Que les anciens souverains de la terre aient été réunis dans ce purgatoire afin d'y expier leurs méfaits terrestres, à la rigueur cela peut se comprendre ; mais moi qui, grâce à la position infime que j'occupais dans le monde, n'ai jamais été à même de faire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal, il me semble que je suis déplacé au milieu de tous ces monarques, qui pour la plupart, doivent avoir la conscience passablement chargée. Cependant,

si je me trouve parmi eux, ce n'est sans doute pas pour m'amuser, mais bien pour expier. Expier... expier quoi?... Bien peu de chose. Car, en examinant bien ma conscience, je trouve que tous les péchés que j'ai commis dans ma vie pourraient tenir dans une page de fine écriture, en abrégeant les circonstances... et en serrant un peu les lignes. Et puis, quels sont ces péchés?... De bien pauvres péchés qui n'exciteraient guère la curiosité d'un confesseur novice, et qu'un confesseur expérimenté aurait bien de la peine à écouter sans tomber de sommeil.

Je pourrais bien donner ces raisons au colonel, afin de le décider à ne pas m'incorporer dans son régiment ; mais, me croira-t-il?... Je n'en sais rien... D'ailleurs, s'il me croit et qu'il ne veuille pas m'accepter au régiment fantastique, en serai-je plus avancé ? Où irai-je?... Que ferai-je sur cette planète?... Ah ! si je pouvais retourner sur la terre, quoique ce soit un assez triste monde, comme je décamperais !... et un peu lestement encore !

A la suite de ces réflexions pleines d'anxiété, je pensai avec non moins d'inquiétude à ce que j'allais dire au colonel, et à la contenance que j'allais prendre devant le célèbre conquérant, lorsque la porte de la salle du rapport s'ouvrit à deux battants. Plusieurs sergents-majors sortirent, suivis de plusieurs officiers, parmi lesquels se trouvait le colonel ; puis, après les officiers, les autres sergents-majors.

Le rapport est terminé, dis-je en moi-même, et François I^{er} ne m'a point appelé. Il paraît qu'il m'aura oublié.

Comme je m'avançais pour tâcher de voir de plus près le colonel Alexandre le Grand, je me trouvai en face de François I^{er}, portant son livre de rapports sous le bras.

— J'ai oublié de vous présenter au colonel quand il était encore dans la salle, me dit-il, et si je vous présentais en ce moment, je recevrais une semonce. Pour éviter cette semonce, je vous mènerai chez lui dans la matinée. Comme il ne sait pas que vous êtes ici, il croira que vous n'êtes tombé sur notre planète qu'après le rapport.

En attendant que nous allions chez le colonel, je vous invite à déjeuner à la cantine, en compagnie de mes collègues du deuxième bataillon. En déjeunant, vous nous raconterez les événements les plus extraordinaires qui se sont passés dernièrement sur la terre. Votre récit nous plaira sûrement, car nous sommes tous ici très-avides des nouvelles qui nous arrivent de notre ancienne patrie.

— Major, j'accepte votre invitation avec plaisir. Qui est donc votre cantinière? je veux dire, qui est la cantinière du deuxième bataillon?

— C'est la fameuse Catherine II, ex-impératrice de Russie. Mais tout le monde ici l'appelle madame Potemkin. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi, car vous devez savoir par l'histoire, que, parmi les nombreux *favoris* de Catherine, Potemkin fut celui qui lui inspira le plus d'amour, si toutefois on peut donner le nom d'amour à la passion insatiable qui dévorait cette Messaline du Nord.

— Et depuis qu'elle est ici, major, est-elle plus sage que sur la terre?

— Elle est bien forcée de l'être.

— Comment?... forcée?

— Sans doute! elle est forcée de rester sage, sinon morale-

ment du moins physiquement. Mais, vous ne pouvez pas me comprendre..... et je ferais peut-être mieux de vous annoncer tout de suite l'état affreux dans lequel nous sommes tous réduits depuis que nous habitons cette planète.

— Oh! je sais de quoi il s'agit, major. Charles V m'a déjà parlé de l'affreuse punition qui transforme, pour ainsi dire, en anges tous les soldats de votre régiment.

— Ah! vous savez que c'est une punition.... Eh bien, sachez donc aussi que nous avons au régiment un certain nombre de femmes, cantinières, domestiques de cantine ou employées à titres divers, et que ces femmes sont ici, parmi nous, pour expier ce que l'histoire leur reproche. Or, ces femmes, qui ont pour la plupart laissé d'elles sur la terre un détestable souvenir, sont chez nous bien cruellement punies. Elles sont presque toutes dévorées de désirs mêlés de rage et de dégoût. Aussi, quand elles regardent un homme, elles sont tentées à la fois de l'embrasser avec amour et en même temps de le déchirer à belles dents; car l'idée du baiser est constamment dans leur esprit accouplée à l'idée de morsure, et l'idée de plaisir à celle du plus horrible dégoût.

Nous, de notre côté, nous sommes dans l'état que vous savez. J'espère que dorénavant vous ne vous étonnerez plus que tout le monde soit ici d'une chasteté à rendre jaloux les anges et même les archanges.

— Major, de ce que vous venez de m'apprendre, et de ce que j'ai déjà appris de Charles V, je conclus que l'existence chez vous doit être entièrement dépourvue de charmes. Et je vous avoue sincèrement que j'aurais préféré rester sur la terre, quoi-

que l'on n'y soit [pas très-bien, plutôt que de venir parmi vous. Car malgré le luxe qui vous environne, malgré l'immortalité dont vous êtes doués, la vie chez vous me semble déjà être insupportable.

— Elle serait insupportable en effet, si nous ne possédions pas l'espérance. Mais, nous savons que notre vie sur cette planète n'est qu'une vie d'expiation, et que lorsque chacun de nous aura souffert à proportion du mal qu'il a fait volontairement sur la terre, sa dette sera payée, et qu'il ira continuer l'existence dans un monde meilleur.

Comme nous allions passer, François I^{er} et moi, dans la galerie intérieure de la caserne, galerie qui formait une sorte de cloître immense encadrant la cour intérieure, le sergent de semaine de la compagnie française, Charles Martel, aborda François I^{er} et lui demanda le livre de rapports afin de communiquer l'ordre du jour aux officiers de la compagnie.

Le terrible duc des Français était un homme de taille moyenne, à large carrure, à la physionomie rude mais intelligente. En lui remettant le livre de rapports, François I^{er} lui dit quelques mots à voix basse. Alors Charles Martel jeta un fier regard de mon côté, ouvrit le livre et lut rapidement ce qui suit :

« Aujourd'hui, à midi, revue du colonel sur la place d'armes.

« Tout le monde prendra la tenue historique. Exception est faite pour les hommes qui font partie de la tête de la colonne, lesquels prendront la grande tenue réglementaire.

« Le colonel passera d'abord la revue à pied. Le défilé à pied

aura lieu la droite en tête en se dirigeant vers la cour latérale de droite. Arrivés devant les écuries, les chefs de compagnies feront rompre les rangs. Les hommes ainsi que les officiers monteront à cheval et retourneront se former en bataille sur la place d'armes aussitôt que la dernière compagnie à pied aura défilé.

« Après le défilé à pied, les sapeurs, les tambours et les clairons se retireront dans leurs chambres ; mais les musiciens ne se retireront qu'après le défilé de la revue à cheval.

« Afin de donner aux hommes commandés pour le service le temps de changer de tenue, on ne rappellera pour la parade qu'une heure après le deuxième défilé.

« Les punitions de quatre jours de consigne et de deux jours de salle de police sont levées. »

— Vous voyez que c'est une revue de surprise, dit François I^{er} à Charles Martel. Vous et les autres sergents vous veillerez à ce que les hommes soient prêts à l'heure indiquée.

— Oui, major, répondit Charles Martel en s'en allant .

— Maintenant, allons vite déjeuner, me dit François I^{er}.

Nous entrâmes à la cantine du deuxième bataillon par une porte qui s'ouvrait sur la grande galerie intérieure du palais,

Cet intérieur de cantine ressemblait fort peu à celui d'une cantine française. La salle où nous venions d'entrer était très-vaste et le plafond très-élevé. Tout était magnifique dans cette salle ; mais dans le moment je n'examinai ni la décoration ni

l'ameublement, car mon attention fut tout de suite attirée par une femme, vigoureuse gaillarde, qui était occupée à transporter sur une table des coupes de cristal qu'elle prenait dans une armoire dorée et sculptée. Elle était vêtue d'un fort joli costume septentrional de fantaisie. Ce costume d'intérieur se composait d'une taille de velours rouge, à boutons d'or, ornée de petits brandebourgs blancs ; d'une jupe blanche bouffante en étoffe de laine très-fine, ornée de cinq ou six bandes longitudinales en passementerie noire, partant de la taille et aboutissant à la bordure de la jupe. Cette bordure, également en passementerie noire, formait, comme les bandes, un beau dessin dont les lignes étaient des cordonnets. Une bande de velours noir, très-étroite, terminait cette bordure de broderie qui était très-large. Comme cette jupe artistement ouvragée était assez courte, je vis facilement la chaussure et son voisinage supérieur. C'était de petites bottes de cuir rouge, bordées chacune par un bourrelet de fourrure noire. Ces bourrelets faisaient très-bien ressortir la blancheur des bas, qui, soit dit en passant, paraissaient contenir des mollets superbes.

Le coiffure avait quelque chose de russe et de polonais tout à la fois. C'était un bonnet bordé d'un bourrelet de minon blanc ; au-dessus de cette fourrure, se trouvait une deuxième bordure, en étoffe rouge terminée par un petit galon d'or. Au-dessus du galon le reste du bonnet était en étoffe verte et se terminait par un petit carré rouge encadré par un filet d'or. Cette partie du bonnet tombait crânement en arrière et un peu sur le côté gauche de la tête.

François I^{er} s'avançant vers cette femme lui dit :

— Bonjour, Catherine !

— Bonne matinée, major ! répondit-elle.

— Avez-vous passé une heureuse nuit, Catherine ? continua François I^{er}, d'un air goguenard.

— Ah ! vous m'ennuyez, vous ! répondit Catherine en fronçant les sourcils et en regardant François I^{er} de travers.

— Oh, oh ! je vous ennuie, reprit François I^{er}. Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, changeons de conversation..... Servez-nous deux verres d'absinthe !

— Tout de suite, major, dit Catherine en passant derrière le comptoir, sur lequel se trouvaient plusieurs grands flacons de liqueurs.

Pendant qu'elle préparait les deux verres de boisson abrutissante, François I^{er} lui dit, toujours en goguenardant :

— Pourquoi me parlez-vous si durement, Catherine !... Vous ai-je fait quelque mal?... Cruelle ! vous savez bien que je ne vous ai jamais rien fait ! au contraire, loin de chercher à vous faire du mal, je ne vous dis jamais que des douceurs, rien que des douceurs..... et vous..... vous me faites toujours des réponses amères..... vous vous plaisez à m'abreuver d'amertume ! Et en disant ces derniers mots François I^{er} saisit son verre d'absinthe et le porta à ses lèvres.

Catherine sourit en haussant les épaules, et resta derrière son comptoir à nous regarder pendant que nous buvions.

Tout en buvant j'examinais furtivement cette fameuse impératrice qui, étant sur la terre, entretenait des correspondances avec certains philosophes français, et qui mettait si bien en pratique leurs leçons dans tout ce qu'elles avaient de sensualiste.

C'était une forte femme, à la poitrine avantageuse, à la figure bien pleine, au menton accusé, à l'œil non pudique, à l'air hardi et même un peu masculin. Sa physionomie annonçait tout à la fois la santé, l'énergie, l'intelligence et surtout ce sensualisme particulier qui sait se mettre au-dessus de la honte. Plus je regardais cette femme, plus je comprenais pourquoi Voltaire, l'immortel railleur, s'obstinait à lui donner, à distance bien entendu, une épithète fort désagréable à entendre, même pour les femmes qui font tout ce qu'il faut pour la mériter.

Catherine s'apercevant que je l'observais, se mit à me regarder d'un air étrange.... Croyant détourner son attention, je lâchai étourdiment ces mots :

— Votre absinthe est excellente, madame Potemkin.

A peine avais-je prononcé le mot de Potemkin que Catherine se pencha vivement sur le comptoir et m'allongea un soufflet. Par un prompt mouvement en arrière j'esquivai la gifle ; mais la mégère, furieuse d'avoir manqué son coup, sortit de derrière son comptoir pour me battre, en me disant : « Attends, pierrot ! je vais t'en donner des madames Potemkin ! »

Elle n'en eut pas le temps. Deux sergents-majors qui venaient d'entrer lui prirent chacun un bras, et par ce moyen, la tinrent captive, tout en essayant de lui faire entendre raison. « Allons, Catherine, ne nous fâchons pas ! Il est malsain de se fâcher ! » lui disaient-ils. Mais Catherine, dont la fureur allait toujours croissant, se débattait et criait d'une voix altérée :

— Lâchez-moi ! lâchez-moi !... je veux lui apprendre la politesse à ce pierrot !

Les deux sergents-majors qui avaient pris ma défense conte-

naient à grand'peine la cantinière, qui me paraissait être d'une force respectable ; François I^{er} s'étouffait de rire dans un coin ; et moi, j'étais là, [mon [verre à la main, [balbutiant quelques mots d'excuses, lorsqu'un sergent-major qui entra dans le moment vint mettre fin à cette scène embarrassante.

C'était un homme d'assez haute taille, sa physionomie était rébarbative et ses yeux étincelants. Une moustache très-épaisse ajoutait encore à la rudesse de sa figure qui me parut animée d'un certain mouvement nerveux ou fébrile.

Il s'avança vers la cantinière et lui [dit en langue russe quelques mots que je ne compris [pas. Catherine [lui répondit dans la même langue, en me désignant et en répétant fréquemment ce mot de Potemkin qui avait [causé sa colère. Alors les deux autres sergents-majors la croyant calmée lui lâchèrent les bras. Ils s'étaient trompés ; car aussitôt qu'elle fut libre elle chercha à s'élaner sur moi. Le nouveau venu ne lui en laissa pas le temps ; à son tour il lui saisit les bras et continua de lui parler russe en grinçant des dents. Catherine alors se débattit de toutes ses forces en proférant en russe des mots qui étaient probablement des jurons. Sans doute le sergent-major lui serrait les bras d'une terrible manière, car, vaincue par la douleur, elle lui dit d'un ton très-radouci, et cette fois en français :

— Iwan ! lâchez-moi ! vous me faites mal !

— Je vous lâcherai, dit le sergent-major, si vous me promettez de rester tranquille, et de ne plus chercher à battre ce caporal.

— Je vous le promets ! lâchez-moi ! dit Catherine.

— Eh ! bien, je vous lâche, lui dit le sous-officier ; mais ne

recommencez pas vos furies, car si je suis obligé d'intervenir de nouveau, je serrerai encore plus fort !

— C'est bien assez fort comme cela ! dit la cantinière en regardant ses bras meurtris par les doigts du sergent-major. Quelle poigne vous avez, Iwan !... Je suis sûre d'en garder les marques pendant quinze jours !

Celui qui avait si bien réussi à calmer la fureur de la cantinière n'était autre que le czar Iwan IV, surnommé le Terrible, ex-empereur de Russie et sergent-major de la compagnie russe du régiment des Souverains.

Les deux autres étaient : l'un, Othon le Grand, ex-empereur d'Allemagne, sergent-major de la compagnie allemande, et l'autre, Henri VII, ex-roi d'Angleterre, sergent-major de la compagnie anglaise du régiment. Par politesse, je leur offris l'absinthe ainsi qu'à François I^{er}, mais ils ne voulurent point l'accepter, disant qu'ils avaient l'appétit assez aiguisé et que par conséquent ils n'avaient pas besoin d'absinthe.

Les huit sergents-majors du bataillon étant présents, nous primes place à table, dans une petite pièce voisine, où ils prenaient habituellement leurs repas.

Comme je demandais qui était l'adjudant sous-officier du bataillon, et pourquoi il ne mangeait pas en compagnie des sergents-majors, on me répondit que c'était Théodose le Grand, et que, pour ne pas compromettre sa dignité, cet ex-empereur romain se faisait apporter ses repas par son brosseur, et mangeait tout seul dans sa chambre.

Pendant le déjeuner je fus accablé de questions, auxquelles

je répondis le mieux qu'il me fut possible. Je racontai brièvement la guerre d'Italie, l'expédition de Chine, etc., etc.

Les convives parurent m'écouter avec satisfaction. Ils furent émerveillés de la rapidité des mouvements de l'armée française au commencement de la guerre d'Italie. Mais ce qui excita un véritable enthousiasme, ce fut mon récit de l'expédition anglo-française en Chine. On s'extasia de l'audace incroyable de cette poignée d'Européens qui entrèrent bravement dans Péking et passèrent fièrement et sans nulle crainte devant une population si considérable que les curieux n'auraient eu qu'à se presser en masse contre les vainqueurs pour les faire prisonniers jusqu'au dernier.

Les sergents-majors ayant tous de la besogne à terminer, le déjeuner ne dura pas longtemps. On remit la conversation à plus tard, et l'on se sépara en se disant au revoir.

François I^{er} et moi nous sortîmes les derniers, ce qui me permit d'examiner rapidement l'intérieur de la cantine. Il se composait de trois pièces en enfilade. La première en entrant était le cabaret des soldats, la deuxième à la suite, le réfectoire des sous-officiers ; la troisième était le réfectoire des sergents-majors.

Les murs des deux premières pièces étaient revêtus de plaques de marbre vert formant des panneaux encadrés par des moulures dorées. Les carreaux du parquet étaient disposés en échiquier : c'étaient de petites dalles, les unes en marbre blanc, les autres en marbre violet sombre. Le plafond était peint, doré et sculpté, et du centre de chaque rosace descendait une tige bronze et or à laquelle était suspendu un lustre d'or, à douze branches. Les fenêtres, dont les dimensions étaient extraordinaires, étaient gar-

nies de glaces dépolies sur lesquelles se trouvaient de beaux dessins qui paraissaient comme gravés en relief. Dans chacune des deux pièces les tables étaient en marbre rose-rouge avec pieds de bronze dorés.

La troisième pièce, c'est-à-dire le réfectoire des sergents-majors, était plus petite que les deux autres. Elle ne recevait le jour que par une seule fenêtre. Au-dessus d'un soubassement de bois brillant et de couleur sombre, les murs étaient recouverts de cuir gaufré et façonné, divisé en panneaux encadrés de moulures dorées. Au milieu de chaque panneau se trouvait un grand médaillon ovale contenant une magnifique aquarelle. Le carrelage était pareil à celui des deux autres pièces. Le mobilier ne se composait que d'une grande table ovale, placée au milieu du salon, et d'un certain nombre de chaises en ébène, au dossier armorié et sculpté. Au-dessus de la table était suspendu un magnifique lustre d'or à huit branches.

Il y avait aussi plusieurs autres pièces que je ne visitai point ; ces pièces étaient les appartements de la cantinière et des servantes, et le réfectoire des officiers ; car les officiers subalternes du régiment prenaient leurs repas à la cantine de leur bataillon.

Le service de la cantine était fait par huit servantes portant le même costume que Catherine, avec cette différence qu'elles avaient des jupes de couleur, Catherine étant la seule qui eût le droit de porter la jupe blanche. Ces servantes étaient toutes d'anciennes reines. François I^{er} m'en fit remarquer deux ou trois qu'il me désigna par leurs noms, entre autres Marguerite de Danemark, ancienne titulaire de la cantine, que le colonel avait remise, par punition, au rang des servantes. Je demandai alors au roi sergent-major de me montrer la femme de Pierre le

Grand, Catherine I^{re}, qui fut réellement, sur la terre, cantinière avant d'être impératrice. Il me répondit qu'il ne pouvait me la faire voir, par l'excellente raison que depuis longtemps elle n'était plus au régiment fantastique.



CHAPITRE V

CHEZ LE COLONEL

Le sergent-major François 1^{er} conduit le caporal Français chez le colonel Alexandre le Grand. — Luxe inouï des appartements du colonel. — Le roi Porus, brossé d'Alexandre. — Dialogue étrange entre Alexandre le Grand et le caporal Français.

En sortant de la cantine, François 1^{er} me conduisit chez le colonel Alexandre le Grand.

Quoique doué d'un aplomb très-convenable, surtout pour un caporal, je n'étais pas sans appréhension en pensant que j'allais bientôt me trouver en présence de ce grand homme, le plus fameux guerrier de l'antiquité.

Dans le moment j'aurais préféré avoir à me présenter à un général anglais..... à un feld-maréchal autrichien..... à l'empereur de Chine, ou même au Taïcoun du Japon ; ou bien j'aurais volontiers changé la corvée que j'allais faire contre une corvée d'une autre sorte ; par exemple : combattre pendant deux heures derrière un retranchement, ou bien encore, exécuter

avec ma compagnie, pendant cinq minutes, une charge à la baïonnette au milieu d'un bataillon ennemi.

Mais je n'avais pas l'embarras du choix. Il fallait marcher, je marchai résolument, me rappelant à propos les paroles d'un bon vieux curé de campagne, qui disait à ses paroissiens : que le plus grand des guerriers, aux yeux de Dieu, ne paraît guère plus grand que le plus petit vermisseau. Alors, je dis en moi-même : Alexandre est un grand guerrier ; moi, en ma qualité de caporal térien, je suis aussi un guerrier, mais un petit guerrier. Or, d'après le curé, Alexandre et moi nous sommes deux vermisseaux, un grand et un petit, qui allons tout à l'heure nous trouver en présence l'un de l'autre. Cela n'a rien d'extraordinaire, et je ne vois vraiment pas pourquoi le petit vermisseau craindrait un ver plus grand que lui.

J'étais complètement rassuré par ce raisonnement lorsque j'arrivai au bas de l'escalier qui conduisait aux appartements du colonel. L'entrée de cet escalier se trouvait sous le grand vestibule où je m'étais promené, une heure auparavant, en attendant la fin du rapport. François I^{er} me dit en me montrant la grande statue placée au bas de la première rampe :

— Voici un lucifère, c'est-à-dire un porte-lumière. C'est un des plus beaux, je dirai même le plus beau de ceux que vous pourrez voir dans ce palais. Le flambeau que cette statue tient à la main contient un appareil qui éclaire l'escalier tous les soirs par la lumière électrique. La lumière électrique est, du reste, la seule que l'on emploie ici pour l'éclairage des escaliers et des chambres.

— Sur la terre on n'en est pas encore arrivé à un pareil luxe,

répondis-je. Dans les casernes terriennes on ne s'éclaire pas à la lumière électrique. Cette lumière n'est pas même en usage dans les palais. Les savants, les ingénieurs et les artificiers s'en servent bien quelquefois dans des expériences publiques, mais le public ne se soucie pas d'être éclairé avec une lumière si éblouissante. Les gens les plus avancés prétendent même qu'elle n'est bonne tout au plus qu'à l'éclairage des phares. Cela prouve, selon moi, que les yeux de la génération actuelle ne sont pas faits pour supporter l'éclat de la lumière électrique.

— Il faut convenir aussi, dit François I^{er}, que la lumière électrique, telle qu'on la produit sur la terre, présente de grands inconvénients. Chez nous, grâce aux procédés que nous employons, tous ces inconvénients sont supprimés. Je ne vous décris pas ces procédés, ce serait trop long. Tout ce que je puis vous dire maintenant, c'est que les appareils qui servent à produire l'électricité pour l'éclairage de la caserne sont disposés dans une salle du rez-de-chaussée de la tour de Baal, c'est-à-dire au centre de l'ensemble des constructions du palais. De cette salle, qu'on appelle *la chambre des piles*, des fils conducteurs partent dans toutes les directions et vont aboutir aux lustres, aux statues lucifères et à tous les autres appareils d'éclairage. Ces fils sont cachés sous le sol, pour ne pas choquer les regards, et sont enveloppés de corps mauvais conducteurs, qui empêchent l'électricité produite par les piles de se répandre dans le réservoir, le grand réservoir d'électricité qui est notre planète.

La chambre des piles est contiguë au corps-de-garde central de la police du quartier. Le soir, aussitôt après le coucher du soleil, le sergent de garde passe dans cette chambre et, par le moyen d'un mécanisme ingénieux, il fait fonctionner instantanément

toutes les piles à la fois. Le courant électrique s'établit, et le palais est illuminé en un clin d'œil.

— C'est merveilleux ! dis-je. Cela me paraît encore plus merveilleux quand je pense que la plupart des terriens se servent encore d'huile, de graisse et de résine pour leur éclairage. Et cependant ils ont à leur disposition une source inépuisable d'électricité.

— Ils ont la source, mais ils ne savent pas l'exploiter, dit François I^{er}. Si les terriens savaient exploiter l'électricité et en tirer tout le parti possible, ils auraient constamment à leur service la lumière, la chaleur et la force motrice dépourvue de danger. Ici nous avons tout cela depuis longtemps ; et il est probable que les terriens l'auront aussi plus tard, car le progrès sur la terre, comme ailleurs, est loin d'avoir dit son dernier mot.

— C'est ce que je crois aussi, major, et je dois vous dire que sur la terre il y a toujours un certain nombre d'hommes qui cherchent à conquérir les avantages dont vous parlez. Ces hommes, que le vulgaire désigne sous le nom d'inventeurs, ont déjà conquis au monde terrien l'imprimerie, la vapeur et le télégraphe électrique, et lui feraient en peu de temps bien d'autres conquêtes aussi magnifiques que celles que je viens de mentionner, si les gens qui n'inventent rien, au lieu de se moquer de ceux qui tâchent d'inventer quelque chose, se faisaient un devoir d'aider et d'encourager ces vaillants soldats du progrès. Mais le vulgaire, la multitude a toujours peur de se heurter contre l'impossible..... et cependant, chose curieuse, le peuple ne manifeste ni étonnement ni admiration pour les inventions les plus extraordinaires.

— Cela s'explique, dit François I^{er}, le peuple a le caractère

enfantin. Mettez entre les mains d'un enfant un diamant valant plusieurs millions, vous êtes sûr qu'il ne manifestera pas plus de joie que si vous lui donniez un bouchon de carafe.

— Vous dites vrai, major. Ah ! ces pauvres terriens !... ils sont encore bien en arrière !

— Ils sont en arrière, il est vrai, mais ils avancent toujours ; et bon gré mal gré, ils vont toujours en se perfectionnant de plus en plus..... pas aussi vite pourtant que le voudraient les philosophes ; mais l'impatience des hommes ne peut rien contre les lois qui régissent l'univers ; or, d'après une de ces lois, les terriens, pas plus que les habitants des autres planètes, ne peuvent obtenir la perfection dans un genre quelconque sans la payer par beaucoup de temps et de fatigues. En d'autres termes la perfection est fille de la patience et du travail.

— C'est ici, major, qu'il a dû en falloir de la patience et du travail pour produire une pareille magnificence, dis-je en parlant de la décoration de l'escalier.

Cette magnificence, dit François I^{er}, a coûté des milliers de journées de travail d'ouvriers et d'artistes ; d'autre part, on n'a économisé ni l'or ni le marbre, ni le bronze, ni l'espace ; aussi cet escalier est le plus beau et le plus vaste du palais.

Lorsque nous fûmes arrivés sur le palier supérieur du premier étage, je vis une statue de bronze tenant un flambeau à la main. Cette statue lucifère, moins grande que celle du rez-de-chaussée, servait à éclairer l'escalier du deuxième étage. Cet escalier, moins vaste que celui que nous venions de monter, occupait une autre cage plus avancée à l'intérieur de l'édifice.

François I^{er} se dirigea vers une grande porte de bronze à

chambranle doré. Les panneaux de cette porte représentaient, en relief, des batailles antiques. A côté du chambranle se trouvait une petite niche, à l'intérieur de laquelle il y avait une boîte de métal doré contenant un mécanisme, mais ne laissant paraître extérieurement que deux petits pistons d'argent. François I^{er} toucha quatre fois l'un des deux pistons, et j'entendis en même temps sonner quatre coups à l'intérieur.

— Pourquoi avez-vous sonné quatre fois, major ? demandai-je à François I^{er}.

— C'est, me répondit-il, parce qu'il faut que l'on sache, à l'intérieur, qu'un sergent-major est à la porte. Chez nous, tout militaire qui vient chez le colonel est obligé de s'annoncer par un certain nombre de coups, selon le grade. Un coup pour les caporaux, deux coups pour les fourriers, trois pour les sergents, quatre pour les sergents-majors et cinq pour les adjutants. Quand c'est un officier qui se présente, il s'annonce en touchant les deux pistons à la fois. Les deux timbres électriques placés dans le bureau étant de grandeurs différentes calculées dans une certaine proportion, il se produit alors un accord musical de tierce qui avertit que c'est un officier qui est à la porte. Un sous-lieutenant s'annonce par un coup en accord ; un lieutenant, par deux coups en accord ; un capitaine, par trois coups en accord ; un commandant, par quatre coups en accord ; enfin le lieutenant-colonel lui-même est obligé de s'annoncer par cinq coups en accord.

— C'est très-ingénieux, répondis-je.

A ce moment, un des battants de la porte s'ouvrit sans bruit, mu par un mécanisme caché ; nous entrâmes ; la porte se re-

ferma aussi mystérieusement qu'elle s'était ouverte, et nous nous trouvâmes dans une galerie décorée à l'étrusque et éclairée par une grande fenêtre à carreaux dépolis et façonnés. Mon royal guide ouvrit une porte qui donnait sur cette galerie, et nous entrâmes dans la première pièce, qui était le bureau du colonel.

Cette pièce était éclairée par deux fenêtres de grandes dimensions, comme toutes les fenêtres du palais. Les murs étaient recouverts d'une riche boiserie, et les sièges, le casier et les bureaux, d'un bois superbe, étaient ornés de têtes de lions en métal doré. Les deux secrétaires du colonel, l'un soldat et l'autre caporal, assis à un bureau, paraissaient écrire avec beaucoup d'attention. François I^{er}, s'adressant au caporal, lui dit :

— Veuillez avertir le colonel que le sergent-major François I^{er} vient lui présenter un homme venant de la planète Terre.

Le caporal à qui François I^{er} venait de parler était Séleucus, ex-général d'Alexandre, et qui devint roi de Syrie à la mort du conquérant. Il sortit pour parler au colonel, rentra un instant après et nous introduisit dans le salon d'attente.

L'intérieur de ce salon, ou plutôt de cette salle, dépassait en beauté tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Comme j'y restai seul avec François I^{er} pendant quelques instants, j'eus le temps d'en admirer la magnificence.

Le jour pénétrait dans cette pièce par quatre grandes fenêtres monumentales et une grande porte donnant sur le vaste balcon de la façade d'honneur.

Ce qui frappait tout d'abord les regards, c'était douze statues

d'or, c'est-à-dire douze chandeliers ou lucifères, placés à distance égale les uns des autres sur les deux grands côtés de la salle ; six de chaque côté. Ces statues, faites d'après divers modèles, représentaient, en demi-grandeur naturelle, de jeunes filles au type grec le plus pur, drapées à l'antique et portant chacune sur la tête un vase de forme très-gracieuse. De chaque vase sortait un petit arbuste métallique dont les branches, recourbées gracieusement tout le tour, portaient à leur extrémité des fleurs en émail, de diverses couleurs, semblables à des tulipes, orangées, rouges ou panachées. François I^{er} me dit que l'émail de ces fleurs servait à tamiser, pour ainsi dire, la lumière électrique qui se produisait à l'intérieur de chacune d'elles, lorsque les lucifères se trouvaient en communication avec la chambre des piles, et qu'alors le salon resplendissait d'une lumière vraiment merveilleuse et féerique.

Chaque statue était placée sur une sorte de petit piédestal bronze et or orné formé par quatre têtes de lions. Le vase qu'elle portait était aussi en bronze doré à certaines places. Ces magnifiques lucifères ou porte-lumière, tous de grandeur égale, n'avaient guère plus de deux mètres terrestres de hauteur. En allongeant un peu la main, on pouvait toucher presque toutes les fleurs d'émail.

L'espace rectangulaire du parquet qui se trouvait entre les douze lucifères était occupé par une immense mosaïque d'une incomparable richesse de dessin et de couleur. Sur la ligne médiane de cette mosaïque, c'est-à-dire au milieu de la salle, deux élégants trépieds or et bronze, ornés de petites têtes de lions dorées, portaient chacun un brûle-parfums en argent d'où s'échappaient des vapeurs délicieuses.

Entre les statues et le soubassement des murs, c'est-à-dire tout le tour de la mosaïque, le parquet était composé de dalles de marbre de diverses couleurs. Le long du soubassement, de distance en distance, étaient placés des sièges d'une forme particulière, ornés de sculptures dorées représentant des têtes de lions, et recouverts de beau velours rouge bordé de grosses franges d'or. Devant chaque siège, il y avait un tapis à grand dessin, aux plus belles et aux plus harmonieuses couleurs.

Le soubassement qui régnait tout le tour de la salle n'était interrompu qu'à l'emplacement de la grande porte qui donnait sur le balcon. Ce soubassement, divisé en panneaux encadrés de moulures, était d'un très-beau marbre vert et paraissait avoir un peu plus de deux mètres de hauteur.

Au-dessus du soubassement, trois des côtés de la salle étaient décorés chacun d'une immense peinture encadrée par des moulures de marbre et d'or.

Le quatrième côté, c'est-à-dire le côté des fenêtres, n'était pas le moins beau. Ces fenêtres immenses, dont la base était au-dessus du soubassement, pouvaient s'ouvrir ou se fermer, totalement ou partiellement, au moyen de gros cordons de soie multicolores terminés par des glands énormes. Les croisées et la porte du balcon étaient dorées et garnies de grandes glaces sans tain sur lesquelles étaient gravés des dessins magnifiques.

Dans chaque trumeau se trouvait une grande niche dans laquelle était placée une statue de femme nue, de grandeur naturelle, en beau marbre blanc. La plus remarquable de ces statues était une Vénus Anadyomène, représentant une baigneuse qui vient de sortir de l'eau et qui tord sa chevelure.

Je demandai à François I^{er} de m'expliquer le sujet de chacune des trois fresques.

La plus grande, c'est-à-dire celle qui se trouvait en face des fenêtres, représentait la bataille d'Arbelles, où Darius Codoman, roi de Perse, fut vaincu par Alexandre le Grand. Toutes les horreurs de la guerre antique étaient représentées dans cette peinture ; mais l'épisode le plus horrible était celui où un éléphant de l'armée de Darius saisissait avec sa trompe un guerrier macédonien et foulait aux pieds deux autres soldats ennemis, écrasant la poitrine à l'un et broyant le ventre à l'autre.

La deuxième fresque représentait la prise de Tyr par l'armée d'Alexandre.

La troisième fresque, sur le mur d'en face, représentait l'entrée d'Alexandre à Babylone. C'était la plus curieuse des trois. J'examinai avec un vif intérêt l'architecture étrange des maisons et des édifices de Babylone, et le costume des habitants qui se pressaient en foule pour voir le triomphateur et ses fameux guerriers macédoniens.

— Qui est l'auteur de cette fresque ? demandai-je à François I^{er}.

— C'est, me répondit-il, le même artiste qui a exécuté les trois peintures que vous voyez ici.

— Quel est le nom de cet artiste ?

— C'est Laurent le Magnifique, actuellement capitaine de la compagnie italienne. Je dois dire cependant qu'il n'a pas travaillé seul à ces trois chefs-d'œuvre. Il s'est fait aider, pour la peinture des accessoires, par les meilleurs peintres du régiment. Malgré ce concours d'artistes, la grande fresque : la *Bataille*

d'Arbelles, a coûté plus de cinquante ans de travail ; la *Prise de Tyr*, plus de quarante ans ; et l'*Entrée d'Alexandre à Babylone*, plus de quatre-vingts ans. Mais aussi ce sont des chefs-d'œuvre dont la valeur artistique est bien supérieure à celle des plus belles œuvres des peintres terriens. J'ajouterai que vos grands peintres, avec la meilleure volonté du monde, ne sauraient et ne pourraient pas produire des chefs-d'œuvre semblables à ceux qui décorent cette salle.

— Et pourquoi cela, major ?

— D'abord, parce que la vie humaine étant assez courte, les artistes terriens sont obligés de travailler le plus rapidement possible, ce qui nuit plus ou moins, mais nuit toujours à l'exécution de leurs œuvres ; ensuite, parce qu'ils ne peuvent peindre un sujet de l'histoire que d'après les documents laissés par les historiens ; or, ces documents étant toujours imparfaits, souvent dénaturés et quelquefois complètement faux, il s'ensuit qu'un tableau historique, surtout s'il représente une scène de la vie antique, n'approche souvent que fort peu de la vérité.

Il n'en est pas de même pour les peintures que vous voyez dans ce salon. Elles ont été exécutées sous la direction de témoins oculaires dont le principal est Alexandre lui-même. Par exemple, dans le tableau de l'*Entrée d'Alexandre à Babylone* la partie architecturale seule a nécessité les conseils de plus de dix rois contemporains d'Alexandre le Grand.

— Vous venez de dire, major, que les documents de l'histoire sont souvent dénaturés et quelquefois complètement faux. Cela me fait souvenir qu'étant sur la terre, lorsque je lisais le récit de la bataille d'Arbelles, je ne pouvais m'empêcher de me récrier

contre l'exagération des historiens. Le moins hâbleur de ceux qui ont raconté cette bataille dit que le héros macédonien ne perdit que douze cents hommes de son armée, tandis que Darius perdit trois cent mille hommes de la sienne ; c'est-à-dire que lorsqu'il tombait un soldat de l'armée d'Alexandre, il en tombait environ trois cents de l'armée de Darius. Cela est incroyable, tout à fait incroyable, pensais-je alors en fermant le livre ; mais, ce qui est plus incroyable encore, c'est que l'on ait pu imprimer et raconter des hâbleries pareilles, de génération en génération jusqu'à nos jours, sans que personne ait songé à s'élever contre d'aussi monstrueuses exagérations.

— Ces exagérations ne font de mal à personne, dit en souriant François I^{er}, tandis qu'elles aident à rehausser la gloire des héros. Celui qui lit le récit de la bataille d'Arbelles, avec un peu de bonne volonté jointe à un léger effort d'imagination, arrive facilement à se persuader que les soldats macédoniens étaient sacrés pour les soldats de Darius, et que ceux-ci se laissaient tuer sans trop se défendre, et cela pour la plus grande gloire d'Alexandre, fils de Philippe.

Il faut bien dire aussi que le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Par exemple, il m'a été raconté un fait, un fait de l'histoire moderne, je ne sais plus qui m'a raconté cela..... Enfin, il s'agit de cent vingt-trois Français qui ont combattu pendant plusieurs jours contre douze mille Arabes. Vous devez connaître ce fait d'armes.

— Sans doute, major, que je le connais : c'est la défense de Mazagran, en Algérie, par une compagnie de *zéphirs*, sous le règne de Louis-Philippe.

Ce fait est vraiment extraordinaire, j'en conviens, mais il n'est pas invraisemblable pour qui en connaît les détails. Ainsi les héros de Mazagran n'étaient pas en rase campagne, ils s'étaient retranchés dans une excellente position. D'autre part, les Arabes qui les attaquaient n'étaient guère meilleurs soldats que les miliciens de Darius, tandis que les assiégés étaient des hommes au moins aussi redoutables que les soldats macédoniens. En effet, quoique les *zéphirs* ne soient pas de grands amis de la discipline, dans les cas difficiles ou désespérés ce sont les plus terribles soldats du monde, car ce sont peut-être ceux qui possèdent le plus de ressources et de ruses de guerre, et qui en même temps font le moins de cas de l'existence. Lorsqu'on vint au secours des *zéphirs* de Mazagran, ils n'avaient plus de vivres et les munitions allaient bientôt manquer ; il ne restait plus à ces braves qu'à se faire tuer jusqu'au dernier, en vendant chèrement leur vie : car les Arabes, surexcités par la lutte et furieux des pertes qu'ils venaient de faire, n'auraient pas fait de prisonniers.

On peut supposer que des hommes qui se trouvent dans une situation semblable doivent être très-contents quand on vient les tirer d'affaire. Eh bien ! savez-vous ce que les héros de Mazagran dirent aux soldats envoyés à leur secours ?

— Non.

— Ils leur dirent : « Nous ne demandons pas que l'on nous relève ; nous-sommes bien ici. Nous ne demandons seulement que du biscuit, des cartouches et l'ennemi ! » Et tous répétèrent en criant : « Oui ! oui ! du biscuit, des cartouches et l'ennemi ! »

— Du biscuit, des cartouches et l'ennemi !... Quel courage !..

dit François I^{er}. Je crois que ces paroles méritent de figurer, dans une anthologie nouvelle, à côté de la réponse que fit Léonidas, gardant le défilé des Thermopyles, à l'envoyé de Xercès. De la part de son maître, le parlementaire conseillait à Léonidas de ne point faire une résistance inutile, et l'invitait à faire rendre les armes aux trois cents soldats qui gardaient le défilé. Vous connaissez la réponse que fit Léonidas : « Si ton maître veut nos armes, qu'il vienne les prendre ! »

A cette réponse, qui était certainement dans l'esprit de tous les soldats de Léonidas, on reconnaît l'homme décidé à mourir pour la défense de sa patrie. Au cri des soldats de Mazagran, on reconnaît la plus admirable des bravoures, la bravoure qui s'ignore au point de se faire un jeu de la mort, et de regarder le combat comme un véritable passe-temps.

Pour revenir à la bataille d'Arbelles, dont les conséquences furent de changer le sort de plusieurs nations, vous serez peut-être bien aise de connaître le nombre réel des victimes de cette fameuse journée.

Dans l'armée perse, il y eut environ deux cent mille hommes hors de combat. L'armée d'Alexandre perdit environ huit mille hommes, tant tués que blessés. L'aile gauche, commandée par le général Parménion, accablée un certain temps par des forces supérieures dirigées par le meilleur général de Darius, l'aile gauche seule eut cinq mille hommes hors de combat. Quant au corps d'armée commandé par Alexandre, quoique constamment victorieux, il eut cependant un mauvais quart d'heure à passer lorsqu'il vint à se heurter au corps des Grecs à la solde de Darius ; ces derniers, meilleurs soldats que les Perses, et d'ailleurs redoutant le sort qui les attendait s'ils étaient vaincus,

combattirent avec la rage du désespoir. Devant cette héroïque résistance, Alexandre douta un instant de la victoire, et voyant ses Macédoniens sur le point de plier, eut recours à la superstition pour ranimer leur courage. Par l'ordre secret d'Alexandre, un devin s'écria tout à coup qu'il voyait l'oiseau de la victoire, c'est-à-dire un aigle, voltiger au-dessus de la tête du fils de Philippe. En effet, dans le moment un oiseau de proie planait à une grande hauteur au-dessus du champ de carnage ; était-ce un aigle, ou bien un vautour affamé attendant la fin de la bataille ? On n'a jamais pu le savoir. Mais ce qui est certain, c'est que les soldats macédoniens, voyant dans cet oiseau un sûr présage de victoire, chargèrent avec une nouvelle ardeur les Grecs de Darius ; ceux-ci furent exterminés, mais ils ne tombèrent sous les coups des Macédoniens qu'après leur avoir fait payer chèrement la victoire.

Les éléphants portant sur leur dos des tours pleines d'archers, les chariots montés par des soldats armés de faux, tout cela fut détruit ; mais, comme vous le pensez, détruit après avoir fait beaucoup de vides dans l'armée d'Alexandre.

Tous ces détails historiques viennent du vainqueur lui-même, qui, depuis qu'il est au régiment, a très-souvent raconté la bataille d'Arbelles.

Ainsi, d'après Arrien, les Perses, dans cette fameuse bataille, auraient perdu trois cent mille hommes, sans compter les prisonniers ; et les Macédoniens, après leur gigantesque besogne, n'auraient eu que douze cents hommes hors de combat. D'après Alexandre, les Macédoniens auraient perdu huit mille hommes, et les Perses deux cent mille environ ; ce qui fait un total de deux cent huit mille hommes tant tués que blessés. Quoique ce

nombre donne plus de quatre-vingt-dix mille victimes de moins que la supputation d'Arrien, il ne diminue pas, selon moi, la gloire d'Alexandre. D'ailleurs, me plaçant au point de vue humanitaire, je trouve que deux cent huit mille hommes tués, estropiés ou mutilés de toutes les manières, cela représente encore une bonne petite boucherie, très-satisfaisante pour les amateurs de carnage... dans les livres... ou loin de tout danger.

Voilà donc un point de l'histoire rectifié, ajouta François I^{er} en souriant. Maintenant êtes-vous satisfait, amateur de vérités historiques ?

— Oui, major, je me déclare satisfait sur ce point, répondis-je. Ainsi, pour vaincre une armée environ dix fois plus forte que la sienne, Alexandre perdit huit mille hommes. Ce nombre est assez probable, et digne en tous cas de figurer dans l'histoire; tandis que le nombre de douze cents hommes donné par ce hâbleur d'Arrien n'était bon que pour la fable. Car, enfin, les Macédoniens étaient de bons soldats, je veux bien le croire, mais leur bravoure ne les rendait pas invulnérables.

A ce moment, une porte secrète, dissimulée dans le soubassement, s'ouvrit en face de nous.

— Attention, voici le colonel ! me dit François I^{er} à voix basse et très-vivement, Puis, voyant qu'il s'était trompé, il reprit d'un ton ordinaire : Ah ! ce n'est que Porus. Vous voyez ce trouper, eh bien ! c'est un ex-roi de l'Inde vaincu par Alexandre.... Aujourd'hui il est le brosseur du colonel.

Ensuite, s'adressant au soldat qui venait d'entrer dans la salle, un chiffon à la main, il lui dit :

— Que vas-tu faire de ce chiffon, Porus ?

— Major, répondit le soldat, c'est pour achever de faire briller le casque et la cuirasse du colonel. Tout l'attirail est là sur la terrasse ; si tu veux le voir, tu n'as qu'à t'approcher.

La porte du balcon était grande ouverte ; nous nous avançâmes sur le seuil pour voir travailler Porus. Celui-ci se mit aussitôt à frotter les pièces d'une cuirasse d'or, ou plutôt de métal doré, placées sur une table à côté d'un beau casque également doré.

Ce que j'avais cru être un balcon ordinaire était une immense galerie, en partie découverte, s'étendant tout le long du premier étage de la façade d'honneur. Les étages du palais étant superposés en retraite, cette vaste galerie était supportée par les énormes colonnes égyptiennes du rez-de-chaussée, qui formaient un gigantesque péristyle sur les quatre côtés de l'édifice. Au premier étage se trouvait un second péristyle de colonnes grecques, moins vaste que celui du rez-de-chaussée. Sur la façade d'honneur, les colonnes de ce deuxième péristyle étaient d'ordre corinthien. Les vastes fenêtres du premier étage s'ouvraient en face des entre-colonnements. C'était sous la galerie couverte que s'était établi Porus pour astiquer l'armure du colonel. Au dehors, sur la galerie découverte, que le brosseur avait appelée terrasse, je vis un grand nombre de caisses contenant des arbustes magnifiques grands comme de petits arbres, de sorte que grâce à ces plantes ornementales, cette galerie se trouvait transformée en une sorte de jardin suspendu.

Tout en continuant son travail, Porus causait avec François I^{er} aussi librement que si le sergent-major n'eût été qu'un simple soldat, et François I^{er} n'avait pas l'air de s'en formaliser. Cette familiarité venait peut-être de ce que Porus, en sa qualité d'an-

cien souverain et surtout en sa qualité de brossueur du colonel, ne se croyait pas tenu d'être aussi respectueux envers ses supérieurs qu'un simple troupiér ordinaire.

— Dis-moi, Porus, lui demanda François I^{er}, le colonel a-t-il bientôt fini de déjeuner?

— Oui, major..... il va bientôt venir..... Est-ce que tu t'impatientes ?

— Oui..... un peu.

— Major, dit Porus, frottant toujours la cuirasse, qui devenait de plus en plus brillante, major, tu t'impatientes parce que tu es inoccupé. Si tu le veux je vais te donner un moyen, deux moyens, tous les deux infaillibles, pour chasser l'ennui et l'impatience.

— Allons!... donne!

— Voici mes deux recettes, dit Porus toujours en astiquant. Si c'est surtout l'impatience qui te tient, exerce-toi à te donner des coups de talon dans le dos; rien ne chasse l'impatience comme cet exercice-là. Si c'est l'ennui qui t'accable, gonfle tes joues d'air, serre fortement les lèvres, regarde à quinze pas devant toi, puis dégonfle tes deux joues en frappant dessus avec tes deux mains. A peine a-t-on fait cet amusant exercice pendant une demi-heure, que l'ennui disparaît comme par enchantement.

J'allais oublier une observation essentielle : si l'on est très-ennuyé, il faut en se frappant les joues tenir les yeux grands ouverts; si l'on n'est qu'un peu ennuyé, il suffit d'avoir les paupières demi-closes.

— Ah ! grrros farceur !... Quelles bonnes plaisanteries tu viens de dire !

— Comment, major ?... Tu traites de plaisanteries le fruit de mes longues méditations !... Ah ! major, je te croyais un plus profond philosophe. Comment ! il se commet sur la terre des milliers de fautes qui ont pour cause l'impatience ; des milliers de personnes meurent d'ennui, et tu méprises des procédés qui, s'ils étaient connus là-bas, pourraient empêcher tous ces malheurs !... Oh !... oh !

— Gros farceur de philosophe, qui rit de tout, même des choses les plus sérieuses, sais-tu bien ce que c'est que l'ennui ? L'ennui est la punition des gens qui ne travaillent pas. Quiconque s'ennuie n'a qu'à travailler, il cessera de s'ennuyer. Or, ton remède ridicule n'est pas autre chose qu'un travail ; seulement c'est un travail inutile.

— Assez causé pour le moment, voici le colonel ! dit Porus en baissant la voix.

Alexandre venait d'entrer dans le salon. Il était vêtu d'un caban noir, galonné sur les manches, et d'un pantalon rouge de fantaisie, à passe-pois d'or. Il était chaussé de babouches dorées. Sa coiffure était un képi dont les galons indiquaient le grade de colonel. Il fumait une sorte de parfum, d'une odeur particulière, dans une longue pipe dont le fourneau avait la forme de certains vases étrusques.

Alexandre avait une physionomie extrêmement fière et aristocratique. Son regard, assez tranquille, était susceptible de s'animer d'une façon extraordinaire, ce dont je m'aperçus un instant après. L'ex-conquérant était possesseur d'un grand nez,

de forme plutôt romaine que grecque, et qui déviait un peu du côté droit ou du côté gauche de la figure..... je ne sais plus lequel des deux. Sa moustache, ni bien épaisse ni bien longue, était brune avec des reflets fauves, ainsi que la barbiche ou barbe du menton, qui était plus fournie que la moustache et qui, taillée en fer de lance, descendait assez bas sur la poitrine. Il portait la tête penchée en arrière et un peu de côté; mais cette légère infirmité, loin de lui donner un air disgracieux, ne faisait qu'ajouter à la fierté de sa physionomie.

Le colonel s'assit sur un siège qui se trouvait près de la porte du balcon, et dit à François I^{er} :

— Qui est-ce qui vous amène ici, sergent-major ?

François I^{er} lui répondit :

— Mon colonel, je suis venu tout exprès pour vous présenter ce caporal. C'est un terrien tombé ce matin sur notre planète.

— Comment se fait-il que cet homme porte les insignes de caporal ? dit Alexandre.

— Mon colonel, répondit François I^{er}, cet homme était demi-nu au moment de sa chute. Or, ayant dans ma chambre des effets d'habillement hors de service, entre autres une vieille capote de caporal, je lui ai fait porter ces effets, dont il n'est couvert que provisoirement, en attendant qu'on lui en donne d'autres.

— Bien !... Asseyez-vous ! dit le colonel à François I^{er}, en lui désignant un siège qui se trouvait à quelques pas de là. Puis s'adressant à moi, il me dit :

— Et vous, caporal, approchez, et répondez catégoriquement aux questions que je vais vous adresser. C'est bien de la planète Terre que vous arrivez ?

— Oui, mon colonel, répondis-je.

— De quel pays étiez-vous roi ?

— Mais..... mon colonel, je n'étais pas roi !

— Vous étiez donc empereur ?

— Encore bien moins, mon colonel.

— Vous étiez peut-être dictateur, ou président de république ?

— Je n'étais ni l'un ni l'autre, mon colonel,

— Alors vous gouverniez sous un autre titre. Mais que m'importe à moi les titres que l'on donne sur la terre aux chefs de gouvernements ? Je fais peu de cas des distinctions subtiles des terriens. Quand un homme a été le chef d'un Etat, que cet homme ait eu le titre d'empereur, de roi, de consul, de dictateur ou de président de république, peu importe, je le considère, moi, comme un monarque et je l'accepte comme tel au régiment. Aussi je ne tiens pas à savoir le titre que vous portiez sur la terre ; je vous demande seulement le nom du pays que vous gouverniez, afin de savoir dans quelle compagnie je dois vous placer.

— Mon colonel, je n'ai jamais gouverné une étendue de pays seulement grande comme cette salle.

— Ah ! je devine..... dit négligemment Alexandre, vous êtes artiste et vous venez faire partie de la musique du régiment.

— Je ne suis pas musicien, mon colonel.

— Qu'êtes-vous donc, alors ? dit Alexandre avec un commencement d'impatience.

— Mon colonel, je suis caporal dans un régiment de l'armée française.

— Ne venez pas jouer la modestie devant moi, c'est inutile.

— Mon colonel, je ne joue pas la modestie.

— Je vous préviens que la patience ne forme pas le fond de mon caractère. Je n'ai pas le temps d'écouter vos tergiversations. Voyons, avez-vous régné, oui ou non ?

— Mon colonel, pour rester fidèle à la vérité, je suis forcé de vous répondre que je n'ai jamais régné que sur mon escouade ; et, sans me flatter, je puis ajouter que je ne la gouvernais pas trop mal. Mais aussi je dois avouer que, bien que capable de gouverner une escouade comme n'importe qui, j'aurais été tout à fait incapable de gouverner un peuple, parce qu'un peuple est infiniment plus difficile à gouverner qu'une escouade. D'ailleurs je connais mon caractère, j'aurais eu toutes les capacités nécessaires pour être chef d'Etat, que je n'aurais jamais désiré ce titre, car la société est aujourd'hui si complexe et les affaires sont tellement nombreuses, que les gens qui exercent les fonctions suprêmes n'ont guère de temps à consacrer au sommeil ; or, comme j'aime assez l'occupation qui consiste à dormir, vous pensez bien, mon colonel, que ces fonctions n'auraient pas pu faire mon affaire.

A cette réponse, Alexandre ne sachant s'il devait rire ou s'il devait se fâcher, dit à François I^{er} :

— Quel drôle de sire vous m'avez amené là !

Puis s'adressant à moi, il me dit :

— Si vous n'êtes qu'un caporal, si vous n'avez jamais régné que sur votre escouade, de quoi vous mêlez-vous?... Comment pouvez-vous connaître les désagréments attachés à l'exercice du pouvoir suprême ?

— Mon colonel, je n'ai jamais régné, je l'affirme une fois de plus ; et cependant je pourrais vous énumérer tous les désagréments qui font que je n'aimerais pas gouverner un pays quelconque, à quel titre que ce soit.

1° Un chef d'Etat est observé dans toutes ses actions.

2° Il est constamment assailli par des avalanches de dépêches, de lettres, de pétitions et de réclamations qui l'occupent forcément, et lui imposent un travail d'esprit souvent fort pénible, et dans tous les cas plus pénible que l'immense majorité des hommes le suppose.

3° Si bonnes que soient les actions et les intentions d'un chef d'Etat, il n'a qu'à prêter l'oreille pour entendre dans le lointain les murmures d'un certain nombre de malheureux qui se plaignent du gouvernement au lieu de se plaindre du destin ou d'eux-mêmes.

4° Si le chef d'Etat contente Jean, il mécontente Jacques ; et s'il contente Jacques, il est à peu près sûr de mécontenter Jean.

5° Un chef d'Etat a beau chercher à satisfaire les différentes classes dont la société se compose, en essayant de concilier les intérêts divers qui les agitent, dans toutes les classes il reste toujours des mécontents ; tant il est vrai qu'il est impossible

de contenter tout le monde. Mais ce qui est particulièrement agaçant pour un chef de gouvernement quelconque, c'est de penser que parmi les mécontents de toutes les classes, beaucoup d'individus, qui ne savent même pas gouverner leur femme; s'imaginent modestement qu'ils gouverneraient très-bien une nation et que tout irait pour le mieux dans leur pays s'ils étaient au pouvoir.

De tout cela, mon colonel, je conclus que le bourgeois le plus inepte est mille fois plus heureux que le plus intelligent des souverains.

— Caporal, vous n'êtes pas ici pour me faire part de vos opinions philosophiques. Revêtons à la question. Vous affirmez n'avoir jamais régné; alors pourquoi êtes-vous venu ici sur cette planète où il ne vient de la terre que des monarques ou des virtuoses?..... Répondez: qu'est-ce que vous êtes venu faire sur notre planète?

— Ma foi!.... mon colonel..... je n'en sais rien du tout. Mais ce que je sais bien, c'est que je n'ai pas demandé à y venir, sur votre planète..... Je n'étais pas très-heureux sur la terre, mais certes, j'aurais encore mieux aimé y demeurer que de venir ici.

— Il ne s'agit pas de ce que vous aimez ou de ce que vous n'aimez pas; il s'agit de savoir si vous êtes monarque ou virtuose; or, puisque d'après votre propre aveu vous n'êtes ni l'un ni l'autre, je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est que vous ne pouvez pas entrer dans mon régiment.

— Mon colonel, je ne tiens pas à faire partie de votre régiment.... Je tiens d'autant moins à en faire partie, que j'ai appris en arrivant ici.....

— Qu'est-ce que vous avez appris ?

— Mon colonel, j'ai appris que l'on est privé, sur cette planète, de certain attribut fort estimé sur la terre. Je parle d'une faculté naturelle dont je fais beaucoup de cas moi-même.... et cela malgré le mal qui a été dit de cette faculté par des ingrats et des médisants de tous les pays.

Aussi, mon colonel, loin d'être fâché, je m'estime tout heureux et tout aise de ne pas pouvoir entrer dans votre régiment.

A ces mots, Alexandre cessant de fumer, se leva brusquement et me regarda fixement d'un air irrité. Il allait probablement me faire conduire à la salle de police, lorsque tout à coup un léger bruissement se fit entendre dans la salle. Nous regardâmes dans la direction du bruit, et nous vîmes un génie aux ailes d'azur qui s'approchait de nous en volant gracieusement. Il était d'une beauté admirable. Son corps, qui n'avait pas de sexe, était tellement diaphane qu'il n'éclipsait pas les objets devant lesquels il passait. Sa physionomie avait un air d'intelligence radieuse dont les plus belles physionomies terriennes ne peuvent donner qu'une faible idée.

Le génie s'approcha du colonel et lui-parla, en se maintenant en l'air par de légers battements d'ailes.

— Alexandre, lui dit-il, n'ordonne aucune punition contre cet homme. Il n'est pas venu ici pour faire partie de ton régiment... Il n'en fera jamais partie.... L'homme qui est devant toi est un caporal français.... son corps, parfaitement vivant, repose sur un lit de caserne, à Paris, pendant que son esprit visite le régiment fantastique, avec mission de raconter plus tard ce qu'il aura vu ici aux habitants de la terre.... Donc, par ordre supé-

rieur, laisse à cet esprit la liberté de faire ce qu'il voudra et d'aller où bon lui semblera..... et cela pendant tout le temps qu'il passera à visiter ta caserne. J'ai dit.

— C'est par ordre supérieur, dit Alexandre, j'obéis.

Le génie disparut en traversant la glace d'une fenêtre, comme un rayon de soleil.

Quant à moi, je me tâtai pour savoir si j'étais corps ou esprit.

Le génie avait dit vrai. J'avais beau me tâter je ne ressentais aucune impression de toucher. Je me mettais le doigt dans l'œil sans cesser d'y voir clair, et je m'enfonçais les deux poings dans les flancs sans rencontrer la moindre résistance..... Parbleu! dis-je en moi-même, je m'explique bien maintenant pourquoi je n'ai senti aucun mal en tombant sur cette planète : c'est parce que c'est mon esprit qui a fait la chute et non mon corps.... Ah! si c'eût été mon corps qui eût fait une chute semblable, il eût fait une jolie omelette en arrivant sur le sol!

— Vous mettrez ce caporal en subsistance dans votre compagnie, dit le colonel à François I^{er}.

— Oui, mon colonel, répondit le sergent-major.

— Ce caporal ne doit point avoir besoin de subsistance, puisqu'il n'est ici qu'en esprit, dit le colonel. Mais, ajouta-t-il, les choses doivent toujours se faire selon le règlement.

— C'est juste, mon colonel, répondit François I^{er}.

Alexandre nous congédia d'un geste, et se dirigea vers la terrasse.

CHAPITRE VI

UNE HEURE BIEN EMPLOYÉE

Discussion entre François I^{er} et le caporal Français. — L'éternité des peines. — Suppositions épouvantables. — Visite à la tour de Baal. — Les colosses de pierre. — Salles de police. — La salle des souvenirs. — Néron, Caligula, Héliogabale à la corvée de quartier. — L'observatoire de la tour de Baal. — Le caporal Français aperçoit pour la première fois des indigènes de Mars. — Le drapeau universel.

En descendant l'escalier de la demeure du colonel, ma raison se révolta un instant contre mon imagination ; mais cette révolte ne put réussir à m'éveiller, parce qu'elle ne fut point aidée par la volonté.

Pareille chose arrive journellement à un certain nombre de personnes. On soupçonne tout ce qu'on voit d'être chimérique ; en un mot, on sait que l'on rêve, et cependant on est incapable de se réveiller, parce que la volonté ne fonctionne pas.

A l'état de veille, la volonté gouverne plus ou moins bien les facultés intellectuelles ; mais à l'état de sommeil, elle abdique et

remet le pouvoir à l'imagination qui, alors, gouverne seule et d'une manière absolue. Quelquefois pourtant la raison gouverne les facultés de l'esprit de concert avec l'imagination ; alors le rêve que l'on fait, quoique chimérique, n'en est pas moins raisonnable.

Ne pouvant m'éveiller, je continuai donc à rêver, ma raison protestant contre l'imagination et refusant momentanément de prendre des chimères pour des réalités. Mais, s'apercevant que les choses qu'elle voyait n'avaient rien d'absurde, la raison fit bientôt la paix avec l'imagination, et pendant tout le reste de mon rêve les deux sœurs continuèrent à marcher ensemble.

Tu rêves, mon ami, pensai-je, tu rêves ! Tous ces souverains de la terre qui recommencent une nouvelle existence sur la planète Mars, ce génie au corps diaphane et aux ailes d'azur, tout cela sent le spiritisme... Et cependant quand tu es éveillé tu ne crois pas à cette invention humaine. Puis m'adressant à François I^{er}, je lui dis :

— Major, il me vient à l'esprit une idée singulière ; cette idée me fait supposer que tout ce que je vois et tout ce que j'entends depuis que je suis arrivé ici n'est que l'effet d'un songe. Dites-moi, je vous prie, votre opinion ; pensez-vous comme moi, que je rêve ?

— Mais non ! vous ne rêvez pas, me répondit François I^{er} d'un air aussi indigné que si je lui avais fait une demande très-stupide. Non, vous ne rêvez pas ! Si vous rêviez il défilerait dans votre esprit une foule de chimères sans queue ni tête. Les événements imaginaires dont vous seriez témoin n'auraient entre eux aucun rapport raisonnable. Si vous rêviez vous verriez tout d'une façon très-vague, les objets n'auraient pas de contours

bien déterminés, etc. Pouvez-vous dire qu'il en soit ainsi dans ce moment? Ne voyez-vous pas les objets d'une manière suffisamment distincte?

— Oui, major, je vois assez bien les colonnes qui sont là dans le vestibule, et un peu plus loin les colonnes de la galerie intérieure.

— Quand vous avez vu ce palais pour la première fois, quel était le style d'architecture du rez-de-chaussée?

— Major, c'était... et c'est encore le style égyptien antique.

— Quel était le style du premier étage?

— C'était... et c'est encore le style grec antique.

— Vous voyez donc bien que vous ne rêvez pas, puisque les objets n'ont pas changé de forme à vos yeux depuis ce matin.

— Cependant, major, le génie a fort bien dit à Alexandre que mon corps repose en ce moment sur un lit de caserne.

— Le génie n'a pas dit que vous rêviez.

— Non, mais c'est comme s'il l'avait dit.

— Pas précisément.

— Mais ce n'est pas tout, major. Ce qui me fait croire encore que je rêve, c'est que je me suis tâté et que je ne me suis point trouvé de corps... Je me tâte encore maintenant et je ne m'en trouve pas davantage. Cependant je me sens vivre et je me vois des bras et des jambes. Il va sans dire que ces bras et ces jambes étant impalpables, ce ne sont que des apparences fantastiques. Je pourrais bien expliquer ces apparences, mais pour cela il me faudrait, moi qui ne crois pas au spiritisme, admettre cer-

taine théorie spirite qui, vraie ou fausse, est, dans tous les cas, assez ingénieuse. Cette théorie prétend que l'esprit d'un corps est entouré d'un périsprit, c'est-à-dire d'une enveloppe semi-matérielle, qui peut prendre la forme de ce corps et devenir visible dans certains cas. Une fois le périsprit admis, la même théorie prétend qu'un individu peut quelquefois être vu au même instant dans deux endroits, même très-éloignés l'un de l'autre, le corps dormant d'une part et l'apparence du corps, c'est-à-dire le périsprit, agissant d'autre part.

Si cette assertion était vraie, je me trouverais de mettre en pratique la théorie dont je viens de parler. On pourrait voir en ce moment mon corps dormir à Paris pendant que vous voyez ici agir mon périsprit comme mon corps pourrait le faire. Mais je ne croirais une chose aussi extraordinaire que si elle était prouvée. Or, comme elle n'a pas été prouvée, non plus que les autres faits dont parlent les spirites, je n'y crois pas plus qu'au spiritisme.

Ce serait encore adopter le spiritisme que d'admettre comme réelle cette réunion de potentats assemblés ici, à ce qu'ils prétendent, pour expier les méfaits qu'ils ont commis étant sur la terre.

— Si vous le voulez, me dit François I^{er}, ne croyez pas à ce que vous avez devant les yeux. Supposez un instant qu'au lieu d'être sur cette planète, vous êtes dans le domaine idéal de la raison et dites-moi si vous croyez que les hommes qui font le mal, quel que soit leur rang dans la société, puissent être exempts de purgatoire après leur mort terrestre ?

— Major, je ne sais que vous répondre.

— Moi je sais pourtant ce que vous pensez. Vous pensez que le purgatoire existe n'importe où, mais seulement pour les gens qui occupent les degrés les plus élevés de l'échelle sociale. Et ce qui vous porte à penser cela, c'est que les fautes des gens haut placés dans le monde sont bien plus apparentes que celles des simples particuliers. Mais vous allez tout de suite modifier cette idée en songeant que pour l'Être suprême il n'est pas de fautes cachées. En effet, le Grand Inconnu voit constamment sur la terre de simples particuliers qui font relativement autant de mal, dans leur petite sphère d'action, qu'en ont fait dans leurs États certains tyrans flétris par l'histoire. Les simples particuliers dont je parle, au lieu d'exercer leur tyrannie dans un royaume, l'exercent dans leur famille et dans leur entourage, faisant souffrir sans pitié femme, enfants et subordonnés. Ces tyranneaux n'ont qu'un souci, qui est de jouir de la vie en échappant au Code pénal du pays qu'ils habitent. Or, je vous le demande, croyez-vous que ces gens malfaisants, qui passent quelquefois pour être vertueux aux yeux de quiconque ne connaît pas leur vie, croyez-vous, dis-je, que ces êtres malfaisants sont, aussitôt après leur mort, transportés dans un séjour de délices ?

— Non, je ne le crois pas.

— N'admettez-vous pas qu'ils ont contracté, en faisant le mal, une certaine dette morale ?

— Si, major, je l'admets.

— Eh ! bien, alors, vous ne devez pas vous étonner que certaines planètes soient de vrais purgatoires où les hommes, dans une ou plusieurs existences, paient les dettes qu'ils ont contractées dans une existence antérieure.

— Mais, major, les souffrances que tout homme éprouve dans le cours de sa vie ne paient-elles pas suffisamment le mal qu'il peut faire depuis l'âge de raison jusqu'à la mort ?

— Cela ne se pourrait que pour un bien petit nombre d'individus ; car, le plus souvent, le mal qu'un homme fait rejait sur un certain nombre de ses semblables, ce qui multiplie d'autant la somme du mal personnel et rend presque toujours la dette si forte que cet homme ne saurait la payer dans le cours de sa courte existence. Or, quand on n'a pas pu payer ses dettes dans une vie, il faut forcément les payer dans une autre ; car, en fait de dettes criminelles, le Grand Inconnu a disposé les choses de manière qu'il n'est pas de banqueroute possible.

Cela étant admis, vous admettez bien aussi qu'il est impossible que des monstres comme Néron, Caligula, Héliogabale, Borgia et tant d'autres dont on ne peut nombrer les crimes, aient pu payer de pareilles dettes par le peu de maux qu'ils ont soufferts dans leur vie. Or, de deux choses l'une, ces hommes, à leur mort, sont tombés dans le néant, ou bien ils ont recommencé une autre existence. Si l'on admet qu'ils soient tombés dans le néant, l'on admet tout naturellement qu'ils ont dû faire une banqueroute énorme. Vous conviendrez que l'idée d'une semblable banqueroute révolte l'esprit. Tandis que si l'on admet qu'ils ont recommencé chacun une nouvelle existence, l'esprit se trouve satisfait en pensant que ces nouvelles vies ne peuvent être que des existences d'expiation ou, pour mieux dire, de purification.

— Major, n'est-il pas plus simple d'admettre la damnation éternelle pour les monstres dont vous parlez ?

— Je conviens que c'est plus simple, mais non plus logique. La logique, qui doit être l'âme de la justice, refuse d'admettre la damnation éternelle, parce que des fautes finies ne sauraient mériter des peines infinies.

Ainsi, Néron, Caligula et les monstres qui ont, comme eux, désolé l'humanité, ont sans doute commis beaucoup de crimes, mais comme le nombre de ces crimes n'est pas infini, le châtiement qui doit les expier ne doit pas non plus être d'une longueur infinie.

Mais laissons de côté la logique et ne considérons la question qu'au point de vue du sentiment. Vous savez, sans doute, que les Assyriens et les anciens Hébreux n'avaient aucune idée de l'enfer ; cette idée, infiniment plus épouvantable que tous les crimes qui se sont commis sur la terre, cette idée n'a donc pris naissance que chez les Égyptiens, les anciens Grecs ou les anciens Romains. Auquel de ces trois peuples appartenait l'individu qui le premier a parlé d'un enfer éternel ? On n'en sait rien. Mais ce dont on est bien certain, c'est que le digne homme n'avait pas le cœur tendre. Les croyants et les mécréants sont d'accord sur ce point parce qu'il ne blesse pas la foi et qu'il ne touche qu'au sentiment.

Maintenant, supposons un instant qu'il existe un paradis et un enfer éternels. Supposons aussi que du sein de leur bonheur les élus puissent contempler le supplice des damnés. Supposons encore que dans cent millions de siècles, Dieu dise aux bienheureux : « Vous voyez ces damnés, ils souffrent des tourments affreux depuis cent millions de siècles, et cependant ils ne font que commencer leur peine, car ils doivent souffrir éternellement, et cent millions de siècles ne sont qu'une partie

infiniment petite de l'éternité. Soyez heureux, vous qui avez pu échapper au supplice éternel ! »

A ces paroles épouvantables je suppose que toute la population du paradis se soulèverait en masse, et que des millions de voix crieraient à ce dieu vengeur : « Grâce ! grâce ! Seigneur ! grâce pour ces malheureux ! Les longs tourments qu'ils ont endurés ont effacé tous leurs crimes, et maintenant ces damnés ne sont plus pour nous des coupables... Grâce ! grâce ! Seigneur !... Transportez-les dans votre paradis, car si vous les laissez dans l'enfer nous finirons par souffrir autant qu'eux, à force de les voir souffrir ! » Et l'on verrait les victimes demander le pardon de leurs meurtriers, et les martyrs de toutes les causes implorer la grâce de leurs persécuteurs d'autrefois. Et parmi les suppliants on verrait même (en supposant qu'il soit au paradis) l'homme dur et cruel qui le premier a parlé d'enfer éternel.

Assailli par ce déluge de supplications unanimes, faut-il supposer que le dieu vengeur répondrait simplement ces paroles implacables : « Non ! jamais de grâce pour les damnés ! »

Je n'en ai pas le courage.

— Major, dans l'hypothèse d'un enfer éternel, je crois comme vous que les élus demanderaient souvent la grâce de leurs frères les damnés ; et si les choses ne se passaient pas ainsi, c'est que le paradis ne serait peuplé que de tigres.

— Sans doute, reprit François I^{er}, mais rejetons ces hypothèses horribles qui offenseraient le Créateur, si, heureusement pour nous, il n'était pas infiniment au-dessus des petites choses de ses créatures, et ne considérons l'enfer qu'au point de vue de la morale.

Tous les moralistes qui se sont donné la peine d'observer les hommes, savent que l'idée de l'enfer éternel, idée impie qui force à voir en Dieu le plus injuste et le plus cruel de tous les êtres, tandis qu'il est nécessairement le plus juste et le meilleur de tous, tous les moralistes, dis-je, savent que l'idée illogique de l'enfer éternel a fait à la morale plus de mal que de bien. En effet, tous les individus qui par leur nature sont faibles ou méchants, et le nombre en est grand, tous ces individus, dans leur jeune âge, sont retenus, tant bien que mal et par la peur, dans la pratique du bien ; mais arrivés à l'âge où l'homme commence à raisonner ils tiennent à peu près ce langage : « Pour une faute d'un instant, être damné pour l'éternité ! Cela n'est pas juste. Ce qui est injuste ne doit pas exister ; donc il n'y a pas d'enfer. S'il n'y a point d'enfer, je n'ai rien à craindre en dehors de la loi de mon pays. Alors, n'ayant rien à craindre que la loi, je puis m'abandonner à mes passions, en attendant que je retombe dans le néant d'où je suis sorti. » Et voilà de malheureux fous qui se jettent à corps perdu dans le vice ; usent leur santé sans pouvoir trouver ce qu'ils cherchent constamment : le maximum de bonheur ; et comme le maximum de bonheur ne se trouve que dans la pratique de la vertu, dont ils se moquent, ils s'ensuit qu'ils meurent souillés de crimes sans jamais avoir connu l'objet de leurs recherches.

Si ces gens-là, qui forment l'immense majorité du genre humain, n'étaient pas aveuglés par l'envie de satisfaire leurs passions, ils ne rejetteraient pas une idée qui n'est point logique ; pour en adopter une autre qui ne l'est pas davantage. Ils observeraient, dans la pratique de la vie, que la vérité se trouve presque toujours entre deux opinions extrêmes ; et, partant de

ce principe, entre l'opinion qui adopte l'éternité des peines et celle qui croit à la nullité des châtimens, ils placeraient une doctrine intermédiaire : la doctrine de l'enfer temporaire, ou pour mieux dire, la doctrine de la proportionnalité des peines. Cette doctrine dit : « Un homme ne doit être puni qu'en proportion du mal qu'il a fait et du bien qu'il n'a pas fait et qu'il aurait pu faire. Toutes les bonnes actions que cet homme peut avoir faites doivent occasionner une réduction proportionnelle de la durée de sa peine. » Ils adopteraient ce précepte qui n'a pas besoin de preuves et tâcheraient d'y conformer leurs actions.

Voilà ce que beaucoup d'hommes feraient s'ils étaient raisonnables. Mais la plupart des humains vivent dans le fanatisme ou dans l'incrédulité, et ne sortent d'un de ces extrêmes que pour se jeter dans l'extrême opposé.

— Major, je vous ferai remarquer que la négation de l'enfer éternel ainsi que la proportionnalité des peines est le fond même de la doctrine des spirites ; or, je vous l'ai déjà dit : je ne crois pas au spiritisme.

— Alors..... croyez à l'enfer éternel, si cela vous fait plaisir ; mais au moins croyez-y d'une manière grandiose et suffisamment épouvantable.

— Major, pour cela j'aurais besoin du témoignage d'un damné.

— Un pareil témoignage n'est pas nécessaire. Une simple hypothèse suffit. Or, en voici une qui va vous donner une idée plus que suffisante de l'éternité des peines.

Mais d'abord il faut que vous admettiez avec moi qu'à force d'être touché, un morceau de métal doit diminuer de grosseur

de plus en plus au point de finir par disparaître, parce qu'à chaque contact une petite parcelle de métal est enlevée du morceau.

— Cela est facile à admettre, major, puisqu'en général le frottement use tous les corps, si durs qu'ils soient.

— Bien. Maintenant imaginez d'une part l'enfer peuplé de damnés, et d'autre part un globe de fer, gros comme la planète Terre et comme elle suspendu dans l'espace. Puis au-dessus de tout cela, figurez-vous un ange, à qui nous donnerons un corps pour les besoins de l'expérience. Ensuite supposons que cet ange, chargé de mesurer les divisions de l'éternité, vienne toucher le globe de fer du bout de l'index *une fois tous les millions de siècles*.... ce globe finira nécessairement par s'user et diminuer de plus en plus ; parce que chaque fois que l'ange le touchera il en enlèvera avec son doigt une parcelle.... si petite il est vrai que l'on pourrait presque lui donner l'épithète d'infinitésimale. Or, quand après une période de siècles incalculable, ce globe gros maintenant comme la terre, sera diminué au point de n'être pas plus gros qu'un boulet de canon, les damnés auraient le droit, si l'enfer n'était pas éternel, de demander leur grâce, et cela sans passer pour être trop exigeants. Mais dans l'enfer éternel, pas de grâce pour les damnés ; car l'ange, après s'avoir usé un premier globe, pourra dire à ces malheureux : « J'ai usé un globe de fer, gros comme la terre, en le touchant du bout de l'index une fois tous les millions de siècles, et vous avez souffert d'horribles tourments pendant tout le temps que j'ai mis à user ce globe ; mais ces tourments ne sont rien en comparaison de ceux qui vous attendent : j'ai encore un million de globes semblables à user

de la même manière.... Vous souffrirez pendant tout le temps que je mettrai à les user.... et quand j'aurai usé ce million de globes, je reviendrai pour vous dire : les souffrances que vous avez endurées jusqu'à présent sont épouvantables par leur longue durée, et cependant elles ne sont qu'une préparation à celles que vous allez endurer pendant l'éternité ! »

A présent dites-moi si vous préférez l'enfer éternel à la proportionnalité des peines ?

— Je ne préfère rien du tout !.... Oh ! quel horrible cauchemar !.... Je veux me réveiller !.... Je demande à retourner sur la terre !

— Allons ! calmez-vous !... Vous y retournerez, sur la terre, puisque vous n'êtes pas mort. Seulement je vous fais observer qu'étant de retour sur votre planète vous serez bien obligé de faire le choix que vous ne voulez pas faire ici. Il vous faudra bien adopter une croyance quelconque qui vous serve à régler votre conduite ; car un homme [sans croyance est semblable à un voyageur qui traverserait un pays entrecoupé de précipices, un bandeau sur les yeux et les mains attachées derrière le dos.

Comme d'un instant à l'autre vous pouvez retourner sur la terre et que vous n'avez peut-être pas de croyance philosophique en propre, je vais vous énoncer la mienne en peu de mots. C'est un résumé de la doctrine du travail.

L'Être suprême est infiniment juste et infiniment bon.

Les hommes de toutes les planètes, de tous les systèmes planétaires sont ses enfants, car ils ne sont au monde que par sa volonté.

Les hommes sont égaux devant la justice ; mais ils sont

imparfaits et inégaux dans la nature. Cette inégalité et cette imperfection leur prouvent qu'il y a un progrès à chercher. Pour chercher le progrès il faut travailler. Or, le travail est une grande loi de l'univers à laquelle le Créateur lui-même se conforme en transformant constamment les mondes qui peuplent l'espace infini.

Le travail est le seul moyen que les hommes de toutes les planètes aient à employer pour arriver au bonheur éternel ; car le Grand Inconnu ne donne pas le bonheur, mais il le vend pour une somme équivalente de travail.

Travailler bien, c'est faire le bien ; travailler mal, c'est faire le mal.

Celui qui a mal travaillé étant obligé, dans une existence ou dans une autre, de refaire le travail qu'il a mal fait, c'est-à-dire de réparer le mal qu'il a commis, comme le travail, et surtout le travail à refaire est une peine, il s'ensuit que le malfaiteur se trouve ainsi puni par la loi même du travail. Ainsi, grâce à la loi du travail, un homme qui a mal travaillé se trouve puni juste en proportion du travail qu'il a mal fait, c'est-à-dire du mal qu'il a commis ; et cela sans que Dieu ait besoin de rendre un jugement.

Les gens qui ne travaillent pas ne font ni bien ni mal ; mais, comme toute créature, pour accomplir sa destinée, doit forcément passer par les épreuves du travail, les souffrances qu'ils évitent maintenant ils les éprouveront plus tard. Par conséquent, les paresseux, en retardant leur travail, mettent aussi leur bonheur en retard, parce que le travail est la seule monnaie avec laquelle on puisse acheter le bonheur.

Tout travail qui n'a pas pour but, soit la conservation de l'homme, soit son amélioration physique ou morale, est un travail mauvais ou inutile, et comme tel doit être rejeté.

Toute action est un travail. Par conséquent il y a trois sortes de travail : le travail corporel, le travail intellectuel et le travail mixte qui est à la fois corporel et intellectuel.

Le travail isolé ne produisant, le plus souvent, que de faibles résultats, les hommes doivent se réunir et s'entr'aider mutuellement, afin de produire une plus grande somme de bon travail et par ce moyen marcher plus vite vers le bonheur.

Ainsi tous les hommes de tous les mondes seront sauvés sans nulle exception, parce que tous comprendront, tôt ou tard, que toute bonne action, c'est-à-dire tout bon travail, mène à la perfection, c'est-à-dire au bonheur.

En ajoutant à cette doctrine le beau précepte de Jésus de Nazareth : « *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit,* » on a une règle universelle de conduite, qui ne permet pas aux hommes corrompus de pécher tout en restant d'accord avec elle, comme cela se voit pour d'autres doctrines.

Il est bien entendu que cette règle de morale, en dehors de toute religion, n'empêche nullement les hommes d'adorer l'Être suprême de la manière qui leur paraît la plus convenable. D'autre part, cette doctrine du travail développée convenablement, peut satisfaire les moralistes les plus sévères, en même temps qu'elle peut, à la rigueur, tenir lieu de religion aux individus qui n'en ont pas.

Voilà ma doctrine : en voulez-vous ?

— Major, je ne dis pas non. J'avoue que ce Dieu qui ne damne personne me sourit beaucoup. Je me sens tout disposé à l'aimer, ce père de tous les êtres, qui ne punit ses enfants qu'en proportion du mal qu'ils ont fait ; ou -plutôt qui ne les punit pas, mais arrange les choses de manière que chaque faute amène une punition. Oui, il me paraît infiniment juste, ce Dieu qui laisse les hommes s'instruire par l'expérience de leurs malheurs, et qui les force à gagner le bonheur par le travail, afin que ce bonheur soit apprécié à sa valeur réelle ; car les choses quelconques n'ayant pas de valeur par elles-mêmes, on ne les estime jamais qu'en proportion de la peine que l'on a éprouvée pour les acquérir.

— C'est aussi pour qu'ils puissent apprécier la valeur réelle du bonheur que les hommes sont créés inégaux et imparfaits ; car s'ils étaient égaux et parfaits ils ne sauraient pas ce que c'est que le bonheur, attendu qu'ils n'auraient jamais éprouvé le malheur, qui dans notre état actuel sert de point de comparaison. D'après cette loi du bonheur relatif, il est plus que probable que l'inégalité subsistera encore aux époques où l'homme transformé sera infiniment plus heureux qu'aujourd'hui. Elle subsistera afin de forcer l'homme à augmenter encore son bonheur en marchant vers une perfection nouvelle ; on peut dire même qu'elle subsistera éternellement, car il est évident que la perfection est comme Dieu et comme l'espace : elle n'a pas de limites.

— Major, je vois maintenant l'avenir tout en rose, tandis qu'il y a un instant, lorsque vous parliez de la boule de fer, je le voyais tout en noir. Maudite boule !... si elle roulait quelque temps dans un esprit faible elle finirait bientôt par le déranger.

Non !... décidément je ne puis reconnaître le Dieu à la boule de fer. Je ne sais si c'est par manque de cruauté native chez moi, ou si c'est par une autre cause, mais ma raison refuse d'admettre que Dieu soit si injuste et si cruel.

Je dis plus : je dis que s'il était démontré, par A plus B, que Dieu damne éternellement la majeure partie de ses créatures, chaque homme aurait le droit de lui dire : « Dieu sans pitié, t'ai-je demandé à naître ? et surtout à naître si faible et si imparfait pour être ensuite forcé de jouer le paradis contre l'enfer éternel ? T'ai-je demandé à naître pour jouer une partie semblable à ce grand jeu du hasard que l'on nomme la vie ?

Dieu impitoyable, je t'obéis ! non parce que je t'aime, mais parce que tu es plus fort que moi et que j'ai peur de toi ! »

Et tous les hommes qui n'oseraient pas dire cela tout haut le penseraient malgré eux dans leur for intérieur.

— Si vous voulez me croire, oublions le Dieu à la boule de fer, et remplaçons la peur de cet être imaginaire par un amour et une admiration immenses pour l'Être réel, le vrai Dieu, le Dieu de bonté et de justice, le Père de toutes les créatures. Agissons le mieux possible, et pour le reste ayons une confiance absolue dans ce Grand Inconnu que l'on nomme l'Être suprême.

— Major, vous appelez l'Être suprême le Grand-Inconnu ; je trouve qu'il est bien nommé ainsi ; car dans tous les temps les hommes ont prouvé qu'ils le connaissaient fort mal. Ainsi, dans les premiers âges de l'humanité les hommes, grossiers et cruels, croyaient à une divinité cruelle et lui sacrifiaient des victimes humaines. Plus tard, les hommes étant devenus moins féroces, mais conservant toujours toutes sortes de passions

violentes, ils donnèrent toutes ces passions à la divinité, qui parut alors plus terrible que jamais, car, d'après les croyants, la colère et la vengeance divines avaient pour s'exercer une puissance infiniment supérieure à celle de l'homme. Ces idées se sont maintenues, tant bien que mal, jusqu'à l'époque moderne, et ce n'est que dans ces derniers temps, que des théologiens de diverses religions et des philosophes de différentes écoles, les uns comme les autres esprits fort élevés, ont reconnu que l'homme, jusqu'à présent, a raisonné fausement en donnant à Dieu nos petites passions humaines. Beaucoup d'hommes, qui ne sont ni théologiens, ni philosophes, commencent à adopter ces idées nouvelles, et tout fait espérer que grâce à la diffusion des lumières, les terriens devenant plus délicats dans leurs appréciations de la divinité, cesseront peu à peu de prêter à l'Être suprême des qualités qui font justement partie des déplorables imperfections de l'homme.

En attendant que cela arrive, vive le Dieu qui ne damne personne !... Pour moi, c'est le vrai Dieu, que j'aime et que j'adore, maintenant que je le regarde comme un bon père qui ne lance jamais de malédiction sur aucun de ses enfants.

— Ne croyez pas à la malédiction ; c'est une erreur des temps passés. Tout à l'heure, à la revue, vous allez voir défiler des souverains de tous les temps et de tous les pays ; vous verrez parmi eux de très-grands criminels, mais pas un seul maudit ; car tous seront tôt ou tard complètement purifiés par l'expiation.

— Major, je pourrai donc assister à cette fameuse revue historique ?

— Sans doute.... à moins pourtant que vous ne retourniez sur la terre avant midi.

— Je serais bien fâché de manquer un si beau spectacle ; mais, comme il est possible que je le manque, il faut au moins que je puisse, à mon retour sur la terre, décrire les merveilles de ce palais que je n'ai encore visité qu'en partie. C'est pourquoi, major, je m'estimerais heureux si vous vouliez bien m'accompagner dans la visite que je voudrais faire.

François I^{er} me répondit en souriant :

— Si vous n'étiez qu'une recrue ordinaire qui doit demeurer parmi nous, je vous enverrais bien promener tout seul ; car un sergent-major n'est pas un cicerone ; mais, comme vous n'êtes ici que pour très-peu de temps, il faut que vous observiez le plus possible, afin d'avoir beaucoup de choses à raconter lorsque vous retournerez sur la terre. Prenant ce motif en considération, je vais vous servir de guide pour quelques instants. Nous allons, si vous le voulez, visiter les salles du rez-de-chaussée de la tour de Baal. Seulement il faudra nous hâter, car d'un moment à l'autre vous pouvez retourner sur la terre, puisque vous n'êtes ici qu'en esprit. D'ailleurs, il faut que je m'apprête pour la revue historique, et, par conséquent, je ne pourrai pas vous servir longtemps de guide.

La conversation précédente avait eu lieu pendant que nous nous promenions, François I^{er} et moi, dans la grande galerie qui bordait la cour intérieure du palais. Lorsque nous quittâmes cette galerie pour entrer dans cette cour immense, je vis tout à coup le plus étrange bâtiment que jamais mortel ait vu sur la terre depuis la chute du royaume d'Assyrie. C'était la copie

embellie de ce fameux temple de Baal, appelé aussi tour de Babel, élevé à Babylone à l'époque où cette ville commençait à prospérer.

Le bâtiment qui s'offrait à ma vue élevait sa masse énorme au milieu de l'immense quadrilatère, ou place intérieure fermée par les quatre corps de construction du palais. Ce bâtiment avait la forme d'une tour carrée, ou plutôt de huit tours carrées, bâties les unes au-dessus des autres, et dont la grosseur diminuait de la base au sommet de l'édifice, ce qui formait huit gradins gigantesques sur chaque face du monument.

La tour du rez-de-chaussée, qui formait pour ainsi dire la base de l'édifice, paraissait avoir environ deux cent cinquante mètres de long sur chaque côté, c'est-à-dire environ un kilomètre de tour. Sa hauteur me parut être de soixante mètres environ. La deuxième tour, qui formait le premier étage, avait environ deux cent vingt mètres de long sur chaque côté et trente mètres de hauteur. Elle était encadrée par une promenade ou terrasse de quinze mètres de largeur. Sur un des quatre côtés du monument se trouvaient des rampes par lesquelles les voitures pouvaient arriver jusqu'au septième étage, c'est à dire jusqu'à la base de la tour du sommet. Chacun des angles de chaque tour était formé par une tourelle carrée, faisant légèrement saillie, et contenant un escalier qui recevait le jour par un certain nombre de fenêtres. Le gigantesque édifice possédait aussi trente-deux cages d'escalier, et, pour atteindre le belvédère qui en formait le sommet, il fallait gravir forcément les escaliers de huit tourelles en passant d'une terrasse à l'autre.

Au milieu de chaque face de la tour du rez-de-chaussée se trouvait une porte gigantesque, ou plutôt une vaste arcade vou-

tée à plein cintre et s'ouvrant entre deux géants de pierre assis, d'environ quarante mètres de hauteur, et qui semblaient en garder l'entrée. Une ouverture presque semblable, mais moins grande que l'ouverture principale, partageait la distance qu'il y avait de cette grande entrée aux angles de la tour ; de sorte qu'il y avait sur chaque face de la première tour une grande porte ou arcade et deux ouvertures plus petites que l'ouverture principale.

Les entrées principales étaient seules décorées par des colosses ; les autres portes s'ouvraient chacune entre deux grands taureaux de pierre couchés sur des socles énormes.

L'édifice paraissait construit en briques de différentes couleurs ; la couleur dominante était le rouge noirâtre. Ces briques, arrangées d'une manière symétrique, dessinaient sur la surface des murs des mosaïques étranges, représentant des figures régulières combinées ensemble : carrés, exagones, etc.

La tour de Babel, ou plutôt sa copie, était isolée dans tous les sens des corps de bâtiments du palais. La base de la première tour paraissait séparée des ailes, de chaque côté, par une distance d'environ deux cents mètres, et les côtés de cette base qui étaient parallèles aux deux autres corps de construction en étaient séparés par une distance plus grande encore.

— Ce monument, me dit François I^{er}, vous donne l'idée de ce que devait être le fameux temple bâti par Sémiramis. Seulement, il faut observer qu'il est plus orné et plus élevé que ne l'était la tour de Babylone.

— Major, je croyais, d'après l'histoire, que la tour de Babylone avait été bâtie par le roi Bélus.

— Il n'a jamais existé de roi du nom de Bélus. Bélus est la corruption du mot Bel ou Baal, qui signifiait *Dieu*. Ainsi, quand on disait, en parlant du monument en question : *Le temple de Baal*, c'est comme si l'on avait dit : *Le temple de Dieu*. Il est vrai que certains historiens ont cru que le temple de Babylone avait été construit par un roi nommé Bélus ; mais on trouve tout naturel qu'ils aient cru cela quand l'on sait que les premiers rois assyriens se donnaient tous le titre de Baal ou Bel, dont on a fait Bélus. En effet, ces souverains antiques se disaient tous fils de Baal, c'est-à-dire fils de Dieu, et, comme tels, se faisaient rendre des honneurs divins.

— Alors, le roi assyrien désigné particulièrement dans l'histoire par le nom de Bélus, devait porter un autre nom qui était son nom véritable ?

— Sans doute.

— Major, à propos de roi assyrien, que disent les rois assyriens du régiment au sujet de la tour de Babylone ?

— Ce qu'ils disent peut se résumer en peu de mots. D'après ces antiques monarques, la tour de Babel servit pendant plusieurs siècles de temple et d'observatoire. Ce temple sans pareil, où le culte de Baal était célébré avec la plus grande magnificence, ce temple qui était une véritable merveille du monde antique, après avoir été pillé plusieurs fois à l'occasion des guerres qui survinrent dans le pays, finit par être ruiné par un tremblement de terre. Cependant les étages supérieurs furent seuls renversés ; les étages inférieurs, à larges bases et de construction fort massive, avaient résisté aux secousses du sol. Peu à peu, les ruines furent déblayées par les maçons babyloniens,

qui y venaient prendre des briques pour les constructions qu'ils élevaient dans le voisinage. Le déblaiement achevé, les restes du temple représentant encore une masse énorme et fort difficile à démolir, la tour de Babel fut laissée dans l'état de dégradation où elle se trouvait, et, pendant très-longtemps, les étrangers qui visitaient Babylone, voyant un monument gigantesque auquel il manquait plusieurs étages, ne le regardèrent point comme un édifice en ruines, mais crurent que c'était une antique merveille restée inachevée. Cet état d'abandon se prolongea jusqu'au règne de Nabuchodonosor II. Lorsque ce roi fameux entreprit la restauration de Babylone qui, depuis le règne précédent, était redevenue capitale de l'Assyrie, la tour de Baal fut rebâtie ou plutôt restaurée, car on ne fit que reconstruire les étages qui lui manquaient, et le monument, consacré de nouveau au culte du dieu principal des Assyriens, fut ainsi rétabli dans l'état où il se trouvait avant sa ruine. Mais il ne resta pas aussi longtemps debout que le temple primitif, car, dans le courant du quatrième siècle avant l'ère chrétienne, il fut encore ruiné par un tremblement de terre qui en fit un monceau de décombres. Alexandre le Grand, dans le séjour qu'il fit à Babylone, fut vivement frappé de la majesté de ces ruines grandioses, et résolut de faire à son tour restaurer la tour de Baal ; mais il mourut avant d'avoir mis son projet à exécution.

Tout en conversant, nous étions arrivés, François I^{er} et moi, près d'une des arcades principales de la tour. Là, je vis un certain nombre d'hommes munis de balais, de pelles et de brouettes ; ils étaient dirigés par un caporal du poste de la police de la caserne, et faisaient la corvée de propreté que les troupiers nomment *corvée de quartier*. Pendant que ces hommes ba-

layaient le long des murs de la tour, d'autres soldats de corvée, armés de balais, grimpaient sur les genoux des statues colossales assises de chaque côté de la grande arcade. Le caporal de garde y monta à leur suite, et s'assura qu'il ne restait pas de poussière sur les genoux des colosses que François I^{er} me dit n'être désignés que sous le nom de : *le Mari et la Femme*.

Ce caporal de garde me parut faire consciencieusement son service, car lorsqu'il monta sur les genoux de *la Femme*, où se trouvaient déjà une dizaine d'hommes de corvée, il en choisit deux des plus agiles et les envoya sur la tête du colosse avec l'ordre de la nettoyer. Ces deux hommes grimperent le long de la draperie sculptée qui cachait le sein gauche de la statue et tombait obliquement sur le côté droit de la ceinture. L'autre sein était nu et paraissait avoir la dimension d'une petite coupole de huit à dix mètres de circonférence.

Le soldat de corvée qui arriva le premier sur l'épaule gauche de *la Femme* s'assit sur cette épaule en attendant son camarade, et comme ce dernier n'arrivait qu'à grand'peine au terme de l'ascension, il lui tendit le manche de son balai ; le retardataire le saisit et, grâce à cette aide, il rejoignit facilement son obligeant camarade. Mais le plus difficile n'était pas fait, puisqu'il fallait monter sur la tête de la statue. Ce fut l'homme de corvée qui était arrivé le premier sur l'épaule qui se chargea de monter sur la tête. Pour accomplir cette tâche périlleuse, il remit son balai à l'autre soldat, puis s'avançant vers l'oreille de *la Femme*, il s'élança trois fois de suite pour atteindre un des ornements de la coiffure, qui était une sorte de couronne ; la troisième fois, il s'y accrocha, le corps suspendu par les mains ; puis, employant certains moyens gymnastiques, il parvint à se

hisser sur la tête du colosse. Arrivé là, il demanda son balai à l'homme qui était sur l'épaule ; ce dernier, n'osant ou ne pouvant suivre son agile camarade, lui jeta le balai : le gymnasiarque le saisit, puis s'avancant sur le devant de la tête de *la Femme*, il se mit à crier en agitant son balai en l'air en signe de victoire, et, dans cette position singulière, cet homme paraissait si petit, que l'on eût dit qu'il n'était qu'un ornement du diadème de la statue.

Alors, le caporal de garde et les soldats de corvée qui étaient restés sur les genoux du colosse, répondirent par une triple salve d'applaudissements. Un sergent qui passait près de nous, et qui avait aussi été témoin de cette ascension périlleuse, dit avec admiration : « Le gaillard qui est monté là-haut n'est pas manchot ! »

— Cet homme de corvée, me dit François I^{er}, a grimpé jusque là-haut pour montrer ses talents gymnastiques ; car, s'il n'avait point eu l'intention de faire parade de son agilité, il aurait pris, en montant le chemin qu'il va sans doute prendre en descendant. Ce chemin est un escalier taillé dans l'intérieur de la statue. Cet escalier a son entrée dans le corps-de-garde de la police, et son extrémité supérieure aboutit juste au milieu de la tête du colosse. Mais ne restons pas là, car nous n'avons pas de temps à perdre.

— Major, je ne puis me lasser de voir ces petits hommes sur cette grande statue.... Quels blocs de rocher il a fallu pour sculpter de pareils colosses !

— Ces statues ne sont pas faites d'un seul bloc ; elles sont presque toutes en trois pièces : la partie inférieure, jusqu'à la

ceinture ; la partie supérieure, de la ceinture jusqu'au cou, puis la tête qui couronne l'œuvre. Ces trois pièces représentent : la partie animale, la partie sentimentale et la partie intellectuelle.

— Mais, major, je ne vois pas les joints de ces pièces allégoriques.... ces deux statues me semblent faites d'un seul bloc.

— Vous ne pouvez pas voir les joints, puisqu'on les a garnis avec du ciment. Vous ne voyez pas non plus la vraie couleur de la pierre, car, pour la préserver des influences atmosphériques, les statues ont été recouvertes de plusieurs couches d'enduit ou de vernis minéral qui produit, selon moi, un assez bel effet ; de sorte que cet enduit les préserve et les embellit tout à la fois.

— Voyez donc, major, comme les hommes de corvée descendent de la statue ; ils se laissent glisser sur leur postérieur le long d'un pli de la robe.

— Cette manière de descendre en vaut bien une autre... Mais ne perdons pas de temps aux futilités, car nous avons beaucoup de choses à voir. Nous allons maintenant visiter les salles de police ; elles doivent être ouvertes, puisqu'on est en train de faire la corvée du quartier.

— Major, si ça ne vous contrarie pas, visitons autre chose... Les salles de police ne sont pas des choses très-agréables à voir.

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai vu les salles de police terriennes et je n'y ai rien trouvé de curieux.

— Qui est-ce qui vous dit que nos salles de police ressemblent à celles de la terre ?

— Vous avez raison, major, on ne peut guère comparer ce que

l'on connaît avec ce que l'on ne connaît pas. Visitons les salles de police.

François I^{er} me conduisit sous la grande arcade à l'entrée de laquelle se trouvaient les deux statues colossales. Cette arcade, qui avait environ quarante mètres de hauteur et vingt mètres de largeur, était fermée à une profondeur d'environ vingt-cinq mètres par un mur percé à une certaine hauteur d'une immense rosace. Cette rosace, sculptée à jour, permettait à la lumière de pénétrer dans la partie centrale, c'est-à-dire la plus obscure du rez-de-chaussée de la tour de Baal.

Tout le tour de cette impasse, formée par la grande arcade, il y avait des portes au-dessus desquelles je voyais des inscriptions gravées en lettres d'or sur le marbre noir. C'est là que se trouvait l'entrée du corps-de-garde central de police ; un autre corps-de-garde de police, à ce que me dit François I^{er}, était situé à l'entrée du quartier, comme cela se voit sur la terre. En face de l'entrée du corps-de-garde central, au-dessus d'une porte grande ouverte, je lus cette inscription en lettres d'or : *Salle de police des soldats*.

Nous montâmes trois marches et nous entrâmes. Nous ne vîmes personne, car tous les hommes punis qui n'avaient pas été graciés au rapport étaient à la corvée de quartier.

Cette salle de police était une grande et belle pièce voûtée, recevant le jour par une dizaine d'œils-de-bœuf percés à une certaine hauteur. Les murs étaient peints en couleurs claires, et celui qui était opposé aux œils-de-bœuf portait des inscriptions en différentes langues. La voûte de la salle était d'une

hauteur extraordinaire. Elle était peinte en blanc avec quelques ornements rouge et or.

Il n'y avait pas de lit de camp : les hommes punis couchaient dans des hamacs que l'on fermait, pendant le jour, dans une vaste armoire placée au fond de la salle. Des boucles dorées, scellées dans les deux murs opposés, servaient à accrocher les hamacs pendant la nuit.

A côté de l'armoire aux hamacs, je vis un petit cabinet sur la porte duquel il y avait une sentence en caractères sanscrits. François I^{er} ayant appris le sanscrit à l'école du régiment, me traduisit l'inscription par ces mots :

Ô VOUS QUI ENTREZ ICI
LAISSEZ L'ORGUEIL A LA PORTE.

Le roi-sergent-major me montra encore son érudition en me traduisant plusieurs des sentences qui décoraient les murs, entre autres celle-ci en arménien :

Celui qui sème de bonnes actions sur le terrain de la vie, récoltera plus tard des récompenses.

Celui qui sème de mauvaises actions récoltera tôt ou tard des châtimens.

Et une autre en phénicien :

Si l'on contracte une dette on doit la payer.

Si l'on commet une faute il faut l'expier.

Puis cette simple inscription en chinois :

L'HOMME N'EST PAS PARFAIT.

L'ameublement excita beaucoup mon étonnement. Deux tables basses, avec des sièges pliants disposés à l'entour, occupaient le milieu de la salle. Sur ces tables il y avait des jeux de cartes ordinaires, des tarots égyptiens, deux damiers, deux échiquiers et deux caisses de trictrac.

— Major, dis-je à François I^{er}, dans votre régiment on permet donc aux hommes punis de jouer à la salle de police ?

Mon royal cicerone me répondit :

— On leur permet seulement les jeux que vous voyez sur ces deux tables. La salle de police des sous-officiers offre beaucoup plus de distractions. Outre les jeux que vous voyez ici, nous avons encore deux billards et une bibliothèque.

— S'il en est ainsi, major, les sous-officiers comme les soldats ne doivent guère redouter la salle de police.

— Vous vous trompez ; ils la craignent tout autant que les soldats de la terre. Les jeux ne sont permis dans nos salles de police que pour diminuer, par la distraction, l'horreur du supplice de la réflexion. Car, ici, aussitôt que nous cessons d'agir, nous réfléchissons sur notre passé, et, dans ce cas, la plupart d'entre nous sont dévorés de remords épouvantables. Aussi les soldats qui ont commis des fautes graves contre la discipline ne sont pas mis à la salle de police, ni même à la prison, où les jeux de cartes et de dominos sont tolérés ; on les enferme, sans distinction de grade, dans la *salle des souvenirs*, que nous visiterons tout à l'heure. Cette salle ne se trouve que dans notre caserne ; car, dans les casernes terriennes, une salle semblable serait tout à fait inutile.

En sortant de la salle de police des soldats, nous montâmes

un escalier dont l'entrée se trouvait sous l'arcade. Cet escalier, éclairé par un ciel ouvert, conduisait à la salle de police des sous-officiers, qui se trouvait juste au-dessus de celle des soldats. Après avoir gravi un assez grand nombre de marches, nous arrivâmes sur un palier. Là se trouvait une porte au-dessus de laquelle je lus ces mots gravés en lettres d'or sur une plaque de marbre noir :

SALLE DE POLICE DES SOUS-OFFICIERS.

En entrant dans la salle, nous ne vîmes que deux hommes de corvée qui achevaient de la balayer. Tous les sous-officiers punis avaient dû sortir afin de s'apprêter pour la revue historique.

La salle de police des sous-officiers était de la même grandeur que celle des soldats, et n'en différait que par la décoration des murs qui, au lieu d'inscriptions, étaient ornés, de distance en distance, de grandes et belles cariatides supportant une sorte d'entablement richement peint, doré et sculpté.

Les murs des petits côtés de la salle étaient occupés l'un par l'armoire aux hamacs, l'autre par la bibliothèque, qui était en ébène et contenait des ouvrages en différentes langues.

Le reste de l'ameublement se composait de deux billards et d'une longue table de jeu placée entre les deux billards.

Après avoir visité la salle de police des sous-officiers, nous descendîmes dans l'impasse pour visiter la salle des Souvenirs. La porte de cette salle était fermée. Au-dessus de cette porte, qui était en bronze, je lus ces mots gravés en lettres d'argent sur une plaque de marbre noir :

SALLE DES SOUVENIRS.

François I^{er} alla au corps-de-garde et dit quelques mots au sergent du poste. Ce sergent, qui n'était autre que Guillaume le Conquérant, sous-officier de la compagnie anglaise, vint, accompagné d'un homme de garde, et nous ouvrit la porte de bronze. Il laissa le soldat en sentinelle sur le seuil, et entra avec nous dans la salle pour nous servir de guide.

La salle des Souvenirs avait un aspect des plus sinistres. Elle n'était éclairée que par la grande rosace pratiquée dans le mur qui fermait l'impasse. Cette ouverture, garnie de vitraux blancs, ne laissait pénétrer dans cette salle immense qu'un jour terne et grisâtre ; les côtés et le fond étaient presque dans l'obscurité.

Un frisson d'horreur parcourut tout mon être lorsque je vis ce qui meublait ce lugubre intérieur. Des instruments de torture de toutes sortes étaient appendus aux murs, et le milieu de la salle était occupé par une longue ligne d'échafauds alternant avec des potences et des bûchers. Sur les échafauds se trouvaient divers instruments de supplice. Je vis d'abord la guillotine française, puis la roue et la potence encore employées dans le siècle dernier, Un peu plus loin, je vis la hache et le billot anglais, puis la potence anglaise. A la suite se trouvaient le billot et le glaive allemands. Plus loin, le knoutt russe, sorte de fouet à plusieurs branches ou lanières de cuir. Je vis deux de ces fouets accrochés au poteau de l'échafaud russe. L'un des deux avait des lanières de cuir terminées à leur extrémité par des balles de métal.

Je vis à la suite :

Le pal turc.

La potence italienne.

La garrotte espagnole.

Puis des bûchers prêts à être allumés ; les uns surmontés de poteaux simples, les autres de poteaux en forme de T, auxquels on pouvait attacher les victimes.

A la suite, à peu près vers le milieu du parcours de la salle s'élevait la croix romaine. Ce fut sur une croix semblable que mourut Jésus de Nazareth.

A la suite, je vis la croix grecque.

Après la croix grecque se tenaient, toujours sur la même ligne, des grils pour rôtir les victimes.

Puis un taureau d'airain, creux, dans lequel pouvait entrer une personne, même de grande taille. Le dessus, c'est-à-dire le dos du taureau, était une sorte de couvercle pouvant se fermer sur le patient. Ce taureau était une copie du taureau d'airain dans lequel les Siciliens faisaient, dans certains cas, rôtir les condamnés à mort. Lorsque la flamme commençait à chauffer les flancs de ces animaux métalliques, les victimes poussaient des hurlements affreux, et, comme il semblait que c'était les taureaux qui poussaient ces cris, cela réjouissait beaucoup les féroces tyrans qui ordonnaient ces supplices épouvantables.

François I^{er} me fit remarquer de grands tableaux placés à une certaine hauteur et de distance en distance le long des murs. Ces tableaux représentaient toutes sortes de supplices. Comme le peu de jour qui venait de la rosace eût été insuffisant pour les éclairer, de petites lanternes suspendues à la voûte répandaient sur eux une lumière douteuse qui augmentait encore l'horreur des scènes qu'ils représentaient.

De distance en distance, à droite et à gauche, de petites salles voûtées, taillées pour ainsi dire dans l'épaisseur des murs, qui était au moins de dix mètres, formaient comme autant de chapelles latérales aboutissant à la nef principale.

Dans chacun de ces réduits, une lampe suspendue à la voûte éclairait le simulacre d'un supplice. Les personnages, moulés en je ne sais quelle matière, étaient vêtus des costumes de leurs rôles. Je vis dans l'un de ces caveaux la représentation plastique d'une scène qui se répétait souvent à l'époque où florissait le tribunal de l'Inquisition.

Quatre moines, les manches troussées jusqu'aux coudes et le capuchon à masque rabattu devant les yeux, s'apprêtaient à donner la question à un homme nu, attaché sur un cheval. Deux de ces moines étaient censés serrer les cordes, les deux autres tenaient dans leurs mains des instruments de torture. Un cinquième moine, dont on ne pouvait voir le visage, était assis près du patient, comme pour recueillir les aveux que la douleur allait bientôt lui dicter.

Contre les parois du caveau étaient étalés toutes sortes d'instruments inventés par la cruauté raffinée des inquisiteurs : pinces, tenailles, coins, brodequins, entonnoirs, couteaux à écorcher vif, crocs à déchirer les chairs, etc., etc.

Comme nous rentrions dans la salle, le sergent de garde frappa du pied un certain endroit du sol et nous dit :

— Voici un *in pace*, c'est-à-dire une oubliette. C'est un caveau pratiqué dans le sous-sol. On ne peut y entrer qu'en soulevant cette dalle qui est, comme vous le voyez, percée de trous pour laisser entrer et sortir l'air. Dans ce caveau, qui est déjà bien

obscur, on trouve l'entrée d'un deuxième caveau creusé sous le premier : c'est l'oubliette inférieure. Dans ces deux cachots, il y a des boucles scellées dans le mur ; elles servent à fixer les chaînes des condamnés.

— A quoi servent les horreurs assemblées dans cette salle ? demandai-je à mes deux cicérones.

François I^{er} me répondit :

— Elles servent à punir ceux d'entre nous qui ont commis des fautes graves méritant des peines spéciales.

Le militaire de chez nous qui a commis une de ces fautes est jugé par le conseil de discipline du régiment, qui condamne le coupable, s'il y a lieu, à passer un certain nombre de jours dans telle ou telle partie de cette salle, selon les antécédents terrestres du condamné. Ainsi, par exemple, je suppose que le soldat à qui est infligée la punition soit un ex-empereur romain, un de ceux qui firent persécuter les chrétiens ; on attachera ce soldat sur un des grils que vous avez vus, ou bien à un poteau en face du tableau qui représente les chrétiens livrés aux bêtes dans le cirque. En général, le militaire puni de salle de Souvenirs est toujours placé ici de manière que la vue des objets qui l'entourent ravive ses remords en lui rappelant ce qu'il a fait de plus mal étant sur la terre. Je vais vous citer quelques exemples : Philippe le Bel, qui fit brûler les Templiers afin de s'emparer de leurs richesses, Philippe le Bel, chaque fois qu'il a été condamné aux Souvenirs, a été placé sur un de ces bûchers, en face du tableau qui représente le supplice des Templiers.

Ferdinand le Catholique, qui introduisit l'inquisition en Espa-

gne, a plusieurs fois été attaché sur le chevalet entouré de moines dans le réduit que nous venons de visiter.

Henri VIII a souvent pu se reprocher, sur l'un des échafauds que vous voyez, la mort de la belle Anne Bolen.

Cromwell, l'ex-dictateur anglais, connaît aussi la salle des Souvenirs. Comme Henri VIII, il a été placé plus d'une fois sur l'échafaud anglais, et alors la vue du billot et de la hache a dû forcément lui rappeler l'exécution de Charles I^{er}.

Moi-même, peu de temps après mon arrivée au régiment, j'ai fait huit jours de punition dans cette salle, et je puis vous assurer qu'il est impossible d'imaginer un lieu plus affreusement lugubre, surtout la nuit.

— Je le trouve déjà bien assez lugubre maintenant qu'il fait jour, observai-je.

François I^{er} reprit :

— La nuit, quand les lampes suspendues à la voûte projettent leur lueur incertaine sur ces machines de supplice, qui se dressent à moitié dans l'ombre, l'aspect de la salle est vraiment effrayant. Il semble qu'elle est hantée par les spectres des victimes de la tyrannie de tous les temps et de tous les pays.

Lorsque je faisais mes huit jours de souvenirs, Louis XI, qui est aujourd'hui mon fourrier, mais qui n'était alors que caporal, Louis XI venait d'être puni en même temps que moi. Il était là-bas sous cette voûte, enfermé dans une cage semblable à celles qu'il *utilisait* sous son règne. Moi j'étais attaché au poteau d'un de ces bûchers..... Je me rappelle une nuit plus épouvantable que les autres, où je vis, ou plutôt je crus voir des spec-

tres grimaçants danser constamment autour de mon bûcher.... Lorsque par intervalles ces visions cessaient, j'entendais Louis XI traîner ses chaînes et s'agiter dans sa cage, comme pour échapper à une étreinte invisible.... Il poussait des cris effrayants, et plusieurs fois je l'entendis demander grâce à ses anciennes victimes.

De temps à autre, des gémissements sortaient de dessous terre : c'étaient sans doute ceux d'un homme enfermé dans l'*in-pace*, mais je n'ai jamais su qui c'était.

Comme je demandais à mes deux cicérones de me montrer la cage de Louis XI, ils me conduisirent à l'entrée d'une des arcades latérales, à peine éclairée par une petite lanterne suspendue à la voûte. Au fond de cette chambre sépulcrale je vis indistinctement une sorte de hutte placée sur une plate-forme. C'était une cage, système Louis XI, c'est-à-dire une cage en bois, fer et maçonnerie.

J'avais l'esprit saturé d'horreur.

— Sortons vite d'ici ! dis-je à mes gardes, votre salle de Souvenirs est remplie de choses plus horribles les unes que les autres. En fait d'horreurs, ma curiosité est amplement satisfaite. Quittons au plus vite ce lieu maudit, et retournons à la lumière du soleil.

Nous sortîmes tous les trois de la salle des Souvenirs. Le sergent de garde ferma soigneusement la porte et renvoya le factionnaire. François I^{er} nous quitta pour aller revêtir son costume historique.

Guillaume le Conquérant reportait au corps-de-garde la clef de la salle, lorsqu'un des caporaux de garde vint l'avertir

que plusieurs hommes s'étaient esquivés de la corvée de quartier.

Le sergent de garde fit aussitôt sonner le clairon. Un instant après, tous les hommes de corvée accoururent de tous les points de la caserne et vinrent se placer sur une ligne devant le corps-de-garde, les hommes de chaque compagnie formant une file. Les uns portaient des balais à manches dorés, d'autres, des pelles d'argent, quelques-uns portaient des amphores romaines, d'autres des pots-à-l'eau grecs ou étrusques. Je vis deux retardataires qui arrivaient menant chacun une brouette de palissandre, dont les raies de la roue étaient dorés.

Du luxe, pensai-je, toujours du luxe, même pour les instruments qui servent à faire la corvée de quartier.... Sont-ils étonnants dans ce régiment!... Après tout ils ont raison, ce ne sont pas des troupiers ordinaires et les beaux instruments dont ils se servent leur rendent les corvées moins humiliantes et moins désagréables à faire.

Pour moi, il me semble qu'il n'y a rien d'humiliant de balayer des détritüs avec des balais à manches dorés, de ramasser ces balayures avec des pelles d'argent et de les charrier dans des brouettes de palissandre à roue dorée.... Les troupiers terriens seraient fiers de faire des corvées avec ces ustensiles de luxe.

D'ailleurs peut-on dire qu'une corvée humilie, même quand elle est faite avec des instruments ordinaires? Certainement non!.... Le travail, même malpropre, n'est pas déshonorant. La paresse et les mauvaises actions peuvent seules déshonorer l'homme.... C'est ce que l'on ne comprend pas assez sur la terre.

Ainsi là-bas les domestiques, les *nightmen* et les hommes de peine, si souvent méprisés, méritent au contraire l'estime de tous les gens riches et délicats ; car, si riche et si délicat que l'on puisse être, s'il n'y avait pas de gens voués aux travaux pénibles ou dégoûtants, on serait bien forcé de faire soi-même certaines corvées fort désagréables, puisque personne ne voudrait faire ces corvées-là pour son prochain.

Le sergent Guillaume fit l'appel des hommes de corvée assemblés, et reconnut qu'il ne manquait personne.

— Quels sont donc les hommes qui se sont esquivés ? demanda-t-il au caporal de garde.

Celui-ci lui désigna plusieurs soldats de différentes compagnies, ajoutant que ces hommes n'étaient revenus à la corvée que lorsqu'ils avaient entendu sonner le clairon. Mais aussitôt les dénonciations du caporal produisirent un nombre égal de protestations.

— Sergent, nous ne nous sommes point esquivés ! La preuve, c'est que quand le clairon a sonné, Antiochus, Tibère et moi nous étions tous les trois en train de nettoyer la cantine du troisième bataillon.

— Oui, sergent, Aménophis dit vrai ! nous étions à la cantine du troisième bataillon lorsque le clairon a sonné.

— Ni moi non plus, sergent, je ne me suis pas esquivé, dit un troisième soldat. Au moment où le clairon sonnait je nettoyais l'intérieur du pavillon chinois..... j'étais avec Néron. Demandez à Héliogabale si je mens !...

— Je ne vous crois pas ! leur dit le sergent de garde. Vous

êtes des menteurs, et vous mériteriez chacun quatre jours de salle de police..... Mais je ne vous punis pas aujourd'hui, parce que c'est jour de fête. Seulement, vous allez tous recommencer la corvée et la faire comme il faut. Sinon je vous tiens ici jusqu'à onze heures.

Tous les hommes de corvée accueillirent cet ordre en murmurant. L'un d'eux se hasarda à dire :

— Mais, sergent, si vous nous faites rester à la corvée jusqu'à onze heures, il ne nous restera pas assez de temps pour nous préparer à la revue, puisqu'on rappelle à onze heures et demie.

— Tant pis pour vous! reprit Guillaume le Conquérant, il fallait vous dépêcher et la corvée serait finie. Maintenant tâchez de rattraper le temps perdu, si vous voulez : plus vous travaillerez vite, plus tôt vous serez libérés.

Le sergent se mit ensuite à distribuer la corvée. Je l'entendis désigner plusieurs noms ; entre autres Antiochus Epiphane, Tibère, Héliogabale qu'il envoya au pavillon chinois..... A mesure que les hommes étaient désignés pour un endroit ils s'y rendaient aussitôt. Aux trois derniers, qui restaient sans emploi, Guillaume dit :

— Vous, Caligula, Néron et Borgia, que je connais pour avoir l'habitude d'abandonner la corvée avant qu'elle soit achevée, je vais vous envoyer dans un endroit où vous serez facilement surveillés de loin. Posez votre balai et vos amphores au corps de garde. Ensuite vous monterez à la tour pour astiquer la boule d'or.

Cet ordre ne fut pas accepté sans réclamations, car la boule

d'or était placée au sommet d'un mât planté sur la huitième tour, c'est-à-dire à plus de deux cents mètres de hauteur, ce qui rendait la corvée longue et difficile.

— Sergent, dit Borgia, en faisant cette corvée on risque de se rompre les os.

— Si vous vous rompez les os, répondit Guillaume, je paierai le chirurgien qui vous les raccommoiera.

— Sergent, dirent Néron et Caligula, nous n'avons pas ce qu'il faut pour astiquer la boule d'or.

— Vous trouverez cela au poste, dit le sergent. Hâtez-vous un peu, car si dans une demi-heure la boule ne brille pas au soleil d'une manière éblouissante, je vous inflige à chacun quatre jours de salle de police.

— Sergent, répliqua Néron, il faut près d'un quart d'heure pour monter jusqu'à la boule, il nous faudra plus d'un quart d'heure pour l'astiquer, il nous faudra ensuite un autre quart d'heure pour nous rendre à notre chambrée, de sorte qu'il ne nous restera pas le temps de nous apprêter pour la revue.

— Si vous n'êtes pas prêts on vous mettra à la salle de police et ce sera tant pis pour vous, dit le sergent de garde.

Les trois hommes allèrent en murmurant déposer leurs ustensiles au poste et sortirent un instant après, munis de ce qui était nécessaire pour faire leur corvée. Lorsqu'ils furent à quelques pas, Guillaume dit :

— Voilà trois gaillards qui sont capables, une fois là-haut, de ne point astiquer la boule, afin de se donner la satisfaction

de me faire punir par l'adjudant de semaine. Puis s'adressant à l'un des caporaux du poste, il ajouta :

— Caporal, montez à la tour avec ces trois hommes, et veillez à ce qu'ils fassent leur corvée promptement et surtout convenablement. Ensuite avant de descendre vous ferez flotter le drapeau.

— Oui, sergent, répondit le caporal.

A ce moment l'idée me vint de faire l'ascension de la tour de Baal. Je demandai au caporal si je pouvais l'accompagner, et comme il me répondit affirmativement, nous suivîmes les trois hommes de corvée, qui se dirigeaient vers l'un des escaliers de la tour. J'entendis alors Néron qui disait à Caligula, tout en marchant :

— Les trois quarts du temps je suis puni de consigne ou de salle de police. Si je réclame contre une punition, on me l'augmente. Quand je ne suis pas à la salle de police, je suis au peloton de punition, et quand je ne suis pas au peloton de punition, je suis à la corvée de quartier. Enfin, je suis accablé de vexations de toutes sortes, sans compter mes autres souffrances... Voilà bien des siècles que cela dure. Quand cela finira-t-il?...

— Pauvre vieux frère d'armes, s'il faut que tu souffres ici autant de douleurs que tu en as fait souffrir étant sur la terre, tu n'es pas près d'avoir ton congé !

— Ni toi non plus, Caligula !... Quand tu étais empereur romain, n'as-tu pas mérité, comme moi, le titre de fieffé scélérat ?

— Oui, dit Caligula, je reconnais que j'ai fait mon possible

pour mériter ce titre... et cependant je ne crois pas l'avoir si bien mérité que toi.

— Pas de fausse modestie! reprit Néron... Je crois que nous pouvons nous donner le bras. La différence entre nous deux n'est pas bien grande, car ni l'un ni l'autre nous n'avons été scélérats à demi. Aussi, il est probable que si l'on distribuait des prix de scélérateuse, le jury des récompenses nous décernerait, à l'unanimité, le premier prix *ex æquo*... Borgia, lui, pourrait peut-être bien obtenir le deuxième prix.

— Le sergent ne nous a pas mal choisis, dit Caligula. Borgia, qui ne dit rien, est un pierrot, c'est vrai, mais quoiqu'il soit venu longtemps après nous, ses antécédents terriens le rendent digne de marcher à côté de nous. Et quand bien même il ne serait pas reconnu comme le plus grand scélérat qui ait déshonoré la terre, depuis la décadence de Rome, nous devrions toujours lui rendre cette justice, qu'étant là-bas, il fit autant de mal qu'il en put faire. N'est-ce pas, Borgia?

— Laissez-moi tranquille, je ne vous demande rien, répondit Borgia.

— Il paraît que Borgia est de mauvaise humeur, dit Néron. Pour la lui faire passer, nous allons tout à l'heure le forcer à grimper le long de la flèche, pour astiquer la boule, pendant que nous resterons sur le belvédère pour admirer le panorama.

— Tu y monteras si tu veux, à la boule, dit Borgia, toi qui es bon gymnasiarque; quant à moi, je ne me charge pas de cette besogne; mais je me charge de préparer le tripoli et tout ce qu'il faut pour astiquer la boule.

— C'est convenu, lui dit Caligula, tu prépareras le tripoli et tu astiqueras quand même ta part de la boule.

— Je ne pourrais pas y monter, reprit Borgia; j'ai déjà essayé une fois... je n'ai pas pu y arriver... à peine étais-je à demi-hauteur du mât que j'ai pris le vertige....

— Borgia, lui dit Néron, ceux que tu empoisonnais à l'époque où tu gouvernais Rome, prenaient-ils le vertige ?

— Je n'aime pas que l'on me rappelle mes crimes, je ne m'en souviens que trop ! répondit Borgia.

— On ne te demande pas cela ! reprit Caligula, on te demande si tes victimes prenaient le vertige ?

— Laissez-moi tranquille.

— Elles prenaient peut-être la colique, dit Néron.

— Laissez-moi tranquille.

— Les victimes de Borgia, dit Caligula, prenaient le vertige, des nausées, la colique, la diarrhée, et mouraient dans les plus horribles convulsions. Il ne veut rien dire, Borgia, mais j'ai appris ces détails d'un de ses contemporains qui est au régime.

— Si vous me reprenez de mes crimes, dit Borgia furieux, je vous boxe tous les deux !

— Pauvre pierrot ! lui dit Néron avec dédain, à ce jeu-là tu ne brillerais guère en face de moi... Tu ne sais donc pas, espèce d'avorton, qu'étant sur la terre j'étais considéré comme le premier pugiliste de Rome et de la Grèce... Essaie encore de menacer et je te prouverai que depuis que je suis ici je n'ai rien perdu de mes talents.

— Voilà trois vauriens qui vont tout à l'heure se battre si je n'interviens pas, me dit le caporal que j'accompagnais. Puis, s'adressant aux trois disputeurs, il leur cria :

— Hé là ! vous autres ! voulez-vous bien marcher plus vite que ça et ne pas vous quereller ?... ou je vais vous octroyer à chacun deux jours de salle de police !

Les trois hommes de corvée se retournèrent, et Néron dit au caporal :

— On marche ! caporal, on marche !... Vous voyez, nous marchons !...

— Il paraît que le sergent n'a pas eu confiance en nous, puisqu'il nous a fait suivre par le caporal de garde, dit Néron à ses deux camarades.

— Néron, lui dit le caporal, tâchez de ne plus faire d'observations si vous ne voulez pas que je vous fasse attraper huit jours de Souvenirs.

Les trois soldats montèrent rapidement l'escalier de la première tour sans dire une parole. Le caporal et moi, nous les suivîmes. Arrivés sur la première terrasse, ils la traversèrent pour prendre l'escalier de la deuxième tour, pendant que nous nous arrêtions, moi et mon compagnon, pour regarder dans la cour intérieure.

A la hauteur où nous étions placés, le coup d'œil était admirable. Cette vaste place ou cour intérieure, entourée de jardins, l'immense galerie qui la bordait, sorte de péristyle aux gigantesques colonnes égyptiennes, les toits dorés qui resplendissaient au soleil, les dômes, les coupoles, les minarets et les clo-

chétions qui couronnaient les différents corps de bâtiment du palais, et qui, vus de la place où nous étions, semblaient limiter notre horizon, tout cela produisait un ensemble magnifique, étrange et grandiose, rendu plus étrange encore par le contraste du ciel sans nuages, qui était d'une belle nuance orangée claire, au lieu d'être bleu comme le ciel des terriens.

— Ne restons pas là plus longtemps, me dit le caporal ; il faut que je surveille mes hommes de corvée. D'ailleurs, le coup d'œil est bien plus beau sur la dernière terrasse ; montons-y donc de suite, sans nous arrêter aux terrasses intermédiaires.

Lorsque nous arrivâmes sur le belvédère, Néron était sur le point de maltraiter Borgia, qui refusait de monter au mâât. Pendant que le caporal rétablissait l'ordre, j'allai m'accouder sur l'un des parapets, pour contempler l'immense panorama qui s'offrait à mes regards.

Le coup d'œil était aussi étrange qu'admirable.

En face de moi, en dehors du palais, dont les dimensions paraissaient fort amoindries, une ville immense, plus grande peut-être que Paris, semblait s'étendre en un vaste demi-cercle, dont les confins s'étendaient à perte de vue dans le lointain.

Ce demi-cercle de maisons était coupé par douze grandes avenues qui, semblables à des rayons, venaient toutes aboutir à une place demi-circulaire, en face de la grande porte de la muraille qui entourait le palais.

Les maisons, qui étaient toutes séparées les unes des autres, différaient beaucoup des maisons de la terre, soit par l'architecture, soit par la forme, qui était cylindrique et conique au lieu d'être cubique, comme celle de la plupart des habitations ter-

riennes. Presque toutes ces maisons paraissaient avoir plusieurs étages.

Une grande animation régnait dans les avenues ; mais à la première vue on devinait que les habitants qui allaient et venaient ne devaient pas être des hommes, je veux dire des hommes semblables à ceux de la terre. En effet, au lieu de marcher en posant alternativement les pieds l'un devant l'autre, comme le font les terriens civilisés ou sauvages, les habitants de Mars sautaient en avant, sur les deux pieds à la fois, et chaque saut remplaçait ainsi ce que, chez nous, l'on appelle un pas ou une enjambée. Les passants qui étaient pressés, au lieu de se détourner pour passer devant les gens qui sautillaient devant eux, leur sautaient par dessus la tête, retombaient en avant et continuaient leur chemin en sautillant d'une manière plus ou moins rapide. Ce qui me surprit le plus, ce fut de voir que les gens que l'on franchissait ainsi n'avaient pas l'air de se fâcher le moins du monde.

— Qui sont donc ces petits êtres qui sautent au lieu de marcher ? demandai-je au caporal, qui était venu se placer près de moi.

— Ce sont les habitants de Khaalkanor, me répondit-il.

— Qu'est-ce que vous appelez Khaalkanor ?

— C'est la ville que vous voyez, une des plus grandes de la planète Mars.

— Pourquoi ces êtres sautent-ils au lieu de marcher ?

— Parce qu'ils sont tous très-diligents et qu'ils trouvent que le saut avance bien plus que la marche ordinaire des hommes. Cependant, quoique le saut soit l'allure habituelle des mar-

siens, ils peuvent, quand cela leur plaît, marcher aussi comme les terriens.

— Je m'étonne que de si petits individus puissent faire des sauts aussi prodigieux que ceux que je viens de voir exécuter.

— Cela n'a pourtant rien d'étonnant. D'abord, ces animaux ne paraissent petits que parce que vous les voyez de loin ; leur taille n'est en réalité guère inférieure à la nôtre ; ensuite l'attraction, c'est-à-dire la pesanteur, est bien moins forte sur cette planète que sur la terre, et c'est précisément ce qui leur permet de faire des sauts d'une si grande amplitude. Car ces animaux n'étant pas doués d'une force musculaire supérieure à celle de l'homme, il est bien certain que s'ils se trouvaient transportés sur la terre, ils ne sauteraient pas mieux que les terriens.

— Si cette agilité est la conséquence de la faiblesse de l'attraction de Mars, les hommes qui habitent ce palais doivent pouvoir sauter avec autant de facilité que ces promeneurs que je vois là-bas.

— Il est vrai que nous pouvons sauter tout aussi bien qu'eux et même mieux ; mais nous ne prenons pas l'allure du saut, parce qu'elle est contraire à notre dignité.

— Que font-ils, les sauteurs de Khaalkanor ?

— Ils travaillent le bois, les métaux, les minéraux et certains produits du règne animal et du règne végétal ; en résumé, leur industrie est aussi complexe que celle des habitants les plus civilisés de la terre. Aussi ces animaux nous ont toujours été et nous sont toujours très-utiles : ce sont eux qui ont bâti et décoré ce palais, d'après les plans et les dessins qu'on

leur a donnés, et ce sont eux encore qui nous fournissent toutes les choses nécessaires à la vie.

— Pour pratiquer les arts industriels, il faut nécessairement que ces êtres puissent se communiquer leurs idées ; comment se les communiquent-ils ?

— Au moyen de la parole.

— Ah !... ils ont un langage ?

— Oui. Seulement c'est un langage simple qui ne peut guère exprimer les idées abstraites. Je suis sûr que si la philosophie scolastique, qui est basée sur des phrases et non sur des faits, n'avait eu à sa disposition qu'un langage semblable, elle n'aurait jamais troublé la cervelle d'un seul terrien.

— Si les marsiens ont un langage, pourquoi les appelez-vous des animaux ?

— Parce qu'ils n'ont pas une figure humaine. Quand vous pourrez les voir de près, vous verrez qu'ils tiennent à la fois du singe et de l'éléphant. Comme les singes, ils ont les bras très-longs, et, comme les éléphants, ils ont une trompe à la place du nez ; seulement la trompe des marsiens est petite et ne leur descend guère plus bas que le menton.

— Cette figure bizarre ne prouve pas que ce soient des animaux. Faut-il donc admettre que les hommes de toutes les planètes doivent être semblables aux hommes de la terre ?

— Ce n'est pas seulement parce que les marsiens ont de grands bras et une trompe à la place du nez que nous les considérons comme des animaux, c'est encore parce qu'ils n'ont pas le moindre sentiment de pudeur. Chez eux, les mâles comme les fe-

nelles vont absolument nus. Pourtant, je dois ajouter qu'ils portent des souliers pour se préserver les pieds des meurtrissures, et des chapeaux pour se garantir la tête des rayons du soleil. Les artisans portent des tabliers, mais pendant leur travail seulement ; lorsqu'ils sortent de chez eux, ils ne gardent que le chapeau et les souliers.

— Leurs mœurs sont-elles corrompues ?

— Oh ! bien au contraire ! L'impureté est tout à fait inconnue parmi eux. Ils sont d'une chasteté tellement rigoureuse qu'elle étonnerait même un derviche ou un fakir terrien.

Le mâle n'a jamais qu'une seule femelle, et n'en prend une deuxième que si la mort lui enlève la première. La femelle agit de la même façon.

S'il arrive qu'un mâle fasse la cour à une femelle qui a déjà un mâle, ce n'est que parce qu'il ignore que cette femelle a un mari. Mais alors, la femelle ne laisse jamais se prolonger la méprise du mâle [qui lui fait la cour : aux premières paroles d'amour, qu'elle entend, elle répond simplement : « J'ai un mâle, » et le poursuivant cesse aussitôt ses instances.]

La femelle nourrit toujours ses petits de son lait, à moins qu'elle ne soit malade ; dans ce cas, en attendant qu'elle soit guérie, ses voisines se chargent, chacune à leur tour, de la remplacer dans ses fonctions maternelles.

Une jeune femelle nubile n'est jamais forcée par ses parents à épouser un mâle qu'elle n'aime pas, car les unions n'ont jamais lieu que par le consentement et l'amour réciproque des conjoints.

En résumé, l'amour chez ces animaux n'a rien de commun

avec la cupidité et la lubricité, et n'a pas d'autre but que la propagation de l'espèce marsienne.

— Voilà des animaux qui, sous le rapport de la chasteté me semblent bien supérieurs aux terriens, même les plus civilisés. Mais, comme il n'y a rien de parfait, peut-être sont-ils cruels autant que chastes ?

— Ils sont tous, sans exception, d'un caractère doux et inoffensif. Il ne se commet jamais de meurtre parmi eux, et, comme ils ne sont jamais attaqués, ils n'ont pas même besoin de tuer pour se défendre.

Sont-ils enclins au vol ?

— Ils ne savent pas ce que c'est que le vol. Chez eux, chacun ne désire que ce qu'il peut payer par un équivalent quelconque.

En général, il ne se commet chez ces animaux ni crimes ni délits. Il ne s'élève entre eux que de rares contestations, qui se règlent par des arbitres dont les décisions sont toujours respectées.

— Ces animaux, qui pourraient servir de modèles aux hommes, ont-ils un gouvernement ?

— Oui... ils ont une drôle de manière de comprendre le pouvoir suprême. Croiriez-vous que chez ces étranges bipèdes c'est la volonté du plus grand nombre qui fait la loi ?

— Cela ne me paraît pas incroyable.

— Ils nomment tous leurs chefs à la majorité des voix, et le premier chef est toujours reconnu et respecté même par les individus qui n'ont pas voté pour lui. J'oubliais de dire que tous les mâles adultes ont droit de vote.

— Ah ! je connais cela.... sur la terre, ça se nomme le suffrage universel.... c'est une mode qui a pris naissance dans mon pays même, en France, et comme les modes de la France sont suivies dans tous les pays civilisés, il est probable que tôt ou tard le suffrage universel fera le tour du monde.

— Vous êtes donc Français, vous ?

— Je viens de vous le dire.... Et vous ?

— Moi, je suis Anglais, ou du moins je l'étais quand j'habitais la terre.

— Comment vous appelait-on, là-bas ?

— Edouard III.

— Ah ! vous êtes Edouard III, ex-roi d'Angleterre ? Eh bien ! je ne m'étonne plus que vous trouviez le suffrage universel étrange, vous qui étiez roi justement à l'époque la plus florissante de ce que l'on appelle (je ne sais pourquoi) le droit divin... Ah ! mon cher ! les choses ont bien changé depuis ce temps-là ! Aujourd'hui, le droit divin est si vieux... si vieux... qu'il ne peut plus se tenir debout.... je ne crois pas cependant qu'il meure bientôt, mais j'imagine qu'à force de vieillir il s'affaiblira de plus en plus, et qu'il finira par s'éteindre tout doucement.... comme une lampe qui manque d'huile.

— Et par quoi remplacera-t-on le droit divin ?

— Par le droit des peuples, qui est encore aujourd'hui dans l'enfance.... mais l'enfant deviendra grand.

Par le droit des peuples qui sera le sourire de Dieu, tandis que le droit prétendu divin n'a représenté jusqu'à présent que son froncement de sourcils.

Oui, à l'époque où le droit divin n'aura plus de raison d'être, le droit des peuples régnera sur tous les pays de la terre. Les terriens d'alors, au lieu d'être comme la plupart de ceux d'aujourd'hui, de grands enfants ignorants et capricieux comme les petits, seront véritablement des hommes suffisamment éclairés qui obéiront à la raison et non à la force brutale. A cette époque lointaine, la besogne des chefs de gouvernement n'aura rien de désagréable, car les mots de conspiration, de révolte et d'insurrection ne se trouveront plus que dans les anciens dictionnaires.

Mais avant que cela arrive il est probable que les planètes tourneront toutes plus d'une fois autour du soleil.

— Hélas ! dit Édouard III, chaque chose a son temps sur la terre. Nul ne peut résister à la marche du progrès : les hommes les plus grands et les plus puissants peuvent tout au plus diriger cette marche. C'est pourquoi, si je régnais sur la terre, à l'époque présente, je me garderais bien de combattre les idées nouvelles ; je suis, maintenant, trop expérimenté pour commettre une faute semblable. Je sais bien que les idées nouvelles contribuent à grossir le torrent du progrès, mais il n'appartient à aucune puissance humaine de supprimer ces innombrables ruisseaux qui sortent on ne sait de quelles sources. D'ailleurs, le torrent du progrès n'est pas si terrible qu'on veut bien le dire, car il n'engloutit jamais que les gens mal avisés qui cherchent à lui barrer le passage. Aussi, sachant cela, au lieu de chercher à arrêter le torrent, je tâcherais de le diriger le mieux possible, afin qu'il n'occasionne pas de ravages, et je crois que de cette manière j'obtiendrais sûrement l'approbation de la majorité de mes sujets.

— Ah ! ah ! voilà qui est parlé !.... surtout pour un ex-roi

d'Angleterre.... Eh bien, mon cher ! vous êtes plus avancé que je ne l'avais cru tout d'abord, et je vous en fais mon compliment.

— Vous pensiez donc que j'étais bien arriéré ?

— Mais.... parbleu ! sans doute !.... Qui est-ce qui aurait pu, à ma place, vous croire bien avancé, en vous entendant parler des habitants de Mars ? Vous les appelez des animaux, et cependant d'après ce que vous venez de m'en dire, ils valent, certes, infiniment mieux que les habitants de la terre.

— Oui, je reconnais que les marsiens valent mieux que les terriens ; mais, comment se résigner à donner le nom d'hommes à des gens qui ont une trompe à la place du nez et qui sautent au lieu de marcher..... Après la revue, quand le quartier sera déconsigné vous pourrez les voir de près, et alors vous aurez bien de la peine à leur donner le titre d'hommes.

— Caporal, la corvée est faite ! dit à Édouard III, Néron qui venait de descendre de la flèche. Je me retournai et je vis Borgia et Caligula qui descendaient les petits échelons plantés le long du mât. Lorsque Caligula fut en bas, il dit à son tour à Édouard :

— Caporal, regardez-moi cette boule, comme elle reluit au soleil ! et dites-moi si c'est astiqué proprement et surtout lestement !... Nous avons fait la besogne quasi rien qu'à nous deux, moi et Néron... Ce fainéant de Borgia n'a presque rien fait, tant il avait peur de tomber.... Pouvons-nous partir ?

— Oui, c'est bon ! partez tous les trois ! répondit Édouard III.

Lorsque les hommes de corvée furent partis, nous restâmes encore quelques instants sur la terrasse. En me promenant le long des quatre parapets, je vis successivement :

Du premier côté : la ville de Khaalkanor.

Du deuxième côté : la campagne couverte d'une végétation aussi riche que celle des tropiques terriens.

Du troisième côté ; le vaste parc où j'étais tombé le matin.

Du quatrième côté : une large rivière, dont les bords étaient parsemés de gigantesques palmiers, et qui semblait se perdre dans la ville après avoir traversé la campagne.

Enfin, je vis dans le lointain, de divers côtés de l'horizon, de belles chaînes de montagnes rougeâtres, qui ne me parurent pas être d'une grande élévation.

Je contemplais silencieusement ce magnifique panorama, lorsque le caporal anglais me dit :

— N'est-ce pas qu'il fait bon se promener dans un endroit élevé comme celui-ci ? Pour moi, il me semble que lorsque je m'éloigne du sol mon âme s'approche du ciel et s'élève infiniment plus que le corps. D'ailleurs il est prouvé que les idées que l'on a sur les montagnes sont différentes de celles que l'on peut avoir dans la plaine.

— Je suis de votre avis..... Il paraît aussi que vos compatriotes terriens, à ce sujet pensent comme vous, car ils sont très-avides d'ascensions ; presque toutes les hautes montagnes de la terre ont été gravies par des Anglais.

Étant sur la terre j'ai souvent regretté de n'avoir pu escalader le Kimborazo ou le pic de Ténériffe, mais aujourd'hui je ne le regrette plus ; car, lorsque je retournerai chez les terriens je pourrai dire aux plus célèbres grimpeurs : J'ai fait une ascen-

sion plus extraordinaire que toutes celles que vous pourrez faire plus tard !

— Vous devez donc retourner sur la terre ?

— Oui..... je puis même y retourner d'un instant à l'autre, car je ne suis ici qu'en esprit.

— Dans ce cas, dit Édouard III, il ne faut pas rester plus longtemps sur cette terrasse, car il y a beaucoup à voir chez nous. Hâtez-vous donc de profiter d'une occasion qui ne se représentera jamais pour vous.

— Descendons vite alors.

— Attendez ! avant de descendre il faut que je fasse flotter le grand drapeau, d'après l'ordre du sergent de garde.

— Où est donc ce drapeau ?

— Il est enroulé sur ce rouleau qui lui sert de hampe, et le rouleau peut lui-même tourner librement autour du mât auquel il est fixé. De loin, lorsque le drapeau est déployé, c'est le mât qui paraît être la hampe du drapeau ; en effet, il en est la hampe principale, et la boule qui est au sommet remplace la lance, l'aigle et les autres attributs dont les terriens ornent leurs enseignes.

— Que signifie cette boule d'or ?

— C'est le symbole de l'Être suprême, qui a pour attributs la perfection et l'infini. Or, cette boule symbolise la perfection, parce que de toutes les formes que l'esprit peut imaginer, il n'y en a point d'aussi parfaite que la forme de la sphère. Elle symbolise aussi l'infini, parce que la forme sphérique est la seule que l'on puisse supposer à l'univers qui de toutes parts est sans limites.

— C'est bien imaginé !

— Maintenant, voulez-vous m'aider à déployer le drapeau ?

— Je ne puis pas vous aider, puisque je ne suis ici qu'en esprit.

— Eh ! qu'importe ! ne savez-vous donc pas que l'esprit peut agir sur la matière. Essayez de m'aider, et vous verrez que je dis vrai.

— Que faut-il faire ?

— Il faut appuyer sur ce ressort du bout du doigt, pendant que je maintiens la hampe en état d'immobilité.

J'appuyai sur le ressort que m'indiquait Édouard, et aussitôt le drapeau gigantesque se déroula avec une grande rapidité et flotta au vent d'une manière majestueuse.

C'était un grand carré d'étoffe d'environ cent mètres de superficie. Le fond de ce drapeau était blanc parsemé d'étoiles d'or. Ce fond blanc, qui avait à peu près dix mètres de surface, était entouré, ou pour mieux dire encadré par une large bordure septicolore, formée par sept bandes, dont chacune représentait une des sept couleurs de l'arc-en-ciel. La bordure était elle-même encadrée par une bande noire, large comme l'une des bandes de couleur, et bordée par un petit filet d'or.

Le caporal Édouard tourna ensuite une petite manivelle placée au pied du mât et, au bout de quelques tours les échelons disposés le long du mât rentrèrent à l'intérieur, et la hampe mobile monta lentement le long du mât, qui était la hampe immobile du drapeau.

Lorsque la partie supérieure de la hampe mobile fut arrivée

près de la boule d'or, le caporal cessa de tourner et fixa la manivelle ; après quoi nous descendîmes sur la septième terrasse. Avant de prendre l'escalier par lequel on descendait sur la sixième, Édouard III me dit en me montrant le drapeau splendide qui flottait triomphalement dans les airs :

— Que dites-vous de notre étendard ?

— Il est magnifique, répondis-je. Mais il me paraîtrait plus beau encore si je connaissais la signification de ses couleurs.

— Je vais vous expliquer cela. Le carré blanc qui occupe le milieu du drapeau représente la lumière, c'est-à-dire la mère de toutes les couleurs. L'encadrement septicolore représente les sept couleurs prismatiques entourant leur mère. L'encadrement extérieur, c'est-à-dire la bande noire, représente les ténèbres extérieures, ou si l'on veut, la couleur de l'inconnu. Par le blanc, notre drapeau représente encore la science, c'est-à-dire la puissance ; par les sept couleurs les résultats de la puissance, et par le noir les mystères que la science rencontre de toutes parts à mesure qu'elle étend son domaine.

Le noir représente aussi les limites, ou plutôt ce que l'homme est porté à nommer les limites de l'univers. Le noir ! le noir mystérieux, c'est l'espace infini qui enveloppe dans tous les sens tous les astres créés.... l'espace effrayant et incommensurable qui se rit du télescope, qui met au désespoir les mathématiques, et qui même arrête dans sa course la plus puissante imagination !

D'après cela vous devinez que notre drapeau symbolise des attributs qui n'appartiennent qu'à l'Être suprême : la science

complète, c'est-à-dire l'omnipotence représentée par le blanc, et l'infini ou l'inconnu représenté par le noir extérieur.

Ainsi vous voyez que le noir de notre drapeau n'a rien de lugubre. En effet : on peut dire que le noir n'est pas autre chose que la couleur de l'inconnu, du mystère, de l'infini et par conséquent, pour l'homme, la couleur principale de l'Être suprême.

— Merveilleux étendard ! Il mériterait selon moi d'être adopté par les savants et les philosophes de tous les pays de la terre ; car il est vraiment le symbole de tout ce que l'on peut imaginer de plus beau, de plus vaste et de plus sublime !

— Si notre drapeau n'était adopté que par les savants et les philosophes, reprit Édouard, il ne servirait qu'à un bien petit nombre d'hommes. Mais je vais vous faire voir que, grâce aux attributs universels qu'il symbolise, il peut être adopté non seulement par les savants et les philosophes, mais aussi par tous les gens de bonne volonté, c'est-à-dire par les véritables amis de la lumière et du progrès.

D'abord la forme carrée de notre drapeau symbolise deux choses absolument nécessaires à toute réunion d'êtres raisonnables qui veulent vivre en bonne intelligence : l'ordre et la justice.

Le carré est le symbole de l'ordre parce que la surface carrée est celle qui se prête le mieux aux divisions et subdivisions, lesquelles facilitent l'ordre. Le carré symbolise la justice, parce qu'il peut toujours être divisé en un nombre pair de carrés et de triangles égaux entre eux, ce qui montre que la justice n'a de préférence pour personne.

Ensuite, de la forme passant à la couleur, nous voyons que ce drapeau est l'emblème des trois vertus qui rendront les hommes heureux quand elles régneront sur la terre : l'union, la fraternité et la liberté.

Le blanc est le symbole de l'union, parce qu'il peut être produit par l'union intime de toutes les couleurs.

Les sept couleurs prismatiques symbolisent la fraternité, parce qu'elles sont toutes filles de la lumière.

Enfin le noir symbolise la liberté sans limites, qui n'appartient et ne peut appartenir qu'à Dieu seul ; car, étant appliquée à l'homme, la liberté est forcément limitée par la fraternité, sur laquelle elle ne pourrait empiéter qu'en la faisant disparaître ; ce qui est parfaitement représenté par la bande noire qui encadre notre drapeau. En effet : il est facile de voir que l'on ne pourrait élargir cette bande à l'intérieur qu'en supprimant une ou plusieurs des sept couleurs, c'est-à-dire en anéantissant la fraternité, puisque la fraternité est symbolisée par les sept couleurs ; tandis qu'à l'extérieur cette bande noire pourrait être élargie indéfiniment par l'homme, mais ne pourrait être étendue à l'infini que par l'Être suprême.

— Quel admirable étendard ! jamais le pareil n'a encore flotté sur la terre. C'est le drapeau de la science, de la vertu et de la conciliation. Ce serait le drapeau de tous les terriens, s'ils en étaient dignes. Mais qui sait ? plus tard, lorsque les hommes seront devenus meilleurs, lorsque toutes les nations de la terre, s'entraïdant au lieu de se combattre, ne formeront plus qu'une immense confédération, peut-être, alors, ce drapeau sera-t-il adopté par tous les terriens, comme drapeau international et universel !

En attendant cette heureuse époque, quand je serai de retour sur la terre, je veux proposer votre drapeau comme signe de ralliement aux hommes de bonne volonté, de tout rang et de tout pays, c'est-à-dire à tous les hommes qui cherchent et désirent sincèrement le bonheur de l'humanité.



CHAPITRE VII

LA REVUE

Le caporal Français assiste comme spectateur à la revue du régiment des souverains. — Le plus beau des tambours-majors. — Beethoven et Mozart chef et sous-chef de musique du régiment. — Le défilé. — Le caporal Français voit passer devant lui des souverains de tous les temps et de tous les pays.

En descendant les étages de la tour de Baal, le caporal Edouard III m'apprit la destination des diverses parties du monument.

La tour de la base contenait le corps-de-garde, la chambre des piles, l'infirmerie et les salles de discipline.

La deuxième tour, c'est-à-dire le premier étage, contenait l'école régimentaire, divisée en plusieurs salles où se faisaient, les jours non fériés, des cours supérieurs sur toutes les branches des connaissances humaines.

La troisième tour renfermait la bibliothèque.

Dans la quatrième, la cinquième, la sixième et la septième tour se trouvaient divers musées.

Enfin la huitième tour servait à renfermer les instruments d'astronomie, et le dessus de cette tour, c'est-à-dire la terrasse du belvédère, servait d'observatoire. Le caporal m'apprit que lorsqu'on faisait des observations astronomiques, on abaissait le mât, au moyen d'une machine, afin de laisser la terrasse libre et faciliter ainsi la manœuvre des grands télescopes.

Lorsque nous fûmes descendus sur la deuxième terrasse, comme je manifestai l'intention de visiter la bibliothèque, Edouard me dit :

— Je ne puis vous accompagner, car il faut que je me rende au corps-de-garde, mais je vais parler à l'un des bibliothécaires que je connais particulièrement. Tenez ! le voici justement qui sort de la bibliothèque.

— Quel est le nom de ce caporal ? demandai-je à Edouard.

— C'est, me répondit-il, Constance II, fils de Constantin le Grand.

Les deux caporaux s'abordèrent, et après avoir échangé quelques mots en grec ils se mirent à parler français. Edouard dit à Constance que je voulais visiter la bibliothèque, et le pria de me servir de guide. Mais Constance qui, en sa qualité d'employé bibliothécaire, était dispensé d'assister à la revue, se disposait à y assister comme spectateur. Aussi, répondit-il qu'il voulait bien me faire visiter la bibliothèque, mais seulement après la revue.

Nous descendîmes tous les trois, et à peine étions-nous en bas de la tour de Baal, que le clairon sonna le rappel.

Quelques instants après, je vis de tous les côtés des soldats diversement costumés, qui traversaient la cour intérieure pour se rendre sur la place d'armes, ou cour extérieure.

Je me rendis sur la place d'armes, accompagné de Constance II, et, lorsque nous y fûmes arrivés, je vis tous les soldats du régiment qui venaient se placer en ligne de bataille devant la façade d'honneur du palais.

C'était un merveilleux spectacle ; un véritable musée mouvant. Je voyais de tous côtés des costumes étranges et des armures étincelantes. Mes regards rencontraient partout des cottes de mailles, des brassards, des jambards, des cuissards et des haumes, des armets, des casques grecs, romains, assyriens, sarrasins, turcs, francs, russes, suédois, allemands, etc., etc.

Lorsque tous les soldats furent sur les rangs, je remarquai dans le troisième bataillon deux compagnies dont les hommes n'avaient pas d'armures, mais seulement des boucliers de formes diverses ; c'était la compagnie mexicaine et la compagnie péruvienne. Une autre compagnie, toujours dans le troisième bataillon, avait un aspect des plus curieux. C'était la compagnie africaine, composée d'hommes de couleur, revêtus de costumes et d'armures fort bizarres. On voyait dans cette compagnie des faces blanches, basanées, olivâtres, couleur de bronze florentin, couleur de chocolat et d'autres tout à fait noires.

Le commandant du bataillon, Annibal, portait un casque et une cuirasse magnifiques. Il était monté sur un cheval caparaçonné d'or qu'il faisait caracolier devant le front du bataillon.

Charlemagne, le commandant du deuxième bataillon, monté sur un cheval tout bardé de fer, portait une cuirasse étincelante

et par-dessus un manteau rouge bordé d'un galon d'or. Il n'avait ni brassards ni jambards ; ses bras et ses jambes étaient couverts d'une armure souple, faite d'anneaux métalliques entrelacés, comme les cottes de mailles. Le casque du fameux empereur était d'une forme particulière et le cimier représentait une petite couronne impériale dorée.

Les chefs de compagnies venaient de passer une dernière inspection à leurs soldats et le colonel allait bientôt arriver, lorsque je vis Charlemagne s'approcher de la compagnie française et interroger le lieutenant, qui n'était autre que Pépin le Bref, d'après ce que me dit Constance. Je m'approchai à une distance respectueuse derrière les serre-files, et j'entendis Pépin répondre à Charlemagne : « Il n'est pas encore venu, mon commandant. » Le commandant s'éloigna et presque aussitôt je vis venir Louis XIV, le capitaine de la compagnie française.

Il était facile à reconnaître à son gracieux tricorne galonné d'or et bordé de légères plumes blanches, à son pourpoint de velours bleu également galonné d'or. Il avait l'air fier, ou pour mieux dire vaniteux et suffisant, et paraissait regarder ses soldats comme on regarde la boue. Je remarquai qu'il avait fort bonne mine et qu'il paraissait être dans la fleur de l'âge.

— Comment se fait-il que Louis XIV, qui est mort dans un âge avancé, ait ici l'apparence d'un jeune homme ? demandai-je à Constance.

— C'est, me répondit-il, parce que tous les militaires du régiment, tant qu'ils sont sur cette planète, ont tous pour leur peine, une apparence semblable à celle qu'ils avaient à la plus

belle époque de leur vie terrestre. Vous devez remarquer qu'il n'y a parmi nous ni enfants ni vieillards.

— C'est vrai, répondis-je. Tous les hommes que j'ai vus ici depuis ce matin m'ont tous paru être dans l'âge viril.

Charlemagne, qui venait de voir arriver Louis XIV, s'approcha et lui dit : « Capitaine, vous êtes en retard, vous garderez les arrêts pendant deux jours. »

La physionomie de Louis XIV s'assombrit subitement. Il se mordit les lèvres et répondit : « C'est bien, mon commandant. »

Le caporal d'infirmerie, Robert le Pieux, qui flânait comme nous derrière les serre-files nous dit à voix basse :

— Comprenez-vous combien il doit être pénible à un orgueilleux de la force de Louis XIV de se voir infliger les arrêts devant tous les soldats de sa compagnie ? Cela doit le fâcher d'autant plus qu'il sait bien que ses soldats rient intérieurement de voir punir leur capitaine.

— Aussi, dit Constance, cette punition paraît passablement l'humilier. Tenez ! regardez-le maintenant, on ne dirait pas qu'il vient d'attraper deux jours d'arrêts, on dirait plutôt qu'il vient de recevoir deux soufflets.

— Où est le bon temps, reprit Robert, où Louis XIV pouvait dire : « L'Etat, c'est moi ! »

— Hélas ! répondit Constance, les siècles se suivent mais ne se ressemblent pas !

— Surtout quand on change de planète, répondit Robert.

Comme Constance allait répliquer, les tambours du premier

bataillon battirent aux champs et la batterie fut répétée par les tambours des deux autres bataillons ; puis, lorsque la batterie eut cessé, la musique commença aussitôt à jouer un air militaire.

— Voici le colonel, dit Constance.

— Pourquoi bat-on aux champs à l'arrivée du colonel ? demandai-je aux deux caporaux. Chez nous, sur la terre, dis-je, on ne bat aux champs que pour les maréchaux, les princes, les rois et les empereurs.

— C'est, me répondit Robert, probablement parce que le grade de colonel de notre régiment mérite autant d'honneurs que le grade de roi ou d'empereur sur la terre.

Alexandre descendit de cheval, pour passer la revue, et le lieutenant-colonel, ainsi que les trois commandants, en firent autant.

Le silence n'était interrompu de temps à autre que par le commandement de : « Portez armes ! » fait par les chefs de compagnies, à mesure que le colonel arrivait près de chacun d'eux, lorsque les musiciens, qui étaient venus se placer en cercle derrière le centre du régiment, se mirent à exécuter un air fort peu militaire, mais en revanche, délicieux au-delà de toute expression.

Cette musique, qui me parut supérieure à celle des meilleurs opéras que j'avais entendus sur la terre, cette musique me plongeait dans l'extase et le ravissement. Il me semblait en l'écoutant que la volupté me pénétrait dans les veines par les conduits auditifs. Tout terrien, à ma place, eût éprouvé la même impression, à moins que d'être un de ces malheureux qui ont l'ap-

pareil de l'ouïe tellement détraqué ou mal conformé, qu'ils ne peuvent admirer, en fait de musique instrumentale, que le son des cymbales, de la grosse-caisse et des tambours.

— Quelle musique ! et quels musiciens ! dis-je avec admiration, lorsque l'air fut achevé.

— Vous ne pourriez faire autrement que d'admirer notre corps de musique, dit Constance, car il est composé des plus grandes célébrités musicales qui aient paru sur la terre. Ainsi, notre chef de musique n'est autre que le fameux Beethoven ; le sous-chef se nomme simplement Mozart. Vous savez sans doute que ces deux noms peuvent se passer d'éloges. Les autres musiciens, divisés par classes, se nomment Gluck, Piccini, Rameau, Weber, Haydn, Bellini..... Il est inutile de vous les nommer tous, il suffit que vous sachiez que notre musique est formée de tous les plus célèbres musiciens compositeurs de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, arrivés ici après leur mort terrestre.

Ce sont tous des hommes d'un talent immense, et, cependant, nous aimerions mieux qu'ils aillent n'importe où que de les voir habiter ce palais.

— Pourquoi cela ? dis-je.

— Parce qu'ils ne sont ici que pour augmenter nos souffrances.

— Je ne comprends pas qu'une bonne musique puisse augmenter les maux que vous endurez ; je comprendrais plutôt le contraire.

— Je vais essayer de vous faire comprendre. Nous avons ici les mêmes passions que nous avons sur la terre, avec cette

différence que nous ne pouvons pas les satisfaire. Ceux d'entre nous qui sont tourmentés du désir de guerroyer et de courir les aventures sont forcés de rester ici pendant des siècles, à faire d'innocentes manœuvres, attendu que notre régiment ne change jamais de garnison. Ils subissent le supplice des hommes d'action condamnés au repos et à l'immobilité. D'après cela il vous est facile de comprendre que la musique guerrière, en redoublant leurs sensations, doit aussi redoubler leurs peines. Quant à ceux qui vivaient sur la terre dans le luxe et la mollesse, c'est bien pis encore. Ils se voient constamment entourés d'un luxe dérisoire qui ne sert qu'à leur donner de l'ennui et des désagréments de toutes sortes. Ils sont constamment à portée d'admirer des beautés fort séduisantes ; mais comme certains employés des harems musulmans, ils ne sont capables que d'admiration. Aussi, pour ces ex-voluptueux, un morceau de musique comme celui que nous venons d'entendre, n'est pas autre chose qu'un supplice extrêmement raffiné.

— François I^{er} et Charles V m'ont déjà appris que les habitants de ce palais ne sont réunis en un régiment que pour expier le mal qu'ils ont commis sur la terre. Cela peut bien s'admettre s'il s'agit des soldats de tout grade et des cantinières ; mais s'il s'agit des musiciens cela me paraît injuste. Car ces virtuoses n'ont pas dû certainement faire beaucoup de mal dans leur vie terrestre. Cependant, vivant parmi vous, de la même vie que vous, ils doivent souffrir comme vous. Je vous le répète, cela me paraît tout à fait injuste.

— Ce n'est pas le genre de vie que nous menons ici qui nous fait souffrir, c'est le souvenir de notre passé et aussi nos passions terrestres, jusqu'à ce que nous les ayons vaincues.

Quant aux musiciens ils ne sont pas malheureux. Ils sont ici pour nous faire souffrir, mais ils ne souffrent pas eux-mêmes, ou du moins s'ils souffrent, leurs peines ne sont pas comparables aux nôtres.

— Attention ! dit Robert, le colonel va passer devant le troisième bataillon.

En effet, dans l'intervalle du deuxième et du troisième bataillon je vis passer le colonel et son état-major. Alexandre était vêtu d'une tunique blanche antique, descendant à peu près jusqu'aux genoux. Sa cuirasse dorée était bouclée par dessus sa tunique et ne couvrait que le buste. Un manteau blanc, bordé d'un galon d'or couvrait ses épaules et descendait un peu plus bas que la tunique. Il était chaussé de demi-bottes en cuir rouge, garnies d'éperons d'or. Son casque doré, orné d'une belle plume blanche, étincelait aux rayons du soleil.

Le lieutenant-colonel, Jules César, portait un grand manteau blanc bordé de rouge. Je n'eus par le temps d'examiner les détails de son costume. Je remarquai seulement que l'ex-conquérant, au lieu de casque, avait sur la tête une couronne à feuilles d'or. Cependant, lorsqu'il passa quelques minutes après devant les serre-files, je vis qu'il portait, comme Alexandre, une tunique de laine blanche bordée de noir, sur laquelle était bouclée la cuirasse. Seulement la cuirasse de César était argentée au lieu d'être dorée comme celle du colonel.

Lorsque l'état-major eut passé devant les serre-files, le colonel et les autres officiers supérieurs montèrent à cheval. Alors le lieutenant-colonel fit plusieurs commandements militaires, et après plusieurs mouvements successifs, le régiment se trouva

disposé vers la gauche de la place en colonne serrée en masse par pelotons, la première compagnie, c'est-à-dire le premier peloton du premier bataillon en tête de la colonne.

Ensuite les sapeurs, les tambours et la musique allèrent se placer en tête de la colonne à leurs places respectives.

Lorsque tout fut ainsi disposé pour le défilé, Alexandre vint se placer, avec son état-major, à une certaine distance en face du portail central de la façade d'honneur et donna le signal de la marche. Les tambours battirent et le défilé commença.

Je vis d'abord s'avancer le caporal sapeur à la tête de son peloton barbu. Ces sapeurs portaient l'uniforme français. Leurs barbes étaient magnifiques.

— Voici le plus beau peloton de sapeurs que j'aie vu dans ma vie, dis-je à mes deux compagnons.

— Je le crois bien ! me répondit Constance. Vous n'avez sûrement jamais vu des sapeurs aussi distingués que les nôtres : ce sont tous d'anciens rois de Perse ou d'Assyrie.

— Quel est le nom de votre caporal-sapeur ?

— C'est Sardanapale, le dernier roi du premier empire d'Assyrie. C'est ce même Sardanapale, qui se sentant incapable de réprimer la révolte de ses principaux officiers se fit brûler dans son palais avec ses femmes et ses trésors.

— Oh ! m'écriai-je tout à coup en apercevant le tambour-major.... quel splendide tambour-major !.... quel supermirifique tambour-major !.... Jamais l'armée française n'en a possédé un pareil ! Quelle taille gigantesque !... Où diable le colonel a-t-il pu trouver un si beau tambour-major ?

— Notre tambour-major, dit Constance, est venu ici comme tous les autres terriens. C'est un des plus anciens soldats du régiment. Le colonel n'a donc eu aucune peine à se le procurer.

— Ce colosse est-il un ancien monarque ?

— Oui, répondit Constance. C'est même le plus grand roi qui ait régné sur la terre. Je veux dire grand de taille et non d'esprit.

— Comment se nomme-t-il ?

— C'est Og, ex-roi ou roitelet de Bazan. Vous devez le connaître de réputation. si vous avez lu le Deutéronome.

— Oui, je l'ai lu. Mais d'après l'auteur de ce livre, les Israélites ne virent jamais Og, ils ne virent que son lit seulement. J'ai bien plus de chance que les Israélites, ils ne purent admirer que le lit du géant, moi je puis admirer le géant même. A propos : quelle est sa taille ?

— Og a neuf pieds, sans son bonnet. Mais tel que vous le voyez, avec son grand bonnet à poil et à plume, il a onze pieds et demi.

— Onze pieds et demi ! c'est-à-dire près de quatre mètres !

— Cette mesure est prise, bien entendu, de la semelle de ses bottes à l'extrémité du plumet qui orne son bonnet à poil.

Admirez, continua Constance, admirez aussi sa tunique de fantaisie, richement chamarrée, son large pantalon rouge à bandes d'or, sa barbe taillée en fer de lance, qui a près de trois pieds de long, et sa moustache sans pareille, qui a plus de deux pieds d'envergure. Voyez aussi comme il porte la canne avec grâce et élégance ; cette canne a près de sept pieds de longueur.

Eh bien ! cet homme à la belle prestance, ce géant qui marche fièrement en avant de ses tambours, vous pourriez peut-être le croire heureux en voyant son air vainqueur, et vous vous tromperiez grandement.

— Ma foi ! je pourrais bien le croire heureux, car il a l'air d'être fort satisfait de lui-même.

— Cependant, il n'en est rien. Un regret amer ronge son âme...

— Quel est le motif de ce regret ?

— Voici le sujet du chagrin de notre tambour-major : il voudrait avoir juste douze pieds... avec son bonnet, et, comme je viens de vous le dire, il n'en a que onze et demi. C'est ce demi-pied qui lui manque qui fait le désespoir et le tourment de sa vie...

— Pauvre tambour-major ! dis-je. Malheureux tambour-major !... Il est bien à plaindre !... Il me semble cependant que s'il était un peu ingénieux, il pourrait faire cesser son tourment.

— De quelle manière ?

— En allongeant son plumet d'un demi-pied, après avoir demandé l'autorisation du colonel.

— Il l'a demandée, cette autorisation ! il l'a demandée, non pas une seule fois, mais cent fois !... deux cents fois peut-être !.. Malheureusement, le colonel, qui est inflexible, l'a toujours refusée. Pour motiver son refus, il dit que son tambour-major est parfait tel qu'il est... et qu'un plumet disproportionné ne pourrait que le rendre ridicule et nuire à son bon air et à sa belle prestance.

— Votre colonel n'a peut-être pas tort.

— Il doit avoir raison ; car, quoique Macédonien de naissance, Alexandre est Grec par le bon goût, et, par conséquent, grand amateur de belles et bonnes proportions en toutes choses.

— Alors, votre tambour-major devrait se soumettre au bon goût du colonel et ne pas se tourmenter l'esprit pour un bout de plumet.

— Ah ! combien y a-t-il de gens sur la terre qui ne sont pas plus sensés que notre tambour-major !... Combien y a-t-il de gens qui semblent avoir tout ce qu'il faut pour être heureux, et qui cependant sont malheureux parce que leur esprit est constamment torturé par des vétilles !

Ici notre conversation fut interrompue par le bruit croissant de la musique qui jouait un air de défilé accompagné par les tambours. Je remarquai que lorsque les musiciens eurent passé devant le colonel, ils vinrent se placer près de son état-major et continuèrent à jouer de pied ferme jusqu'à la fin du défilé.

A la tête du premier bataillon se trouvait le lieutenant-colonel, Jules César, qui conduisait la marche. Il était monté sur un magnifique cheval noir. Je remarquai alors que celui du colonel était entièrement blanc. Le commandant du premier bataillon, Sésostris, monté sur un énorme cheval gris, marchait à côté de César, mais en maintenant toujours son cheval un peu en arrière de celui du lieutenant-colonel.

Ce Sésostris, que je voyais pour la première fois, me parut être d'une taille colossale ; il me semblait qu'étant à pied, il aurait été aussi grand que César à cheval. Le costume de l'ex-roi d'Egypte se composait d'une tunique antique, à bandes blan-

ches et rouges, de grandes bottes en cuir rouge avec talons et éperons dorés, et d'un casque d'airain ayant la forme d'une sorte de mître basse, ornée de deux ailes d'or.

Lorsque César passa devant le colonel, il le salua en abaissant son épée.

Il m'aurait fallu la rapidité de coup d'œil d'un génie céleste pour voir convenablement les pelotons qui défilaient devant mes yeux ; car, lorsque mon attention était attirée par le costume plus ou moins curieux d'un capitaine, la compagnie qu'il commandait passait avant que j'eusse le temps d'examiner les hommes et mes regards se portaient forcément sur le peloton suivant.

Constance me désignait les compagnies qui défilaient successivement devant nous.

La première, en tête du premier bataillon, était la compagnie indienne, que j'eus à peine le temps d'examiner.

La deuxième à la suite était la compagnie égyptienne, que je ne vis guère mieux.

La troisième était la compagnie assyrienne, commandée par Nabuchodonosor, qui portait une tunique de pourpre sur laquelle était bouclée une cuirasse d'airain, et avait la tête couverte d'un casque de forme particulière.

La quatrième, commandée par Darius fils d'Histaph, était la compagnie persane. Darius portait aussi une tunique de pourpre. Son casque ressemblait presque à une mître, et sa cuirasse était ornée sur le devant d'un beau soleil d'or.

La cinquième était la compagnie scythe. C'était la seule com-

pagnie du régiment qui eût l'air pauvre. Les hommes portaient des cuirasses de cuir et d'osier tressé. Ils avaient presque tous des manteaux blancs en étoffe de laine, sans ornements. Leur capitaine, un grand gaillard de plus de six pieds, était plus richement vêtu. Il portait un grand manteau de fourrure grise bordé d'hermine d'une blancheur éclatante. Il était coiffé d'un bonnet conique de belle fourrure blanche tachetée de noir. Le bas du bonnet, qui se relevait tout le tour, était doublé d'hermine et formait une sorte de bourrelet autour de la tête.

La sixième compagnie portait le nom de compagnie hébraïque ; mais Constance me dit que les soldats du régiment la désignaient le plus souvent par le nom de syrienne, parce qu'en effet elle se composait non-seulement des roitelets juifs qui avaient régné sur une partie de la Syrie, mais encore des autres roitelets syriens et même phéniciens. Constance m'apprit que les diverses langues des roitelets de cette compagnie avaient beaucoup de rapport entre elles ; que les religions qu'ils professaient sur la terre se ressemblaient plus encore que les langues, et que c'était pour ces motifs qu'on avait mis tous ces rois dans la même compagnie. Et si le colonel avait bien voulu donner à cette compagnie le nom d'hébraïque au lieu de syrienne, ce n'était qu'en l'honneur de l'énorme influence exercée sur une bonne partie du genre humain par la religion transformée du petit peuple juif.

La compagnie suivante portait le nom de compagnie grecque. Constance m'apprit qu'elle n'était pas exclusivement composée de roitelets ou de chefs grecs, mais qu'il s'y trouvait aussi un certain nombre de rois de Thrace et de Macédoine. Les Juifs, me dit mon compagnon, eurent une grande influence sur la re-

ligion des peuples de l'Europe, mais les Grecs eurent une influence non moins grande sur la civilisation de ces mêmes peuples ; c'est pour cela que le colonel a donné le nom de grecque à une compagnie qui compte beaucoup de rois thraces et macédoniens.

La dernière compagnie du premier bataillon était la compagnie romaine, commandée par Auguste César. Dans cette compagnie se trouvaient aussi incorporés des chefs des petits Etats de l'Italie antique.

Les costumes des soldats de ces trois derniers pelotons étaient si variés que je ne pus en garder une impression générale. Cependant je remarquai, d'après l'avertissement de Constance, que les soldats syriens et phéniciens de la compagnie hébraïque portaient des casques et des cuirasses, mais que les hébreux ou israélites n'en portaient pas. Le costume de ces derniers était à peu près semblable à celui que portent aujourd'hui les chefs de tribus des Arabes nomades généralement connus sous le nom de bédouins.

A la tête du deuxième bataillon, commandé par Charlemagne, venait la compagnie française, ou plutôt gallo-française, commandée par Louis XIV. Le lieutenant de la compagnie, Pépin le Bref, et le sous-lieutenant, Vercingétorix, suivaient le peloton en serre-files. Le sergent Charles Martel était guide de droite du peloton, et le sergent Brennus (Brenn) guide de gauche.

Après la compagnie française venait la compagnie anglaise, commandée par Henri VIII ; puis la compagnie allemande, commandée par Rodolphe I^{er}. Constance me fit remarquer, parmi les serre-files, le sous-lieutenant de cette dernière compagnie. Ce sous-lieutenant n'était autre que le fameux Frédéric II, ex-

roi de Prusse, cet homme sans amis, qui cependant fut presque l'ami de Voltaire.

Ensuite, je vis la compagnie russe ou slave, commandée par Pierre le Grand.

A la suite de cette compagnie marchait la garde du drapeau, que Constance me désigna sous le nom de peloton sacré. Le peloton sacré se composait du sous-lieutenant porte-drapeau, de huit sergents, de vingt-quatre caporaux et de quelques simples soldats tirés des différentes compagnies. Le drapeau, sauf la grandeur, était semblable à celui qui flottait au sommet de la tour de Baal.

Je demandai à Constance pourquoi la garde du drapeau ne faisait pas partie d'un peloton, comme cela se voit dans les manœuvres des troupes françaises. Il me répondit que le colonel voulait que le peloton sacré marchât seul parce que le drapeau, appartenant à tout le régiment, ne devait pas honorer une compagnie plutôt qu'une autre.

Lorsque le peloton sacré passa devant le colonel et son état-major, Alexandre salua en abaissant son épée qu'il mit ensuite dans le fourreau.

— Quand le drapeau de la paix passe, l'épée salue et rentre dans le fourreau, dit Constance.

A la suite du peloton sacré, je vis défilier successivement :

La compagnie scandinave, commandée par l'austère Charles XII ; cette compagnie était composée de Danois, de Suédois et de Norvégiens.

Ensuite, la compagnie hispano-portugaise, commandée par Ferdinand le Catholique.

Puis la compagnie italienne, commandée par Laurent le Magnifique.

Et, enfin la compagnie grecque moderne, appelée aussi compagnie byzantine. Cette compagnie, la dernière du bataillon, était commandée par Constantin le Grand.

Le troisième bataillon, qui défila ensuite, était composé d'éléments fort hétérogènes. J'y remarquai des hommes de toutes les races et de toutes les couleurs.

La compagnie chinoise, qui marchait en tête du bataillon, était conduite par Yao, ancien empereur de Chine. Les hommes de cette compagnie étaient vêtus de costumes fort riches et surtout très-bizarres. Plusieurs soldats de ce peloton portaient sur la poitrine une sorte d'écusson d'étoffe jaune, au milieu duquel était brodé un dragon noir, ou bien un autre animal fabuleux.

Après la compagnie chinoise venait la compagnie mongole, commandée par le fameux Gengis-Khan. Ce capitaine, dont la physionomie avait un air des plus féroces, portait un large pantalon de laine blanc, dont le bas disparaissait dans des bottes de cuir rouge très-courtes ; une cote de laine blanche descendant à peu près jusqu'aux genoux ; une sorte de cuirasse faite de lames de fer entrecroisées, puis par-dessus, un grand manteau noir bordé de fourrure blanche. Sa coiffure était un bonnet conique à bourrelet. Le cône de ce bonnet était courbé en arrière ; il était en fourrure grise. Le bourrelet était en fourrure blanche.

Je vis défilé ensuite :

La compagnie turque, commandée par Soliman II.

La compagnie arabe, commandée par Haroun-al-Raschid, vêtu d'un très-riche costume.

La compagnie numido-carthaginoise, commandée par Amilcar Barca.

La compagnie mexicaine, composée de rois et de caciques de l'Amérique centrale.

La compagnie péruvienne, commandée par Manco-Capac.

Enfin, le défilé se termina par la compagnie africaine, qui fermait la marche.

— Quel beau régiment ! dis-je à Constance. Quel magnifique spectacle que le défilé d'un régiment composé de chefs, de dictateurs, de rois ou d'empereurs de tous les temps et de tous les pays de la terre !

— Vous n'avez pas vu le régiment au complet, me dit Constance. Il y manque la compagnie hors-rang, qui n'assiste presque jamais aux revues.

— Cette compagnie est-elle composée aussi de souverains ?

— Oui, d'après le sens que nous donnons au mot souverain ; d'après le sens que les terriens lui donnent, non.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre. Notre compagnie hors-rang se compose d'un certain nombre d'ex-présidents ou d'ex-dictateurs des républiques de l'Amérique septentrionale et méridionale. Il s'y trouve aussi quelques vice-rois.

— Là-bas sur la terre, les hommes d'une compagnie hors-

rang sont tailleurs ou cordonniers : est-ce que par hasard les présidents et les vice-rois qui composent votre compagnie supplémentaire seraient obligés d'exercer ici ces deux professions ?

— Oh ! notre compagnie hors-rang est bien supérieure aux compagnies terriennes du même nom. Nos hommes ne connaissent pas seulement les deux professions les plus utiles, après celles d'agriculteur et de fabricant d'étoffes, ils sont encore capables d'exercer toutes les professions imaginables, excepté cependant les professions artistiques, pour lesquelles ils ont peu d'aptitude. Quelquefois ils travaillent dans les ateliers du palais ; mais, le plus souvent, ils ne font que surveiller les travaux divers que font pour nous les hommes à trompe, qui ont plus d'adresse mais moins d'intelligence que les hommes originaires de la terre.

— Qui appelez-vous les hommes à trompe ?

— Ce sont les indigènes de Mars ; nous les appelons ainsi parce qu'ils ont une trompe à la place du nez.

— Ah ! oui, je sais.... Edouard III m'en a déjà parlé.

— Ces hommes à trompe étant d'une adresse bien supérieure à celle de l'homme, on les emploie comme ouvriers ou comme manœuvres dans les travaux multiples du régiment, et, en général, dans tous les travaux nécessaires à l'entretien et à l'embellissement du vaste palais qu'il habite. Quand il s'agit d'un travail artistique, les hommes à trompe sont surveillés par un artiste amateur de telle ou telle compagnie ; quand il s'agit de travaux ordinaires, ils sont dirigés par les hommes de la compagnie hors rang, qui deviennent alors maîtres-ouvriers.

Ainsi, notre compagnie hors rang vaut et remplace : une com.

pagnie hors rang ordinaire, une compagnie du génie et une compagnie d'administration.

— Tout est bien organisé chez vous. Seulement, je vous demanderai pourquoi vous n'employez pas les hommes à trompe pour faire toutes les corvées de propreté du quartier.

— Dans notre régiment, les corvées de propreté sont considérées comme une punition. C'est pour cela que le colonel ne veut pas que l'on fasse faire ces corvées par les hommes à trompe.

Lorsque le défilé fut terminé, les sapeurs, les tambours et les clairons se retirèrent dans leurs chambres. Presque aussitôt, des trompettes à cheval sonnèrent le boute-selle, et, quelques instants après, les soldats que je venais de voir défiler revenaient sur la place d'armes se former en ligne de bataille. Seulement cette fois tout le monde était à cheval.

Je fus de nouveau témoin d'un spectacle aussi imposant que magnifique. Les chevaux étaient empanachés, bardés de fer ou caparaçonnés d'or. Pendant quelques instants, je fus ébloui par tant de richesse. Il me semblait que je n'avais devant les yeux qu'un fouillis d'épées, de lances, de masses d'armes, de cuirasses, de cottes de mailles, de plumes, de panaches, etc., etc. Les costumes et les armes étaient bien les mêmes que j'avais déjà vus, mais ils avaient une apparence bien plus belle depuis que les hommes étaient montés à cheval. Je remarquai aussi que les soldats qui, étant à pied, avaient pour la plupart une figure assez humble, relevaient tous fièrement la tête depuis qu'ils étaient à cheval ; on eût dit qu'ils se croyaient revenus à la royauté.

Lorsque le régiment fut disposé d'une manière convenable, le colonel, monté sur son cheval blanc, passa rapidement devant la ligne de bataille. Pendant ce temps, les musiciens, disposés en cercle, jouèrent un morceau d'opéra et se retirèrent ensuite, lorsque le colonel fit masser le régiment d'un côté de la place pour le défilé. Ce défilé eut lieu par peloton. A la tête de chaque escadron, les trompettes sonnaient la marche.

Lorsque le dernier peloton eut passé devant le colonel et quitté la place, Alexandre et les officiers de son état-major descendirent de cheval, abandonnèrent leurs chevaux à leurs brosseurs et rentrèrent au palais.

Les brosseurs emmenèrent les chevaux de leurs officiers à l'écurie, et je me trouvai seul sur la place avec Constance.

C'est alors que mon attention se porta sur la façade d'honneur ; cette façade était bien plus belle que la façade opposée que j'avais vue le matin à mon arrivée sur la planète. Vu de l'endroit où je me trouvais avec Constance, le palais avait un aspect à la fois grandiose, imposant, gracieux et splendide. Grandiose par son ensemble, imposant par les énormes colonnes égyptiennes qui formaient pour ainsi dire sa base, gracieux par les colonnes corinthiennes du premier étage, si belles de proportions que l'on ne s'apercevait pas d'abord de leur grandeur énorme, splendide par la couleur des matériaux et aussi par l'incroyable profusion de colonnettes et de sculptures qui ornaient l'étage supérieur. Les coupoles dorées qui couronnaient cette admirable architecture achevaient de donner un air de richesse incomparable à ce monument polychrome, le plus beau sans doute qui ait jamais été offert à l'admiration d'un mortel.

Les trois autres côtés de la vaste place où nous nous promenions semblaient fermés par les murailles babyloniennes qui servaient d'enceinte au palais et à ses dépendances. En face du centre de la façade d'honneur, une porte monumentale s'ouvrait dans le mur d'enceinte. C'était l'entrée principale du quartier. Cette porte immense me parut avoir au moins les dimensions de l'arc-de-triomphe de l'Etoile à Paris. Elle était décorée dans le goût babylonien, c'est-à-dire avec de grandes figures d'animaux peintes sur les murs. Un corps de garde était établi sur l'un des côtés de cette arche grandiose, à l'extérieur de laquelle se trouvaient deux énormes lions ailés en bronze qui semblaient garder l'entrée de la caserne. A droite et à gauche de cette entrée monumentale, la muraille d'enceinte se continuait à peu près à la même hauteur.

Lorsque j'eus bien admiré ces merveilles, Constance me dit :

— Maintenant, si vous voulez visiter la bibliothèque, je suis à votre disposition.

— Allons visiter la bibliothèque, répondis-je, puisque vous voulez bien m'y accompagner. Mais auparavant, ne pourrions-nous pas sortir pour aller voir un peu la ville et les hommes à trompe? J'en aperçois justement là-bas dans la grande avenue.

— C'est impossible, me répondit Constance, le quartier est encore consigné. D'ailleurs la ville n'est pas aussi curieuse que vous pourriez le croire. Quant aux hommes à trompe, tout à l'heure, quand le quartier sera déconsigné, vous pourrez voir ceux qui viennent journellement à la caserne.

CHAPITRE VIII

A LA BIBLIOTHÈQUE

Le caporal Français accompagné de Constance II visite la bibliothèque du régiment des Souverains. — Le bibliothécaire, Ptolémée Philadelphie, lui donne de curieux détails sur la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. — Antiquité de l'Égypte. — Histoire des Pharaons pasteurs. — Changement de conversation. — L'univers des athées et l'univers des déistes spiritualistes.

La bibliothèque, qui occupait le deuxième étage de la tour de Baal, se composait de quatre immenses salles rectangulaires, dont chacune se trouvait sur un des quatre côtés de la troisième tour. Ces quatre salles étaient éclairées par des ciels-ouverts et par de grandes lentilles de cristal. Chaque salle était voûtée, et la voûte peinte en blanc, et ornée de distance en distance de filets rouges et or. Les moulures circulaires qui encadraient les ciels-ouverts étaient dorées et se détachaient sur le fond blanc de la voûte comme autant de couronnes d'or.

Dans chaque salle les livres étaient enfermés dans d'im-

menses vitrines qui couvraient les murs jusqu'à la hauteur de la courbure de la voûte. Ces vitrines étaient d'un beau bois violet brun et garnies de grandes glaces sans tain, encadrées dans des moulures de métal doré. A demi hauteur du mur se trouvait un balcon doré très-élégant. Au-dessus de cette galerie se trouvait une deuxième rangée de vitrines, semblables à celles de la rangée inférieure.

Chacune des quatre salles formait une des divisions de la bibliothèque et se trouvait en communication avec une salle contiguë et parallèle. Le chambranle de chaque porte de communication était doré, et la porte matelassée de cuir rouge façonné, fixé avec une bordure de clous d'or.

Ces salles de lecture, ne pouvant recevoir la lumière du jour, étaient éclairées par la lumière électrique distribuée par des lustres dorés, suspendus à la voûte de distance en distance. Ces lustres portaient à l'extrémité de leurs branches des globes en émail, de différentes couleurs, qui servaient à tamiser, pour ainsi dire, les rayons de la lumière électrique. Grâce à cette disposition le foyer lumineux qui se trouvait au centre de chaque globe, au lieu d'éblouir la vue, répandait au dehors une lumière douce et uniforme.

Les murs étaient recouverts d'une boiserie sculptée, d'un bois brun très-poli et très-brillant. La voûte était peinte en blanc relevé par des ornements rouges et or.

L'ameublement se composait de longues tables d'ébène, recouvertes de cuir rouge, et semblables à celles que j'avais vues le matin chez François I^{er}; puis de chaises d'ébène recouvertes de cuir rouge façonné, et d'un bureau de bois violet placé à l'ex-

trémité de la salle. C'était le bureau des bibliothécaires. A côté se trouvait un grand casier d'ébène sculpté contenant un certain nombre de volumes de format in-folio, richement reliés. C'était le catalogue des livres que renfermait la salle adjacente.

De distance en distance, de fort belles cartes géographiques étaient appendues aux murs ; chacune occupait le milieu d'un des panneaux de la boiserie. Les unes représentaient les différentes parties de la terre, les autres, diverses régions de la planète Mars ou Sorai-Kanor.

Outre cet ameublement, qui était répété dans les quatre salles de lecture, il y avait dans la première un globe terrestre, d'une grosseur énorme ; dans la seconde, un globe représentant la planète Mars ; dans la troisième, une grande sphère armillaire, et dans la quatrième un globe stellaire d'environ sept mètres de hauteur. Constance m'apprit que lorsqu'un visiteur voulait étudier les constellations il pénétrait dans l'intérieur du globe par une porte invisible, et dont le bibliothécaire en chef avait la clé. Une fois à l'intérieur, le visiteur se trouvait dans l'obscurité, mais autour de lui, dans tous les sens, il voyait les constellations du ciel et les étoiles qui les composent représentées par de petits points lumineux. Ces points lumineux étaient produits par de petits trous, de divers diamètres, percés dans le globe et semblables à des trous d'épingle. La lumière électrique inondant le globe de toutes parts, passait nécessairement à travers les petits trous, et donnait ainsi l'illusion d'un univers étoilé au spectateur placé à l'intérieur de cette sphère céleste d'un nouveau genre.

— Cela est très-ingénieux, dis-je à Constance, mais ce n'est pas précisément nouveau pour moi ; car, étant sur la terre, j'ai

entendu parler de quelque chose d'analogue.... Je ne sais plus où, ni par qui, mais enfin je suis sûr d'avoir entendu parler d'une machine astronomique destinée à l'étude artificielle des constellations. Si je m'en souviens bien, il s'agissait d'un projet, non pas de sphère, mais d'hémisphère en carton percé de petits trous recevant la lumière du dehors, et figurant ainsi le ciel étoilé; mais je crois que jusqu'à présent ce projet n'a pas été mis à exécution.

— L'hémisphère dont vous parlez, quoique inférieur à notre globe stellaire, serait encore très-utile aux écoliers terriens, car il leur faciliterait beaucoup l'étude du ciel. En effet, à toutes les époques de l'année, tous les jours, que le ciel soit couvert ou qu'il soit serein, cette machine permettrait l'étude presque naturelle du ciel étoilé, et cela même en plein jour.

— Dans les écoles terriennes, cette étude se fait bien aussi en plein jour. N'a-t-on pas des globes stellaires massifs et des planisphères ou cartes célestes?

— Je sais que vous avez cela, dit Constance, mais je sais aussi que ces globes et ces cartes déplaisent aux écoliers, qui sont presque tous des enfants ou des jeunes gens; tandis que l'observation d'un grand hémisphère étoilé, qui leur représenterait le ciel artificiellement, ne serait pas pour eux une étude mais une véritable récréation.

— Cela est vrai, dis-je. Mais vous oubliez que les terriens sont généralement pauvres, et que, par conséquent ils ne peuvent employer pour leur instruction que les moyens les moins dispendieux. Or, puisque beaucoup d'écoles terriennes sont dépourvues de cartes et de globes célestes, qui, cependant ne

sont pas très-coûteux, elles pourraient encore bien moins se procurer la machine scientifique dont nous parlons, car cette machine sûrement coûterait trop cher.

— Quand une chose est bonne, reprit Constance, elle ne coûte jamais trop cher. Si les terriens dépensaient pour leur instruction générale des sommes dix fois plus fortes, par exemple, que celles qu'ils daignent y consacrer à l'époque actuelle, croyez-vous que ce surcroît de dépenses les rendrait plus pauvres ? Pour moi, je suis persuadé du contraire ; car la science acquise est, après la santé, la plus grande et la plus solide richesse que l'homme puisse posséder.

— Vous venez de dire une grande vérité ; mais avant que cette vérité ait pénétré dans toutes les cervelles humaines, il est probable que l'ignorance aura le temps de causer encore bien des maux sur la terre.

Lorsque nous eûmes visité le globe stellaire, Constance me fit passer dans la salle centrale de lecture. Cette salle était réservée aux officiers. C'est là que se trouvait, assis à un bureau, le chef des bibliothécaires, qui n'était autre que le sergent Ptolémée Philadelphie, ex-roi d'Égypte.

La salle de lecture des officiers était circulaire et sa voûte était, par conséquent, en forme de dôme, c'est-à-dire semblable à la voûte d'une coupole. Cette vaste voûte était peinte en blanc et divisée en douze parties par des nervures d'or. Ces douze divisions [étaient décorées par douze peintures allégoriques, figurant les sciences principales et leurs attributs.

Du centre de cette magnifique coupole descendait une tige

dorée et ornementée à laquelle était suspendu un lustre électrique d'une grande richesse.

Au-dessous du lustre se trouvait une grande table ronde, en ébène, à bordure sculptée, dont le dessus était en partie recouvert d'un grand disque de cuir rouge façonné, entouré d'un filet d'or. Autour de cette table étaient disposés douze fauteuils d'ébène sculptés, d'une forme très-élégante et recouverts en cuir rouge façonné, à l'exception d'un seul qui était recouvert en cuir gaufré et façonné, d'une blancheur éclatante. Constance m'apprit que nul visiteur, hormis le colonel, n'avait le droit de s'asseoir sur ce fauteuil.

Le reste du mobilier se composait de sept tables longues en ébène, et du bureau du bibliothécaire disposés en octogone autour de la salle, et des chaises d'ébène sculptées placés le long des tables. Il y avait aussi de grandes cartes géographiques appendues au mur circulaire. La boiserie de ce mur était semblable à celle des autres salles. Quatre portes étaient pratiquées dans cette boiserie ; les panneaux de ces portes étaient matabassés de cuir rouge gaufré et façonné, encadré de filets d'or.

Nous allions quitter la salle, et Constance m'expliquait les procédés de ventilation des différentes pièces, lorsque le bibliothécaire en chef, Ptolémée Philadelphie, ferma le livre qu'il lisait et se mit à parler à mon guide dans une langue qui m'était tout à fait inconnue. Cependant, par la réponse qui fut faite au sergent, je sus qu'il demandait qui j'étais. En effet, Constance lui répondit en français :

— Sergent, c'est un caporal terrien qui visite notre planète,

et qui doit retourner bientôt sur la terre pour raconter là-bas ce qu'il aura vu chez nous.

— Oh ! oh ! dit Ptolémée en se levant. Voilà qui est extraordinaire.... Un caporal terrien qui vient visiter notre planète en amateur ?.... Jusqu'à ce jour personne n'avait joui d'une faveur semblable.

Puis s'adressant à moi il me dit :

— Caporal, êtes-vous bien sûr de retourner sur la terre ?

— Sergent, répondis-je, il m'est impossible d'en douter, car c'est un génie qui l'a dit ce matin au colonel en ma présence. D'après ce que ce génie a dit à Alexandre, il paraît que je ne suis ici qu'en esprit ; mon corps, plein de vie, dort tranquillement dans la chambre de ma compagnie, et en attendant qu'il se réveille, je visite les merveilles contenues dans ce palais.

— Cela est extraordinaire, dit l'ex-roi d'Egypte, mais moins cependant que je l'avais cru d'abord..... Dans ce cas, mon cher, si vous n'êtes ici qu'en esprit, il faut vous hâter de visiter toutes les curiosités de notre palais, car d'un instant à l'autre votre corps peut se réveiller, et forcer votre esprit à le rejoindre en l'attirant à lui. Observez donc le plus de choses qu'il vous sera possible d'observer, afin d'avoir beaucoup à raconter aux habitants de la terre. Avez-vous besoin de moi pour visiter nos curiosités bibliographiques ? Je suis à votre disposition, et si vous le voulez nous allons commencer tout de suite.

J'acceptai les offres bienveillantes de Ptolémée, et nous nous

rendîmes, avec Constance, dans une des salles qui renfermaient des livres. Alors je dis au sergent :

— Sergent Ptolémée, vous êtes un bibliothécaire modèle, je me plais à le reconnaître. C'est pourquoi je vais profiter de votre bienveillance pour vous demander des renseignements non sur la bibliothèque de votre régiment, mais sur la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, que vous avez dû connaître lorsque vous étiez roi d'Égypte.

— Parbleu ! je dois bien la connaître, puisque je n'ai pas cessé de l'agrandir pendant toute la durée de mon règne.

Pauvre bibliothèque ! sa destruction a bien retardé le progrès de l'humanité !

— C'est le calife Omar qui l'a fait brûler, votre bibliothèque, vous le savez sans doute.... Est-il au régiment, ce calife ?

— Oui ; mais ce n'est pas lui qui a fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Depuis qu'il est ici, Omar a toujours protesté contre l'accusation que les lettrés terriens font peser sur sa mémoire. D'ailleurs, nous savons par le témoignage de deux ex-rois de chez nous que la grande bibliothèque égyptienne a subi deux incendies : le premier la détruisit partiellement, le deuxième l'anéantit complètement.

Les Sarrazins, qui plus tard prirent Alexandrie, brûlèrent peut-être quelque dépôt de livres, mais ce dépôt n'avait sans doute rien de commun avec la précieuse bibliothèque formée par moi et mes successeurs, et détruite à l'occasion de guerres antérieures.

— Sergent, quels étaient les livres les plus curieux que renfermait votre bibliothèque d'Alexandrie ?

— Les plus curieux me venaient des prêtres égyptiens, qui, de temps à autre, me faisaient don d'une collection de leurs manuscrits sacrés. La plupart de ces manuscrits étaient écrits en langue égyptienne antique, qui différait notablement de l'égyptien usuel, que l'on parlait de mon temps en Egypte concurremment avec la langue grecque. Mais si l'égyptien antique n'était plus compris par le peuple, cette langue s'était conservée chez les prêtres comme langue sacrée. Aussi lorsque je fis traduire en grec les vieux papyrus, le concours des prêtres devint indispensable.

Parmi ces prêtres égyptiens celui qui me parut avoir le plus de talent, était un nommé Manéthon, garde des archives sacrées à Héliopolis. Comme ce prêtre écrivait le grec avec autant de facilité que l'égyptien, je l'engageai à composer une histoire d'Egypte, d'après les nombreux documents qu'il avait à sa disposition.

— Ah ! j'ai entendu parler de cette histoire. Les lettrés déplorent beaucoup sa perte, car il n'en reste, aujourd'hui, que quelques passages, rapportés par d'anciens historiens, et désignés généralement sous le nom de fragments de Manéthon.

— Sergent, vous qui avez dû lire l'ouvrage entier, si vous pouviez m'en donner un petit résumé, je vous assure que je considérerais votre récit comme un trésor tombé du ciel. Car j'imagine qu'elle doit être extrêmement curieuse, cette fameuse *Histoire d'Egypte*.

— En effet, répondit Ptolémée, c'était bien le livre le plus curieux de l'époque, au point de vue historique et surtout chronologique. Cependant, pour être juste, je suis forcé de vous dire que cette *Histoire d'Égypte* était une œuvre très-imparfaite. Manéthon, manquant de documents sur plusieurs époques de l'histoire égyptienne, avait comblé les lacunes historiques en inscrivant dans son ouvrage les traditions qui paraissent se rapporter à ces époques couvertes d'obscurité. Or, vous devez le comprendre, les traditions populaires passant de générations en générations, vont toujours en s'altérant de plus en plus ; de sorte qu'au bout de quelques siècles les événements réels qu'elles racontent sont défigurés au point de paraître fabuleux.

— Il est bien certain, dis-je, qu'une tradition est d'autant plus altérée qu'elle est plus ancienne ; mais, puisqu'il s'y trouve toujours quelque chose de vrai, il s'agit pour l'historien de démêler le vrai d'avec le faux en faisant passer la tradition à travers le crible de la logique.

— Vous croyez que cela est facile ? dit Ptolémée.

— Au contraire, sergent, répondis-je, je crois que cela est très-difficile. Cependant il me semble qu'un historien consciencieux peut toujours s'acquitter de cette besogne ingrate d'une façon à peu près satisfaisante.

— Eplucher des traditions, reprit Ptolémée, c'est en effet un travail ingrat et désagréable. Ainsi, Manéthon, pour éviter un semblable travail, remplit certains endroits de son histoire de traditions non épluchées, et, par conséquent, ne fit qu'un ouvrage inexact et imparfait. Aussi j'étais fort peu satisfait de

l'œuvre du prêtre archiviste, lorsque peu de temps après qu'elle fut terminée, un prêtre égyptien, dont j'ai oublié le nom, fit dans un temple de Thèbes une heureuse découverte historique.

Cette découverte consistait en un grand coffre de pierre, fermé comme un tombeau. On pensa d'abord qu'il devait contenir la momie de quelque grand personnage de l'ancienne Égypte ; mais lorsqu'on souleva la pierre qui recouvrait ce coffre on y trouva, au lieu de momie, un assez grand nombre de rouleaux de papyrus couverts d'écriture, et plusieurs pierres minces sur lesquelles étaient gravés des hiéroglyphes. On y trouva aussi plusieurs vases très-petits contenant divers parfums.

Aussitôt que je reçus l'avis de cette découverte, je donnai l'ordre de transporter à Alexandrie le coffre et tout ce qu'il contenait. Lorsqu'il fut arrivé, je réunis trois de mes plus savants égyptologues, qui commencèrent aussitôt la traduction libre des hiéroglyphes des pierres et de l'écriture des papyrus.

Jugez si la découverte était précieuse : nous avions en notre possession une histoire d'Égypte, sous la forme d'annales, qui embrassait une période de plusieurs milliers d'années.

Les hiéroglyphes gravés sur les petites pierres trouvées au fond du coffre rapportaient d'une manière très-abrégée, mais suffisamment explicite, les premières tentatives d'établissement faites dans la haute et la moyenne Égypte par les peuplades qui venaient de la contrée que vous appelez aujourd'hui l'Abysinie. D'après les calculs des traducteurs, ces faits dataient de plus de cinq mille ans avant mon règne.

Deux des pierres portaient, au lieu d'hiéroglyphes, des ins-

criptions gravées en caractères phonétiques. Les inscriptions de la première pierre confirmaient tous les faits relatés par les hiéroglyphes. Les inscriptions de la seconde pierre mentionnaient un déluge. D'après ces curieuses inscriptions, ce déluge avait été produit par le déplacement d'une mer. Un pays riche et florissant avait été envahi par les eaux, et depuis cette catastrophe la mer recouvrait toute la contrée. Les hommes échappés à ce déluge (ils étaient fort nombreux) étaient venus jusqu'en Phénicie, d'autres étaient descendus jusqu'en Égypte, en suivant une des branches de l'embouchure du Nil, branche qui est desséchée depuis bien des siècles. Là, ayant rencontré des peuplades sauvages originaires de l'Abyssinie, les échappés du déluge leur avaient appris les arts utiles ; ils leur avaient apporté aussi un code de lois et la religion des astres. A cause de cela, les sauvages avaient accepté les hommes du Nord comme chefs et comme prêtres. De sorte que, d'après ces inscriptions, les rois, les princes, les prêtres et les nobles de l'Égypte descendaient des échappés du déluge, et la masse du peuple égyptien descendait des premières peuplades abyssiniennes qui étaient venues s'établir dans la haute et la moyenne Égypte.

— Sergent, où était donc situé le pays inondé par la mer ?

— Les inscriptions n'indiquaient pas la position géographique du pays en question. Mais nos savants pensent que ce pays se trouvait à l'emplacement occupé aujourd'hui par la partie sud de la mer Caspienne. Leur hypothèse est basée sur une foule de renseignements donnés par divers souverains arrivés sur notre planète.

— Comment pourrait-on expliquer ce déluge ?

— Voici l'explication donnée par les savants du régiment :

Il paraît qu'avant le déluge, la mer Noire s'avancait jusqu'au pays qui fut plus tard inondé. Le cataclysme fut produit par un phénomène géologique dont les terriens d'aujourd'hui ont encore de temps en temps de légers aperçus. Ce phénomène, qui était très-fréquent dans les premiers âges de la terre, consiste, soit dans le soulèvement d'un terrain, soit dans son affaissement ou effondrement. Le déluge en question, le plus terrible qui soit resté dans la mémoire des terriens originaires de l'Asie occidentale, a été causé par le soulèvement des terrains ou d'une partie des terrains qui séparent présentement la mer d'Azof de la mer Caspienne, et par l'effondrement du pays recouvert aujourd'hui par cette dernière mer. L'eau tendant toujours à se niveler, il est facile de comprendre que, lorsque le soulèvement sous-marin eut lieu, les eaux durent se déverser, d'une part, du côté de la mer d'Azof, d'autre part, du côté du pays qui s'affaissait. Ainsi, le résultat de cette catastrophe géologique fut la formation de la mer Caspienne actuelle, et la mise à sec du pays habité aujourd'hui, je crois, par des Cosaques, pays qui, avant son soulèvement, était entièrement recouvert par la mer.

Telle est l'explication scientifique du déluge asiatique, telle qu'elle est acceptée au régiment. Pour ce qui est relatif aux épisodes de la catastrophe, vous pourrez vous adresser à deux soldats de la compagnie assyrienne. Ces deux ex-rois ont été tous les deux contemporains et témoins oculaires du déluge; l'un en fut victime, l'autre parvint à s'en échapper.

— Ah ! je ne manquerai pas d'aller interroger ces deux rois !..
Pourvu que mon corps ne s'éveille pas avant que j'aie eu le temps de leur parler.

Aussi, sergent, pour ne pas perdre de temps, parlez-moi vite,

je vous prie, des papyrus qui se trouvaient dans le coffre de pierre.

Ptolémée Philadelphie sourit et me dit :

— Votre curiosité est impatiente ; qu'elle soit satisfaite.

Les papyrus en question faisaient suite, par ordre chronologique, aux tables de pierre dont je viens de vous parler. Ils contenaient les annales de l'Égypte, écrites sans interruption par des prêtres égyptiens. Le plus ancien de ces papyrus mentionnait un fait dont la date remontait à cinq mille ans avant mon règne. Ce manuscrit qui, étant déroulé, avait plusieurs mètres de longueur, rapportait d'abord une longue kyrielle de noms de rois égyptiens, dont le plus ancien devait avoir régné cinq mille ans environ avant moi. A la suite de ces dynasties, dont l'histoire était très-abrégée, venait la description détaillée de la construction d'une grande pyramide qui, d'après les dimensions indiquées, devait être celle qui est encore aujourd'hui le plus haut monument de la terre.

Quelques dessins, assez mal réussis, représentaient les machines employées par les architectes pour édifier le monument gigantesque dont la construction avait eu lieu, d'après les trajecteurs, trois mille ans environ avant mon règne.

— Alors, sergent. à ce compte la grande pyramide aurait été bâtie trois mille trois cents ans avant l'ère chrétienne, puisque vous viviez au troisième siècle avant cette ère. Trente-trois siècles ajoutés à dix-huit siècles et demi et un peu plus, cela porte l'âge de ce monument à près de cinquante-deux siècles !

Et il est encore debout, bravant le temps et les tremblements de terre !

Paris, Londres, New-York, pourront tomber en ruines ; certains pays barbares pourront se civiliser, différentes nations s'agrandir, puis ensuite tomber en décadence, et la grande pyramide, âgée de quelques milliers d'années de plus, n'aura pas sensiblement changé et présentera toujours aux voyageurs étonnés le même aspect immuable et éternel !

Il y a cependant des gens qui disent que cet édifice, qui a dû coûter un travail énorme, n'est, après tout, qu'un monument parfaitement inutile... Quelle merveilleuse inutilité que celle qui donne tant à réfléchir !

Sergent, veuillez m'excuser... Si je vous ai interrompu, c'est l'enthousiasme qui en est cause.

— N'en a pas qui veut, de l'enthousiasme, reprit Ptolémée. Moi le premier, je suis aujourd'hui incapable d'en éprouver. Mais je me souviens que lorsque j'assistai au déchiffrement des papyrus du coffre de pierre, je fus émerveillé plus que je ne saurais le dire. Je ne manquai pas un jour d'assister à la lecture des manuscrits.

Lorsque cette lecture fut terminée, je vis avec plaisir que ces annales égyptiennes confirmaient en beaucoup de points l'histoire écrite par Manéthon, et qu'elles éclairaient d'une manière satisfaisante les endroits obscurs de cet ouvrage. Je pensai alors qu'elles pourraient servir à rédiger une nouvelle histoire d'Égypte beaucoup plus exacte que la première ; car, dans une période non interrompue de près de vingt-huit siècles, elles ne rapportaient que des événements ayant le plus grand caractère de vraisemblance.

— A quelle époque se terminaient ces annales ?

— Le coffre avait dû être enfoui à l'époque de l'invasion de Cambyse en Egypte. Vous savez que, dans les temps anciens, les conquérants avaient l'habitude de tout brûler et de tout saccager, en un mot de faire le plus de mal possible sur leur passage dans le pays qu'ils envahissaient. Les prêtres égyptiens, qui connaissaient les habitudes des armées, voulant soustraire leurs reliques historiques à une destruction probable, les avaient enfermées dans le coffre de pierre clos hermétiquement, et avaient ensuite enterré ce coffre dans le sol du temple.

Pourquoi ce trésor resta-t-il ignoré pendant plus de deux cents ans ? On n'a jamais pu le savoir. A mon avis, ce qui est assez probable, c'est que les prêtres qui enfouirent le coffre furent tous massacrés par les soldats de Cambyse, ce qui fit que le secret du précieux dépôt fut ainsi perdu pour leurs successeurs au sacerdoce.

— Quels étaient les événements les plus extraordinaires mentionnés dans ces annales ? demandai-je à Ptolémée.

— Elles contenaient beaucoup d'histoires extraordinaires ; mais la plus curieuse était celle de ce peuple mystérieux dont l'histoire est à peu près inconnue des historiens de la terre. Je veux parler du peuple dont les chefs, appelés improprement pharaons pasteurs, régnèrent pendant un certain temps sur la basse Egypte : Les annales du coffre de pierre racontaient avec assez de détails l'invasion des Pasteurs, leur établissement en Egypte, leur captivité et plus tard leur fuite dans le désert.

Je vais vous raconter cela à mon tour. Il va sans dire que mon récit ne peut être que le résumé des nombreux passages des papyrus qui parlaient des Pasteurs. Relativement à ce peu-

ple, j'ajouterai à mon récit quelques détails qui ne se trouvaient pas dans les annales. Je tiens ces détails complémentaires d'un soldat qui a été chef des Pasteurs et qui fait partie aujourd'hui de la compagnie syrienne.

— Je vous écoute, sergent, je suis tout oreilles.

— Voici donc l'histoire abrégée de l'invasion d'une partie de l'Égypte par le peuple nomade connu sous le nom de Pasteurs.

Dans le courant du vingt-troisième siècle avant l'ère chrétienne, une horde de Bédouins ou Arabes nomades envahit la partie nord-est de l'Égypte. Ces hommes demi-sauvages massacraient tous les Égyptiens qui ne s'enfuyaient pas à leur approche. Ils prirent plusieurs villages et s'avancèrent jusqu'à Moph, dont ils se rendirent maîtres également.

— Sergent, quelle était donc cette ville de Moph ?

— Moph était le nom égyptien de la ville appelée de mon temps Memphis. Comme les langues se corrompent toujours avec le temps, le nom primitif de Moph se changea plus tard en celui de Mophi. Plus tard encore les Grecs modifièrent ce dernier nom comme ils firent ailleurs pour la plupart des noms d'hommes et de pays.

Je continue.

Les envahisseurs prirent donc la ville de Moph, égorgèrent les habitants qui y étaient restés, pillèrent les temples et massacrèrent tous les prêtres.

Le pays étant très-fertile, les conquérants s'y fixèrent. Les uns habitèrent les villes conquises ; les autres, en plus grand nombre, vécurent sous la tente et furent pasteurs de troupeaux.

A l'époque où ces événements se passaient l'Égypte était en guerre avec le pays que vous appelez aujourd'hui Nubie. Cette guerre, qui dura longtemps, affaiblit tellement l'Égypte, que les Égyptiens, lorsqu'elle fut terminée, se trouvèrent incapables de chasser les Pasteurs, dont les chefs s'étaient établis à Memphis.

Le pharaon de ce temps-là, qui régnait à Thèbes, se vit donc forcé de faire la paix avec les envahisseurs, se promettant bien de les chasser plus tard quand l'Égypte se serait raffermie. Mais plus tard, sous les successeurs de ce pharaon, de nouvelles guerres éclatèrent entre la Nubie et l'Égypte. Grâce à ces guerres, qui se renouvelèrent souvent, les Pasteurs purent jouir paisiblement du pays qu'ils avaient conquis. Depuis qu'ils occupaient ce riche pays, leurs mœurs s'étaient adoucies peu à peu. Cependant ils ne se mêlèrent pas ou du moins se mêlèrent très-peu avec les Égyptiens, qui les détestaient, et cette haine empêcha les deux peuples de se fondre en un seul.

Les choses restèrent en cet état pendant deux siècles et demi environ.

Au bout de ce temps, le pharaon qui régnait alors sur l'Égypte partit de Thèbes à la tête d'une puissante armée, s'avança jusqu'à Moph ou Memphis, et s'empara de cette ville avec la plus grande facilité ; car les Pasteurs s'attendaient si peu à cette attaque qu'ils n'avaient fait aucun préparatif de combat. Le pharaon vainqueur s'empara de même de tout le Delta, fit désarmer tous les Pasteurs et leur imposa un tribut annuel énorme. Il fit repeupler Memphis par des habitants de race égyptienne, et, avant de partir, il y établit une garnison et un préfet chargé de surveiller de près le peuple vaincu.

Le successeur de cet énergique pharaon acheva l'œuvre de son prédécesseur en réduisant les Pasteurs dans le plus dur esclavage. Pour mieux les tenir sous le joug, il fit bâtir une petite ville au milieu du pays qu'ils habitaient. Il établit dans cette ville un gouverneur et des intendants égyptiens qui opprimèrent le peuple vaincu et l'accablèrent de tout le poids de leur haine nationale. Ces intendants employaient les Pasteurs à tous les travaux malsains ou pénibles, et ceux qui faisaient ces travaux à tour de rôle ne recevaient pour paiement qu'une misérable nourriture.

Cet état d'esclavage qui ne fit qu'empirer, et qui devint par la suite de plus en plus insupportable, dura à peu près deux siècles et demi. De sorte que les Pasteurs occupaient le Delta depuis cinq cents ans environ, lorsqu'un pharaon, par sa cruauté impitoyable, les mit dans un état d'exaspération qui fut cause d'un des événements les plus étranges de l'histoire des terriens.

Ce pharaon trouvant que la population des Pasteurs, malgré l'état misérable ou elle était réduite, ne diminuait pas d'une manière assez rapide, imagina un moyen pour détruire sûrement, et en peu de temps, les restes du peuple qu'il maudissait. Il lança un édit qui ordonnait à tous les pères de famille de la race des pasteurs de porter ou de faire porter dorénavant leurs enfants nouveau-nés à l'intendance royale la plus proche. Toute désobéissance à cet ordre était punie de mort. L'édit ordonnait aux intendants de faire tuer les nouveau-nés mâles, et de faire marquer aux bras et aux jambes les nouveau-nés femelles. Car, à l'avenir, d'après l'édit, les filles des Pasteurs, arrivées à l'âge nubile, devaient être vendues aux marchands d'esclaves qui

approvisionnaient la voluptueuse Ninive et la non moins voluptueuse Babylone.

Quelques pères de famille se soumirent à l'ordre barbare du pharaon ; mais la plupart cachaient leurs nouveau-nés, quand c'étaient des garçons. Cependant tous les Pasteurs dont la fraude paternelle était découverte étaient invariablement punis de mort. Les intendants royaux, aussi bien que le roi, avaient juré l'anéantissement des descendants des envahisseurs d'autrefois. Aussi ne faisaient-ils jamais grâce aux contrevenants.

Un état de choses si horrible ne pouvait durer bien longtemps. Les chefs de tribus des Pasteurs, ou du moins ceux qui étaient encore reconnus comme tels par le peuple, organisèrent une conspiration qui avait pour but de secouer le joug des oppresseurs. Les conspirateurs choisirent pour chef principal un homme qui, dans sa jeunesse, avait quitté le pays pour échapper à un châtement, et avait été servir dans l'armée de Nubie, afin de satisfaire sa haine des Égyptiens qui opprimaient ses compatriotes les Pasteurs. Il était parvenu dans cette armée à un grade assez haut ; car ayant été élevé d'une façon toute exceptionnelle par des prêtres égyptiens, il possédait une grande science. A la fin de la guerre qui avait eu pour résultat la conquête par l'Égypte d'une partie de l'Éthiopie, c'est-à-dire de la Nubie, il avait quitté l'armée nubienne pour aller demeurer en un pays étranger. Il était établi depuis longtemps dans ce pays lorsqu'il apprit, par des marchands qui venaient d'Égypte, le sort de ses malheureux compatriotes, voués par l'édit royal à une destruction prochaine. Cet homme extraordinaire vint alors secrètement dans son pays natal, et, aussitôt qu'il fut reconnu chef de la conspiration qui s'organisait, il

ranima le courage des opprimés et leur assura une délivrance prochaine.

Cependant, parmi les Pasteurs, personne n'avait d'armes. A cause de cela les intendants, et en général tous les Égyptiens qui habitaient la ville de..... j'ai oublié son nom, mais il suffit que vous sachiez qu'il s'agit de la ville qui avait été bâtie au milieu du pays des Pasteurs pour les intendants des travaux du Delta, et alors je l'appellerai la ville des intendants. Donc, tous les Égyptiens qui habitaient cette ville s'endormaient au milieu d'un calme apparent et d'une sécurité trompeuse, lorsque, une nuit, la population fut réveillée par des clameurs furieuses, accompagnées des cris de terreur ou de détresse des victimes que l'on égorgeait de toutes parts. Une multitude en furie, composée exclusivement de Pasteurs, était répandue dans la ville et assiégeait en même temps toutes les maisons habitées par les Égyptiens. Ces maisons ayant été marquées d'avance par les conjurés qui habitaient la ville, les Pasteurs pénétraient dans toutes les demeures égyptiennes, massacraient les hommes qui s'y trouvaient et garrottaient les femmes et les enfants.

Après le massacre eut lieu le pillage. Tout ce qu'il y avait de précieux et de portatif dans la ville des intendants fut transporté au camp des révoltés, établi à une petite distance de la ville.

Les chefs de tribus réunirent ensuite tous les hommes en âge de combattre. Ils étaient très-nombreux, mais bien peu étaient armés, car les révoltés n'avaient que les armes des Égyptiens qu'ils venaient de massacrer nuitamment. Le lendemain du massacre, ils essayèrent de s'en procurer en transformant des

outils et des instruments d'agriculture; mais ils reconnurent bientôt qu'ils n'auraient pas le temps de fabriquer assez d'armes pour se mettre en état de résister aux troupes qui ne pouvaient manquer d'arriver. Alors les chefs de tribus tinrent conseil afin de décider ce qu'il fallait faire. Comme les opinions étaient fort diverses et qu'ils ne parvenaient pas à s'entendre, ils donnèrent le pouvoir suprême et absolu au chef principal dont je vous ai parlé, et qui avait déjà combattu les Egyptiens lorsqu'il était dans l'armée éthiopienne. En effet, grâce à l'expérience qu'il possédait, c'était bien le seul homme qui fût capable de tirer les Pasteurs de la situation critique où ils se trouvaient. Aussi fut-il nommé à la fois grand-prêtre et général en chef.

Une fois investi du plus grand et du plus absolu des pouvoirs, le grand chef, — c'est ainsi que je le désignerai dorénavant, — le grand chef mit à profit son expérience. Supposant avec raison qu'une multitude sans armes et sans expérience de la guerre ne pourrait résister à une armée organisée, il fit aussitôt commencer les préparatifs nécessaires, non pour le combat, mais pour la fuite.

Comme, en sortant de l'Égypte, les Pasteurs allaient être forcés de passer un certain temps dans le désert, le grand chef fit d'abord confectionner un grand nombre d'outres en peau de bouc, destinées à contenir la provision d'eau douce. Ensuite, il ordonna de faire une grande quantité de petits pains sans levain, qui, étant cuits et desséchés, pourraient se conserver longtemps sans se gâter. Ces petits pains étaient à peu près l'équivalent des biscuits qui servent aujourd'hui à la nourriture des armées en campagne. Chaque famille devait avoir sa provision de pain et d'eau douce pour un nombre de jours indiqué. Le grand

chef fit aussi partager entre les différentes tribus le bétail et les animaux de transport.

Pendant que ces préparatifs avaient lieu, l'émoi était très-grand dans toute l'Égypte. Voici ce qui était arrivé :

La nuit de la révolte, tous les Égyptiens n'avaient pas été massacrés. Quelques cavaliers, gardes d'intendance, ayant pu s'échapper en sabrant quelques Pasteurs, avaient fui au grand galop du côté du Nil principal, et porté la nouvelle du massacre au relai de courriers le plus proche de la ville des intendants.

— Comment, sergent, les Égyptiens connaissaient donc la poste aux chevaux ?

— Sans doute. Des relais étaient échelonnés sur les routes, de distance en distance, et chaque relai était un poste-caserne. Les cavaliers qui habitaient ces postes-casernes, outre leur service de gendarmes, faisaient aussi le service des dépêches, d'un poste au poste voisin, et comme il y avait toujours à chaque relai un cheval et un cavalier prêts à partir, une dépêche transmise de poste en poste arrivait à sa destination avec une rapidité extraordinaire.

Revenons à notre histoire.

Je disais donc que plusieurs Égyptiens échappés de la ville des intendants avaient couru au poste de courriers le plus rapproché de la ville. C'est de là que la nouvelle du massacre partit pour Thèbes. Vingt-quatre heures après, grâce aux courriers, elle était connue dans toute l'Égypte.

En apprenant la révolte des Pasteurs, le pharaon entra dans une grande colère. Il envoya aussitôt aux gouverneurs des villes l'ordre d'armer toutes les milices, et lui-même partit bientôt

avec un corps d'armée afin d'aller châtier les révoltés. Le gouverneur de Memphis, d'après les ordres du roi, envoya dans le pays des Pasteurs toute la cavalerie dont il pouvait disposer, afin de garder certains passages en attendant l'armée qui devait bloquer les insurgés.

A cet endroit de son récit, Ptolémée Philadelphie s'arrêta. Il ouvrit une des portes du soubassement de la vitrine et tira d'un compartiment une carte géographique qu'il déroula en me disant :

— Pour bien comprendre la fin de mon récit, il faut avoir sous les yeux la carte d'Égypte. Celle-ci a été dressée par un conscrit récemment arrivé au régiment. Il faut tout d'abord que vous sachiez que, depuis les Pasteurs, le pays a éprouvé quelques changements géologiques. Ainsi, voyez sur cette carte le lac Timsah ; il se trouve à l'intérieur des terres. Eh bien, à l'époque de la révolte des Pasteurs, il se trouvait précisément à l'extrémité nord de la mer Rouge.

Voyez maintenant, à l'ouest du lac Timsah, le pays des révoltés... Voyez au nord les passages par où ils pouvaient sortir de l'Égypte. C'était vers ces passages que le gouverneur de Memphis avait envoyé un corps de cavalerie pour couper la retraite aux Pasteurs, en attendant l'armée qui devait les châtier.

Cette armée s'avancait à marches forcées, s'augmentant de toutes les milices des villes qui se trouvaient sur son passage. D'autres milices formaient un troisième corps d'armée se dirigeant aussi vers le pays des révoltés.

Ainsi, les Pasteurs, cherchant à sortir de l'Égypte, devaient être arrêtés : au nord, à la hauteur du lac Timsah, c'est-à-dire

à la hauteur du golfe de la mer Rouge, dans ce temps-là ; ils devaient, dis-je, être arrêtés au nord sur cette ligne par la cavalerie, à l'est par la mer Rouge, tandis que, du côté de l'ouest et du côté du sud, ils pouvaient se trouver cernés d'un jour à l'autre par les deux armées formidables dont la mission était de les exterminer jusqu'au dernier.

Le grand chef ignorait les dispositions prises contre le peuple qu'il commandait ; cependant, comme il s'attendait à de terribles représailles, il pressa les préparatifs du voyage, et aussitôt que tout fut prêt, il donna l'ordre du départ.

Les tribus se mirent donc en marche les unes à la suite des autres. A la tête de cette multitude, des hommes isolés marchaient en avant à une assez grande distance. Ces hommes faisaient les mêmes fonctions que les soldats que l'on appelle aujourd'hui *éclaireurs* en terme militaire.

Toutes ces tribus n'avaient pas pris part au massacre, mais toutes fuyaient, soit par crainte, soit par esprit de solidarité, soit par le désir de la liberté. Parmi les fuyards se trouvaient aussi un certain nombre de lépreux égyptiens ; peut-être ces bannis de la société égyptienne, internés dans le pays des Pasteurs, les avaient-ils aidés dans leur conspiration.

Les deux premières journées, tout se passa bien. Le peuple était joyeux de sa délivrance ; les chefs seuls étaient soucieux, car ils avaient pour l'avenir les appréhensions les plus sinistres.

Leurs craintes commencèrent bientôt à se réaliser. En effet, à la fin de la troisième journée de marche, les éclaireurs signalèrent l'armée de cavalerie qui gardait les passages.

Le grand chef donna aussitôt l'ordre de rebrousser chemin. Alors, les Pasteurs, saisis d'une grande frayeur, marchèrent précipitamment du côté du midi, et lorsqu'ils furent épuisés de fatigue, ils s'arrêtèrent et campèrent en désordre sur le rivage de la mer Rouge.

Le lendemain, les chefs de tribus rétablirent l'ordre dans le camp. Cependant le peuple, qui s'attendait constamment à être assailli de tous côtés par l'armée égyptienne, était dans la plus grande consternation. Pour lui donner du courage, le grand chef, qui était aussi grand-prêtre, ordonna des sacrifices et différentes cérémonies qui durèrent plusieurs jours. Il va sans dire qu'il était lui-même dans une grande perplexité, car il ne savait par quel moyen sauver le peuple dont il avait le commandement suprême.

Ptolémée interrompt encore son récit pour me montrer sur la carte la position occupée par les Pasteurs.

Avant que je termine cette histoire, me dit-il, examinez encore la carte. Le camp des Pasteurs, qui occupait une étendue très-vaste, était établi là, à peu près au sud-ouest du lac Timsah. L'endroit de la mer qui se trouvait en face du camp est desséché depuis longtemps. A l'époque de la fuite des Pasteurs, la mer à cet endroit avait si peu de profondeur que le fond apparaissait çà et là au moment de la marée basse. Au milieu de ses graves préoccupations, le grand chef fit cette remarque, et pensa aussitôt que le chemin de la délivrance pourrait bien se trouver à travers la mer.

Il fit venir dans sa tente un jeune homme qui s'était beaucoup signalé pendant la nuit du massacre, et lui donna secrètement

l'ordre de chercher un gué dans la mer au moment de la marée basse, promettant au chercheur, s'il réussissait, le commandement en chef de tous les Pasteurs en armes.

— Pardon, sergent, si je vous interromps ; si l'ordre fut secret, comment se fait-il que vous m'en parliez maintenant ?

— Je puis bien vous parler de cet ordre, puisque l'individu à qui il fut donné est aujourd'hui sergent à la compagnie syrienne. C'est de lui-même que je tiens tous les détails qui ne se trouvaient pas dans les annales égyptiennes d'où j'ai tiré cette histoire.

Je reprends mon récit.

Le jeune homme, qui était très-courageux, partit donc au moment de la marée basse pour chercher un gué à travers le golfe. Il manqua plusieurs fois de se noyer en passant dans les endroits profonds ; mais enfin il arriva sur l'autre rive au moment où la mer commençait à remonter. Il passa une bonne partie de la nuit à l'endroit où il se trouvait, et, à la nouvelle marée basse, à la faveur du clair de lune, il traversa de nouveau le golfe, qui n'avait que quelques milliers de pas de largeur, et courut avertir le grand chef que le gué était trouvé.

Aussitôt que le jour fut venu, le grand chef ordonna un grand sacrifice religieux, à la suite duquel il annonça aux Pasteurs leur prochaine délivrance. « Aujourd'hui même, dit-il aux chefs de tribus assemblés autour de lui, aujourd'hui même le peuple sortira de l'Égypte par un chemin où les Égyptiens n'oseront pas le poursuivre. »

En effet, le jour même, à l'heure de la basse mer, le grand

chef tint sa promesse, et donna au peuple l'ordre de se mettre en marche dans le lit de la mer à la suite des guides.

Le passage commença par une compagnie d'hommes armés qui servaient de guides. Cette compagnie était commandée par le jeune homme qui avait découvert le gué. Les Pasteurs appelaient ce jeune homme l'Exterminateur, parce qu'il s'était distingué d'une façon extraordinaire la nuit du massacre.

Les femmes et les enfants passèrent à la suite des guides, et furent suivis par les hommes sans armes, passant tribu par tribu avec les bestiaux qu'ils conduisaient. Une troupe armée, formant l'arrière-garde, devait fermer la marche.

Le passage dura plusieurs heures. Le peuple était émerveillé de traverser la mer et de la voir à sec presque partout sur le chemin qu'il suivait à travers le golfe. Ce chemin était marqué par deux lignes de factionnaires placés de distance en distance. Chaque tribu fournissait de nouveaux factionnaires au moment de son passage, et ceux qui étaient relevés allaient rejoindre leur tribu qui venait d'atteindre le rivage.

Cette fuite étrange avait eu lieu à temps ; car, au moment où les hommes armés qui fermaient la marche abandonnaient la rive égyptienne, ils aperçurent un corps de cavalerie qui s'avancait rapidement vers le rivage qu'ils venaient de quitter. C'était l'avant-garde de l'armée égyptienne, armée commandée par le pharaon en personne.

A la vue de cette cavalerie, le désordre se mit dans l'arrière-garde des Pasteurs. Chacun cherchait à passer avant ses voisins, et comme pour cela il fallait marcher en dehors de la ligne des factionnaires, plusieurs individus se noyèrent en passant dans

les endroits profonds. D'autre part, le passage était devenu périlleux à cause de la marée qui commençait à remonter.

Cependant ce fut justement la marée qui sauva le peuple fugitif; car, lorsque les cavaliers, arrivés précipitamment, essayèrent de prendre le chemin suivi par les fuyards, elle avait déjà assez monté pour rendre la traversée impossible. Les poursuivants furent ainsi forcés de rebrousser chemin après avoir perdu plusieurs hommes et plusieurs chevaux.

Lorsque le gros de l'armée égyptienne fut arrivé, le pharaon et les principaux officiers tinrent conseil et décidèrent que l'on poursuivrait les Pasteurs dans le désert, en contournant l'extrémité nord de la mer Rouge, c'est-à-dire le fond du golfe qui est devenu plus tard le lac Timsah, par suite du déplacement progressif de cette mer.

Le projet de poursuite fut mis à exécution; mais au bout de trois jours d'une marche pénible, les Égyptiens ayant fait fausse route, et d'ailleurs n'ayant pas pris le temps de s'approvisionner de vivres et d'eau douce, ils renoncèrent à marcher plus avant dans le désert et rentrèrent en Égypte, furieux sans doute de n'avoir pu exterminer la race maudite qui venait de quitter le pays.

— Et que devint le peuple fugitif après sa sortie d'Égypte?

— Je vais vous le dire en quelques mots.

Lorsque les Pasteurs eurent passé la mer Rouge, au lieu de se diriger au nord, vers le pays des Palestins, ils s'avancèrent au milieu du désert du côté du Levant. Cette marche avait été ordonnée par le grand chef afin d'échapper aux poursuites probables de l'armée égyptienne. Les éclaireurs qui marchaient en

avant, étaient déployés sur une grande étendue, afin de fouiller le pays et tâcher de découvrir les endroits où les Pasteurs pourraient renouveler leurs provisions d'eau ; mais ils ne trouvèrent que de mauvais puits abandonnés, contenant de l'eau malsaine et peu abondante.

Le peuple fugitif erra ainsi pendant un mois environ, sans pouvoir trouver un endroit convenable pour son établissement. Au bout de ce temps, les vivres, et surtout l'eau douce, étant près de manquer, le grand chef dirigea la marche du côté du nord. Chaque jour la mortalité devenant plus grande parmi les hommes comme parmi les animaux, des murmures séditieux s'élevèrent dans toutes les tribus et momentanément l'autorité du grand chef fut méconnue. Parmi les chefs de tribus, les uns proposaient d'aller se rendre aux Égyptiens, les autres, d'après l'avis de la majorité de la population virile, proposaient d'aller envahir un pays, comme avaient fait autrefois leurs ancêtres ; mais les armes manquaient pour exécuter ce dernier projet.

Cependant, après plusieurs journées de marche vers le nord, les pasteurs arrivèrent sur la limite des pays habités. Les éclaireurs signalèrent bientôt un camp d'Arabes nomades. Les Bédouins voyant arriver cette multitude, se préparèrent au combat. Les Pasteurs en firent autant de leur côté. Tous les hommes en armes se réunirent pour former une colonne d'attaque ; les autres, armés de pierres et de bâtons, formèrent l'aile droite et l'aile gauche de cette armée improvisée, commandée en chef par l'Exterminateur.

Les Pasteurs attendaient tous la bataille avec une grande impatience ; car, étant torturés par la soif et leurs provisions étant

épuisées, il ne leur restait plus que l'espoir de piller les vivres qui devaient se trouver dans le camp ennemi. Ces malheureux étaient donc dans la nécessité absolue de vaincre ou de mourir de faim et de soif dans le désert.

Enfin, le signal du combat fut donné. Les Pasteurs se ruèrent avec fureur sur les Bédouins, en poussant des hurlements épouvantables. Les Bédouins, qui étaient tous bien armés, résistèrent au choc et combattirent vaillamment. Mais à la fin, accablés par des forces trop supérieures par le nombre, ils se virent entourés par les Pasteurs, qui en firent un affreux carnage, et s'emparèrent du camp qu'ils avaient si ardemment convoité.

Cette bataille leur ayant procuré des vivres et des armes, quelques jours après, les Pasteurs essayèrent d'envahir un pays d'Arabes sédentaires, situé sur les limites de la Syrie méridionale ; mais ils furent repoussés par plusieurs tribus confédérées qui refoulèrent les assaillants dans le désert.

Là les souffrances et les privations devinrent l'état habituel. Les pâturages étant très-maigres et l'eau très-rare, le bétail ne pouvait pas prospérer, et par conséquent fournir au peuple la subsistance nécessaire. La misère engendrant la méchanceté et la corruption, les crimes de toutes sortes devinrent tellement nombreux que le grand chef se vit dans la nécessité de faire un code de lois, et de l'annoncer au milieu d'une grande cérémonie religieuse, afin de lui donner un caractère sacré et mystérieux. Ce code étant destiné à un peuple grossier, ignorant et ingouvernable, était d'une grande simplicité, mais en même temps d'une extrême sévérité. Pendant tout le temps qu'ils furent dans le désert, les Pasteurs vécurent sous le régime de la terreur. Cependant les crimes ne furent pas moins nombreux, et il y

eut même plusieurs révoltes contre le grand chef. Mais le dictateur ayant pour lui une tribu d'hommes d'armes, qui lui restait toujours fidèle, chaque révolte était aussitôt suivie d'une épouvantable répression.

Enfin, après plusieurs années de souffrances sans nom, pendant lesquelles les Pasteurs furent souvent obligés, pour se procurer des subsistances, de guerroyer contre les peuples voisins, le grand chef étant mort, l'Exterminateur prit le commandement suprême du peuple sans patrie, et parvint bientôt à se rendre maître de quelques lieues de pays cultivable, dans les montagnes de la Syrie méridionale.

Voilà, je crois, tout ce que vous désiriez savoir ?

— Oui, sergent, répondis-je. Je suis très-satisfait de vous avoir rencontré ; car j'ai appris de vous l'histoire de ces mystérieux Pharaons pasteurs. Jusqu'à présent les historiens n'ont pu que les nommer, ne sachant rien sur leur compte ; mais dorénavant il n'en sera plus ainsi, car, à mon retour sur la terre, je leur répéterai, le plus fidèlement possible, l'histoire que vous venez de me raconter.

— Ce titre de pharaon appliqué aux chefs des Pasteurs est impropre, je vous l'ai déjà dit, car il fait supposer que ces chefs ou ces rois ont régné seuls, pendant un certain temps, sur toute l'Égypte. Or, à la meilleure époque de leur histoire, les Pasteurs ne possédèrent qu'une petite partie de ce pays, et par conséquent les vrais pharaons ne cessèrent point de régner. Donc c'est à tort que l'on donne le nom de pharaons pasteurs aux chefs orientaux qui régnèrent pendant quelque temps à Memphis, car leur domination ne s'étendit que sur le nord de l'Égypte, c'est-à-dire la basse Égypte ou Delta.

— Bien ! sergent, très-bien ! Je note cette rectification historique dans ma mémoire..... Quel dommage que les fameuses *Annales égyptiennes* aient été brûlées ! Car lors même que vous pourriez retourner sur la terre et raconter ce qu'elles contenaient, votre témoignage n'aurait pas sans doute la force d'un manuscrit.

— Les manuscrits sont brûlés, mais les inscriptions lapidaires sont restées. De mon temps, l'Égypte était couverte de monuments sur lesquels on en voyait un grand nombre, qui n'ont été traduites ni pendant mon règne ni sous les règnes de mes successeurs. Ces inscriptions ont pu être détériorées mais non détruites. Aussi, je ne doute pas qu'à l'aide de ces matériaux impérissables, vos savants égyptologues parviennent à reconstituer d'une manière satisfaisante l'histoire du mystérieux pays des pharaons.

Maintenant, caporal, pour ne pas perdre de temps, je vous conseille de visiter rapidement notre bibliothèque, si vous tenez à avoir au moins une légère idée des richesses qu'elle renferme. Cette salle est précisément celle où se trouvent les meilleurs ouvrages écrits par les auteurs du régiment. Tous ces ouvrages ont mérité l'honneur de la traduction française.

Accompagné de Constance et de Ptolémée, je passai alors devant les vitrines, et je lus un grand nombre de titres d'ouvrages. Je vais rapporter ceux qui me sont restés dans la mémoire :

Traité de l'Orgueil, par Nabuchodonosor.

Traité de l'Ambition, par Jules César.

Le Repentir, par Néron.

Le Remords, par Constantin le Grand.

Stupidité de la débauche et des débauchés, par Héliogabale.

De l'inutilité de la guerre, par Alexandre le Grand.

De l'influence des Beaux-Arts sur l'esprit du peuple, par Auguste César.

A quoi sert la gloire ? par Charlemagne.

L'Art de gouverner, par Périclès.

De l'influence des Beaux-Arts sur la civilisation, par le même.

Souvenirs et regrets, par Sémiramis.

— Voici un des plus beaux ouvrages de notre bibliothèque, dit Ptolémée. C'est la vie terrestre de Sémiramis, écrite par la fameuse reine d'Assyrie elle-même. Cet ouvrage contient la confession détaillée d'une femme qui voulait être heureuse à tout prix, et qui n'arriva qu'à la déception, au dégoût et au désespoir. Cependant cette femme possédait toutes les choses qui ont la réputation de constituer le bonheur : une beauté exceptionnelle, des richesses immenses et une puissance qui lui permettait de se procurer tout ce qui semblait devoir satisfaire ses désirs.

Il y a dans ce livre un passage que l'on ne peut lire sans ressentir une profonde émotion : c'est celui où Sémiramis raconte qu'étant à l'apogée de la puissance et de la gloire, et ne trouvant le plaisir ni dans le luxe ni dans le vice, elle veut recourir à la mort..... mais avant de mourir elle cherche avec une sorte de rage si le bonheur peut se trouver quelque part, car elle ne peut se résoudre à croire que la vie est si peu de

chose.... Le refuge qui existe pour l'âme déçue (la croyance en Dieu et à la vie d'outre-tombe), ce refuge elle ne le connaît pas, car elle est athée et matérialiste, et par conséquent soit qu'elle regarde au dedans, soit qu'elle regarde au dehors de son âme, elle ne voit que le néant, l'affreux néant !

Il est bien entendu que ce n'est que dans sa vie terrestre que Sémiramis était incrédule ; car aujourd'hui elle croit à l'Être suprême, comme nous tous.

Je ne puis vous faire l'analyse de cet ouvrage parce que le temps me manque. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je le considère comme un chef-d'œuvre.

— Sergent, dis-je à Ptolémée, à côté de l'ouvrage de Sémiramis, j'aperçois d'autres friandises littéraires que je regrette aussi beaucoup de ne pouvoir déguster.

Par exemple :

Le pouvoir de la femme, par Cléopâtre.

Vie d'un roi assyrien, par Sardanapale.

Recueil de traditions antiques, par Nemrod.

La Genèse de l'humanité, par Osireth, Nemrod, Yao et Téglatphalasar.

— Si vous n'avez pas le temps de lire ces ouvrages, me dit Ptolémée, vous pouvez du moins parler aux auteurs qui les ont écrits. Ils sont encore tous au régiment.

— Je serais assez curieux, dis-je, de voir ces anciens maîtres de la terre ; je serais surtout fort désireux de causer avec eux ; mais je ne sais ni où les trouver, ni comment faire leur connaissance.

— Je me charge de vous mettre en rapport avec eux, me dit Constance.

— Alors tout va bien ! répondis-je. Il ne me reste plus, avant de partir, qu'à rendre grâce au sergent pour son extrême bienveillance.

Oui, sergent Ptolémée, vous êtes déjà le bibliothécaire des rois ; mais, selon moi, vous méritez encore le titre de roi des bibliothécaires !

Au moment où j'allais sortir de la salle, je vis dans une vitrine un titre d'ouvrage qui fixa mon attention.

— Qu'est-ce que cela ?... *L'athéisme et les athées*, par François I^{er}, demandai-je. Ptolémée me répondit :

— C'est un ouvrage contre l'athéisme, écrit par l'ex-roi de France, depuis qu'il est au régiment.

— Il y a donc des athées sur la planète Mars ?

— Non, il n'y en pas, répondit Constance.

— Alors cet ouvrage est inutile.

— Sans doute, dit Ptolémée, il est inutile, puisqu'il n'y a personne chez nous qui nie l'existence de l'Être suprême. Mais, si cet ouvrage est inutile, en revanche il est fort curieux ; car on y trouve la preuve que la foi n'est pas nécessaire pour croire en Dieu. En effet, lorsqu'on a lu ce livre, on croit à l'Être suprême de la même manière que l'on croit aux axiomes de la géométrie.

Il est dommage que cette œuvre ne puisse être répandue chez les terriens ; elle contribuerait beaucoup à l'anéantissement de l'athéisme, car elle convertirait sûrement tous les athées qui daigneraient la lire.

— Oh ! sergent, la conversion des athées n'est pas aussi facile que vous le supposez, surtout quand ces gens-là se trouvent d'être de grands savants, comme certains athées assez connus présentement en Europe.

— Quoi ! il y a sur la terre des athées qui sont aussi de grands savants ?

— Oui, sergent, on en compte un certain nombre.

— J'ai bien de la peine à croire que de vrais savants puissent nier l'existence de Dieu, reprit Ptolémée. Je comprendrais encore l'athéisme chez les pauvres diables qui ont le cerveau atrophié par un travail excessif et grossier. Ces pauvres gens ne pensent jamais à rien d'immatériel, ils ne lisent jamais aucun livre et sont tellement abrutis qu'ils sont incapables d'observer, et par conséquent d'admirer les merveilles de la création. Ils boivent, mangent, travaillent, dorment et reproduisent des êtres aussi bornés que leurs parents ; en un mot, la vie de ces parias de la civilisation diffère très-peu de la vie de certains animaux domestiques. Ces malheureux étant fort mal placés pour voir l'Être suprême, on me dirait qu'il y a des athées parmi eux que je ne m'en étonnerais pas ; mais je m'étonne qu'il y en ait chez des gens qui passent leur vie à observer les phénomènes de l'univers, chez des gens qui peuvent, à volonté, voir Dieu dans l'infiniment petit, au moyen du microscope, et le voir ensuite dans l'infiniment grand, au moyen du télescope, ce merveilleux instrument qui donne au croyant un avant-goût des splendeurs célestes, et lui permet d'apercevoir les demeures mystérieuses que les hommes habiteront successivement pendant l'éternité.

— J'entends parler de télescope, de splendeurs célestes, il

paraît que l'astronomie fait le sujet de la conversation... dans ce cas, j'arrive bien à propos... dit un sergent qui venait d'entrer dans la salle et s'approchait de nous en souriant.

— Voici le directeur de l'observatoire, me dit tout bas Constance. C'est un ex-roi de l'antique Égypte, devenu très-savant depuis qu'il est arrivé sur cette planète. Tout le monde ici l'appelle l'Astronome.

Ptolémée dit à l'Astronome :

— Ce n'est pas l'astronomie qui fait le sujet de notre causerie, c'est l'athéisme..... Ce caporal, ajouta Ptolémée en me désignant, ce caporal, qui visite en ce moment notre planète en amateur, me dit qu'il y a de savants athées sur la terre, et je réponds qu'il est étonnant de voir des athées parmi les hommes vraiment savants, parmi des hommes qui ont la facilité de voir Dieu, quand il leur plaît, au moyen du microscope et du télescope.

— Est-il bien sûr, me dit l'Astronome, que parmi les savants et même parmi les ignorants, il y ait des hommes vraiment athées ? Les soi-disants athées ne sont-ils pas plutôt des hommes orgueilleux, dont l'orgueil va jusqu'à renier en public le Dieu qu'ils admettent dans leur for intérieur ?

— Sergent, répondis-je à l'Astronome, il est possible qu'il y ait quelques terriens qui fassent parade d'athéisme ; mais, à côté de ces fanfarons de l'incrédulité, il y a d'autres hommes qui sont modestement et sincèrement athées.

— S'il existe de véritables athées, reprit mon interlocuteur, ces gens-là sont bien à plaindre, car ils sont affligés d'une sorte de cécité morale comparable à la cécité physique des aveugles-

nés. Aussi, d'après cela, puisque l'on excuse un aveugle-né qui nie la lumière, parce que l'on voit qu'il est privé du sens qui fait percevoir la lumière, on doit de même excuser l'homme qui nie la divinité, parce qu'il est évident que cet homme est privé du sens qui fait percevoir la divinité. D'ailleurs, les négations de ces malheureux, que sont-elles?... Des notes discordantes, mais si faibles, qu'elles sont à peine perceptibles au milieu du concert universel des créatures rendant hommage au Créateur.

— Alors, selon vous, lui dit Ptolémée, l'athéisme serait inoffensif? Je ne suis pas de votre avis. Je considère, moi, l'athéisme comme une maladie contagieuse, et j'imagine que les gens qui ont le cœur sec et l'âme orgueilleuse doivent être facilement victimes de cette contagion.

— Il est possible, dit l'Astronome, que l'athéisme ait plus d'importance que je ne lui en accorde, mais il est tout à fait impossible qu'il devienne la doctrine de la majorité des terriens.

— Ce serait un grand malheur pour eux, reprit Ptolémée, car l'athéisme est réellement dangereux et détestable, et d'autant plus détestable qu'il est toujours accompagné du matérialisme. Or, si l'athéisme est la négation de Dieu, le matérialisme est la négation de l'art, de l'amour et de toutes les belles et bonnes choses métaphysiques qui embellissent et divinisent pour ainsi dire la matière.

— Sergent, dis-je au bibliothécaire, s'il en est ainsi, un athée, qui est forcément un matérialiste, doit être incapable de produire une œuvre d'art.

— Sans doute, répondit Ptolémée, un athée ne saurait produire une œuvre d'art, et cela parce que l'art c'est l'idéal qui vient animer la matière. Or, pour les athées et pour les matérialistes, il ne doit point exister d'idéal, puisque, d'après eux, il n'existe rien au monde en dehors de la matière. Donc il n'y a pas d'artistes parmi les matérialistes athées, et, par contre, il n'y a pas de matérialistes athées parmi les gens capables de produire des œuvres d'art.

De même le génie étant un feu sacré, un souffle divin, il est impossible qu'il y ait des hommes de génie parmi les gens qui nient Dieu, ne reconnaissent que la matière, et pour qui, par conséquent, il n'y a ni feu sacré ni souffle divin.

— Sergent, dis-je à Ptolémée, je crois volontiers que les athées et les matérialistes ne sont pas artistes et ne sauraient l'être, car j'ai observé plusieurs fois que lorsque ces gens-là se mêlent de parler de l'art, ils en parlent comme les aveugles-nés pourraient parler des couleurs. Il est possible qu'il y ait eu des exceptions, mais alors les soi-disant athées qui raisonnaient sur l'art d'une manière vraiment artistique, étaient probablement des farceurs qui affectaient l'athéisme, mais qui, en particulier, croyaient en Dieu comme père et mère.

Mais pour revenir à ce que vous prétendez, que le matérialisme est la négation de l'amour, je me permettrai, sergent, de vous dire que je ne partage pas votre opinion. Les athées et les matérialistes nient Dieu, nient l'âme, nient le feu sacré, c'est vrai, mais ils sont bien loin de nier le feu de l'amour. En effet : lorsqu'il s'agit d'amour, les opinions des hommes se fondent dans une édifiante unanimité. Devant l'amour, il n'y a plus ni

athées, ni déistes, ni panthéistes, ni spiritualistes, ni matérialistes, il n'y a plus que des amoureux.

— Ne parlons pas légèrement de choses si sérieuses, reprit le bibliothécaire. J'ai dit que le matérialisme, que je confonds avec l'athéisme, est la négation de l'amour. Entendons-nous. Il y a deux sortes d'amour : d'abord l'amour physique ou charnel, qui n'est pas différent de celui que les animaux éprouvent périodiquement ; ensuite l'amour psychique, amour qui est à la fois sensuel et spirituel. C'est le plus grand, le plus sublime, le plus délicieux des amours que l'homme soit susceptible d'éprouver. Cet amour n'est connu que d'un bien petit nombre d'individus, et même parmi les êtres d'élite qui l'éprouvent à des degrés divers, bien peu le connaissent dans toute sa perfection.

Eh bien, l'amour psychique, qui prouve d'une manière évidente qu'il existe quelque chose d'inconnu au-dessus de la matière, quelque chose qui l'ennoblit en s'unissant à elle, l'amour psychique doit être nié par tous les matérialistes qui voudront être conséquents avec leur doctrine. Les partisans du matérialisme ne doivent donc adopter que l'amour charnel et purement matériel. Et, même les préliminaires de l'amour physique, qui sont en usage dans les pays civilisés, doivent paraître superflus aux vrais et sincères matérialistes.

— Sergent, dis-je à mon interlocuteur, je reconnais, comme vous, que les partisans de l'athéisme et du matérialisme, s'ils veulent être conséquents avec leurs doctrines, doivent laisser l'amour psychique aux spiritualistes, et se contenter pour eux-mêmes de l'amour physique débarrassé d'entraves et de préliminaires ; c'est-à-dire, de l'amour charnel tel qu'il est compris

des représentants des races canine, bovine et porcine. En effet, ces animaux, qui sont tous de fieffés matérialistes, ont l'habitude de supprimer autant que possible les préliminaires en amour.

Mais, je m'aperçois que nous maltraitons les gens qui ne croient qu'à la matière, et que nous remportons sur eux une victoire facile, d'autant plus facile qu'ils ne sont pas là pour se défendre. Je crois pouvoir remarquer que notre manière d'agir envers ces mécréants n'est pas précisément ce que l'on appelle de la générosité.

— Et quand bien même vos mécréants seraient ici présents, que pourraient-ils dire pour défendre leur pitoyable système ?

— Ce qu'ils pourraient dire, sergent?... ils pourraient vous embarrasser sérieusement par leurs demandes ou leurs réponses. Car, je vous l'ai déjà dit, il y a parmi eux de grands savants, qui ont toujours à leur disposition un arsenal de preuves redoutables.

— Allons ! faisons une expérience, voulez-vous essayer de répondre pour les athées ?

— Sergent, je le veux bien. Seulement, je ne puis être qu'un faible représentant des athées et des matérialistes, attendu que je ne suis moi-même ni athée ni matérialiste, et que d'ailleurs je suis bien loin de posséder le talent d'argumentation des illustres incroyables dont je vous ai parlé. Mon rôle se bornera donc à répéter quelques-unes de leurs raisons en les simplifiant.

— Commençons, dit Ptolémée. Qui est-ce qui a créé la matière dont se compose l'univers ?

— La matière cosmique, dont l'univers se compose, a toujours existé, elle existera toujours..... Ce que vous appelez création n'est que transformation.

— Bien. Vous voulez dire que la matière est incréable et indestructible, mais qu'elle est transformable à l'infini; j'accepte cette opinion parce que la raison ne peut pas comprendre que la matière puisse être créée avec le néant, et qu'une fois créée elle puisse de nouveau être réduite au néant.

Mais moi déiste, je reconnais que cette matière éternelle est inintelligente par elle-même, et qu'elle n'a produit l'univers que par la puissance de l'intelligence divine qui la pénètre. Intelligence incompréhensible qui existe aussi de toute éternité.

Comment les athées expliquent-ils la formation de l'univers ?

— D'après les athées, la matière a formé l'univers parce qu'elle possède des propriétés qui lui sont fatalement inhérentes, et que, par la vertu des propriétés qu'elle possède, elle ne pouvait faire autrement que de former l'univers d'une façon régulière.

— Et qui est-ce qui a donné à la matière ces propriétés merveilleuses ?

— Je vous l'ai déjà dit; d'après les athées, ces propriétés appartiennent essentiellement à la matière.

— Dans ce cas, ces propriétés produisant des effets intelligents, les athées sont forcés de reconnaître que la matière est intelligente, et alors ils cessent d'être athées et deviennent panthéistes. C'est déjà un progrès.

Ainsi, d'après les athées, les planètes qui tournent autour des soleils dont l'espace est peuplé, les planètes ne décriraient leurs orbites qu'en vertu des lois mécaniques inhérentes à la matière. Il resterait à savoir qui est-ce qui a donné l'impulsion première aux corps célestes ; mais je vous autorise à ne pas répondre à cette question embarrassante, parce que je ne veux pas tout d'un coup aplatir l'athéisme. Je veux me donner la satisfaction de le poursuivre jusque dans ses derniers retranchements et là, s'il ne se rend pas, je lui ferai grâce de la vie, mais je suspendrai à l'entrée de sa dernière casemate un écriteau sur lequel il n'y aura qu'un mot, que je vous laisse à deviner.

Donc, afin de continuer la poursuite de l'athéisme, j'accepte provisoirement la formation de l'univers par les athées, et je vous demande qui est-ce qui a produit la vie sur les planètes ?

— D'après les athées, la vie sur les planètes est le produit de certaines propriétés inhérentes à la matière, et qui la portent à s'organiser aussitôt qu'elle se trouve dans certaines conditions nécessaires. Alors elle forme des plantes et des animaux, d'abord très-simples, mais qui par la suite deviennent de plus en plus complexes.

— N'auriez-vous pas une raison meilleure à me donner ?

— Ma foi ! sergent, je n'ai rien de mieux à répondre. Je pourrais, il est vrai, retourner ma réponse d'une autre manière, mais vous n'en seriez pas plus satisfait, puisqu'elle exprimerait toujours la même chose.

— Ainsi, d'après les athées la vie est encore le résultat de propriétés inhérentes à la matière. Elle est diablement intelligente,

cette matière, pour produire des plantes en si grand nombre, de formes et de grandeurs si diverses et de propriétés si différentes ; des animaux de formes et de grandeurs si variées et de mœurs si étonnantes. Oui, il faut que la matière soit bien intelligente pour avoir pu créer surtout un être aussi incompréhensible que l'homme ! Mais si la matière a été assez intelligente pour créer des êtres intelligents, elle a dû les créer dans un but quelconque, quel est ce but ?

— D'après les athées, je n'en sais rien du tout.

— Ainsi les athées ne peuvent point dire quel a été le but de la matière, ou si vous voulez de la nature, en produisant sur les planètes des plantes, des animaux et surtout des êtres intelligents.

— Les athées peuvent répondre que la nature a produit ces êtres machinalement et que ces êtres eux-mêmes existent d'une manière machinale.

— Les hommes agissent-ils d'une manière machinale ?

— Oui, d'après les athées.

— Ainsi, quand un athée renie Dieu, c'est machinalement et sans raisonner qu'il fait cette négation.

— Au contraire, sergent, c'est en raisonnant que l'athée nie l'existence de Dieu.

— Avec quoi l'athée raisonne-t-il ?

— Avec la machine à raisonner qu'il porte dans son crâne. Je suis obligé, pour rester dans mon rôle, de me servir de cette expression, car les athées et les matérialistes n'admettent pas que l'homme ait une âme, parce qu'ils seraient forcés, en même

temps, d'admettre que cette âme ou cet esprit étant immatériel ne peut pas être décomposé comme le corps, et par conséquent ils seraient forcés de croire à l'imortalité de l'âme. S'ils croyaient à l'imortalité de l'âme, ils seraient obligés de croire aussi à l'Être suprême, qui est le Père de tous les esprits. Pour éviter les inconvénients de ces croyances, les athées et les matérialistes suppriment l'âme proprement dite, et la remplacent par un ensemble de facultés intellectuelles qui, d'après eux, ne sont que le produit des perceptions recueillies par le cerveau au moyen des sens.

— Si, d'après les athées, l'homme n'a pas d'âme, à quoi lui servent les admirables facultés intellectuelles qui la remplacent ?

— Selon les athées matérialistes, ces facultés servent à procurer à l'homme le plus de jouissances possible, et à prolonger sa vie aussi longtemps qu'elle peut être prolongée.

— Ainsi, d'après les athées matérialistes, les arts, les sciences et les innombrables productions de l'intelligence humaine, tout cela ne servirait qu'à faire vivre l'homme un peu mieux qu'un animal !

Il me reste à vous adresser une dernière question.

Le pouvoir de juger ou le jugement, le pouvoir d'inventer ou le génie, le pouvoir d'espérer ou l'espérance, sont les trois facultés intellectuelles qui prouvent le mieux que l'homme est plus qu'une machine, et qu'il a bien réellement une âme immatérielle et, par conséquent, immortelle. Que sont ces facultés pour les athées et les matérialistes ?

— Au nom de ces gens-là, je ne sais quoi vous répondre.

— Il me faut pourtant une réponse. Ces facultés sont-elles matérielles ?

— Pour les gens qui ne croient qu'à la matière, ces facultés doivent être matérielles.

— Si elles étaient matérielles, elles auraient les propriétés de la matière. Or, il est évident que les facultés en question ne possèdent pas les propriétés de la matière.

— C'est vrai. A moins d'être fou, on ne cherchera pas à savoir quel est le poids du jugement, du génie ou de l'espérance. Alors les athées, au nom de la raison, qui n'est pas matérielle, doivent reconnaître que les trois facultés en question sont tout à fait immatérielles.

— Si les athées daignent reconnaître qu'il y a quelque chose en dehors de la matière, ils cessent d'être matérialistes. N'étant plus matérialistes, ils doivent admettre sans difficulté que l'âme est immatérielle. Or, ce qui est immatériel est immortel ; donc ils doivent accepter l'immortalité de l'âme. Alors, pourquoi ne veulent-ils pas admettre l'existence de Dieu, l'âme de l'univers, la grande âme de laquelle sortent toutes les âmes des créatures ?

— Parce que la croyance en Dieu gêne les athées et les matérialistes, pour un motif ou pour un autre... Parce que... parce qu'il est plus facile de nier ce que l'on ne comprend pas que de l'expliquer. Parce que... parce que... Ah ! je ne sais plus que dire ! Au diable l'athéisme !... Que les athées et les matérialistes défendent leur doctrine comme ils pourront ! Je ne veux pas être plus longtemps l'avocat d'une si mauvaise cause !

A ces mots, Ptolémée sourit et me dit :

— Si les athées n'avaient, pour les défendre, que des avocats de votre sorte, leur cause serait perdue depuis longtemps.

— Pourtant, sergent, repris-je, je crois avoir répondu pour les athées d'une manière convenable. Ainsi, par exemple, quand vous m'avez fait cette question : « Comment les athées expliquent-ils la formation de l'univers ? » si j'avais voulu laisser écraser l'athéisme du premier coup, je n'aurais eu qu'à vous répondre, comme les athées d'autrefois : « L'univers s'est formé par le hasard. » Je n'ai pas répondu ainsi, parce que cette réponse est devenue tellement faible et ridicule, que les athées d'aujourd'hui ne s'en servent plus. Ils répondent d'une manière plus scientifique ; car, de nos jours, croyants et mécréants, tout le monde est obligé, pour discuter, de se mettre au niveau de la science, sous peine de dire des bêtises. C'est pourquoi, parlant pour les athées, j'ai répondu à vos questions comme ils auraient pu répondre eux-mêmes s'ils avaient été présents. Par conséquent, je crois les avoir représentés momentanément d'une manière juste et loyale.

— De mon côté, répliqua Ptolémée, je ne crois pas avoir traité durement les athées et les matérialistes, puisque j'ai accepté provisoirement presque toutes les raisons que vous m'avez données en leur nom. Il est vrai que je me proposais, à la fin de l'interrogatoire, de combattre ces raisons, ou plutôt de les couvrir de ridicule ; mais, comme vous vous êtes rendu, vous m'évitez cette peine ou ce plaisir, qui consiste à aplatir un adversaire.

L'Astronome prit alors la parole :

— Selon moi, dit-il, pour démontrer l'infériorité de la doc-

trine athée-matérialiste, il n'est pas nécessaire de la combattre ou de la tourner en ridicule, il suffit seulement de placer l'athéisme à côté du déisme, afin que, ainsi exposés, la laideur et le manque d'esprit de l'un fasse ressortir davantage le génie et la merveilleuse beauté de l'autre.

Je n'ai pas le temps de faire cette exposition ; cependant je ne puis résister au désir de la remplacer par quelque chose qui lui ressemble beaucoup. Ainsi, au lieu d'exposer les principes des deux doctrines contraires, je vais montrer l'un après l'autre deux univers : d'abord l'univers tel que le conçoivent les athées et les matérialistes, ensuite l'univers réel, reconnu par les déistes rationalistes et spiritualistes.

Voici l'univers des athées :

L'espace est peuplé d'une infinité d'astres de toutes les grandeurs : soleils, planètes et comètes. Chaque soleil est probablement entouré de planètes qui tournent autour de lui, ce qui forme son système planétaire. Les systèmes planétaires sont reliés entre eux par certaines comètes qui échappent à l'attraction d'un soleil pour rencontrer, après une longue course, la sphère d'attraction d'un autre soleil.

L'ordre qui règne dans l'univers est le fait de propriétés inhérentes à la matière. La matière est éternelle ; elle est incroyable et indestructible, mais elle est transformable à l'infini. La matière possède en elle-même toutes les propriétés qui lui permettent de se transformer.

C'est grâce à ces propriétés que la vie est apparue sur les planètes. La création automatique a commencé d'abord à produire des organismes simples qui, en se compliquant de plus

en plus avec le temps, sont devenus des plantes et des animaux plus ou moins parfaits, et même des hommes doués, à divers degrés, de raison et d'intelligence.

Les êtres organisés qui peuplent les planètes naissent, croissent, reproduisent et meurent bêtement, leur progéniture en fait autant, et ainsi de suite, tant que cela pourra durer.

Conclusion athéiste inspirée par la vue de l'univers des athées :

Plante, homme, animal, chacun vit comme il peut sur sa planète, en employant les facultés qu'il a reçues de la nature. Les êtres plus ou moins intelligents que l'on appelle hommes doivent se servir de leur intelligence pour vivre le mieux possible, jusqu'au moment où la matière qui les compose retournera dans la matière inerte, après être tombée en poussière ou en pourriture.

Tel est le monde des athées et des matérialistes. Vous avez vu ce qu'il est et à quoi il sert... d'après ces mécréants.

— Ainsi donc, dit Ptolémée, d'après les athées, les astres se meuvent dans l'espace d'une manière intelligente et cependant inconsciente, et, ce qui est le comble de l'absurde, la matière inintelligente dont ils sont composés peut former d'elle-même des êtres intelligents. Ces êtres intelligents, dont quelques-uns (les athées) prétendent n'avoir rien au-dessus d'eux, sont pourtant, d'après les matérialistes, condamnés de par les lois de la matière à mourir définitivement, après avoir vécu un temps extrêmement court sur la planète où ils sont nés et qu'ils n'ont pas même eu le temps de connaître.

Ainsi, dans ce pitoyable système, dans cet univers sans âme, il n'y a pas de place pour l'espérance, parce qu'il n'y en a pas pour l'immortalité. Les soleils éclairent, non des planètes, mais des tombeaux mouvants, des pourrissoirs perpétuels !

Dans cet épouvantable système, c'est donc la mort qui a le dernier mot, car l'homme, après une vie plus ou moins misérable, meurt sans espoir d'une vie future meilleure que celle qu'il achève ; il meurt sans espoir de visiter après sa mort cet univers infini qui contient tant de merveilles. Merveilles mortes, merveilles inutiles, si l'on ne peut jamais les voir autrement qu'à des millions de lieues de distance !

Vraiment, si je ne savais pas que la folie existe, je ne saurais quel nom donner à l'aberration d'esprit qui a pu porter certains hommes à créer un pareil système !

— Le système universel des athées, dit l'Astronome, est étroit, mesquin, sans poésie ; il est immoral, illogique et fort peu sublime ; il est de plus affligeant, décourageant et désespérant au suprême degré, mais toutes les mauvaises qualités de ce système ne prouvent pas que ceux qui l'ont inventé étaient fous, elles prouvent seulement que les facultés intellectuelles des inventeurs ne leur ont pas permis de faire mieux. Pour nous, qui ne voulons pas inventer de système, laissons les athées perfectionner l'univers sans âme imaginé par leurs prédécesseurs, et visitons l'univers réel, l'univers des fils de l'Espérance.

, Portés par les ailes de la pensée, nous voici libres au sein de l'espace. Nos yeux ont acquis la puissance du télescope, et le spectacle qui s'offre à notre vue développée nous donne un sen-

timent qui est à la fois de la surprise, de l'admiration et presque de l'épouvante.

De toutes parts, nous voyons briller des millions d'étoiles de diverses couleurs et de diverses grandeurs. Ces astres mystérieux illuminent la nuit splendide et éternelle qui règne dans l'espace sans limites. Mais là ne se bornent pas leurs fonctions : ces diamants du ciel sont autant de soleils dont chacun est le centre d'un monde de planètes. Chaque planète a été, est ou sera le séjour d'une humanité inférieure, égale ou supérieure à l'humanité terrestre.

Afin de nous faire une idée de l'immensité des cieux, examinons les distances qui séparent du soleil les planètes et les comètes qui sont sous sa domination. Pour Mercure, Vénus, la Terre et Mars même, ces distances sont relativement insignifiantes. En effet, si nous voulons trouver une planète éloignée du Soleil seulement de cent millions de lieues, il nous la faut chercher dans la zone des planètes dites télescopiques. Jupiter, la plus grosse planète de notre système, n'est distante du Soleil que de deux cent millions de lieues environ. Saturne, la plus étrange planète connue, est éloignée du Soleil à une distance qui est, à quelques millions de lieues près, le double de celle de Jupiter. Uranus est environ deux fois plus loin du Soleil que Saturne. Enfin Neptune, la planète la plus éloignée du Soleil, en est à un peu plus de onze cent millions de lieues. Cette distance, dépassant le milliard de lieues, commence à nous paraître un peu considérable ; cependant elle est assez faible si on la compare à celle dont plusieurs comètes peuvent s'éloigner du Soleil sans cesser d'obéir à sa puissance. En effet, un de ces astres, actuellement invisible, décrit une ellipse tellement allon-

gée, qu'il ne retournera vers le Soleil qu'après s'en être éloigné de plus de trente milliards de lieues.

Considérons que ces astres, qui font partie du même système, sont les enfants d'une tribu d'astres dont le Soleil est le chef, et que cette tribu astronomique n'occupe dans l'espace qu'une place relativement fort minime. Considérons aussi que notre tribu solaire est fort éloignée de ses voisines les plus proches.

Ainsi, je suppose que nous puissions voyager dans l'espace avec la vitesse de la lumière, il nous faudrait, malgré cette vitesse, près de quatre années terriennes pour atteindre le soleil le plus proche du nôtre. C'est là le système, c'est-à-dire la tribu planétaire la plus rapprochée de la nôtre. Si nous voulions visiter une autre voisine, la tribu de l'étoile, ou, pour mieux dire, du soleil Sirius, par exemple, il nous faudrait (marchant toujours avec la vitesse de la lumière, qui parcourt environ soixante-dix mille lieues par seconde), il nous faudrait, dis-je, plus de vingt années terrestres pour faire le voyage.

Notre tribu planétaire, les deux tribus voisines dont je viens de parler, et toutes les tribus des soleils visibles à la vue ordinaire, font partie d'une immense nation astrale dont l'étendue est incommensurable ; mais quelle que soit la prodigieuse longueur que doit avoir la traversée de cette région astronomique, cette longueur effrayante mérite à peine d'être comptée, si on la compare à l'éloignement incroyable de certaines étoiles à peine visibles, même pour notre vue télescopique.

Voyez, par exemple, là-bas, dans les profondeurs de l'infini, cette étoile nébuleuse qui n'a que l'apparence d'une faible lueur blanchâtre.... il semble qu'elle est située à la limite de ce

vaste univers, qui comprend un grand nombre de nations semblables à celle dont je viens de parler.... eh bien ! si, voyageant avec la rapidité de la lumière, nous voulions atteindre cette nébuleuse, il nous faudrait plusieurs millions d'années !

Je suppose que cette nébuleuse est sur la limite de l'univers visible pour les astronomes des planètes de notre système, cet univers visible aurait ainsi plusieurs quintillions de lieues de diamètre.

Or, un quintillion représente mille millions de milliards !

Supposons présentement que nous venons de faire ce voyage de plusieurs millions d'années. Longtemps avant d'arriver, nous nous sommes aperçu que l'étoile que nous prenions pour une nébuleuse est, en réalité, un vaste univers composé de plusieurs millions de soleils. A présent que nous sommes au centre de ce nouvel univers, nous voyons des constellations qui sont toutes invisibles pour les astronomes terriens. Où est maintenant le soleil des terriens ?... Il est là-bas dans les profondeurs de l'espace, et fait partie d'une toute petite nébuleuse qui, malgré sa petitesse apparente, contient les étoiles de la voie lactée et toutes les étoiles que les terriens observent à l'œil nu. Par conséquent, cette nébuleuse, qui nous paraît si petite, doit avoir au moins un quintillion de lieues de diamètre.

Voulons-nous voir un nouvel univers ? Faisons instantanément, par la pensée, une étape semblable à la première, c'est-à-dire une étape de plusieurs quintillions de lieues....

Nous voici encore une fois au centre d'un nouvel univers. L'univers des terriens qui, à la station précédente, ne nous apparaissait que sous la forme d'une nébuleuse, ce monde est

maintenant tout à fait invisible, et tout l'univers que nous observions à cette station s'est rapetissé, en apparence, au point de devenir à son tour une nébuleuse qui a cependant un diamètre de plus de mille millions de milliards de lieues.

L'univers au centre duquel nous sommes présentement est aussi riche en soleils que les deux premiers, et de quel côté que nous portions nos regards, notre vue rencontre des millions d'astres. Nous ne voyons pas une région du ciel dépourvue d'étoiles, c'est-à-dire que nous n'apercevons nulle part les limites de la création.

Essayons pourtant de trouver ces limites. Lançons-nous avec toute la frénésie de notre imagination à travers cette fourmilière de soleils en volant toujours dans la même direction, et, pour arriver plus vite à ces limites inconnues, marchons, s'il le faut, un décillion de fois plus vite que la lumière !... En avant !...

Quel spectacle de délire !... Les étoiles semblent naître par milliards à notre approche !... Ce n'est pas un univers, mais des millions d'univers que nous traversons à chaque seconde !... Et pas de limites !... toujours pas de limites !... Peut-être n'allons-nous pas assez vite.... Alors volons avec une vitesse d'un centillion de lieues par seconde.... (1)

Maintenant il semble que nous sommes dans un tourbillon de feu... Nous traversons un ouragan d'étincelles, et chaque étincelle est un soleil !...

(1) Le décillion étant, d'après la nouvelle notation, le nombre mille multiplié dix fois par lui-même, on peut appeler centillon le nombre mille multiplié cent fois par lui-même, c'est-à-dire élevé à sa cent unième puissance, ce qui représente un nombre de plus de trois cents chiffres.

Et toujours pas de limites !...

L'infini se moque de nous ! Il semble nous dire : vous marcheriez ainsi pendant des millions de siècles que vous ne seriez guère plus avancés dans ma connaissance.

Arrêtons-nous ; car le spectacle de cette création qui s'agrandit sans cesse finirait par confondre notre raison et nous rendre fous....

En ce moment les étoiles semblent de nouveau immobiles et resplendent de toutes parts. Maintenant qu'il a cessé sa course furibonde, notre esprit est plus calme. Il entend de nouveau la grande voix de l'infini, la véritable parole de Dieu, parole qui n'est d'aucune langue, mais que tout le monde comprend, parce qu'elle s'adresse directement à l'âme. Cette voix suprême nous dit : « N'essayez pas de comprendre ce qui est incompréhensible. La partie ne peut comprendre le tout, à plus forte raison elle ne comprendra jamais l'infini. »

Il y a cependant là-bas, dans un endroit perdu de l'univers, sur un grain de sable appelé Terre, de petits êtres qui refusent de reconnaître l'intelligence suprême qui pénètre et enveloppe tout à la fois cette création infinie. Pour eux, l'univers n'est qu'un grand corps sans âme qui ignore complètement sa propre existence. Cependant si ces petits êtres refusent de reconnaître l'Intelligence qui gouverne l'univers, en revanche ils admettent fort bien l'existence de leurs propres intelligences qui, d'après eux, n'ont rien au-dessus d'elles.

Oui, petits habitants du grain de sable Terre, vos petites intelligences existent, mais elles ne se sont pas faites toutes seules ; elles ont une mère ; cette mère, c'est la grande intelligence uni-

verselle qui produit toutes les intelligences de l'univers. Cette génératrice est infiniment supérieure à toutes ses filles, et si quelques-unes sont assez folles et assez ingrates pour la renier, tôt ou tard elles seront forcées de faire acte de soumission au sublime auteur de leur existence.

L'Astronome se mit la main sur les yeux, comme pour se reposer un instant la vue en même temps que l'esprit, et, quelques secondes après, continua ainsi :

— Nous voici revenus par la pensée dans notre monde planétaire. Si nous nous étions trouvés en corps à l'endroit de l'espace où nous étions parvenus en esprit, cet endroit est si éloigné de notre monde que, en voyageant avec la rapidité d'un boulet de canon pendant cent millions de siècles, nous n'aurions parcouru en réalité qu'une partie extrêmement minime de la route de retour.

Examinons maintenant quelles sont les lois par lesquelles Dieu gouverne l'univers infini dont nous n'avons pu voir qu'une partie infinitésimale.

Il nous est sans doute impossible de connaître à fond toutes ces lois ; cependant il doit être permis à notre faible intelligence de les apercevoir au moins d'une manière générale.

Les lois dont l'Être suprême paraît se servir pour le gouvernement du monde appartiennent à trois ordres différents : l'ordre mathématique, l'ordre biologique et l'ordre psychologique.

Les lois de l'ordre mathématique sont immuables et imparfaites, parce qu'elles sont essentiellement parfaites.

Les lois de l'ordre biologique sont probablement perfectibles.

Les lois de l'ordre psychologique paraissent de même indéfiniment perfectibles.

Quoique les lois de la vie matérielle et celles de la vie spirituelle soient indéfiniment perfectibles, les principes qui leur servent de base sont essentiellement parfaits ; ce n'est que la combinaison infinie de ces principes essentiels qui produit la perfectibilité continue et infinie.

Les lois universelles qui régissent le monde et qui apparaissent le plus évidemment à notre esprit sont au nombre de trois. Il va sans dire qu'elles doivent être intimement liées entre elles.

1° *L'attraction universelle.* Loi de l'ordre mathématique, par laquelle Dieu soutient les corps célestes dans l'espace et règle tous leurs mouvements.

2° *La loi de transformation.* Loi de l'ordre biologique, par laquelle toute chose matérielle naît, vit et meurt pour renaître sous une autre forme ou sous la même forme qui est susceptible, dans certains cas, d'acquérir une perfection indéfinie.

L'histoire de la terre prouve l'existence de cette loi. En effet, il y a quelques millions d'années la terre était une masse gazeuse qui avait pu, quelques millions de siècles auparavant, être solide et servir d'habitation à des êtres plus ou moins parfaits. Mais, quoique l'éternité existe aussi bien dans le passé que dans l'avenir, ne nous occupons point du passé inconnu de la planète Terre, examinons seulement son passé connu.

La Terre de l'état gazeux passa à l'état liquide. La surface de

cette masse liquide s'étant solidifiée avec le temps, les minéraux se composèrent peu à peu. Ensuite, après une période d'années incalculable, la croûte minérale solide s'étant suffisamment refroidie, la vie apparut sur la terre. Les premières espèces animales et végétales, après avoir longtemps existé, disparurent lentement, les unes après les autres, et furent remplacées insensiblement par d'autres espèces plus parfaites, auxquelles succédèrent, de la même manière, de nouvelles espèces encore plus perfectionnées. Puis enfin apparut l'espèce humaine primitive : robuste, grossière, féroce, très-laide et fort peu intelligente.

Après une longue suite de siècles les hommes s'étant perfectionnés formèrent des nations qui atteignirent un certain degré de civilisation, tombèrent en décadence et disparurent. D'autres nations naquirent ensuite, parvinrent à un degré de civilisation plus haut que les premières et tombèrent à leur tour en décadence. De nouvelles nations se sont établies sur les ruines des précédentes. Parmi ces nations, qui existent à l'époque actuelle, quelques-unes ont déjà dépassé le plus haut degré de perfection atteint par les civilisations d'autrefois, et tout porte à croire qu'elles tomberont un jour en décadence, et seront remplacées par d'autres nations qui arriveront encore plus avant dans la voie du progrès.

Les soleils, les planètes, tous les astres en général sont soumis à la loi de transformation. Dans les différentes régions de l'univers il y a constamment des astres qui naissent ou qui meurent, c'est-à-dire qui changent d'état physique. Seulement la durée de la vie d'un astre doit être proportionnée au volume de cet astre et, par conséquent, elle ne doit pas se mesurer par années mais par milliards de siècles !

3° *La loi du travail.* Loi de l'ordre psychologique. Cette loi inexorable, qui se manifeste de toutes manières, arrache l'homme de son inertie, le force à se perfectionner de plus en plus, et lui montre, par des injustices apparentes, que sa destinée, grâce à la justice universelle, ne doit point être bornée à l'existence présente.

C'est à cause de la loi du travail qu'un plaisir est toujours payé tôt ou tard par une peine équivalente. Et cette loi est tellement rigoureuse que ce qui est plaisir cesse de l'être lorsqu'il ne coûte aucune peine. Ainsi, de par la loi du travail, rien dans la nature n'est donné gratuitement, et dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique il faut absolument travailler pour acquérir, ou payer ce qu'on a mal acquis par une certaine somme de douleurs.

Les paresseux sont eux-mêmes soumis à la loi du travail, parce que le plaisir de l'inaction est payé par toutes sortes de peines.

Les hommes même les plus riches et les plus puissants, quels que soient les moyens dont ils disposent, ne sauraient échapper à cette loi implacable.

Enfin, l'Être suprême, par cette loi merveilleuse, donne à l'homme le moyen de se perfectionner de plus en plus en combattant ce qui a reçu le nom de mal par le travail intelligent et surtout persévérant. Et pour récompenser par anticipation ceux qui obéissent de bonne volonté à cette grande loi du travail, le Travailleur divin leur fait connaître le plus estimable et le plus mystérieux de tous les êtres métaphysiques, cet être sans lequel l'homme ne peut vivre : l'Espérance !

Maintenant que je vous ai montré ces deux univers, ajouta l'Astronome, je suppose qu'ils existent tous les deux, ce qui est impossible, et je vous demande quel est celui que vous choisiriez si vous aviez la faculté d'habiter l'un ou l'autre ?

— Parbleu, répondit Constance, il est évident que dans un cas pareil, tous les hommes, même les athées, choisiraient l'univers des déistes spiritualistes, et cela à cause du bénéfice de l'immortalité.

— Pour moi, dis-je, je ne veux point faire de supposition. Je dis tout simplement que le système athée doit être faux, parce que s'il était vrai, il serait la justification de l'égoïsme, du droit du plus fort et de toutes les abominations qui désolent la terre. Je dis que ce système est faux et détestable, surtout parce qu'il se résume en un seul mot : Désespoir !

D'autre part je reconnais comme étant vrai, juste et logique, le système déiste, parce qu'il est rationnel de croire que les merveilles de l'univers ne se sont pas créées toutes seules, et que leur Créateur nous les fait entrevoir pour nous les faire visiter plus tard.

Je crois aussi fermement que c'est pour ce motif que Dieu a écrit dans le cœur des hommes ce mot magique : Espérance !



CHAPITRE IX

A LA CANTINE DE CLÉOPATRE

Le caporal Français, accompagné de plusieurs ex-rois, va à la cantine de Cléopâtre et cause avec la cantinière. — Le marsien Atah-Kholl vient à la cantine et divertit la société. — L'indigène de Mars chante une chansonnette que Téglat-Phalazar traduit pour le caporal Français. — Après le dîner, Ksorphonoul, contemporain et victime du déluge, raconte aux convives la terrible catastrophe. — L'ex-roi Ksorthorémâ, témoin oculaire échappé au désastre, complète le récit de Ksorphonoul.

Après avoir pris congé de Ptolémée et de l'Astronome, je descendis dans la grande cour en compagnie de Constance, qui consentit à me servir de guide pour le reste de la journée.

— Où faut-il que je vous conduise ? me dit-il, comme nous traversions la place intérieure.

— Conduisez-moi, si vous voulez bien, à la chambrée de ces rois contemporains du déluge dont nous a parlé le sergent Ptolémée ; car, je le confesse, je désire fort causer avec ces deux monarques.

— C'est très-facile, à moins qu'ils ne soient de service. Ah ! justement voici un caporal de la compagnie assyrienne qui va nous renseigner.... Hé, Téglat ! dit Constance en appelant un homme qui passait près de nous.

Le soldat, qui avait gardé son costume assyrien, s'approcha et dit à Constance :

— Que veux-tu ?

— Ksorphonoul est-il de service ?

— Non.

— Tant mieux, car voici un caporal terrien qui doit retourner sur la terre, et qui, avant de partir, voudrait bien entendre le récit du déluge fait par un témoin oculaire.

— Ah ! vous retournez sur la terre ? me dit l'Assyrien.

— Oui, lui répondis-je ; et je puis même y retourner subitement et involontairement d'un moment à l'autre, car je ne suis ici qu'en esprit.

— S'il en est ainsi, reprit l'Assyrien, vous n'avez pas de temps à perdre. Je cours appeler Ksorphonoul.

— Qui est donc ce roi ? demandai-je à Constance, en lui parlant de l'Assyrien qui s'éloignait.

— C'est, me répondit-il, Téglatphalazar, ex-roi de Ninive.

— Et qui est celui que vous appelez Ksorphonoul ?

— Ksorphonoul est un caporal de la compagnie assyrienne. C'est un des plus anciens rois terriens que nous connaissons. Il existait au temps du déluge, et fut à la fois témoin et victime de la terrible catastrophe. Ksorphonoul, dans la langue antédilu-

vienne, signifie le *roi noyé*. L'autre contemporain du déluge se nomme Ksor-Thorémâ, ou, si l'on veut, Thorémâ-Ksor, ce qui signifie, le *roi échappé de l'eau*.

Quelques instants après, Téglyphalazar, Ksorphonoul et Ksor-Thorémâ vinrent nous rejoindre.

— Comme c'est aujourd'hui jour de repos, dit Constance, je propose de dîner à la cantine ; nous serons mieux à notre aise pour causer que dans une chambrée.

— Caporal, répondit Ksorthorémâ, Téglyph, Phonoul et moi nous avons eu la même idée que vous ; il ne s'agit donc plus que de savoir à quelle cantine nous allons dîner.

— Nous irons, si vous le voulez, à la cantine du troisième bataillon : c'est la plus proche d'ici.

— Approuvé ! dit Ksorthorémâ ; voici que l'on va faire la sonnerie si chère, dit-on, aux troupiers de la terre. C'est pourquoi, avant que la foule se précipite à la cuisine, je vais chercher nos parts d'ambrosie, pendant que vous ferez servir le nectar à la cantine.

Ksorthorémâ s'éloigna, et je suivis mes compagnons qui se rendirent à la cantine du troisième bataillon. Sur la porte de cette cantine je lus ces mots sur un riche écriteau :

TROISIÈME BATAILLON

CLÉOPATRE

CANTINIÈRE

En entrant je fus agréablement surpris par l'aspect de la première salle gracieusement décorée dans le style gréco-égyptien.

Le comptoir, en marqueterie très-riche, était placé à l'extrémité de la salle, sous un dais supporté par des colonnettes de style gréco-égyptien ou alexandrin. Ces colonnettes étaient peintes de différentes couleurs, ce qui leur donnait un air aussi étrange que gracieux.

Deux portes ouvraient sur cette pièce. L'une communiquait avec le réfectoire des officiers, l'autre avec celui des sous-officiers. Les chambranles de ces portes étaient dorés, et les portes étaient couvertes d'ornements peints ou dorés, encadrant de fort jolies miniatures, qui, à la première vue, me parurent avoir une grande valeur artistique.

Il m'est tout à fait impossible d'expliquer les sujets de ces miniatures. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elles représentaient l'histoire de la vie de Cléopâtre, et que les crimes et les amours de cette reine aussi cruelle que lassive, y étaient représentés avec toutes sortes de détails indescriptibles.

Pendant ces peintures, à ce que me dit Constance, loin de produire un effet scandaleux, étaient là constamment sous les yeux de Cléopâtre et l'accablaient de honte, de dégoût et de remords. Quant aux soldats qui venaient à la cantine, la vue de ces miniatures ne produisait sur eux qu'une impression fort désagréable.

Après avoir fait le tour de la salle nous prîmes place à une table. Il n'y avait personne au comptoir ; mais bientôt une porte s'ouvrit, et une jeune femme en costume antique entra dans la salle. Constance dit à cette femme :

- Apportez-nous un flacon de nectar et cinq coupes.
- Est-ce Cléopâtre ? demandai-je à mes compagnons.

— Non, me répondit Constance, c'est seulement une domestique de la cantine. Sur la terre elle était reine d'Éthiopie.

— C'est une très-belle femme, dis-je ; seulement je lui trouve l'air un peu triste.

— Elle est toujours comme cela.

L'ex-reine d'Éthiopie revint un instant après, et posa sur notre table un plateau d'or au milieu duquel se trouvait un grand flacon entouré de cinq belles coupes en cristal gravé et aux pieds cerclés d'or.

Je n'eus pas le temps d'examiner cette royale servante, car aussitôt qu'elle eut déposé le plateau qu'elle apportait, elle s'en alla sans dire mot. Je remarquai seulement qu'elle était vêtue d'une robe pourpre violette, et que ses cheveux étaient arrangés avec de grandes aiguilles d'or.

Un moment après une autre femme entra dans la salle, alla s'asseoir au comptoir, et appuya tristement sa tête dans sa main gauche.

— Voici Cléopâtre, me dit Constance. Elle porte un costume semblable à celui de ses domestiques, avec la différence que le costume de la cantinière est blanc, parce que chez nous le blanc est la couleur du commandement.

— Cléopâtre, dis-je, ne m'a pas l'air plus gaie que sa domestique. J'ai vu ce matin l'intérieur de la cantine de Catherine II ; il est loin d'avoir l'aspect riant de celui-ci, et cependant Catherine ne m'a pas semblé triste comme le paraît Cléopâtre.

— La raison de cette différence est facile à comprendre, me répondit Constance. Catherine n'étant ici que depuis un temps

relativement très-court, elle est encore pénétrée d'un préjugé terrestre qui lui fait croire qu'elle n'a pas fait grand mal dans sa vie terrienne, et que par conséquent sa peine expiatoire ne saurait être bien longue. Tandis que Cléopâtre, qui souffre ici depuis dix-huit siècles terrestres, comprend combien elle a fait de mal étant sur terre, et comme elle ne sait pas quand finira sa peine, il n'est pas étonnant qu'elle éprouve des accès de désespoir, accès qui ne font que redoubler le supplice moral qu'elle éprouve et qu'elle éprouvera sans doute encore longtemps.

— Il me prend une furieuse envie d'aller lui parler, à cette fameuse Cléopâtre.

— A quoi cela vous servira-t-il ?

— A satisfaire ma curiosité.

Je mis aussitôt mon idée à exécution. J'allai vers le comptoir de Cléopâtre et je m'appuyai sur ce comptoir, pensant que la belle allait sortir de sa rêverie pour me demander ce que je voulais. Au bout de quelques instants, voyant qu'elle n'avait pas l'air de remarquer ma présence, je me décidai à lui parler.

— Bonjour, Cléopâtre ! lui dis-je hardiment.

Cléopâtre leva lentement la tête, me regarda sans étonnement, et me répondit avec tristesse :

— Il n'est plus de bons jours pour moi, depuis longtemps.... bien longtemps !

— Vous me paraissez bien malheureuse.

— Oh ! j'endure un supplice inexprimable ! dit Cléopâtre en s'animant un peu. Je voudrais me repentir.... je ne le puis ! Je

voudrais pleurer.... je ne puis ! Je voudrais aimer.... c'est impossible ! Je voudrais mourir.... c'est encore plus impossible !

Cléopâtre s'accouda de nouveau sur le bras de son siège, se cacha le visage avec ses mains et sembla tomber dans l'anéantissement du désespoir.

Je la contemplai un instant dans la triste attitude qu'elle venait de prendre. Je remarquai rapidement sa belle chevelure rousse à reflets d'or, son teint blanc mat et délicat, ses beaux bras nus admirables de forme, et les formes non moins belles que je ne pouvais voir, mais qu'il m'était facile de deviner à travers le vêtement, car ce vêtement ne paraissait se composer que d'une robe de laine blanche, d'une extrême finesse, bordée en haut et en bas de galons violet de pourpre, et s'agrafant sur les épaules avec des agrafes d'or enrichies de diamants ; puis d'une ceinture rouge bordée d'or bouclée sur la robe.

— Belle Cléopâtre, repris-je pour continuer la conversation interrompue ; belle Cléopâtre..... pourquoi vous désespérer ? Si le présent est triste pour vous, il l'est aussi pour une infinité de créatures qui ne sont pas comme vous, sûres de l'immortalité. Oui, songez que vous êtes immortelle et que par conséquent l'avenir vous appartient. Or, qu'est-ce que l'avenir ? ou plutôt que voit-on dans l'avenir?... Avec l'aide de la raison, on y entrevoit le bonheur éternel de toutes les créatures raisonnables, sans exception.

— Regardez ces peintures, me dit Cléopâtre en m'indiquant les deux portes peintes, c'est l'histoire de ma vie ; voyez ce que j'ai fait pour mériter le bonheur dont vous me parlez.

— J'ai déjà vu cela, répondis-je. Tous ces crimes méritent

une expiation, une expiation qui peut sans doute être très-cruelle, mais non pas éternelle.

— Je me suis trop souillée dans ma vie terrestre, reprit Cléopâtre ; il me semble que je ne mériterai jamais d'habiter parmi des êtres purs. Quand même ils ne connaîtraient pas mon passé, je le connais moi, et cela suffirait pour empoisonner mon bonheur en m'inspirant l'horreur de moi-même.

— Belle femme, je vous ferai remarquer que les êtres purs qui existent dans telle ou telle planète, peuvent fort bien n'avoir pas été toujours purs. Par exemple, sur la terre, quel est l'homme vertueux qui soit bien sûr de n'avoir pas été criminel dans une existence antérieure ? Et moi-même, qui ne suis ni vertueux, ni criminel, un ange descendrait du ciel et me prouverait que j'ai été un franc scélérat dans une de mes existences antérieures que je ne m'en formaliserais pas. Je me dirais seulement : Mon ami, ne t'étonne point de ce que l'ange te dit, car tu appartiens à l'espèce humaine, qui est par sa nature une fort mauvaise espèce ; mais fais bien en sorte que ton existence actuelle soit aussi vertueuse que ton existence antérieure a été criminelle.

Eh ! quoi ! y aurait-il donc des êtres vertueux créés vertueux du premier coup, et qui arriveraient, presque sans peine, à gagner un bonheur éternel ? Mais alors ces êtres-là seraient vertueux à la faveur d'un privilège. Et de quel droit obtiendraient-ils ce privilège ? Est-ce qu'il doit exister de privilège pour quelqu'un dans l'univers ? Science, vertu, intelligence, chaque chose ne doit-elle pas être et n'est-elle pas le résultat d'un travail antérieur, ancien ou récent ?

Ne craignez donc pas, belle pécheresse, de vous trouver un jour isolée au milieu de créatures sans tache, qui vous rappelleraient votre honte par le contraste de leur pureté. Les créatures vertueuses que vous pourrez rencontrer plus tard dans un monde meilleur, ne seront que des âmes ayant fait beaucoup de bien mais aussi beaucoup de mal, et qui auront probablement perdu le souvenir net et précis de leurs existences antérieures.

— Vos dernières paroles, me dit Cléopâtre, sont comme un baume versé sur les plaies de mon âme. Oh ! si vous saviez combien j'ai souffert et combien je souffre encore !... Je souffrais déjà bien étant là-bas !... Cependant il y avait des gens qui croyaient que j'étais heureuse ! Comme ils se trompaient !... Encore aujourd'hui ce qui me déchire le cœur, c'est de penser que je n'ai connu que l'ivresse de la débauche, mais jamais le véritable amour, l'amour chaste et pur qui doit être le plus ineffable des sentiments... Oh ! comme j'aurais aimé si j'avais été aimée !

— Et l'amour d'Antoine, repris-je, vous le comptez donc pour rien ? Il me semble pourtant, d'après l'histoire, que ce grand homme avorté vous a aimée comme jamais terrien n'a aimé depuis.

— Ah ! l'amour d'Antoine ?... Bel amour, ma foi ! dit l'ex-reine d'Égypte, d'un ton dédaigneux. Savez-vous, continua-t-elle, comme Antoine m'aimait ?... Il m'aimait comme une *meretrix*, comme une courtisane plus attachante que celles qu'il avait connues avant de me rencontrer. C'était un homme ardent qui, pour son malheur, avait rencontré une femme plus ardente encore..... Aussi je ne le retenais que par une sorte de

pouvoir magnétique qui m'était particulier. Il subissait ce pouvoir plus fort que sa volonté, mais il le subissait en me maudissant et se maudissant lui-même. Je me souviens que peu de temps après la bataille d'Actium, Antoine se promenait un jour dans un des jardins de mon palais. Il était seul et paraissait en proie à une grande agitation. Il semblait s'indigner contre un personnage invisible. Tantôt il se frappait la poitrine avec ses deux mains, tantôt il s'arrêtait brusquement, et frappait la terre du pied, puis il se portait les mains à la tête comme pour s'arracher les cheveux.

Je m'approchai alors et je l'appelai avec douceur, mais lui, se tournant de mon côté, m'accabla de toutes sortes d'injures..... il me répugne de vous les répéter..... qu'il vous suffise de savoir que ces injures étaient les plus grandes et les plus honteuses que l'on puisse adresser à une femme. Si j'avais aimé Antoine d'un amour honnête, je crois que ces insultes odieuses m'auraient fait mourir de chagrin ; mais mon amour pour lui était seulement charnel, comme celui qu'il avait pour moi..... Aussi j'entendais sans être bien fâchée les épithètes infâmes qui m'étaient adressées. A la fin Antoine se calma un peu ; il cessa de proférer des injures et me fit seulement des reproches, que j'avais déjà souvent entendus et qui pour cela même ne m'impressionnaient guère. Pourtant le dernier qu'il m'adressa fut terrible, et me frappa vivement par son effrayante justesse. Je puis vous en donner le sens : « Femme maudite, me dit Antoine, si je n'avais pas eu le malheur de te connaître, je serais aujourd'hui le maître de l'empire du monde ! »

Je restai un moment immobile, comme une statue..... puis la première émotion étant passée, je le regardai pendant

quelques secondes d'un regard indéfinissable, et je lui dis ensuite d'une voix profonde : Ingrat et niais ! tu as possédé l'amour de Cléopâtre..... cela ne vaut-il pas l'empire du monde ?

Alors Antoine me regarda un instant sans rien dire, et je vis bientôt que sa passion pour moi n'était pas morte. Il s'avancait vers moi pour m'étreindre, mais je l'arrêtai d'un geste, et pour me venger des injures qu'il m'avait dites, je le fis agenouiller, je lui ordonnai de baisser la tête jusqu'à terre, de se traîner ainsi jusqu'à mes pieds et de les baiser tous les deux, sinon pas de réconciliation..... Il obéit lâchement, car l'amour embrasait son cœur plus fort que jamais.

Vous voyez, Antoine me méprisait autant que je le méprisais moi-même, et pourtant nous nous aimions avec une sorte de fureur. Je n'ai pas besoin de vous faire comprendre tout ce qu'il y a d'odieux et de méprisable dans la passion de deux amants qui s'aiment tout en se détestant d'une manière réciproque.

Ah ! si le destin m'eût envoyé un amour chaste et pur, je ne serais jamais tombée dans les crimes qui déshonorent ma vie.... Je cherchai d'abord cet amour, mais ne l'ayant pas trouvé sur mon passage, j'embrassai le vice avec frénésie..... Plus tard, désillusionnée, désenchantée, je devins cruelle et sans pitié, mais le crime ne fit qu'empirer l'état de mon âme, et dès ce moment je connus le désespoir et j'eus horreur de moi-même.

— Un jour, belle Cléopâtre, lorsque vous vous serez purifiée par l'expiation, votre âme immortelle ira sans doute animer



un autre corps sur une autre planète, vous perdrez la mémoire de votre passé, ou du moins vous n'en conserverez qu'un vague souvenir, et alors vous connaîtrez l'amour que vous avez si longtemps désiré.

— Quand cela arrivera-t-il ?

— Espérez, belle reine, espérez, l'espoir finit toujours par avoir raison !

Ma conversation avec Cléopâtre fut forcément interrompue par l'arrivée de Ksorthorémâ qui entra en criant à tue-tête : « Voilà l'ambroisie ! voilà l'ambroisie ! » Il était suivi d'un animal étrange, qui portait quatre gamelles d'argent de forme fantaisiste. J'allai aussitôt rejoindre mes compagnons afin de voir de près l'homme ou l'animal curieux qui venait d'entrer avec Ksorthorémâ. Ce dernier dit aux convives en leur désignant l'être phénoménal :

— J'ai rencontré Atah-Kholl à la cuisine où, selon sa louable habitude, il vient tous les jours, et je lui ai fait apporter nos gamelles.

J'examinai l'individu à qui Ksorthorémâ venait de faire faire une corvée, et, après la première impression de surprise passée, je reconnus que c'était un habitant de Mars, semblable à ceux dont Edouard m'avait parlé quelques heures auparavant.

Atah-Kholl était d'une taille au-dessous de la moyenne humaine. Son corps, qui était noir rougeâtre, était fort velu dans certaines parties et tout à fait glabre dans les autres. Ses bras étaient comparativement plus longs que des bras humains, et cette conformation lui donnait quelque peu l'apparence des

grands singes terriens; cependant il se tenait aussi droit et aussi ferme qu'un homme. Ses jambes n'étaient pas très-fortes, mais elles étaient bien musclées. Atah-Khol avait la tête garnie de cheveux crépus très-noirs, mais son visage ne ressemblait guère à un visage humain. En effet, au lieu de nez il avait une petite trompe mobile qui descendait un peu plus bas que le menton; de sorte que l'on ne voyait sa bouche que lorsqu'il relevait sa trompe. Je remarquai que l'indigène avait un front très-large, et que ses yeux avaient une grande expression d'intelligence. D'après ces observations je conclus que malgré sa face éléphantine, Atah-Kholl ne devait pas être regardé comme un animal. Du reste il prouva de suite qu'il était un homme, car il se mit à parler dans un langage inintelligible mais qui n'en était pas moins un langage. Le timbre de sa voix était fort étrange. Ce timbre était, pour ainsi dire, une moyenne entre les timbres généraux des voix humaines masculines, féminines et enfantines.

Je prêtai l'oreille attentivement, et j'entendis l'indigène de Mars, montrant les gamelles qu'il venait de poser sur la table, prononcer distinctement ces mots : « Tatarakakou. »

— Qu'est-ce qu'il veut dire avec son *tatarakakou*? demandai-je à Constance. Ce dernier me répondit :

— Demandez cela à Tégloth. De nous tous c'est lui qui connaît le mieux la langue des marsiens.

— Tatarakakou, répondit Tégloth, c'est une phrase qui signifie : « Le dîner est prêt. » C'est bien cela, Atah-Kholl? dit-il au marsien.

— Ik Totsikonor! répondit Atah-Kholl, en relevant sa trompe.

— Vous avez entendu, nous dit Tégloth, Atah-Kholl vient de me répondre : « Ik Totsikonor, » c'est-à-dire : « Oui, monseigneur. »

Vous remarquerez, continua Tégloth, que toutes les fois qu'un marsien prononce le mot *ik*, c'est-à-dire *oui*, il relève en même temps sa trompe, ce qui est un signe d'affirmation. Souvent même ce signe est employé seul.

Mais je m'aperçois que tout n'est pas prêt pour notre dîner, quoi qu'en ait dit Atah-Kholl. Il nous manque un service..... cependant la cantinière n'a pas l'air de s'apercevoir qu'il nous manque quelque chose.... Nous prend-elle pour des sauvages? Croit-elle que nous allons manger notre ambrosie avec les doigts?... Atah-Kholl ! mon ami, va demander à la cantinière un service complet pour nous cinq.

Le marsien répondit « *ik* », partit en faisant des cabrioles et revint quelques instants après portant une magnifique étagère, de forme circulaire, sur laquelle étaient rangés de petits plats d'or, des couteaux de nickel à manche d'ivoire, et aussi des fourchettes et des cuillers d'or. Lorsqu'il posa l'étagère sur la table, Tégloth lui dit :

— Atah-Kholl, mon ami, tu es un homme de sens : au lieu de t'adresser à la cantinière, tu as couru tout droit vers la cuisinière, pour gagner du temps.... et tu as bien fait !

Le marsien répondit par une exclamation de joie suivie d'une cabriole.

— Il paraît que les marsiens comprennent la langue réglementaire du régiment ? demandai-je à Téglothphalazar.

— Ils la comprennent, me répondit-il, mais ils ne peuvent

la parler, ou plutôt ils ne pourraient la parler que fort mal, car ils ne peuvent pas prononcer les consonnes qui exigent le concours des lèvres. Toutes les fois que le marsien parlera, écoutez attentivement, et vous remarquerez que dans son langage il ne se trouve pas de consonnes labiales.

Maintenant dînons vite, ajouta l'ex-roi assyrien. Nous n'avons que quatre gamelles et nous sommes cinq convives; mais cela ne doit pas nous embarrasser : quand il y a pour quatre, il y a pour cinq.

— Surtout quand le cinquième est un esprit, observai-je.

— Ah, c'est vrai ! dit Tégloth, j'oubliais que vous n'êtes ici qu'en esprit et que par conséquent vous n'avez pas besoin de nourriture. Alors faites seulement le simulacre de boire et de manger ; de cette manière vous ferez honneur à notre repas autant que peut le faire un esprit.

— C'est ce que j'ai fait, répliquai-je, ce matin à la cantine de Catherine II, où François I^{er} m'avait invité à déjeuner. J'ai cru manger et je n'ai rien mangé ; j'ai cru boire et je n'ai absolument rien bu.

— Être obligé de boire et de manger pour se nourrir, dit Constance, cela indique une grande infériorité. Les hommes de certaines planètes qui sont organisés de manière à pouvoir se sustenter en absorbant par les pores de leur peau, les émanations parfumées de l'atmosphère, ces hommes-là, dis-je, doivent être infiniment supérieurs à nous autres, et s'ils pouvaient nous voir ils nous regarderaient, sans doute, comme des animaux fort dégoûtants.

Mais ne nous occupons point de ces hommes inconnus, voyons

seulement les marsiens, que nous connaissons. A notre point de vue, leur forme est moins belle que la forme humaine, et, cependant, ils sont physiquement supérieurs aux terriens. Oui ! il ne faut pas que cela vous étonne, me dit Constance ; un marsien est physiquement moins dégoûtant qu'un terrien, donc le terrien est inférieur au marsien.

— Oh ! oh !

— Voulez-vous une preuve de la vérité de mon assertion ? je vais vous la donner.... Atah-Kholl ! dit Constance au marsien, Atah Kholl, toi qui es si agile, fais-nous quelques tours de gymnastique pendant que nous dînons.

Le marsien répondit : « Ik Totsikonor » et se mit à faire des tours d'adresse et des gambades avec l'agilité d'un clown ou d'un saltimbanque terrien. Il marcha sur ses mains, les pieds en l'air ; il fit la roue en tournant alternativement avec ses mains et ses pieds sur le sol ; il franchit trois tables d'un bond ; il grimpa comme un singe aux colonnettes et monta sur la corniche du dais établi au-dessus du comptoir ; une fois là, à une assez grande hauteur, il s'élança dans le vide, tourna sur lui-même et vint tomber sur le sol en fléchissant sur ses jambes avec la souplesse d'un chat.

Pendant que le marsien faisait ses tours d'agilité il se répandit dans la salle une odeur très-agréable, une odeur ayant quelque analogie avec celle d'une plante terrienne appelée géranium.

— D'où vient cette odeur ? demandai-je.

— Ah ! je savais bien ! dit Constance en riant, je savais bien

que la preuve de la supériorité des marsiens sur les terriens ne se ferait pas attendre !

Apprenez donc que l'odeur que vous sentez maintenant, et qui paraît vous être fort agréable, apprenez que cette odeur est celle de la sueur d'Atah-Kholl.... Vous devez comprendre que si agile que l'on soit, on ne saurait faire de pareils exercices sans transpirer un peu, aussi n'ai-je fait travailler Atah-Kholl que pour le faire suer. Êtes-vous convaincu maintenant de la supériorité physique des marsiens comparés aux terriens ?

— Oui, répondis-je, j'en suis convaincu... autant qu'humilié.

— A mon tour, dit Tégloth, je vais vous prouver qu'un marsien est moins dégoûtant qu'un terrien.... Atah-Kholl.... viens ici !.... Bien. Atah-Kholl, mon ami, puisque tu as bien voulu faire de la gymnastique pour nous distraire, bois, pour ta récompense, la moitié du nectar qui est dans ma coupe.

Atah-Kholl répondit en plaçant ses deux mains sur sa poitrine : « Soutsourinn tsitsili, Totsikonor. »

— Vous l'avez entendu, reprit Tégloth, le marsien viens de me dire : « Soutsourinn tsitsili, totsikonor », ce qui peut se traduire à peu près ainsi : Monseigneur, tu me fais un trop grand honneur..... Voyez, maintenant, comme il plonge sa trompe dans ma coupe.... Boiriez-vous, me dit Tégloth, après un terrien qui aurait plongé son nez dans votre boisson ?

— Non ! répondis-je. Certainement non !

— Ni moi non plus, dit l'ex-roi d'Assyrie, je ne voudrais point boire le bain de nez d'un terrien,... et cependant je vais boire sans répugnance le liquide dans lequel a plongé la trompe d'Atah-Kholl.

Voyez !....

Téglath but lentement le nectar que le marsien avait laissé dans la coupe, et dit ensuite ;

— Je viens de boire sans éprouver le moindre sentiment de dégoût ; il n'en aurait certes pas été de même, si au lieu d'une trompe marsienne, mon nectar avait baigné un nez terrien. Pourquoi cela ?.... Parce que la trompe d'un marsien est très-pure et, par suite, n'inspire pas du dégoût comme le nez plus ou moins morveux d'un homme de la terre.

Cependant la trompe marsienne est l'équivalent du nez terrien. Comme le nez humain, elle est tapissée à l'intérieur d'une membrane muqueuse qui est le siège du sens de l'odorat, avec cette différence que la muqueuse nasale des marsiens ne sécrète jamais de mucus visqueux, mais seulement une légère humidité inodore, qui est nécessaire à sa conservation. D'ailleurs les marsiens buvant directement par la trompe, l'intérieur de cet appendice ne saurait être malpropre, puisqu'il est souvent nettoyé par les liquides qui servent de boisson.

— Comment, dis-je, les marsiens boivent donc directement par leur trompe ?

— Oui, répondit Téglath ; mais ils se servent aussi de cet instrument naturel pour aspirer du liquide et se le verser dans la bouche, quand cela est nécessaire.

Les marsiens se servent encore de leur trompe pour donner et recevoir des baisers. Par exemple, je suppose que deux amoureux veillent mêler leur amour dans un baiser. Voici ce qu'ils font : le marsien place ses mains sur les épaules de la marsienne, les deux trompes se relèvent, s'abouchent l'une à

l'autre et les deux amants reniflent tous deux en même temps. Cela dure une, deux, trois secondes, selon le degré de passion qui anime les deux amoureux. Voilà le baiser des marsiens ; je crois qu'il vaut bien celui des terriens.

— Cela est fort curieux. Ce qui le serait bien davantage, ce serait de voir comment on fait l'amour dans les divers mondes habités.

— Nous verrons cela plus tard, répondit Tégloth. Je dis mieux : je dis que plus tard nous connaissons, par expérience personnelle, les différentes manifestations du roi des sentiments.

— Je crois aussi, dit Constance, que tous les êtres doués d'une âme immortelle, tous sans exception, sont appelés à connaître, dans les incarnations successives, les manifestations multiples de l'amour universel. Je crois même que l'amour étant une loi divine et universelle, personne ne peut se soustraire à cette loi ; tôt ou tard toute créature doit lui obéir. Celui qui n'aime pas dans un monde aimera dans un autre. Celui qui n'est point amoureux dans une existence, sera amoureux dans une autre. Que dis-je ? dans une autre... je devrais dire : dans des millions d'autres ! Oui, tout être doué de raison connaîtra l'amour, dans des millions de mondes, pendant des milliards d'existences, sous des formes de plus en plus sublimes, et de plus en plus délicieuses, à mesure que cet être avancera vers la perfection. Et, ce qui doit enivrer notre espoir, c'est que nous sommes certains que ni le temps, ni l'espace ne nous manqueront pour exercer cet amour immense. Car l'univers est grand, et l'éternité est longue !

— Puisque nous sommes au chapitre de l'amour, dit Tégloth,

et que notre dîner est terminé, je propose de faire chanter au marsien une chansonnette amoureuse, non pour notre agrément, mais pour celui du caporal terrien, notre convive.... en esprit.

Chacun approuva l'idée de Tégloth. Celui-ci dit au marsien :

— Atah-Kholl ! nous désirons que tu nous chantes une chansonnette d'amour.

— Ritoutiri sitkal, Totsikonor ? lui répondit le marsien.

— Tu me demandes quelle chansonnette tu dois nous chanter ? Eh bien ! fais-nous entendre celle que tu chantes de temps en temps à ta fiancée.

Atah-Kholl répondit à Tégloth : « Ik Totsikonor » et se plaça debout en face de nous. Il se mit d'abord les mains sur les hanches et fit avec le corps des oscillations à droite et à gauche, comme pour marquer la mesure de ce qu'il allait chanter. Puis, cessant ce mouvement tout à coup, il inclina la tête en arrière et releva sa trompe, qu'il ondula à droite et à gauche, marquant ainsi la même mesure qu'il venait d'indiquer par ses oscillations de corps. Alors, continuant ses mouvements de trompe, il chanta, sur un air étrange, demi-joyeux, demi-plaintif, une chansonnette de deux couplets. Un seul de ces couplets m'est resté dans la mémoire. Le voici reproduit tant bien que mal :

Titsili katsili katouri tolta kholl
 Sitsouri zazouli kaltsiri kantsouri
 Katsili tzoutzouni toltiri Atah-Kholl
 Ritsouri, tatsili klatsouri tantiri,

Laïlaïlayou^t, laïlaïlayou^t, laïlaïlayou^t,
Titsili-Talkhall.

Laïlaïlayou^t, laïlaïlayou^t, laïlaïlayou^t,
Titsili-Talkhall.

L'air de cette chansonnette était rythmé de manière à pouvoir servir à une danse très-lente. L'air du refrain avait un rythme différent et me parut avoir une grande analogie avec les airs des chansons connues sous le nom de tyroliennes.

Constance qui, pendant que le marsien chantait, souriait de mon étonnement, me dit, quand la chansonnette fut terminée

— C'est joli, n'est-ce pas?... Seulement vous n'y avez rien compris du tout.

— C'est vrai, répondis-je, mais j'espère comprendre par l'intermédiaire de Tégloth.

— La langue des marsiens, dit l'ex-roi de Ninive, diffère tellement des langues terriennes, qu'il est à peu près impossible de la traduire de manière à faire comprendre son génie et sa beauté, surtout s'il s'agit de poésie. Cependant je puis toujours vous donner au moins le sens de la chanson d'Atah-Kholl.

Voici le sens du premier couplet :

« Jeune fille, tout est beau dans ta personne, mais surtout ta trompe. Tu es si habile que lorsque tu travailles on dirait que tu t'amuses. A la promenade tu sautes, ressautes avec une grâce qui n'appartient qu'à toi. C'est pour tout cela que je t'admire, que je t'aime et que je te désire. *Refrain* : Chère, très-chère, plus que chère Titsili-Talkhall. Chère, très-chère, plus que chère Titsili-Talkhall, »

Il est bon que vous sachiez que Titsili-Talkhall est le nom de la fiancée d'Atah-Kholl. Titsili-Talkhall signifie : la jeune fille à la belle trompe.

Voici le sens du deuxième couplet :

« Tu sais combien je t'aime, je sais combien tu m'aimes, jeune fille. Alors pourquoi me faire attendre et languir si longtemps ! Crois-moi, jeune bonne amie, marions-nous le plus tôt possible. Car plus je te vois moins j'ai de force pour attendre. Chère, très-chère, plus que chère Titsili-Talkhall. Chère, très-chère, plus que chère Titsili-Talkhall. »

— Je vous remercie, dis-je à Tégloth. D'après la traduction que vous venez de faire, je vois que les amoureux de Mars ne diffèrent pas beaucoup des amoureux de la terre. Mais quelle drôle de poésie que la poésie marsienne ! Il semble que dans la chanson d'Atah-Kholl tous les mots riment les uns avec les autres.

— La rime, reprit Tégloth, n'existe pas dans la poésie marsienne. Elle est remplacée par une certaine ressemblance entre les mots ou plutôt les groupes de mots qui se trouvent dans un vers. Ces groupes constituent une sorte de mesure. Ils peuvent être formés de deux, de trois, ou de quatre mots réunis, selon le genre de poésie. Ces groupes égaux sont faciles à former, car dans la langue marsienne, chaque mot de plusieurs syllabes peut se décomposer à volonté, et cela parce que chaque syllabe est elle-même un mot ayant une signification qui lui est propre.

— Atah-Kholl, mon ami, dit Constance au marsien, tu nous as diverti un moment, tu mérites une récompense. Je t'offre une

coupe de nectar. Quand tu l'auras vidée, tu pourras t'en aller si tu le veux. Seulement en t'en allant tu emporteras nos gamelles à la cuisine ; tu remettras la mienne au cuisinier de la compagnie bysantine, et les trois autres au cuisinier de la compagnie assyrienne.

Le marsien remercia Constance en lui faisant un salut, puis au lieu de prendre la coupe comme la première fois qu'il avait bu, il posa ses deux mains sur la table, se pencha et aspira d'un trait le liquide qui lui était offert.

Ensuite il prit les gamelles et les plaça avec précaution dans le porte-gamelles. Car ces récipients étaient des œuvres d'orfèvrerie magnifiques. Ils étaient couverts de ciselures, et au lieu d'anses imperceptibles, comme celles des gamelles françaises, il y avait deux têtes de lions, chaque tête tenant une boucle dans la gueule. Le couvercle aussi était comme le récipient magnifiquement ouvragé.

Quand il fut prêt à partir, Atah-Kholl, tenant le porte-gamelles d'une main, plaça l'autre main sur sa poitrine, fit trois pas en arrière en marchant à reculons, nous salua trois fois en élevant et en abaissant sa trompe, et s'en alla ensuite en faisant de joyeuses cabrioles.

Lorsqu'il fut parti, je dis à mes compagnons de table :

— Atah-Kholl m'a paru avoir un excellent naturel. Tous les marsiens ont-ils un caractère semblable ?

— Tous les marsiens sont bons, dit Tégloth ; ils ne diffèrent entre eux que par les diverses manières d'être bons.

— Sur la terre, repris-je, c'est tout le contraire. Les terriens

ne diffèrent entre eux que par les diverses manières d'être mauvais. Ainsi quand un terrien dit, en parlant d'un autre terrien : « Cet homme est bon » il ne fait qu'employer une expression polie qui signifie en réalité : « Cet homme est moins mauvais que les autres. » De même que l'expression de « savant » qui signifie : « homme moins ignorant que les autres hommes. »

— Les marsiens, dit Ksorthorémâ, sont d'excellentes gens parce qu'ils sont arrivés peu à peu à un degré de perfection remarquable ; mais il est probable que les marsiens qui existaient il y a une vingtaine de mille années, ne valaient guère plus que les terriens antédiluviens. Or, sur la terre, à l'époque du déluge, l'anthropophagie était à la mode chez les peuples les plus civilisés. En temps de guerre on mangeait les prisonniers ; en temps de paix on mangeait les jeunes gens offerts en sacrifice à la divinité. Dans ce dernier cas la chair des victimes était réservée pour les festins des princes et des prêtres. J'ai assisté très-souvent à ces festins sacrilèges. Je me souviens que nous mangions les malheureux sacrifiés avec autant d'insouciance que vos chasseurs terriens d'aujourd'hui mangent les lièvres qu'ils ont pris plaisir à tuer. Et nous ne reconnaissons pas plus le droit d'existence des victimes de nos caprices, que vos chasseurs reconnaissent ce droit aux animaux qu'ils tuent par passe-temps.

— Ne croyez pas, répliquai-je, que l'anthropophagie soit abolie sur la terre. Je puis vous citer un certain pays de l'Afrique où cette coutume abominable est en grand honneur.

— A l'époque actuelle, reprit Ksorthorémâ, le pays dont vous parlez fait sans doute exception parmi les autres, tandis que de

mon temps, on mangeait de la chair humaine dans tous les pays habités par des hommes.

— Ksortherémâ dit vrai, l'anthropophagie était une coutume générale chez les peuples de notre temps, dit Ksorphonoul. Dans mon royaume, qui était l'un des plus civilisés de ce temps-là, cette coutume féroce était consacrée par la religion. Aussi, étant, comme mes prédécesseurs, à la fois roi et grand-prêtre, j'ordonnai souvent des sacrifices humains, et la chair rôtie des victimes était souvent servie sur ma table et sur celle des prêtres. On employait quelquefois la violence pour se procurer ces victimes; mais à l'ordinaire il se trouvait presque toujours des fanatiques qui offraient avec joie leurs enfants pour les sacrifices.

Le déluge survint et lava ces abominations.

Tant que l'Être suprême ne m'aura pas ôté le souvenir de mon existence terrestre, je me souviendrai avec horreur que le jour où le grand cataclysme s'annonça par des phénomènes extraordinaires, douze jeunes gens et douze jeunes filles nubiles furent par mon ordre sacrifiés au soleil, que les peuples de ce temps-là adoraient comme un dieu. Les victimes devaient être mangées le soir dans un festin immense, auquel j'avais invité les prêtres et les chefs du peuple. C'était jour de fête dans la capitale. Tout le monde était dans la joie; mais cette joie devait bientôt être remplacée par une horrible frayeur et par une consternation générale.

— Ah! dis-je à Ksorphonoul, vous allez enfin nous raconter l'histoire de ce fameux déluge. Vraiment il me tardait de l'entendre.

— C'est peut-être la millièrne fois que je la raconte depuis que je suis au régiment, me répondit-il ; mais puisque vous retournez sur la terre, je recommence volontiers pour vous le récit que j'ai déjà fait si souvent pour d'autres.

C'était jour de fête dans la capitale de mon royaume. L'air était calme, le soleil était radieux. A l'heure de midi, un sacrifice de douze jeunes hommes et de douze jeunes filles nubiles venait d'être fait dans l'enceinte du temple, en présence d'une foule considérable, composée de gens de la ville et de ceux qui étaient venus des villages voisins. Un festin de cannibales devait avoir lieu le soir dans un des jardins de mon palais.

Il n'y avait pas une heure que le sacrifice était fait, et l'on venait de livrer les victimes aux cuisiniers du temple, lorsqu'un bruit étrange, semblable au roulement de mille chariots, se fit entendre sous le sol qui se mit à trembler. Le temple oscilla sur sa base et les murs se fendirent en plusieurs endroits. Cependant mon palais, dont les constructions joignaient celles du temple du soleil, mon palais n'éprouva aucun dommage

Les chants et les danses cessèrent aussitôt. Alors les prêtres, voyant la frayeur du peuple, proposèrent à la foule, par mon ordre, d'immoler encore un certain nombre de victimes, afin d'apaiser le courroux du dieu irrité. Oh ! que le fanatisme est stupide et abominable !... Je vis des mères apporter leurs enfants à l'autel pour les faire égorger par les sacrificateurs !

La catastrophe qui suivit empêcha la consommation de ce deuxième sacrifice. La terre trembla de nouveau d'une manière terrible, le temple fut renversé, et les cuisiniers sacrilèges furent ensevelis sous ses décombres avec les corps qu'ils préparaient

pour le festin royal. Les sacrificateurs, qui se trouvaient autour de l'autel établi en plein air dans l'enceinte sacrée, les sacrificateurs abandonnèrent les victimes qu'on leur offrait et s'enfuirent en poussant des cris de frayeur. Le peuple aussi s'enfuit dans la campagne, et il ne resta que quelques habitants qui stationnaient sur les places ou dans les jardins, car ils n'osaient pas rentrer dans leurs maisons qui menaçaient de s'écrouler.

Au moment de la secousse, je me trouvais sur une terrasse faisant partie des dépendances de mon palais. Cette terrasse, qui était plantée d'arbres, était bornée d'un côté par de magnifiques jardins situés en contre-bas, et, du côté opposé, par le fleuve qui traversait la ville. C'était une sorte de vaste belvédère ombragé, d'où la vue dominait la ville et la campagne. Je passai la nuit en cet endroit avec mes femmes, et tous les gens de la cour campèrent dans les jardins.

Le lendemain, au point du jour, après un sommeil pénible, je fus réveillé par les cris et les exclamations de mes serviteurs. Ils venaient d'observer un phénomène inouï : le lit du fleuve, que jamais personne n'avait vu à sec, était complètement dépourvu d'eau ! Il n'en restait plus que dans quelques creux de terrain, d'où elle n'avait pu s'écouler.

Quelle était la cause de ce phénomène?... Nous savons aujourd'hui qu'il ne pouvait être occasionné que par un bouleversement géologique survenu aux sources du fleuve ; mais au moment où je l'observai ; je crus, comme mes gens, à l'intervention de quelque génie puissant caché dans les entrailles de la terre. D'après nous, ce génie, jaloux des sacrifices que l'on offrait au soleil, se vengeait en faisant trembler la terre et en buvant l'eau du fleuve.

Pendant que nous faisons ces suppositions, le soleil se leva aussi beau et aussi radieux que la veille. Nous songeâmes toute la matinée aux moyens à employer pour satisfaire l'esprit jaloux. D'une voix unanime, les officiers du palais et moi nous résolûmes de saisir de force quelques jeunes gens parmi les habitants qui restaient dans la ville, afin de les enterrer vivants dans l'une des crevasses du sol produites par le tremblement de terre.

Mes officiers allaient mettre ce projet à exécution lorsqu'une secousse épouvantable se fit sentir dans le sol.... et presque aussitôt nous entendîmes un bruit formidable qui, momentanément, nous frappa de stupeur.

Lorsque nous fûmes revenus de notre surprise, nous vîmes que la ville était en ruine. Dans quelques secondes, les maisons avaient été renversées avec un fracas terrible... Seul, au milieu de cet épouvantable désastre, mon palais était resté debout !

Quelques heures après, le feu se déclarait de tous côtés, et, le soir venu, la ville, ou plutôt ses ruines, furent illuminées par les lueurs lugubres de l'incendie.

Cependant l'embrasement ne fut point général, parce que les maisons, ou groupes de maisons, étaient entourés de jardins. A cause de cela, chaque incendie se trouvait circonscrit et ne pouvait dévorer que le groupe où il s'était déclaré.

Comme la veille, je campai sur la terrasse, mais je ne dormis pas. Toute la nuit, j'observai tristement le spectacle de désolation qu'offraient les ruines embrasées de ma capitale. Je sais aujourd'hui qu'il y avait quelque chose de mieux à faire : je devais organiser des secours, je devais réunir mes gens, me

mettre à leur tête et chercher à sauver quelques victimes. Je n'eus pas même la pensée d'agir ainsi, et, dans la ville, chacun se sauva comme il put, au lieu de chercher à porter secours aux malheureux qui en avaient besoin. C'est que, de mon temps, les idées de charité n'existaient pas plus chez les peuples que chez les rois.

Le lendemain du désastre, un courrier de province vint m'annoncer la ruine de plusieurs villes et villages détruits par le tremblement de terre. Une ville située sur le cours du fleuve avait pourtant été épargnée. Je partis pour cette ville avec mes femmes et quelques gardes. Nous y demeurâmes deux jours pendant lesquels arrivèrent, venant des villes ruinées, de nombreux fugitifs dépourvus de ressources. La catastrophe qui devait avoir lieu n'en fut que plus grande. En effet, le troisième jour de notre arrivée, la ville fut détruite de fond en comble par un nouveau tremblement de terre, plus terrible encore que celui qui avait ruiné la capitale de mon royaume. Le sol se fendit en beaucoup d'endroits, et vomit des flammes et des vapeurs dont l'air fut empesté.

La ville où nous étions réfugiés étant devenue inhabitable, je retournai avec ma suite au palais d'où nous étions partis trois jours auparavant. Il était toujours debout et intact. Les jardins avaient toujours le même aspect riant et délicieux. Les gens de ma suite, dont pas un jusque-là n'avait péri, voyant que toutes ces calamités épargnaient le roi et tout ce qui lui appartenait, crurent qu'en ma qualité de grand-prêtre du soleil, j'étais craint et respecté de la divinité malfaisante qui, selon eux, occasionnait tant de malheurs. Les officiers, les gardes, les serviteurs et mes femmes n'hésitèrent pas à rentrer dans le palais, croyant

tous fermement qu'il ne devait pas s'écrouler, et moi-même je partageais la confiance de mon entourage. Les événements qui survinrent ne tardèrent pas à me faire perdre cette confiance superstitieuse : je fus bientôt convaincu que, loin de me craindre, le génie malfaisant ne cherchait qu'à me faire périr d'une mort plus affreuse que celle qui avait frappé la plupart de mes sujets.

Voici ce qui arriva :

Le soir même de notre retour, nous ressentîmes de nouvelles secousses du sol, à la suite desquelles nous fûmes témoins d'un phénomène étrange, inexplicable, qui nous glaça de terreur. Je m'en souviens comme si cela était arrivé hier.... La nuit était venue après une journée très-belle et très-chaude. Je m'étais rendu sur la terrasse-belvédère avec mes femmes et quelques officiers de la cour. Nous étions tous fort tristes, et nous parlions de ce qu'il convenait de faire après cette suite de malheurs, lorsque l'air, qui jusque-là avait été très-calme, s'agita de plus en plus et, de tiède qu'il était, devint ensuite frais et presque froid. Tout à coup un bruit inconnu, un bruit mystérieux retentit au loin avec une force qui va toujours en augmentant, mais ce bruit n'est pas celui d'un tremblement de terre.... Chacun est silencieux et pressent un nouveau malheur. Le vent souffle subitement avec une violence extrême.... Alors les femmes effrayées se lèvent pour aller se réfugier dans le palais; mais presque au même instant, au milieu d'un bruit plus fort que celui de cent ouragans, nous sommes tous renversés par une vague énorme qui balaie la terrasse.....

Je ne me souviens que d'une manière confuse de ce qui se passa dans ce moment critique. Tout ce que je puis dire, c'est

que, étourdis par le bruit qui retentissait à nos oreilles, suffoqués par l'eau qui nous avait renversés, nous conservâmes juste assez de présence d'esprit pour résister au danger qui nous assaillait. Plusieurs fois de suite, nous fûmes renversés par des vagues furieuses, et chaque fois nous nous relevâmes instinctivement. Je n'entendis pas un cri... personne n'avait plus peur. La peur ne vient que de l'appréhension du danger; mais lorsque l'homme se trouve aux prises avec un péril immédiat, inévitable, il n'a pas le temps d'éprouver aucune crainte, il n'agit plus que d'après l'instinct qui le porte à fuir ou à combattre le danger par tous les moyens possibles.

Le vent cessa bientôt de souffler, et les vagues mystérieuses n'arrivant plus jusque sur la terrasse, nous essayâmes de découvrir la cause de ce qui venait de se passer. C'était une inondation. Le fleuve, qui se trouvait à sec un instant auparavant, coulait à la hauteur de la terrasse. Les jardins étaient entièrement sous l'eau, et, comme il nous fallait traverser l'un d'eux pour nous rendre au palais, nous nous trouvions ainsi prisonniers dans une sorte d'îlot. Nous passâmes une fort mauvaise nuit, car nos habits étaient trempés et nous avions les pieds dans l'eau.

Le lendemain, lorsque le jour fut venu, nous reconnûmes avec stupéfaction que l'inondation qui nous avait surpris la veille n'avait pas été produite par le débordement du fleuve. La ville ou plutôt ses ruines étaient entièrement submergées, et la campagne ne semblait plus qu'une vaste mer d'où sortaient çà et là quelques îlots. Nous ne distinguâmes pas le courant du fleuve, l'eau ne semblait pas courir d'un côté plutôt que d'un autre; nous ne remarquâmes qu'une houle légère qui venait se

briser contre les deux îlots formés par le palais et par la terrasse que nous occupions. Un de mes officiers puisa de l'eau avec ses mains, la goûta et la rejeta avec dégoût. Chacun répéta cette expérience, et reconnut que l'eau qui nous entourait n'était pas buvable. L'inondation n'avait donc point été produite par le débordement du fleuve, mais bien par la mer qui, la veille, avait envahi mon royaume tout entier. Je comprends aujourd'hui que ces divers phénomènes devaient avoir une cause géologique ; mais à l'époque où il arriva, ce bouleversement ne me parut que comme le résultat de la vengeance d'un génie irrité.

Ce qui me reste à dire est horrible.

La faim se fit sentir..... Mes officiers convinrent entre eux de tuer une de mes femmes dont la chair servirait à la subsistance commune..... J'essayai de les détourner de ce projet abominable, mais personne ne reconnut mon autorité. Au contraire, l'un de ces forcenés, comme pour me braver, s'élança au milieu du groupe des femmes et fendit la tête à l'une d'elles d'un coup de sabre. Alors, les autres femmes, folles de frayeur, franchirent le parapet et se jetèrent à l'eau.... Toutes se noyèrent sous mes yeux!.... Les cannibales découpèrent ensuite le cadavre après l'avoir dépouillé. L'un d'eux, le meurtrier, arracha le cœur de la victime et me le présenta en me disant : « Voici la part du roi. » Pour toute réponse, je frappai cet officier d'un coup d'épée et je l'étendis mourant à mes pieds. Ses collègues, voyant cela, loin de chercher à la venger, l'achèverent aussitôt en disant que ce serait un cadavre de plus à dévorer.

Cependant les cannibales ne firent point le repas qu'ils avaient prémédité. Ils furent arrêtés par le dégoût et surtout par la soif.

L'idée unique fut de se procurer de l'eau potable. Il y en avait dans le palais, mais il fallait pouvoir aborder à ce bâtiment transformé en îlot par suite de l'inondation.

La nécessité rend ingénieux. Les officiers coupèrent les arbres de la terrasse, et, avec ces arbres dépouillés de leurs branches, ils construisirent un mauvais radeau qui nous servit à traverser le jardin qui nous séparait du palais. Le bâtiment étant construit sur une base très-élevée, l'inondation n'avait envahi que cette base et l'étage inférieur. Donc nous abordâmes, non sans peine, à la galerie supérieure, et nous pénétrâmes dans l'une des salles qui aboutissaient à cette galerie. Un serviteur s'y trouvait (tous les autres avaient péri). L'esclave en nous voyant se mit à trembler. Il avait sans doute aperçu les scènes tragiques du belvédère, et craignait d'être à son tour assassiné.

Nous lui demandâmes de l'eau. Il nous montra une grande jarre qui était en pleine. Alors un officier frappa le valet d'un furieux coup de sabre... Le malheureux esclave réunit les forces qui lui restaient et renversa la jarre. Presque toute l'eau qu'elle contenait se répandit sur le parquet. Aussitôt nous nous jetâmes tous à plat ventre pour boire le précieux liquide dont la plus grande partie fut perdue. Quelques instants après le valet, qui se roulait dans une mare de sang, expira en nous jetant une malédiction.

Ensuite nous essayâmes de prendre du repos; car nous étions exténués; mais nous fûmes réveillés, au plus fort de notre sommeil, par le bruit de la foudre dont les éclats retentissaient d'une manière épouvantable.

La pluie tombait avec une violence extraordinaire, et les

éclairs se succédaient, presque sans interruption, au milieu d'une demi-obscurité lugubre..... Dans la situation d'esprit où nous nous trouvions ce temps nous parut tellement horrible que nous bouchâmes les ouvertures par lesquelles la lumière pénétrait dans la salle.

Me trouvant ainsi dans l'obscurité, et n'entendant plus que faiblement le grondement du tonnerre, je me rendormis bientôt..... pour la dernière fois.

O souvenir horrible ! Je fus réveillé tout-à-coup par une douleur atroce, par une douleur sans nom ! Au milieu de l'obscurité, étourdi par un fracas effroyable, je sentis une masse pesante (peut-être une colonne), qui m'écrasait les deux jambes.... Puis, comme je me débattais convulsivement, la masse roula et m'écrasa la poitrine et la tête !....

Quelques instants après il me sembla que je planais dans les airs au-dessus de l'eau..... Le jour me paraissait gris terne..... Je vis alors (sans comprendre comment il pouvait se faire que je voyais), je vis mon palais écroulé.... je vis au milieu des décombres mon corps complètement écrasé par un pilier énorme. Je vis les cadavres de mes compagnons broyés comme le mien.... Ensuite je vis cet amas de ruines s'enfoncer graduellement dans les eaux. Plusieurs îlots d'où sortait de la fumée s'abîmèrent à leur tour.... Un dernier tremblement de terre venait de détruire ce qui restait de mon royaume..... il était complètement envahi par la mer, qui sans doute le recouvre encore aujourd'hui.

Ksorphonoul ayant achevé son récit, il y eut un instant de silence, après lequel Constance dit à Ksorthorémâ :

— Maintenant, Ksorthorémâ, nous attendons ton récit qui sera le complément de celui de Ksorphonoul.

— Après le récit de Ksorphonoul, répondit Ksorthorémâ, le mien ne vous intéressera guère. Je vais donc seulement vous dire en quelques mots ce qui m'arriva au moment du déluge.

Mon royaume, voisin de celui de Ksorphonoul, fut aussi détruit par le cataclysme, à peu près dans le même temps. Je dis à peu près dans le même temps, parce que mon pays ne fut point envahi subitement par la mer. Le royaume de Ksorphonoul s'effondra en quelques jours; le mien mit trois mois à s'affaïsser. Les habitants ruinés se retiraient peu à peu devant la mer qui avançait toujours; et, en réalité, la famine en fit périr un plus grand nombre que l'inondation. Ceux qui périrent par l'eau furent ceux qui s'obstinaient à demeurer dans les îles et presqu'îles formées par les flots envahisseurs, parce que ces îles et presqu'îles finirent par s'abîmer sous l'eau comme les autres terrains.

Toute la population fugitive s'avança directement vers le midi dans le plus grand désordre. Les gens sans ressources pour se procurer des subsistances combattaient les émigrants qui possédaient encore quelque chose; et comme les vivres étaient très-rares, on faisait, de part et d'autre, rôtir les morts et les blessés pour les dévorer.

Après une longue marche vers le sud, le courant de la population émigrante se divisa; une partie se dirigea vers les montagnes, l'autre, subdivisée bientôt en troupes distinctes, suivit le cours d'un fleuve. J'étais chef de l'une de ces troupes. La mienne était la plus redoutable, car tous les hommes qui la composaient étaient armés.

Après avoir vécu misérablement pendant quelque temps, nous rencontrâmes une horde de pasteurs établie sur les bords du fleuve dont nous suivions le cours (peut-être l'Euphrate, peut-être le Tigre?). Notre langue et notre religion ayant beaucoup de rapport avec celle de ces pasteurs, je fis alliance avec leur chef. Nous échangeâmes ensuite les produits que nous avions sauvés du désastre, contre des vivres et des bestiaux.

Quelque temps après, voulant me refaire un semblant de royaume, je trahis mes alliés de la manière la plus abominable. Je réunis les hommes de mon pays, dont la plupart n'avaient pas de femmes, et nous massacrámes par surprise presque tous les mâles de la tribu alliée. Les femmes, les jeunes filles et les petits enfants furent seuls épargnés.... Il me faudra souffrir bien longtemps pour expier un pareil forfait !

Après ces dernières paroles Ksorthorémâ baissa la tête tristement, et ne voulut plus rien dire. Mais Téglyphalazar, qui avait souvent causé avec les rois antédiluviens, se chargea d'achever l'histoire.

Selon toute probabilité, dit-il, les nombreux échappés du déluge, en arrivant sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, durent se mêler, de gré ou de force, aux populations de pasteurs campées sur les bords de ces fleuves. Les émigrants chassés de leur pays par la mer, étant plus civilisés que les pasteurs, durent s'imposer à eux facilement par la science et les arts qu'ils apportaient dans leurs nouvelles patries. Ainsi les échappés du déluge bâtirent sans doute des demeures fixes, des villages, soit sur les bords du Tigre, soit sur les bords de l'Euphrate, et ces villages devinrent probablement dans la suite des villes considérables. Il est probable aussi que les émigrants et leurs descendants firent

beaucoup de mal aux tribus nomades qui refusaient de se soumettre aux lois et coutumes qu'on leur apportait, car de mon temps les vieilles traditions chaldéennes et assyriennes parlaient de la haine réciproque des pasteurs nomades et des constructeurs de villes.

— Est-il possible de savoir, comparativement à la géographie moderne, quel est l'emplacement des pays anéantis par le déluge? demandai-je à Téglyphalazar.

— Au régiment, me répondit-il, il est admis par tous nos savants, que la mer Caspienne recouvre les pays ruinés par le grand cataclysme. Et qui sait? plus tard, cette mer, s'il est vrai comme je l'ai appris dernièrement, qu'elle perd par l'évaporation plus d'eau qu'elle n'en reçoit des fleuves, plus tard, dis-je, cette mer pourra être desséchée en partie, et alors des fouilles de terrain feront peut-être découvrir aux savants de la terre les ruines des cités antédiluviennes, et parmi ces ruines, les objets d'art et d'utilité créés par la plus antique des civilisations.

Cela ne se fera que dans plusieurs siècles peut-être; mais peu importe le temps: je crois que tôt ou tard les terriens retrouveront les preuves palpables de la plus grande catastrophe dont les terriens aient conservé le souvenir.

— Maintenant, dis-je à Téglyph, je voudrais bien savoir s'il est possible de fixer la date approximative du déluge.

— Cela n'est pas très-facile, me répondit l'ex-roi de Ninive. Cependant on peut dire qu'il est plus que probable que le cataclysme en question est antérieur aux premières dynasties égyptiennes. Ce qui me fait supposer cela, c'est que, d'après le dire

des anciens rois égyptiens du régiment, les descendants des échappés du déluge allèrent s'établir en Égypte, et portèrent les arts et les sciences qu'ils possédaient chez les hordes barbares qui venaient de l'Abyssinie. Les chefs de ces hommes civilisés furent probablement les premiers rois et les premiers prêtres égyptiens. Peut-être quelques-uns d'entre eux furent-ils plus tard honorés comme des demi-dieux. Or, d'après nos connaissances, les premières dynasties égyptiennes datant de cinq mille ans environ avant l'ère chrétienne, il n'y aurait guère que sept mille années terrestres, à peu près, que la mer Caspienne se serait formée, en anéantissant plusieurs royaumes antédiluviens.

— Les peuples de votre temps se souvenaient-ils du déluge ? demandai-je à Tégloth.

— Oui, me répondit-il, tous les peuples chez qui avaient autrefois pénétré les échappés du déluge se souvenaient du cataclysme. Seulement, chaque peuple le racontait à sa manière, ou, pour mieux dire, selon les traditions qui avaient cours dans le pays. Or, de mon temps ces traditions, qui avaient déjà plusieurs milliers d'années d'existence, avaient été tellement défigurées par les poètes de chaque contrée, qu'elles n'avaient entre elles qu'un seul point de commun : le fait d'une grande inondation ; quant aux différentes manières dont ce fait était raconté, elles étaient toutes plus ou moins incroyables. Ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est que l'orgueil national de chaque peuple se manifestait dans presque toutes les anciennes traditions du déluge : ainsi chacun prétendait que les premiers ancêtres de sa nation s'étaient seuls échappés du cataclysme, et avaient été ensuite la souche de tous les peuples existant sur

la terre. Je dois dire cependant que les Égyptiens n'avaient pas cette prétention ; mais cela tenait encore à leur orgueil national. En effet, les Égyptiens de race blanche étaient trop fiers pour prétendre que les Égyptiens nègres et les peuples voisins de race noire étaient sortis de la souche blanche échappée au déluge.

Maintenant il reste à parler de l'influence du grand événement sur les peuples anciens, qui tous le considéraient comme ayant été la punition céleste des crimes de la terre. Pour moi, je suis porté à croire que le souvenir de ce malheur immense rendit les peuples non pas meilleurs, mais un peu moins féroces qu'auparavant. L'anthropophagie devint plus rare et les sacrifices humains furent abolis dans plusieurs pays. Ainsi, en Chaldée, les adorateurs du soleil cessèrent d'immoler des victimes humaines, et le culte de destruction fut remplacé par un culte tout à fait opposé. A Babylone, comme à Ninive, les jeunes filles arrivées à l'âge nubile étaient conduites dans le temple du soleil ou de la génération, c'est-à-dire dans le temple de Baal, où elles offraient la fleur de leur jeunesse. Les garçons nouvellement nubiles faisaient, dans la même cérémonie, un sacrifice analogue. Dans les premiers temps, ce culte fut entouré du plus grand respect. Il n'était point immoral, car les sacrifices étaient de véritables mariages célébrés complètement dans les temples du dieu de la génération ; mais peu à peu les choses changèrent de face. Ces singulières cérémonies perdirent le caractère de sainteté qu'elles avaient à leur origine, et devinrent un prétexte de débauche pour les gens libidineux de tout âge. Enfin, à cause de ce culte dégénéré en débauche religieuse, la corruption des mœurs devint tellement grande en Assyrie que

les peuples voisins en furent scandalisés. Et pourtant, en fait de mœurs, ces peuples n'étaient pas précisément des modèles de vertu.

— Un tableau vaut mieux qu'une explication, dit Constance. Pour donner au caporal Français une idée des mœurs assyriennes, nous n'avons qu'à lui montrer la grande fresque qui représente le *Festin de Balthazar*.

— Où est cette fresque ? demandai-je.

— A la cantine de Sémiramis, répondit Tégloth.

— Messieurs, dis-je à mes compagnons, je n'ai pas encore visité cette cantine, voulez-vous m'y conduire ?

— Volontiers ! répondirent les convives.



CHAPITRE X

A LA CANTINE DE SÉMIRAMIS

La plus belle des cantines. — Le festin de Balthazar. — Téglatphalazar donne au caporal Français l'explication scientifique du miracle des trois mots tracés sur le mur. — Conversation du caporal Français avec la cantinière Sémiramis, ex-reine d'Assyrie.

En arrivant à la porte de la cantine que nous allions visiter, je lus ces mots écrits en lettres magnifiques sur un riche écriteau :

PREMIER BATAILLON

SÉMIRAMIS

CANTINIÈRE

Tout ce que j'avais vu depuis le matin m'avait familiarisé avec les choses extraordinaires. Cependant aussitôt que nous

fûmes entrés dans la première pièce, qui était la salle des soldats, je restai un instant immobile et comme pétrifié d'admiration. Le jour était sur son déclin et la lumière douteuse qui pénétrait dans cette salle immense donnait à sa décoration grandiose l'aspect le plus imposant que l'on puisse imaginer.

Un soubassement en marbre de couleur sombre et qui me parut avoir plus de trois mètres terrestres de hauteur, décorait la partie inférieure des murs, sur les quatre côtés de la salle. Plusieurs portes s'ouvraient dans ce soubassement, au-dessus duquel se trouvaient, d'un côté, quatre fenêtres de dimensions gigantesques, et sur les autres faces de grandes fresques décorant la plus grande partie de la surface des murs. Sur trois côtés de la salle étaient établis, de distance en distance, des socles allongés touchant le soubassement par une de leurs petites faces. Sur ces socles, qui étaient à peu près de hauteur d'homme, étaient couchés de grands lions ailés en bronze. Ces lions avaient des têtes léonines et non des têtes humaines comme ceux qui décoraient les entrées de palais à Babylone. Dans les compartiments formés par les socles se trouvaient des tables de marbre sculptées, occupées en partie par des soldats qui avaient tous conservé leurs costumes historiques. Les compartiments sur lesquels s'ouvraient les portes des autres salles ne renfermaient pas de tables.

La partie centrale de la salle, c'est-à-dire l'espace carré environné par les compartiments, était vide et laissait voir le parquet qui se composait de belles dalles de marbre de diverses couleurs. Au milieu de cet espace se trouvait une statue gigantesque établie sur un magnifique piédestal bronze et or. Cette statue, qui semblait être en or ou en métal doré, représentait un

génie sans vêtement, tenant dans sa main droite élevée en l'air une grande girandole électrique richement ouvragée. Cette girandole devait servir à l'éclairage général de la salle, car les divisions formées par les socles étaient pourvues chacune d'un candélabre bronze et or.

Le quatrième côté, c'est-à-dire le côté opposé aux fenêtres, était décoré avec plus de richesse encore que les autres. Le milieu de ce côté était occupé par le comptoir de Sémiramis. Ce comptoir, fait d'un bois brun et brillant, était garni de lames d'or et de riches ornements dorés. Il était placé sur une plate-forme à laquelle aboutissait un large escalier de sept marches recouvertes de riches tapis. Cet escalier était établi entre deux grands socles de bronze servant chacun de piédestal à un éléphant également en bronze et de grandeur colossale. Derrière le comptoir se trouvait une niche peu profonde pratiquée dans le mur, et dans laquelle était placé un siège de forme étrange recouvert d'étoffe rouge et orné de têtes de lions dorées. Par la place qu'il occupait, ce siège figurait un trône, mais sa forme indiquait que ce n'était qu'une sorte de lit de repos. Le comptoir était abrité sous un dais très-élevé, en forme de dôme, soutenu par des colonnettes peintes et dorées dont les bases reposaient sur la plate-forme. Ce dôme était recouvert de velours rouge et son sommet se terminait par une boule d'or. La bordure du dais était découpée de manière à former une suite d'arcs, de cercles, bordés eux-mêmes par une magnifique frange d'or.

Le jour, qui baissait de plus en plus, affaiblissait peu à peu l'éclat de ces richesses, lorsque tout à coup la girandole et les candélabres s'illuminèrent et la salle inondée par la lumière électrique prit aussitôt un aspect vraiment féerique.

Je vis alors distinctement les personnages des fresques qui ornaient les murs ; puis j'examinai ensuite le plafond ou plutôt l'immense voûte surbaissée qui servait de ciel à la salle. Cette voûte, qui se trouvait à une grande hauteur au-dessus du sol, était peinte, dorée et sculptée avec la plus grande magnificence.

Pendant que mes regards s'égarèrent parmi ces somptuosités sans égales, mes compagnons avaient pris place à une table dans l'un des compartiments les plus rapprochés de l'estrade du comptoir. Au moment où je les rejoignis une jeune femme vêtue d'un costume antique violet, avec bordures d'or, apporta sur notre table un plateau d'argent sur lequel il y avait un flacon et cinq belles coupes de cristal. Plusieurs autres femmes vêtues aussi de costumes antiques, allaient et venaient dans la salle.

— Laquelle de ces femmes est la cantinière ? demandai-je.

— La cantinière, me répondit Tégloth, n'est pas ici dans ce moment. Les femmes que vous voyez, malgré la richesse de leurs costumes, ne sont que des servantes de la cantine. Sur la terre elles étaient reines de divers royaumes de l'Asie. Si la cantinière vient dans cette salle vous la reconnaîtrez facilement, elle porte un costume blanc.

— En attendant que je puisse voir cette fameuse Sémiramis, dis-je, voudriez-vous me montrer le tableau dont vous m'avez parlé ?

— Regardez le mur en face de vous, me répondit Tégloth.

Je portai alors mes regards sur la fresque immense que me désignait l'Assyrien, et à première vue je reconnus le

sujet : c'était bien la représentation du fameux festin de Balthazar.

Ainsi que Constance l'avait dit, ce tableau donnait une idée suffisante de ce que devait être le luxe assyrien.... C'était à la fois grandiose, splendide et honteux.... Tous ces courtisans et ces courtisanes royales, couchés pêle-mêle dans la salle du festin, composaient un spectacle impossible à décrire.

— N'est-ce pas que c'est joli ? me dit Constance.

— C'est très-joli, répondis-je. Seulement je crois qu'un tableau qui serait la copie exacte de cette fresque serait difficilement accepté dans un musée de la terre.

— Sur la terre, dit Tégloth, l'exposition de cette peinture serait au moins inutile ; mais chez nous c'est bien différent, elle est utile en ce qu'elle sert à l'expiation ; car il est facile de comprendre que la scène que représente cette fresque, ainsi étalée à tous les regards, doit être un sujet de honte perpétuel pour tous les souverains du régiment qui, étant sur la terre, menaient une vie efféminée comme Balthazar.

— Pourquoi, observai-je, l'auteur de cette peinture n'a-t-il pas représenté la main mystérieuse traçant les trois mots : *Mané, Thécel, Pharès* ? Je vois bien des caractères inscrits sur le mur, et le roi Balthazar qui les regarde avec épouvante, mais cela, selon moi, n'est pas d'un effet suffisamment dramatique :

— Voici, répondit Tégloth, pourquoi le peintre n'a pas représenté la main mystérieuse dont vous parlez : c'est que chez nous il est admis généralement qu'une main ne peut agir que si elle tient à un bras, et ce bras au corps de quelqu'un ; or,

cela étant reconnu, où serait l'effet mystérieux et dramatique, si l'artiste avait représenté, dans cette fresque, un écrivain traçant une malédiction sur le mur en présence de Balthazar ?

— Votre observation est juste, repris-je. Mais il me semble que l'artiste au lieu de peindre un écrivain, aurait pu représenter une main écrivant, non pas tout à fait isolée, mais sortant d'un tout petit nuage, par exemple.

— A cela, répondit Tégloth, je ne puis vous répondre que ceci : Le peintre n'a pas été, comme un peintre terrien, libre d'exécuter une composition fantaisiste. Il a dû travailler d'après les documents qui lui ont été fournis par Cyrus ou Kirousch et par Balthazar lui-même, c'est-à-dire par le souverain que vous appelez Balthazar, car chez nous il est connu sous d'autres noms. Du reste je vais vous donner quelques explications qui vont vous prouver que le sujet de cette fresque est représenté d'une manière convenable.

Transportons-nous en imagination au temps et dans la salle où fut donné le festin mémorable qui célébra, pour ainsi dire, la fin d'un des plus grands empires du monde.

C'était au milieu de la nuit. Balthazar croyant Babylone imprenable, et par conséquent se riant des efforts de l'ennemi qui assiégeait la ville, se livrait à l'orgie selon son habitude avec un certain nombre de convives. L'ivresse échauffait toutes les têtes. La salle du festin étant éclairée par de nombreux candélabres ou luciphores, il y faisait de plus en plus chaud, car les salles du palais, comme celles de tous les palais assyriens, était construite d'une manière qui en rendait l'aéragé très-difficile. Le

roi, ivre autant que ses convives, s'apercevant que la chaleur devenait très-forte, donna l'ordre aux esclaves d'éteindre tous les luciphores..... Ce fut le prélude de la scène représentée dans cette fresque..... Tout à coup, Balthazar, au milieu de l'obscurité, voit briller sur le mur plusieurs mots écrits en lettres de feu.....

Voici le sens de ces mots, qui nous a été donné ici par le souverain même à qui ils étaient adressés :

MALHEUR A TOI ! BALTHAZAR !

Saisi d'épouvante à la vue de ce mystérieux anathème, Balthazar crie aux esclaves de rallumer les luciphores..... mais à peine sont-ils rallumés, que le roi dégrisé par la peur voit de nouveau la phrase terrible écrite sur le mur..... mais cette fois en caractères noirs !

C'est précisément la scène que représente cette peinture.

Voyez : au premier plan, Balthazar, fou de frayeur, regarde fixement la phrase magique, tracée sur le mur à une hauteur que ne pourrait atteindre la main d'un homme. Puis aux autres plans les courtisans et les courtisanes surpris par le retour de la lumière..... Ni les uns ni les autres n'ont encore aperçu la malédiction adressée à leur seigneur. Voyez aussi les esclaves regardant d'un air hébété les signes mystérieux qui effraient tant leur maître. Ils n'en comprennent point la signification, car, sans doute, personne parmi eux ne sait lire.

Voici maintenant l'explication de ces faits étranges, d'après Cyrus et Balthazar. Cette explication a été reconnue rationnelle par tous les savants du régiment.

Tout le monde, à Babylone, ne s'occupait pas de débauche. Au milieu de la corruption générale, quelques savants travaillaient à développer la science, qui était confuse et mélangée d'erreurs, mais pourtant n'en donnait pas moins un très-grand pouvoir à ceux qui la possédaient. Du reste, dans ce temps-là, la science n'existant pas comme aujourd'hui, avec toutes sortes de divisions et subdivisions, il arrivait que tout homme instruit possédait plusieurs attributions. Il était à la fois savant, médecin, devin et magicien, du moins ces deux derniers titres, sans valeur aujourd'hui, lui étaient donnés par les ignorants, qui formaient l'immense majorité des humains dans ces temps reculés. D'après cela, vous comprenez qu'un savant qui faisait une découverte ne manquait pas de la garder pour lui-même, afin de s'en servir à l'occasion pour augmenter l'ascendant qu'il avait sur la foule.

Or, sous le règne de Balthazar, un de ces savants occupait un emploi très-élevé à la cour du roi babylonien. C'était le devin-médecin-magicien en chef de la cour. Cet homme était d'une grande pureté de mœurs. Aussi voyait-il avec le plus grand déplaisir la corruption qui l'entourait de toutes parts. Un jour donc, ce savant résolut d'employer un moyen extraordinaire pour essayer de frapper l'imagination du roi et de ses courtisans, afin de les faire renoncer à leurs débauches.

Il se procura une certaine substance chimique découverte par lui, pénétra secrètement dans la salle où avaient lieu les festins de nuit, et traça sur un des murs, au moyen de cette substance, des caractères qui avaient la propriété étonnante de n'être visibles que dans l'obscurité et sous l'influence d'une certaine chaleur. Puis, avec une autre drogue qui avait des pro-

priétés bien différentes, il répéta les mêmes caractères au-dessous des premiers. Les lettres tracées au moyen de cette dernière substance étaient invisibles dans l'obscurité, et ne pouvaient devenir visibles à la lumière artificielle qu'après l'avoir reçue pendant un certain temps. Alors ils devaient apparaître noirs, et sembler se former comme par enchantement.

Voici le raisonnement que dut se faire l'ingénieur savant. Cette salle est très-fraîche pendant le jour ; mais pendant la nuit, la quantité de personnes qui s'y réunissent et la chaleur développée par les luciphores, doivent élever suffisamment la température pour rendre mes caractères de feu visibles aussitôt que l'on éteindra les lumières. Or, le roi et ses courtisans, au milieu de tous leurs festins maudits, ne manquent jamais de faire éteindre les luciphores. D'autre part, la salle étant obscure pendant la journée, et les caractères noirs ne pouvant apparaître qu'au bout d'un certain temps d'exposition à la lumière, ils ne paraîtront pas tracés d'avance sur le mur. Aussi, quand les courtisans verront ces caractères, d'abord très-faibles, devenir bientôt très-noirs, ils croiront que c'est une main invisible qui les trace. Mes précautions étant prises, mon projet doit réussir. Ces débauchés ne peuvent manquer de voir, ou les caractères noirs ou les caractères de feu, et, dans l'un ou l'autre cas, d'être très-effrayés à leur apparition. Cette frayeur produira peut-être sur ces hommes avilis un effet salutaire, en leur faisant abandonner leurs habitudes orgiaques et sensualistes.

Le projet du savant réussit au-delà de ses espérances, et voici comment.

La nuit même du festin en question, Cyrus, c'est-à-dire Kirousch, entra dans Babylone, en passant avec son armée dans

le lit de l'Euphrate détourné de son cours. Vous savez sans doute, d'après l'histoire, que l'armée de Cyrus avait creusé un canal dans lequel les assiégeants firent entrer les eaux du fleuve qui traversait Babylone. Le lendemain, le conquérant vint assiéger le palais du roi. Ce palais se trouvait situé dans l'enceinte de murailles qui renfermaient la ville et les vastes terrains de culture dont elle était entourée. Il formait lui-même une petite ville, ou, si vous voulez, un immense château-fort séparé de la cité proprement dite. A l'approche des Perses et des Mèdes, les esclaves du palais s'enfuirent dans la ville, et ceux d'entre eux qui dans la nuit s'étaient trouvés dans la salle de l'orgie, racontèrent au peuple qu'ils avaient vu apparaître sur un des murs de la salle des mots qui s'étaient tracés tout seuls et qu'ils n'avaient pu comprendre. En même temps, les esclaves annoncèrent l'entrée des Perses et des Mèdes dans l'enceinte de la ville. L'avis unanime du peuple fut que les mots mystérieux avaient été écrits par le dieu des Perses, pour annoncer à Balthazar la chute de l'empire d'Assyrie. Or, comme les événements aidèrent cette supposition, la prétendue prédiction du dieu des Perses fut transmise à la postérité par la tradition, et la postérité accepta comme miraculeux un fait qui, en réalité, n'avait été qu'une belle expérience de chimie.

— Êtes-vous bien sûr, dis-je à Tégloth, que le fait en question n'ait été qu'une belle expérience de chimie ?

— Sans doute, que nous en sommes sûrs, répondit l'Assyrien.

— Nous pouvons bien en être sûrs, dit Constance, puisque nous avons répété cette expérience peut-être cent fois au laboratoire de chimie de l'école du régiment. Il y a même assez longtemps que nos chimistes ont retrouvé des substances ana-

logues à celles qui furent employées par le savant de la cour de Balthazar.

— Parbleu ! dis-je, nos chimistes terriens en ont fait autant que les vôtres ; ils ont aussi retrouvé les substances en question ; seulement ils n'ont pas eu l'idée de s'en servir pour faire l'expérience dont vous venez de me parler. Moi qui ne suis pas chimiste, je connais bien ces substances ; avec la première, que l'on nomme phosphore, on peut tracer des caractères de feu visibles dans l'obscurité ; la seconde, qui a la propriété de noircir à la lumière, même artificielle, a reçu le nom de nitrate d'argent. Aujourd'hui cette drogue est employée par des milliers d'artistes et d'industriels répandus dans toutes les villes du monde.

— Oh ! fit Constance, la reproduction du miracle babylonien n'est pas ce que nous avons fait de plus fort. Les savants du régiment ont reproduit, avec une grande habileté, presque tous les faits étranges et incroyables contenus dans les livres antiques de tous les pays de la terre. En effet, parmi nos savants, les uns font parler des statues dans diverses langues, les autres font apparaître des spectres qui ont toutes les apparences de la vie et s'évanouissent pourtant en un clin d'œil, d'autres colorent à volonté le jet d'une fontaine jaillissante en rouge, en bleu, en jaune, en vert, en violet, etc. Il va sans dire que les causes de ces faits sont connues, et qu'ils n'ont de surnaturel que l'apparence.

— Rien de tout cela ne m'étonne, repris-je. Nous avons sur la terre des hommes dont la profession est de faire tout ce que vous venez de dire, et des choses encore bien plus extraordinaires. Ces hommes sont doués d'une adresse prodigieuse, et

avec cela quelques-uns sont de véritables savants. Ils paraissent constamment jouer avec l'impossible. On en voit qui lisent, les yeux couverts d'un triple bandeau. D'autres qui devinent, c'est-à-dire paraissent deviner les pensées des personnes qui les entourent, suppriment en apparence la pesanteur, se font obéir, c'est-à-dire paraissent se faire obéir par des objets inertes, et mille autres expériences faites pour étonner les ignorants et distraire les gens instruits.

J'allais me lancer dans une dissertation sur les thaumaturges anciens et les prestidigitateurs modernes, lorsque Tégloth me fit un signe en me disant à voix basse :

— Voici Sémouramat.

— Qui est-ce que vous appelez Sémouramat? lui demandai-je.

— C'est, me répondit-il, la cantinière Sémiramis.... Voyez cette femme habillée de blanc qui vient d'entrer dans la salle.

Je me tournai du côté indiqué par Tégloth, et je vis une fort belle femme vêtue d'un costume blanc antique et coiffée d'une sorte de mitre blanche bordée par un cercle rouge. Elle fit quelques pas de long en large, puis ensuite elle monta sur la plate-forme et alla s'asseoir sur le trône-canapé placé derrière le comptoir.

— Pourquoi appelez-vous la cantinière Sémouramat, au lieu de l'appeler Sémiramis? demandai-je à Tégloth.

— Parce que, répondit Tégloth, Sémouramat est le nom assyrien, c'est-à-dire le nom véritable de notre cantinière. Ce nom m'est échappé involontairement, car, en conversant avec vous, nous citons les noms des rois et des reines antiques tels qu'ils

sont connus des terriens modernes. En effet, la plupart de ces noms ont subi avec le temps une telle transformation, qu'en vous les citant tels qu'ils étaient formés à l'origine et avec leur vraie prononciation, nous serions le plus souvent inintelligibles.

Cette transformation des noms antiques a été occasionnée forcément par la corruption des langues anciennes. Du reste, cette transformation qui est inévitable, mais qui s'opère toujours avec une certaine lenteur, est générale, puisqu'elle a été observée dans toutes les langues connues. En effet, l'expérience a prouvé que l'écriture et la grammaire sont incapables de fixer une langue, et que cette fixation ne peut avoir lieu définitivement que lorsqu'elle cesse d'être parlée. Ainsi, par exemple, l'assyrien que l'on parlait de mon temps différait beaucoup de celui qui était parlé sous le règne de Sémouramat.

A propos de Sémouramat, je vais vous apprendre comment il s'est fait que son nom s'est changé en celui de Sémiramis.

De son temps la fameuse reine était nommée Samouramath par les habitants d'une partie de son royaume et Sémourameth par les habitants de l'autre partie du pays. La raison de cette différence est que dans les pays qui parlaient l'assyrien primitif, les consonnes ne variaient pas mais les voyelles étaient sujettes à de grands changements de prononciation, d'une région à une autre. Pareille chose a lieu encore aujourd'hui dans les pays qui parlent la langue arabe vulgaire : tel mot prononcé d'une manière en Algérie, se prononce d'une manière différente en Syrie, et souvent d'une troisième manière en Égypte, et cela sans changement dans les consonnes du mot.

Sémiramis s'appelait donc, dans l'origine, Samouramath ou Sémourameth. On prononçait le *th* final à la manière des anglais, c'est-à-dire en plaçant le bout de la langue entre les dents. Le *th*, ainsi prononcé, ressemble quasi autant à un *t* qu'à un *s*. Or, voici ce qui arriva en Assyrie quelques siècles plus tard. Les gens du peuple en nommant la célèbre reine, prononçaient : Samouramatt, les autres : Sémouramatt, d'autres enfin prononçaient : Sémouramett ou Sémouramess. Une de ces quatre formes fut fixée par l'écriture ; mais plus tard ce nom fameux subit encore de nouvelles altérations. Quelques voyageurs européens vinrent alors à Babylone, et, entendant prononcer le nom en question de plusieurs manières différentes, ils choisirent celle qui leur parut le plus agréable à l'oreille, et c'est ainsi que le nom original de Sémouramath fut apporté en Europe sous la forme finale de Sémiramis.

Si cela vous intéressait, je pourrais vous citer beaucoup d'exemples analogues, mais je m'aperçois que vous tournez fréquemment la tête du côté de la cantinière, et je suppose que la beauté de l'ex-reine vous touche plus que les curiosités de la linguistique : c'est pourquoi je m'arrête, afin de ne pas dire des paroles inutiles.

— Je suppose à mon tour, dit Constance, en souriant, que le caporal Français désirerait fort parler à la cantinière, mais que le luxe dont elle est entourée le contrarie un peu.

— Croyez-vous que ce luxe m'intimide ?

— Non, mais je crois qu'il vous en impose assez pour vous empêcher d'aller causer avec Sémiramis ; en effet, elle a vraiment l'air d'une reine assise sur son trône ; et son regard, sa

physionomie, la pensée de sa grandeur d'autrefois, tout cela doit vous inspirer le respect et l'admiration.

— Le respect et l'admiration m'ont-ils empêché de parler à Cléopâtre ?

— Vous avez été assez hardi pour parler à Cléopâtre, mais je crois que vous n'aurez pas la même hardiesse pour aller parler à Sémiramis.

— Vous oubliez que je suis Français, et qu'un Français provoqué est capable d'agir en certains cas avec une audace sans pareille.

— Allons ! faites voir que vous êtes Français, me dit Tégloth.

Pour toute réponse je quittai ma place et je marchai vers la plate-forme. Il ne sera pas dit, pensai-je, que j'ai eu peur de parler à une cantinière. Il est vrai que cette cantinière a été reine de Babylone, mais cela ne me touche guère.... Je vais parler à la femme et non à la reine. Et je montai résolument les marches qui conduisaient à la plate-forme ; puis m'avancant vers le comptoir, je me mis à contempler Sémiramis, qui, fatiguée de la position assise, s'était couchée négligemment sur son siège asiatique, la tête appuyée dans la main gauche.

L'ex-reine d'Assyrie était admirablement belle. En apparence elle semblait avoir l'âge qui suit la première jeunesse. Cet âge où le corps féminin acquiert son développement final et reçoit de la nature le genre de beauté qui appartient à l'été de la vie. L'été de la vie ! âge cent fois délicieux où la femme gagne en grâce et en volupté ce qu'elle a perdu en fraîcheur et en ingénuité. En un mot Sémiramis paraissait avoir l'âge où la femme mérite vraiment le nom de femme.

Elle était vêtue d'une robe blanche, sans manches, agrafée sur les épaules avec des roses de diamants. Cette robe était d'un tissu de laine d'une finesse et d'une souplesse extrême. Comme les draperies en sculpture, elle laissait deviner les formes gracieuses du beau corps qu'elle recouvrait. Une écharpe rouge à franges d'or et double bordure dorée, serrait la robe au-dessus des hanches et servait ainsi de ceinture.

Comme Sémiramis ne faisait aucune attention à moi, j'eus le temps de l'examiner tout à mon aise.

Le contour de son visage était une belle courbe ovoïde qui plaisait à première vue. De beaux sourcils arqués ornaient son front. Ses yeux assez grands et fendus en amande étaient ombragés de cils longs et soyeux. Ces yeux avaient dû posséder, à l'occasion, un charme irrésistible ; mais dans le moment ils regardaient dans le vide et ne semblaient avoir d'autre expression que celle de la tristesse et du désespoir. Son nez était de forme irréprochable. Sa bouche avec ses lèvres un peu charnues, de couleur rose-rouge, était de ces bouches qui attirent le baiser d'une manière irrésistible..... quand le regard ne le repousse pas. A ses oreilles, fines et délicates pendaient de belles boucles d'or à chacune desquelles était suspendue une petite boule rouge, constellée de pierreries étincelantes. Ses cheveux, qui étaient bruns, étaient soyeux et abondants. Ils pendaient en longues torsades sur ses épaules nues.

Cette belle tête était coiffée d'une petite mitre blanche en forme d'hémisphère. La partie inférieure de cette mitre, c'est-à-dire le tour de tête, était une bordure rouge, large comme deux doigts ; elle était bordée d'or et toute constellée de petits diamants. De petits méridiens d'or partaient de cette bordure

pour aboutir au pôle, c'est-à-dire au sommet de la coiffure, lequel se terminait par une tige très-courte portant une petite boule d'or. De chaque côté de la tête deux tiges d'or, ajustées à la bordure de la mitre, retenaient les cheveux et les empêchaient de couvrir les oreilles,

Un magnifique collier composé de pierres précieuses de diverses couleurs, entourait son cou et retombait sur la poitrine. Cette dernière région était cachée par le haut de la robe, mais les plis du vêtement laissaient forcément deviner des proéminences superbes, dont la forme gracieuse, pour ne rien dire de plus, eût été approuvée à l'unanimité par une réunion de statuaires.

Les bras entièrement nus étaient blancs et potelés. Ils étaient ornés de bracelets d'or enrichis de diamants.

Les hanches et la partie supérieure des jambes paraissaient fortement développées. Quant aux jambes elles-mêmes elles étaient à la fois fines et fortes ; et au lieu d'être emprisonnées dans des bas vulgaires elles étaient ornées de larges anneaux d'or placés au-dessus de la cheville du pied, ce que je pus voir assez bien grâce à l'attitude que Sémiramis venait de prendre sans nul souci de ma présence ; ce qui me permit aussi de voir les magnifiques babouches qui chaussaient les petits pieds de l'ex-reine d'Assyrie. Ces babouches, à semelles dorées sur les bords, étaient en étoffe blanche ; le dessus était orné d'une rosace à jour ; cette rosace, pour comble de luxe, était enrichie de perles, de brillants et de pierres précieuses de différentes couleurs.

Sémiramis, qui semblait accablée par un ennui extrême, chan-

gea encore de position ; elle laissa glisser ses pieds sur le tapis et me dit négligemment et sans avoir l'air de me regarder :

— Que désirez-vous, caporal ?

— O Sémiramis, que vous êtes belle ! répondis-je naïvement.

— Je le sais bien, dit Sémiramis. Il y a près de quatre mille ans que l'on me l'a dit.

— Mais vous aimez sans doute qu'on vous le répète ?

— Cela m'est indifférent.

— Ah !.... fis-je, d'un air embarrassé.

— Oh ! que je souffre ! que je souffre ! dit Sémiramis, avec un accent qui me fit frémir.... Que je souffre ! continua-t-elle, comme se parlant à elle-même. Les siècles s'écoulaient.... Après ces siècles, d'autres siècles... et mon supplice dure toujours !...

Oh ! si je pouvais mourir !

Reprenant alors mon assurance de philosophe, je dis à Sémiramis :

— Pour que votre expiation soit si longue, belle reine, il faut que vous ayez fait beaucoup de mal étant sur la terre, en un mot il faut que vous ayez été bien criminelle.

Sémiramis, les yeux fixes, répondit avec un léger signe de tête et d'un ton de voix presque imperceptible :

— Oh ! oui !...

Puis elle reprit un peu plus haut, regardant toujours dans le vide, ou plutôt semblant regarder sa vie passée :

— J'étais trop belle.... trop voluptueuse.. . J'étais dévorée par l'amour des plaisirs et du luxe porté à ses dernières limites..

Pour faire de Babylone la première ville du monde.... Pour en faire en même temps un paradis terrestre plus beau que celui de la tradition (c'était mon rêve) il fallait des richesses immenses. Afin de me les procurer je me mis en campagne à la tête d'une grande armée. Mon but était de m'emparer des richesses du monde connu alors et de les faire transporter dans la capitale de mon royaume.

Je réussis de la manière la plus complète, mais en employant les moyens les plus odieux..... les plus lâches..... les plus indignes !....

L'Asie, de mon temps, était divisée en nombreux petits royaumes. Voici ce que je faisais à chaque pays que je voulais dépouiller et conquérir.

Je laissais mon armée en arrière, à une certaine distance de la ville à dépouiller, et je me rendais au palais du roi ou du gouverneur, seule avec mes femmes. Je me faisais seulement accompagner de quelques gardes d'honneur. Notre arrivée excitait toujours de la surprise. Une fois en présence du roi, je lui demandais la permission de faire passer mes troupes sur le territoire de son royaume pour aller faire une expédition lointaine. Le roi, ébloui par ma beauté, non-seulement m'accordait ce que je demandais, mais encore donnait aussitôt, en mon honneur, une fête où assistaient les officiers de sa cour.

Je m'arrangeais toujours de manière à rendre fou d'amour le malheureux monarque, et mes femmes agissaient de même avec les officiers du palais. Rien ne nous coûtait pour cela..... Alors,

pendant que les imprudents s'abandonnaient aux délices inattendues qui leur étaient offertes, mon armée, avertie par des espions, fondait sur la ville comme un ouragan ; et, en même temps que les hommes de ma garde particulière massacraient nos amants d'un jour, les autres soldats commettaient toutes sortes d'excès dans la ville, pillaient ce qu'elle possédait de précieux et de portatif, massacraient les habitants qui s'opposaient au pillage, puis après avoir commis toutes ces horreurs mon armée poursuivait sa marche en emmenant un certain nombre de captifs des deux sexes.

Grâce à ma trahison, le pays était dépouillé et conquis.

Je parcourus ainsi un certain nombre de petits Etats dont je m'emparai par les mêmes manœuvres, et toujours la réussite vint couronner mes entreprises.

A diverses reprises je fis plusieurs expéditions semblables, me gorgeant de plaisirs moi et mes femmes, ruinant les pays par où je passais, et envoyant à chaque nouvelle campagne une grande quantité de richesses et un grand nombre d'esclaves à Babylone.

Je combattais toujours avec les mêmes armes : ma beauté et mon infamie. Cependant à la dernière campagne que je fis, je voulus, après avoir connu toutes les ivresses, connaître aussi l'ivresse du combat, la volupté du sang et du massacre.....

Cet odieux souvenir est toujours présent à ma mémoire.

Ma dernière victime, le seul roi que j'aie eu l'intention d'épargner, venait d'être massacrée par mes gardes. Ils avaient bien reçu l'ordre de le faire prisonnier sans lui faire aucun mal, mais

le malheureux se défendit avec tant de fureur, ou plutôt avec tant de courage, qu'ils furent forcés de le tuer.

A la vue du cadavre du seul homme que j'aie aimé, je sentis mon être bouleversé, les sentiments les plus divers s'agitaient dans mon âme. Au dehors, on entendait les clameurs furieuses des combattants, et sans doute cela fut cause que le sentiment de la fureur domina chez moi dans cet instant. J'éprouvai subitement le désir fiévreux de tuer de ma propre main le plus d'ennemis que je pourrais. Je me dépouillai de mes habits de femme et je revêtis le costume masculin que je portais habituellement en route. Puis après avoir bu, coup sur coup, plusieurs coupes d'une liqueur enivrante, je m'élançai sur un cheval et je sortis de l'enceinte du palais à la tête de mes gardes.

Au dehors les habitants opposaient une furieuse résistance à mes soldats. Ces derniers venaient d'être chassés de la ville dont ils avaient essayé de s'emparer, et l'ennemi continuait de les repousser.

Pour que vous compreniez ce détail, il est nécessaire que vous sachiez que le palais d'où je sortais n'était pas situé dans la ville même, mais en était éloigné à une distance de plusieurs portées de flèches.

Voyant donc que mes soldats reculaient, je m'élançai dans la direction de l'ennemi, suivie de mes gardes, qui étaient tous des géants de force herculéenne, et quelques instants après je me trouvais au plus fort de la mêlée. Armée d'une épée je combattis tout de suite et sans aucune crainte, car j'étais surexcitée par la liqueur que je venais de boire. J'abattis plusieurs ennemis de ma propre main et la vue de leur sang ne fit qu'augmenter

ma soif de carnage. Mais l'ivresse troublant de plus en plus ma cervelle, je ne sus bientôt plus ce que je faisais. Je me souviens confusément que les géants qui combattaient à mes côtés paraient tous les coups qui m'étaient destinés. A la fin pourtant le danger devint si pressant qu'un de ces géants m'enleva de mon cheval et me plaça devant lui sur le sien. Ensuite il se rendit au camp au grand galop, et me déposa dans ma tente, plutôt ivre qu'évanouie.

Malgré leur courage, les habitants de la malheureuse cité furent vaincus ; ce dont je m'aperçus lorsque je sortis de ma tente après un sommeil de quelques heures qui dissipa mon ivresse.

Le jour était sur son déclin, le palais et la ville étaient en flammes. Dans le camp, les soldats çà et là célébraient la victoire par des chants et des danses. Quelques-uns d'entre eux outrageaient de jeunes captives qu'ils avaient enlevées dans la ville vaincue.

La vue de ces horreurs m'inspira un profond dégoût. Pourtant, jusque-là, j'avais souvent été témoin de choses semblables sans en être bien impressionnée. Mais un grand changement venait de s'opérer dans mes idées. Je fis cesser les amusements de mes soldats et je pris la résolution de renoncer à la guerre pour toujours. Peu de temps après j'étais de retour à Babylone.

Non-seulement j'étais dégoûtée d'horreurs, mais j'étais rassasiée de plaisirs. Un sentiment poignant, avant-coureur du remords, m'invitait à changer de vie. C'est ce que je fis. Je renonçai à la volupté. Je n'eus plus qu'une idée : celle de faire

de Babylone la plus grande, la plus forte et la plus belle ville du monde. Je n'eus plus qu'une occupation, celle de stimuler l'activité des architectes qui bâtaient les murailles gigantesques, les palais et les jardins suspendus dont j'avais donné le plan général.

Les travaux s'exécutaient avec une grande rapidité. Des milliers d'esclaves de tous les pays travaillaient sous le fouet des conducteurs babyloniens. En peu d'années les travaux furent achevés et je pus me dire avec orgueil que je régnais sur la plus belle et la plus forte ville du monde.

— Il me semble pourtant que Ninive valait bien au moins Babylone, dis-je à Sémiramis.

— Ninive, répondit l'ex-reine d'Assyrie, Ninive fut plus vaste, mais en aucun temps elle ne fut si forte et si belle que Babylone. Cette dernière ville était devenue par les travaux que j'avais ordonnés, un véritable paradis terrestre, dans lequel cependant il me fut impossible de trouver le bonheur. Bien au contraire, lorsque les merveilles furent achevées, n'ayant plus le sentiment de la curiosité pour me soutenir, je tombai dans une profonde mélancolie..... un ennui pesant m'oppressait l'âme. Alors, voulant échapper à cet état moral qui me rendait la vie insupportable, je me lançai à corps perdu dans le crime, je m'abandonnai à toutes les folies, à tous les caprices imaginables, n'obéissant à aucune loi, n'ayant aucune religion, en un mot, aucun frein pour arrêter la fureur de mes désirs.

Je poursuivais le bonheur, qui toujours semblait fuir à mon approche. Les plaisirs m'environnaient de toutes parts, et aus-

sitôt que je touchais à l'un deux il se transformait en dégoût. Je n'en continuai pas moins mes poursuites, qui aboutirent toujours à des résultats semblables. Cependant à la fin, désappointée, désillusionnée autant qu'on peut l'être, je cherchai à me procurer un autre genre d'émotion, dans l'exercice de la tyrannie et de l'injustice.

Il m'arriva un jour d'avoir horreur de ma conduite, ou plutôt de moi-même.... Je souffrais horriblement..... presque autant qu'aujourd'hui..... J'étais loin de supposer alors que cette peine atroce se prolongerait après ma mort pendant des milliers d'années.

Pour chasser cette souffrance nouvelle, au lieu de me corriger, je m'abandonnai à l'ivresse et à la sensualité la plus grossière, non pour avoir du plaisir, mais seulement pour m'étourdir..... pour ne pas ressentir ma peine.... Mais aussitôt que je me donnais un moment de répit, l'implacable remords revenait !...

Voilà ma vie en abrégé..... Je n'ai pas tout dit..... il me serait bien pénible de tout dire !

— Votre vie est à la fois merveilleuse et abominable ! dis-je à Sémiramis.

— J'ai fait énormément de mal, reprit l'ex-reine, mais j'en suis bien cruellement punie. ... Depuis quatre mille ans j'endure des souffrances morales dont vous ne sauriez vous faire une idée ; et ce qui ajoute à ces tortures c'est de penser qu'elles ne sont pas près de finir !

— Cependant, répliquai-je, il me semble que vous ne souffrez pas d'une manière intolérable. Vous devez bien avoir quelques

adoucissements à votre peine. Par exemple, ce luxe babylonien qui vous entoure.....

A ces derniers mots Sémiramis m'interrompt.

— Ce luxe n'est point le fait de ma volonté, dit-elle. Il m'est odieux et insupportable..... Il me rappelle constamment mes crimes et ma splendeur d'autrefois..... Ah si le Roi de l'univers me délivrait de ce luxe, s'il m'enlevait ma beauté et la mémoire de mon passé, en me faisant renaître dans un corps laid et grossier, il me semble que je pratiquerais la vertu avec autant d'ardeur que j'ai pratiqué le vice dans ma vie terrestre !

— Il ne faut pas vous désespérer, belle Sémiramis. Quel que soit le mal que vous avez fait, votre peine ne saurait être éternelle. Le grand Maître de l'univers est juste. Lorsqu'il vous aura laissé souffrir une période de temps proportionnée à la quantité de mal que vous avez commis, il est probable qu'il réalisera votre souhait, et vous fera renaître dans un monde meilleur.

J'aurais dit bien d'autres choses à Sémiramis, mais je fus distrait tout à coup par une voix claire qui dominait le bourdonnement de conversations qui régnait dans la salle.

Cette voix criait :

— Je cherche le caporal Français ; qui est-ce qui peut m'en donner des nouvelles ?

Pensant bien qu'il s'agissait de moi-même, je saluai Sémiramis, et je descendis de l'estrade pour rejoindre le crieur, qui n'était autre que Charles V, que je n'avais pas vu depuis le matin.

— Ah ! dit-il en me voyant, c'est bien heureux que je vous trouve. L'adjudant Théodose a fait d'abord assembler tous les sergents de semaine pour leur donner l'ordre de vous chercher. Les sergents de semaine n'ayant pu vous trouver, l'adjudant leur a dit d'envoyer en ville tous les caporaux disponibles, afin de tâcher de vous découvrir d'un côté ou d'autre. Moi, au lieu d'aller en ville, j'ai eu l'idée de vous chercher dans toutes les cantines de la caserne.... Enfin, voici de quoi il s'agit : c'est le colonel qui désire vous parler.

— Que diable me veut-il, le colonel ?

— Ah !... je n'en sais rien, je sais seulement que l'adjudant a dit que si l'on vous rencontrait, il fallait vous conduire tout de suite au cercle des officiers, où le colonel se trouve en ce moment.

— Où se tient-il ce cercle ?

— Là à côté... dans l'une des salles de cette cantine.

— Comment ! un cercle d'officiers dans une cantine ?

— Où voudriez-vous qu'il fût établi pour être mieux ? La cantine de Sémiramis n'est-elle pas celle qui possède les salles les plus vastes et les plus somptueuses?... Suivez-moi, et vous verrez que la salle des officiers peut soutenir avantageusement la comparaison avec celle-ci, qui est la salle des soldats.

Disant cela, Charles V ouvrit une porte, et [nous nous trouvâmes dans une galerie éclairée par plusieurs candélabres électriques. Il poussa ensuite une porte qui ouvrait sur cette galerie, et nous entrâmes dans une salle aussi vaste, aussi belle, mais plus riche encore que celle que nous venions de quitter, quoique d'un aspect moins étrange.

CHAPITRE XI

AU CERCLE DES OFFICIERS

Description de la salle du Cercle. — Conversation du caporal Français et du lieutenant-colonel Jules César. — Le colonel Alexandre le Grand critique les gouvernements terriens et donne ensuite au caporal Français le projet d'un gouvernement international universel.

La salle immense où nous venions d'entrer était divisée en trois parties ; mais comme les divisions n'étaient formées que par des colonnades, supportant de légères murailles de marbre sculpté à jour, du premier coup d'œil on voyait toute la salle, ou du moins toute sa partie basse, jusqu'à une certaine hauteur.

La première division, qui seule eût pu former une salle vaste comme la cour d'un palais, était une imitation de l'intérieur du célèbre palais maure que tout le monde connaît sous le nom d'Alhambra, avec cette différence que la copie dépassait de beaucoup l'original en richesse et en beauté.

Le sol était recouvert de grandes dalles de marbre blanc et de marbre rose disposées en échiquier. Au milieu de ce riche carrelage était établie une grande fontaine de marbre blanc, dont la base était décorée de douze lions en marbre rouge, lançant par la bouche de l'eau parfumée qui retombait gracieusement en jets paraboliques dans le grand bassin inférieur. Au-dessus des lions se trouvaient deux vasques, une grande et une petite, toutes deux admirablement sculptées. Du milieu de la petite vasque, c'est-à-dire de la vasque supérieure, s'élançait un jet d'eau s'élevant à une certaine hauteur. L'eau qui sortait ainsi de la fontaine retombait dans la vasque supérieure, sculptée de manière que l'eau qui la remplissait se répandait en douze endroits, tout le tour, dans la vasque moyenne dont le trop plein se déversait de même en douze petites cascades, tombant chacune entre deux lions dans le bassin inférieur. L'eau qui tombait dans ce dernier bassin s'écoulait ensuite par des canaux souterrains.

Une vaste galerie régnait sur trois côtés de cette première division de la salle. Elle était soutenue par de magnifiques colonnes en marbre blanc et rouge. Le balcon de cette galerie était en marbre blanc. Il était sculpté à jour avec une délicatesse incroyable. Les divisions du balcon ainsi que l'appui étaient en marbre rose. Au-dessus des galeries, les murs étaient recouverts de peintures et de dorures qui formaient, par leurs combinaisons, les plus admirables arabesques que l'on puisse imaginer. Le quatrième côté, formé par le mur de division, était plus admirable encore que les trois autres. Ce mur était tout en marbre blanc. Les arceaux de style mauresque qui en formaient la partie basse étaient supportés par de belles colonnes en mar-

bre rose. Ces colonnes ne portaient qu'une assez faible charge, car le mur, ainsi que l'intervalle compris entre les arceaux, était entièrement sculpté à jour. L'ensemble de ces admirables sculptures représentait ainsi une immense dentelle de marbre qui s'étendait jusqu'au plafond, ou, pour mieux dire, jusqu'à la voûte surbaissée qui formait le ciel de la salle. Cette voûte était peinte en bleu et parsemée d'étoiles d'or.

Quatre grands candélabres bronze et or répandaient la lumière électrique tamisée par des globes d'émail de diverses couleurs, ce qui achevait de donner à cette partie de la salle un aspect enchanteur et féerique.

De petites tables très-basses étaient disposées de chaque côté de la salle et sous les arcades des galeries. Ces tables étaient presque toutes occupées par des officiers assis ou couchés autour sur de riches tapis. La plupart de ces officiers me parurent, d'après leur costume, être d'origine musulmane.

Les tables étaient séparées en deux divisions par un large passage qui, de la porte d'entrée, aboutissait au rond-point au milieu duquel se trouvait la fontaine.

Après avoir passé sous les arceaux mauresques, je vis la salle sous un nouvel aspect. Dans cette partie on remarquait tous les styles d'architecture, si habilement combinés entre eux que leur réunion n'avait rien de disparate. L'or et le marbre de couleurs variées se remarquaient de toutes parts. Ces peintures, dorures et sculptures, resplendissaient à la lumière électrique tamisée qui partait de trois magnifiques lustres d'or. Au-dessous de chaque lustre se trouvait un billard. Ces trois billards étaient placés sur la ligne médiane de la salle et séparés des

tables par une distance convenable. Le premier était en ébène, le deuxième en marbre magnifique, le troisième était en or massif. Plusieurs officiers, qui avaient conservé leur costume historique, jouaient sur le billard d'or. Charles V me les désigna par leurs noms. Les deux qui jouaient alternativement étaient Pierre le Grand, capitaine de la compagnie russe, et Constantin le Grand, capitaine de la compagnie byzantine. Leurs partners qui attendaient leur tour de jouer étaient : Henri VIII, capitaine de la compagnie anglaise, et Charles-Quint, capitaine adjudant-major du deuxième bataillon.

Je voulais m'arrêter un instant pour voir quel était le joueur qui faisait le plus de carambolages ; mais Charles me dit que si nous nous arrêtions, nous nous attirerions des mots désagréables à entendre. Je compris que cela pouvait fort bien arriver, à cause de la grande infériorité du grade de caporal que nous avions tous les deux. C'est pourquoi nous passâmes près du billard sans avoir l'air de regarder les joueurs, et, marchant ainsi droit devant nous, fiers comme des hidalgos, nous entrâmes dans la troisième division, qui formait le fond de la salle du cercle.

Préoccupé de mon entrevue avec le colonel, je n'examinai guère l'architecture de cette partie de la salle. Je constatai seulement qu'elle était de style grec fondu agréablement avec le style assyrien.

Un certain nombre d'officiers en costume historique se trouvaient là. Les uns jouaient à des jeux divers, les autres causaient en fumant.

Aussitôt que nous fûmes entrés, un homme chauve portant

le costume d'un guerrier romain antique, nous demanda ce que nous voulions. Charles V lui dit :

— Mon colonel, j'amène le caporal Français, que le colonel Alexandre a fait appeler.

L'homme chauve, qui n'était autre que Jules César, lieutenant-colonel, c'est-à-dire colonel en second du régiment, dit à Charles V :

— C'est bien ! vous pouvez vous en aller. Puis, s'adressant à moi, il me dit : Et vous, attendez que le colonel ait fini sa partie d'échecs. Il n'aime pas à être distrait quand il joue à ce jeu.

Charles V s'en alla, et personne ne s'occupant plus de moi, je me mis à regarder les joueurs, qui ne parurent plus faire attention à ma présence.

César jouait aux dames avec le major du régiment, Périclès, qui portait l'uniforme français. A la table voisine, Alexandre le Grand, qui avait conservé son costume de la revue, moins le casque, jouait aux échecs avec un capitaine dont je sus le nom un instant après : c'était Auguste César, capitaine de la compagnie romaine. Il ne restait que très-peu de pièces sur l'échiquier. Mais comme je savais qu'une partie d'échecs peut se prolonger très-longtemps avec un petit nombre de pièces, et que d'ailleurs l'état d'esprit dans lequel je me trouvais ne me permettait pas de suivre la partie avec beaucoup d'intérêt, je m'agitais avec une impatience fébrile, lorsque Jules César, qui venait de gagner la partie de dames, me tira d'une situation que je trouvais fort désagréable.

— Caporal, me dit-il, c'est bien vous qui êtes venu, en amateur, passer quelque temps sur notre planète ?

— Oui, mon colonel, répondis-je, c'est moi-même.

— Alexandre m'a dit que vous parliez avec une franchise à laquelle les oreilles des souverains sont peu habituées... Parlez-vous toujours ainsi ?

— Toujours ! mon colonel... surtout quand je n'ai rien à craindre.

César sourit et reprit d'un air sérieux :

— Dans ce moment, vous n'avez rien à craindre de moi ni de personne, puisque vous êtes sous la protection du colonel. Vous pouvez donc répondre librement à mes questions.... Sur la terre, à l'époque actuelle, que dit-on de Jules César ?

— Mon colonel, les terriens, en général, ne s'occupent point de vous.

— Pourtant, je crois être assez célèbre pour que l'on parle un peu de moi.

— Oui, mon colonel, vous êtes célèbre, seulement vous ne l'êtes réellement que pour un petit nombre de terriens. En effet, il existe en ce moment sur la terre environ douze cent millions de bipèdes soi-disant doués de raison ; eh bien ! on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que sur ces douze cents millions de créatures, il y en a bien au moins neuf cent millions qui ignorent et ignoreront toute leur vie qu'il a existé un guerrier du nom de Jules César. Quant aux trois cent millions d'autres individus, la plupart savent que vous avez existé et que vous avez été un grand guerrier, mais ils ne savent rien de plus sur votre compte.

Il reste les gens plus ou moins lettrés.

Parmi ces derniers, ceux qui n'ont appris l'histoire que dans les écoles, vous regardent comme un grand homme, doué de toutes les qualités qui font le héros : valeur, générosité, etc., etc. Les autres qui sont allés au-delà de l'enseignement honnête créé avec juste raison pour la jeunesse, les autres connaissent vos bonnes et vos mauvaises actions. Généralement ils admirent les bonnes et passent sous silence les mauvaises, en songeant tristement à l'imperfection humaine, qui est, sinon plus forte, du moins plus apparente chez les grands hommes que chez les hommes ordinaires.

Cependant il est un certain nombre de railleurs et de sceptiques, écrivains de profession pour la plupart, qui ne croient pas aux grands hommes ; en d'autres termes, qui pensent qu'un individu pris au hasard, s'il n'est pas trop bête et s'il est servi par d'heureuses circonstances, peut très-bien devenir un grand homme. Les écrivains dont je parle ne nient point vos belles actions, mais ils prétendent qu'elles ne vous ont été inspirées que par votre vanité et votre ambition personnelle. Puis ils développent longuement le côté détestable de votre vie et triomphent surtout quand ils parlent de vos mœurs incroyables, mœurs auxquelles, je suis forcé de le dire, il est tout à fait impossible de décerner des louanges,

César fronça les sourcils et dit, après avoir réfléchi pendant quelques secondes :

— Dans les campagnes, les agriculteurs intelligents enterrent les charognes et recouvrent de paille les tas de fumiers, afin d'empêcher l'évaporation des miasmes infects, qui sans cette précaution, s'échapperaient de ces choses nauséabondes, et pourraient même répandre dans l'air les germes d'une épidé-

mie. Or, l'exemple d'une vie corrompue, surtout si c'est la vie d'un homme célèbre, est bien plus dangereux au point de vue moral, que ne l'est au point de vue physique un tas d'ordures exposé en plein air à la vue de tout le monde.

Il paraît que les rapetisseurs de grands hommes, c'est-à-dire les écrivains dont vous venez de parler, ne songent pas à faire une semblable comparaison. Car s'ils y songeaient ils ne chercheraient pas à populariser la connaissance des faits qui déshonorent ma vie terrestre.

D'ailleurs, ceux qui se posent en censeurs devraient penser que leur propre vie n'est peut-être pas tout à fait pure et sans tache, et que quand même elle serait pure et sans tache, leur mérite serait assez médiocre, attendu qu'il est bien plus facile d'être sage aujourd'hui que de mon temps.

En effet, aujourd'hui sur la terre vous avez, pour vous aider à être sages, les préceptes de Jésus et de tous les moralistes qui sont venus dans une période de dix-huit siècles ; vous avez devant le vice une certaine honte qui était inconnue chez les Romains, dévergondés qu'ils étaient par le paganisme. Vous avez surtout la science, cette reine, cette grande-prêtresse de l'avenir, qui vous apprend que l'homme dépravé est exposé à une foule de maladies terribles ; que les gens sages sont presque tous des sensualistes intelligents, et que les débauchés ne sont que des insensés qui mangent leur blé en herbe, ou des écoliers maraudeurs, qui dérobent des fruits de mauvaise qualité qu'ils mangent sans plaisir au risque de se rendre malades.

De mon temps il n'existait aucun moyen de salut. Dès l'enfance on était voué au gouffre de la corruption. Le paganisme

célébraient l'impureté. La débauche, loin d'être un sujet de honte, était en si grand honneur, que ceux-là même qui critiquaient ma conduite étaient pour la plupart aussi débauchés que moi. Seulement ils ne l'étaient que dans la mesure de leurs moyens.... Vraiment je ne sais dans quelle langue je pourrais trouver des expressions assez énergiques pour flétrir la société de ce temps-là.... Je ne dis pas cela pour me justifier ; je veux seulement dire qu'il est facile de comprendre qu'après avoir été corrompu par cette société maudite je sois devenu corrupteur à mon tour. Mais n'est-il pas étonnant que malgré ma perversion j'aie conservé assez de force d'esprit et de corps pour accomplir les hauts faits inscrits dans mon histoire ?....

Les écrivains terriens devraient, pour le bien de l'humanité, éviter de parler des mauvaises actions des grands hommes, parce qu'elles sont d'un exemple funeste pour les esprits faibles ou méchants. Du reste je ne vois aucun inconvénient à ce que les héros qui ont passé sur la terre paraissent meilleurs qu'ils ne l'ont été en réalité.

— Les terriens en général, observa Périclès, ont besoin de posséder quelques grands modèles de vertu. Or, s'il n'est guère possible de trouver en ce genre des modèles réels, les moralistes, les philosophes et même les gens sceptiques devraient avoir au moins le bon esprit de conserver quelques modèles fictifs.

— Et la vérité historique ? observai-je à mon tour.

Ma question resta sans réponse.

La partie d'échecs jouée par Alexandre et Auguste étant sur le point de finir, Jules César au lieu de continuer la conversation se mit à regarder avec attention la manœuvre des joueurs,

ce qui me força, bon gré mal gré, à voir terminer la partie. Alexandre avait perdu toutes ses pièces, il ne lui restait plus que le roi qui était constamment mis en échec. Auguste, qui avait conservé trois pièces, le mit au bout de quelques coups dans l'impossibilité de bouger. « Échec et mat ! » dit-il alors au colonel.

— J'ai perdu la bataille, dit Alexandre en renversant son roi sur l'échiquier. Décidément il paraît qu'à ce jeu vous êtes plus fort que moi.

— Mon colonel, répondit Auguste, je ne suis pas beaucoup plus fort que vous. Pourtant je joue aux échecs depuis un temps immémorial, tandis que vous, mon colonel, il n'y a guère plus de trois siècles que vous avez commencé à prendre goût au jeu des rois, que l'on peut nommer aussi le roi des jeux.

— Je ne saurais devenir fort au jeu des rois, reprit Alexandre ; la violence de mon caractère se prête mal aux combinaisons diplomatiques de ce jeu-là.

— Mon colonel, lui dit Auguste, tous les jours vous devenez plus patient, sans vous en apercevoir.

— Tant mieux ! répondit Alexandre. Car avec la violence on n'a jamais rien fait de bon.

— Colonel, dit Jules César, en me désignant à son supérieur immédiat, colonel, voici le caporal que vous avez fait chercher tout à l'heure.

Alexandre, qui, jusqu'alors ne s'était pas aperçu de ma présence, me dit :

— Ah! vous voilà! Je ne pensais plus vous revoir, je vous croyais reparti pour la terre.

Je vous ai fait appeler pour vous interroger sur le sujet des affaires terriennes. Vos réponses, qui seront sincères, je le crois, me serviront à contrôler les assertions des dernières recrues arrivées de là-bas.

Voyons, vous, caporal, qui n'avez absolument aucun intérêt à travestir la vérité, dites-moi ce que vous pensez de l'état général des affaires terriennes.

Comme j'hésitais à répondre, Alexandre ajouta :

— En d'autres termes, je désire savoir jusqu'à quel point les terriens sont heureux ou malheureux.

— Mon colonel, répondis-je, la réponse me semble extrêmement difficile à faire. Je vais pourtant essayer de répondre à votre question d'une manière satisfaisante.

Imaginez-vous, mon colonel, que la surface de la terre n'est qu'un immense marais, plus ou moins fangeux, dans lequel les humains sont plongés. Selon le hasard de la naissance, les uns sont enfoncés dans la vase jusqu'à la ceinture, les autres jusqu'aux épaules, d'autres seulement jusqu'aux genoux. Enfin, quelques terriens privilégiés en apparence sont établis çà et là sur de très-petits îlots, peu élevés au-dessus de l'eau.

Maintenant imaginez-vous que ce marais est aussi habité par une foule de monstres horribles, dévorant à volonté les malheureux terriens, qui sont continuellement à leur merci et ne peuvent guère échapper à leur voracité. Les plus hideux et les plus redoutables de ces monstres sont connus sous les noms :

d'Ignorance, de Vice, de Maladie, d'Envie, d'Orgueil, d'Intolérance et de Superstition.

Il va sans dire que les terriens plongés dans l'eau et la vase se trouvent fort mal dans cette position affreuse. Aussi cherchent-ils constamment, soit à gagner des endroits peu profonds, soit à s'établir sur des îlots. Mais les îlots sont tellement surchargés d'habitants que les premiers occupants, se souciant peu d'être gênés par de nouveaux arrivants, profitent de l'avantage de leur position pour repousser dans le marais tous ceux qui essayent d'aborder.

Or, qu'arrive-t-il dans ce grouillement continuels des malheureux habitants du marais ? Cela se devine facilement. Les uns ayant de l'eau jusqu'à la ceinture parviennent à trouver un endroit où ils n'ont de la vase que jusqu'aux genoux. D'autres moins heureux, ayant marché sans prudence, tombent dans des endroits profonds où ils se noient infailliblement. Quant aux faibles et aux pusillanimes, qui sont très-nombreux, ces gens-là n'osant pas changer de place de peur de se noyer, passent leur vie à maudire leur sort, tout en enviant celui des individus qui ont réussi à gagner une place meilleure. Enfin quelques natures d'élite parviennent à force de peines à gagner un îlot où ils ne sont tolérés que s'ils ne gênent pas trop les premiers habitants.

L'affreuse situation des terriens étant connue, il semble d'abord que ceux d'entre eux qui ont pu gagner des endroits peu profonds ou même des îlots, doivent être plus heureux ou, pour mieux dire, moins malheureux que les autres, qui n'ont pas réussi à se débourber. Il n'en est pas ainsi. Voici pourquoi.

Au-dessus de ces marécâges immenses planent constamment des myriades d'insectes venimeux et de moustiques tourmen-

teurs. On en compte un grand nombre d'espèces. Les plus connues se nomment : Soucis, Chagrins, Tracas, etc., etc. Chacune de ces espèces renferme une multitude de variétés. Ces insectes ne laissent aucun repos à tous les humains qui s'élèvent au-dessus du niveau de l'eau et de la vase. De sorte que, plus un individu est élevé au-dessus de ce niveau, plus il est tourmenté par les insectes que je viens de nommer. Mais les gens qui en souffrent le plus sont surtout les habitants des îlots. Et cela se comprend : les îlots sont couverts d'une végétation épaisse, qui sert, pour ainsi dire, de repaire aux moustiques qui y pullulent d'une manière désespérante. Ajoutez à cela que les habitants des îlots ne sont pas à l'abri des monstres qui dévorent au hasard les humains plongés dans le marais. En effet, parmi ces monstres plusieurs sont amphibies : l'Orgueil, par exemple. Ce monstre-là semble attaquer de préférence les terriens qui sont peu enfoncés dans la vase, mais il fait surtout de nombreuses victimes parmi les soi-disant privilégiés des îlots.

Telle est, mon colonel, au point de vue philosophique, la situation générale de l'humanité.

Dès mes premières paroles, les officiers qui occupaient les tables voisines avaient cessé de jouer pour écouter ce que j'allais dire. Lorsque j'eus fini de parler, un long frémissement parcourut l'auditoire. Le colonel resta un instant silencieux, puis enfin me répondit :

— La situation des humains est horrible. Il est vrai que ce n'est qu'une situation imaginaire. Malheureusement j'ai de fortes raisons pour croire qu'elle figure assez bien l'état général de l'humanité. Ce qui me fait croire cela, c'est que les recrues qui arrivent ici de temps en temps font tous la même

réponse lorsqu'on les interroge sur le sujet qui nous occupe. Chacun dit : « Tout va très-bien dans mon pays, mais tout va horriblement mal dans les autres. » De ces réponses, qui se ressemblent toutes, j'ai conclu depuis longtemps, que rien ne va bien nulle part sur la terre. Aujourd'hui, votre apologue original vient de me convaincre que ma conclusion est juste. Cependant il est possible que les terriens ne soient, en général, ni aussi heureux que le prétendent les optimistes, ni aussi malheureux que l'affirment les pessimistes, dont vous et moi nous augmentons le nombre. Il faut considérer aussi qu'il existe en fait de prospérité des différences énormes d'un pays à l'autre.

Présentement, d'après tout ce que je sais de l'état des divers pays de la terre, il me paraît que la France d'une part, et les États-Unis d'Amérique de l'autre, sont dans des situations assez bonnes pour devenir, s'ils le veulent, les pays non pas les plus heureux mais les moins malheureux de la planète. Ces deux pays pourraient même, selon moi, servir bientôt de modèles aux autres nations. Je dis : servir de modèles, et non : faire la loi. Pourtant le peuple français et le peuple anglo-américain diffèrent beaucoup de caractère. Le peuple yankee est actif, hardi, instruit, entreprenant et grand ami de la liberté individuelle qu'il entend et respecte mieux que les autres peuples. Ce serait déjà un peuple modèle s'il possédait une certaine qualité qui paraît lui manquer, et si d'autre part il n'avait pas conservé certains préjugés puissants qu'il a tirés de l'ancien monde dont il est originaire. Par exemple, le yankee aura bien de la peine à se persuader qu'un nègre possède les mêmes droits qu'un homme blanc. Donc, si le peuple américain tient à devenir un peuple modèle, il faut qu'il se débarrasse complètement de

ce préjugé odieux, que l'on peut appeler le préjugé de la couleur. Il faut aussi que le peuple yankee, sous peine d'être incomplet, essaie de devenir artiste ; mais pour le devenir il faut que le sentiment artistique existe chez lui, au moins à l'état rudimentaire.

— Le sentiment de l'art, observa Périclès, ne se remarque pas plus chez les jeunes peuples que chez les jeunes enfants. Or, le peuple américain est un jeune peuple, et par conséquent il ne peut devenir artiste qu'avec le temps.

— Cela est vrai, répondit Alexandre. Puis il continua ainsi :
Maintenant si nous examinons le peuple français nous voyons qu'il possède le spécimen de toutes les qualités et de presque tous les défauts des autres peuples terriens. Cela est assurément fort curieux, mais non tout à fait inexplicable.

La position géographique de la France, une des plus heureuses du globe ; le climat tempéré de ce pays, tempéré en général, mais qui varie du nord au sud de telle manière que ses habitants connaissent aussi bien le froid que la chaleur, voilà déjà des causes permanentes qui doivent aider beaucoup à compliquer le caractère du peuple soumis à leur influence. Puis il faut considérer aussi que le peuple français est le produit de la fusion d'un certain nombre de peuples de caractères différents, de sorte que l'on pourrait dire qu'un Français a dans les veines du sang gaulois, du sang ibère, du sang grec, du sang romain, du sang german, du sang scandinave et même du sang arabe. En somme, le peuple français appartient aussi bien aux races du Nord qu'aux races du Midi, aux races latines autant qu'aux races germaniques, parce qu'il est à la fois german et latin, et qu'il doit être plus que cela encore ; car le bronze, fait avec

deux métaux quelconques, acquiert des qualités qui ne se trouvent ni dans l'un ni dans l'autre.

Toutes ces causes étant connues, il ne faut pas s'étonner si le peuple français est tantôt calme et indolent, tantôt fougueux et forcené, tantôt sceptique, tantôt enthousiaste, tantôt penchant vers le matérialisme, tantôt se passionnant pour le spiritualisme. Il ne faut pas s'étonner en voyant le brillant cortège de qualités qui accompagnent son nom. Ainsi chacun sait que le Français est adroit, hardi, gai, poli, spirituel et surtout railleur impitoyable, à la fois plein de bon sens et de folie. On sait aussi qu'il est d'une fierté extraordinaire, mais cette fierté ne se montre que lorsqu'elle est excitée par une cause quelconque. Quant à sa gaîté proverbiale, elle ne ressemble guère à celle des autres terriens. En effet : le gaîté française est tellement vivace, qu'un français rit dans des circonstances où pas un étranger ne serait tenté de rire.

En résumé le peuple français est d'un caractère si complexe et si difficile à comprendre, que l'on peut attendre de lui les choses les plus imprévues et les plus extraordinaires. Aussi j'ai souvent dit, dans nos conversations particulières, que si l'on voulait sur la terre trouver l'homme type, c'est-à-dire l'homme avec toutes les aptitudes, bonnes et mauvaises, c'est en France qu'il faudrait aller le chercher.

— Messieurs, dit Périclès prenant la parole avec le sans-gêne d'un homme ancien, messieurs, le peuple français est un peuple vivace et qui a beaucoup du ressort. Il l'a bien prouvé lorsqu'il a fait sa grande révolution. Certes, ses oppresseurs étaient loin de le croire capable d'un acte aussi terrible. Ils s'étaient dit jusque-là, mettant la noblesse à part : « Le peuple français

ne se compose que de pauvres gens, ignorants, abrutis, amaigris par de fréquentes famines, et surtout habitués par routine à l'obéissance passive ; nous n'avons donc pas besoin de nous inquiéter du peuple. Qu'il vive comme il pourra ! Pour nous, continuons à mener joyeuse vie jusqu'à ce que le Diable nous emporte ! »

Les imprudents ! leurs yeux étaient tellement troublés par l'ivresse, qu'ils ne voyaient point que le peuple qu'ils croyaient si faible et si abruti était un géant endormi. Ils ne virent point les deux génies, Voltaire et Rousseau, s'approcher du dormeur et lui crier : « Géant, réveille-toi ! »

Pendant lorsque ces joyeux et insoucians oppresseurs virent le géant sortir de son assoupissement et faire craquer les nombreux liens dont il avait été garrotté pendant son sommeil, ils s'enfuirent saisis d'une grande frayeur ; bien leur en prit, car lorsque le géant, réveillé tout à fait, par un effort énergique brisa ses entraves, la secousse qu'il donna fut si forte qu'en étendant ses membres il écrasa les nains qui n'avaient pu fuir assez vite. Par malheur il se trouva parmi les victimes un grand nombre d'innocents, mais il ne pouvait en être autrement... Le colosse dans sa position affreuse n'avait pas le loisir de calculer ses mouvements avec justesse.

Entraîné par la parole de Périclès, je dis à mon tour :

— C'est alors que ce peuple que l'on avait cru si exténué montra toute sa puissance. Pour le salut de la patrie, il fournit en très-peu de temps des armées formidables, de jeunes officiers terribles par leur énergie faute de pouvoir l'être par l'expérience, et surtout des hommes d'État dont la parole fit plusieurs fois trembler les maîtres de l'Europe.

— Les révolutions, dit Alexandre, sont comparables aux tempêtes. Les tempêtes purifient l'atmosphère physique, les révolutions purifient l'atmosphère morale. Les naturalistes et les philosophes savent cela, mais la plupart des gens ne voient que les dommages qu'elles causent et ne considèrent nullement qu'elles sont d'une utilité incontestable.

Cependant, en ce qui concerne les révolutions, les terriens, s'ils étaient raisonnables, devraient, quand ils font ces tempêtes morales, détruire ou abolir seulement les institutions mauvaises et ne jamais s'attaquer aux personnes, qui après tout n'ont que le tort d'agir sous l'influence de tel ou tel préjugé, qui leur fait croire bonne une chose qui paraît à d'autres injuste et détestable.

Mais laissons les révolutions et revenons au parallèle du peuple français et du peuple américain.

Le peuple américain est destiné à devenir un très-grand peuple ; et quoiqu'il lui manque certaines qualités, il lui en reste assez d'autres pour exercer une grande influence sur la civilisation universelle.

Le peuple français, avec son caractère universel, est éminemment propre à exercer une influence immense sur les autres peuples terriens. Il n'y a qu'à se déclarer franchement leur ami, et tous seront enchantés de l'amitié d'un peuple agréable jusque dans ses défauts.

— Mon colonel, dis-je, vous ne parlez point des Anglais, des Allemands et des Russes. Il me semble pourtant que ces peuples sont bien capables aussi d'exercer une action puissante sur leurs cousins de la grande famille humaine.

Alexandre me répondit :

— Je suis loin de croire que les peuples que vous venez de nommer ne peuvent avoir aucune action sur les autres, mais je pense que cette action ne sera efficace que si elle s'opère avec le concours de l'action française et aussi de l'action américaine.

Ainsi, j'ai souvent pensé que les Anglais, les Français et les Américains, grâce à leurs puissantes marines, pourraient civiliser assez rapidement les peuples demi-barbares qui habitent la plus grande partie des territoires de votre planète. De son côté, la Russie pourrait agir par terre sur les barbares asiatiques. Mais, pour cela, il faudrait que le peuple russe fût instruit, et malheureusement il ne l'est pas. Quand je regarde la carte de l'empire russe, je n'y vois que deux points lumineux : Moscou et Pétersbourg. Les épaisses ténèbres de l'ignorance couvrent encore cet immense pays ; car, pour lui, le soleil de la civilisation ne s'est pas encore levé, et nul ne sait quand il se lèvera. La Russie a donc énormément à faire chez elle, et, par conséquent, ne peut pas s'occuper de ses voisins asiatiques, auxquels, du reste, elle ne pourrait offrir présentement autre chose que l'asservissement.

Quant au peuple allemand, dont l'instruction est remarquable, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de continuer à progresser pour son compte. Cela faisant, il excitera l'émulation de ses voisins et travaillera ainsi à l'avancement moral de l'humanité.

A propos de l'avancement de l'humanité, je serais bien aise d'apprendre de vous, qui êtes Français, quels sont les actes

généraux de la France depuis le commencement du deuxième empire. Depuis longtemps, les renseignements qui m'arrivent concernant votre pays m'étant donnés par des bouches étrangères, ils doivent nécessairement avoir besoin de contrôle.

— Ma foi ! mon colonel, je ne sais pas trop comment vous répondre.... Par quoi faut-il commencer ?

— Commencez par les actes politiques, me dit Alexandre.

— Alors, mon colonel, dis-je, la réponse est encore plus difficile que je ne l'avais cru d'abord. Car, vous devez comprendre, mon colonel, que mon grade de caporal, qui ne me permettait guère de fréquenter des préfets et des généraux, devait à plus forte raison, m'interdire d'une manière absolue la fréquentation des diplomates et des ambassadeurs.

— Je ne vous demande pas de me dévoiler les arcanes de la diplomatie terrienne, me dit Alexandre avec un léger ton d'impatience. Ne cherchez pas à embrouiller la question. Si vous connaissez un peu mon histoire, vous devez supposer, d'après la manière que j'ai employée pour dénouer le nœud gordien, que la patience doit vite m'échapper lorsque je me trouve aux prises avec quelque chose d'embrouillé. Je vous prie donc de me répondre de la manière la plus simple, c'est-à-dire en me citant très-brièvement les faits généraux qui, dans votre pays, doivent être à la connaissance de tout le monde.

— Mon colonel, répondis-je, que le diable emporte mon sac et tout ce qu'il contient, si j'aime plus que vous les questions embrouillées ! Vous voulez des faits, mon colonel, voici des faits.... Je vais parler au nom du peuple français.

Pour commencer, nous avons combattu contre les Russes en

Crimée, et nous avons été vainqueurs. Nous avons combattu contre les Kabyles en Afrique. et nous avons été vainqueurs. Pour continuer, nous avons combattu en Italie contre les Autrichiens, et nous avons été vainqueurs. Puis, enfin, nous avons combattu en Chine contre les Chinois, et, malgré notre infériorité numérique, là comme ailleurs nous avons été vainqueurs.

L'habitude de vaincre est une habitude tellement enracinée chez les Français, qu'ils ne pourront la perdre qu'avec la plus grande difficulté. Et, veuillez remarquer, [mon colonel, qu'à l'exception des Chinois, qui n'étaient pas bien terribles, les divers ennemis que nous avons combattus étaient de bons soldats que nous n'avons pu vaincre que grâce à la fameuse *furia francese*.

Toutes ces victoires prouvent que les soldats du deuxième empire ont autant de bravoure qu'en eurent [ceux] du premier. Je dirai même que les petits-fils sont supérieurs à leurs grands-pères, ce qui est tout naturel, attendu que, sur la terre, tout marche au progrès. Ainsi, les soldats du premier empire étaient animés d'une haine atroce contre les ennemis qu'ils combattaient. Les soldats du deuxième empire, au contraire, détestent si peu les soldats étrangers, qu'au siège de Sébastopol, pendant les suspensions d'hostilité, les Français fraternisaient avec les Russes sur la limite des postes avancés ; et chacun sait en Europe que, soit en Crimée, soit en Italie, les blessés russes ou autrichiens furent souvent secourus par des blessés français tombés à côté d'eux sur les champs de bataille.

La physionomie d'Alexandre venait [de s'assombrir. Après un court silence, il me dit sèchement :

— Vous venez de citer ce que la France a fait de glorieux, citez maintenant ce qu'elle a fait d'utile.

— Mais, mon colonel, il me semble que les victoires dont je viens de parler ont bien été utiles... et non-seulement utiles à la France, mais encore à d'autres pays.

— Je vois qu'avec vous il faut absolument préciser les questions. Je vous demande donc de me citer d'une manière très-succincte, ce que la France a fait d'utile en dehors de la guerre.

— Attendez.... mon colonel, je vais essayer de répondre d'une manière convenable, et même, quoique je ne sois qu'un pauvre diable de caporal, je vais tâcher de parler comme si j'avais été ministre du gouvernement.

Vous voulez savoir ce que nous avons fait d'utile, le voici. Figurez-vous, mon colonel, que c'est un ministre qui parle.

Nous avons, sous l'impulsion d'une volonté auguste, couvert le territoire français d'un vaste réseau de chemins de fer et de lignes de télégraphe électrique. Nous avons établi sur les côtes maritimes de la France une longue suite de sémaphores qui, au moyen de télégraphe électrique, communiquent tous avec la capitale de l'empire ; de sorte que l'on peut savoir à Paris, au bout de quelques secondes, ce qui se passe en mer à la vue des gardiens de tel ou tel sémaphore. Nous avons aussi creusé des ports, boisé des landes incultes, reboisé des montagnes, desséché des marais et augmenté le nombre des chemins vicinaux.

Outre ces travaux d'utilité générale, nous avons fait un travail digne d'Hercule : nous avons nettoyé les grandes villes, dont la plupart des maisons croupissaient dans une boue infecte qui datait du moyen âge. Dans ces villes, nous avons élargi les

rues étroites et tortueuses où ne pénétraient jamais les rayons du soleil. Nous avons démoli des massifs de taudis affreux, et, sur leur emplacement régularisé, nous avons construit des maisons qui ressemblent à des palais. Puis, à ces embellissements, nous avons ajouté de vastes parcs et de magnifiques promenades, agréables pour les gens qui aiment le luxe, utiles pour tous ceux qui aiment ou n'aiment pas l'hygiène. Paris surtout a été la ville où se sont accomplis les travaux les plus extraordinaires. Nous l'avons si bien nettoyé et transformé que beaucoup d'étrangers le nomment maintenant : la capitale de plaisance du monde terrestre.

En résumé, nous avons beaucoup fait, et cependant nous sommes presque effrayés en voyant ce qui reste à faire.

— Ah ! j'aime mieux cela ! dit Alexandre, dont la physionomie se rasséréna. Les travaux de la paix me semblent infiniment plus beaux que les travaux de la guerre.

— Mon colonel, je m'étonne que vous, qui avez été un si grand guerrier, vous fassiez tant de cas des travaux de la paix.

— C'est que depuis longtemps j'ai maudit la guerre.

— Vos paroles m'étonnent de plus en plus, mon colonel ; car je vous avais cru jusqu'à présent un admirateur passionné de la gloire et de la victoire, des soldats et des combats. Et justement je me souviens que, ce matin, le sergent-major François I^{er} me disait que vous aviez éprouvé une telle admiration pour Napoléon le conquérant que, depuis son règne, vous aviez imposé l'uniforme français au régiment des souverains, et que vous aviez en même temps fait adopter la langue française comme langue réglementaire du régiment. D'après ces mesures, prises en

l'honneur du conquérant moderne, comment ne pas conclure que vous aimez la guerre autant que vous admirez les guerriers ?

— J'admire Napoléon, dit Alexandre, d'abord parce que cet nomme m'a semblé plus extraordinaire que je ne le fus moi-même ; ensuite, parce que je me plais à penser qu'il est et qu'il doit être définitivement le dernier conquérant terrien. En effet, ce grand homme a fait des expériences assez variées et assez gigantesques pour prouver à tous les souverains de la terre, venus ou à venir après lui, que les acquisitions de territoire faites en vertu du seul droit de la force sont inutiles, parce qu'elles sont de trop courte durée. Je ne prétends pas cependant que les nations terriennes doivent garder perpétuellement leurs limites actuelles ; au contraire, j'admets fort bien que l'on fasse des modifications territoriales quand elles sont reconnues nécessaires. Seulement, je dis que ces modifications, pour être légitimes, doivent être faites avec le consentement de la majorité des habitants des pays annexés, et, pour être durables, avec le consentement de la majorité des gouvernements des autres pays.

Or, il est évident que si les terriens procédaient toujours de cette manière, lorsqu'ils effectuent des changements de limites territoriales, ils n'auraient jamais besoin de faire la guerre. Vous voyez bien maintenant que tout en admirant le plus grand des guerriers modernes, à cause de son génie, je n'en déteste pas moins la guerre, à cause de son manque de logique et de sa complète inutilité.

— Mais, mon colonel, les terriens ne font pas toujours la guerre pour conquérir. Bien souvent ils la font pour propager une idée,

faire triompher un principe, ou, pour mieux dire, ils la font pour toutes sortes de motifs.

— Et bien, moi, reprit Alexandre, je suis convaincu que les causes de la guerre, chez les terriens modernes, peuvent toutes se traduire en une seule, qui est le sentiment patriotique.

En effet, chaque peuple, qu'il soit petit ou grand, barbare ou civilisé, chaque peuple est animé d'un orgueil national qui le porte à mépriser tous les autres peuples et l'empêche de les considérer selon leur valeur réelle. Enfin, chaque peuple montre constamment un égoïsme patriotique qu'il affiche sans nul sentiment de honte. L'Anglais dit : Tout pour l'Angleterre ; l'Américain : Tout pour l'Amérique ; le Russe : Tout pour la Russie, et ainsi des autres. Je dois cependant, pour être juste, en excepter le peuple français. Ce peuple a montré de la générosité en maintes circonstances, et c'est pourquoi j'estime la France plus que tous les autres pays de la terre.

Or, il est facile de comprendre que cet orgueil, cet égoïsme, ce mépris des peuples les uns pour les autres, doivent constamment créer des difficultés internationales, et, par suite, amener des conflits plus ou moins meurtriers. Chaque nation s'attendant toujours à une attaque possible de part ou d'autre, cherche à acquérir un maximum de forces défensives, si la nation est petite, offensives si elle est grande, car les grandes nations, de même que les hommes vigoureux, sont continuellement exposées à la tentation de prouver leur force à tout le monde. Eh bien ! cette défense et cet antagonisme perpétuels, ce déploiement de forces qui amène quelquefois l'épuisement, tout cela est causé par les vices nationaux dont je viens de parler, lesquels vices ne sont que l'expression du sentiment patriotique,

faussé autant qu'exagéré. J'ai donc bien raison quand je dis que toutes les causes de guerre ont leur source dans le sentiment que l'on nomme patriotisme.

— Mon colonel, je dois vous dire que les vices patriotiques, comme vous les appelez, tendent de plus en plus à s'affaiblir sous l'influence bienfaisante des progrès de la civilisation. Je ne vois plus que l'orgueil patriotique qui subsiste encore dans toute sa force. Qu'aujourd'hui un peuple soit attaqué dans son amour-propre national, et aussitôt ce peuple sera subitement atteint de folie et se lancera, sans hésiter, dans des aventures capables de compromettre son existence. Je ne sais ce qu'il faut penser de ce sentiment inexplicable, mais quant au sentiment de conservation qui porte un peuple à se fortifier le plus possible, afin de pouvoir résister à des attaques éventuelles, ce sentiment me paraît rationnel et légitime, parce que, dans l'organisation générale des nations terriennes, on ne respecte habituellement que les droits du plus fort.

— Que parlez-vous d'organisation ? me dit Alexandre. Les nations terriennes, jusqu'à présent, n'ont jamais été organisées de manière à former un tout universel. Il n'existe entre elles que des relations diplomatiques ; or, chacun sait bien que malgré ces relations, les Etats terriens n'existent ensemble, côte à côte, que par la force des choses, et qu'ils sont constamment sur le qui-vive les uns par rapport aux autres.

Quand je considère les nations terriennes, je ne puis m'empêcher de les comparer à un ramassis de soldats de divers pays, parlant toutes sortes de langues et forcés de vivre ensemble sans chefs et sans discipline. Dans une semblable réunion d'hommes, les rixes seraient très-fréquentes, car ceux qui

seraient doués d'une grande force musculaire seraient constamment portés à faire subir aux faibles toutes sortes d'avaries. Les faibles étant plus nombreux, se coaliseraient bientôt pour se venger des insultes des forts. Les forts, vaincus par le nombre, panseraient leurs blessures, et lorsqu'elles seraient cicatrisées, ils attaqueraient de nouveau les faibles, et ainsi de suite.

Tout le monde comprend que, pour faire régner l'ordre et la bonne intelligence dans une troupe quelconque, il suffit de quelques chefs et d'une légère discipline. Mais personne ne s'est avisé de songer que, pour maintenir l'ordre général parmi les nations terriennes, il faudrait sinon des chefs et une discipline, du moins quelque chose d'analogue, par exemple un gouvernement international universel.

— Mon colonel, il me semble qu'un gouvernement international serait impossible sur la terre.

— Et pourquoi serait-il impossible ?

— Parce que ce gouvernement, pour s'établir, aurait besoin de l'assentiment de tous les souverains de la terre. Or, tous ceux qui seraient intéressés à maintenir l'ancien ordre de choses refuseraient toujours de reconnaître ce gouvernement international.

— Vous dites cela parce que vous croyez que le gouvernement que je propose devrait être basé sur la force, comme presque tous les gouvernements depuis le commencement du monde.

Sans doute si le gouvernement international s'appuyait sur la force, il pourrait avoir des adeptes, mais il aurait aussi, immanquablement des ennemis. Et cela parce que l'idée de force

éveille toujours l'idée de résistance. Depuis longtemps j'ai compris cela. C'est pourquoi le système de gouvernement universel que j'imagine n'est nullement basé sur la force, mais bien sur la raison et le bon sens. Aussi je n'hésite pas à croire que les souverains de tous les pays favoriseraient l'établissement d'un gouvernement fort utile, puisqu'il servirait d'arbitre pour juger les différends internationaux et qu'il pourrait, par suite, faire abolir la guerre pour toujours.

Dans tous les cas, je suis certain qu'il obtiendrait l'approbation de tous les terriens raisonnables, qu'ils soient monarches ou non.

— Mon colonel, les hommes de raison ne manquent pas sur la terre, mais comme ils ne s'accordent guère entre eux, je me demande comment ils feront quand ils discuteront l'utilité de votre gouvernement universel. Je suppose même que votre projet soit soumis aux philosophes terriens, gens qui passent généralement pour être plus raisonnables que les autres hommes, et bien, je suis porté à croire que ces gens-là ne parviendraient pas à s'entendre pour adopter votre système gouvernemental. En effet, chacun sait que les philosophes ne s'accordent pas plus en théorie que les autres hommes en pratique.

Ainsi, par exemple, s'agit-il de discuter l'état d'imperfection qui fait le malheur de l'humanité, voici de suite les philosophes qui se divisent en trois catégories : les rétrogrades, hommes du passé ; les conservateurs, hommes du présent, et les progressistes, hommes de l'avenir.

Les rétrogrades disent que l'homme était bien heureux quand il allait tout nu et qu'il se nourrissait de glands, mais qu'il perdit

son bonheur primitif lorsqu'il voulut sortir de son état d'ignorance et de simplicité pour se jeter dans les bras de la science et de la civilisation. Ainsi, d'après les rétrogrades, depuis que l'homme a cessé d'être bête, il a commencé à être malheureux.

Les conservateurs disent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, que le mal qui existe est nécessaire et que ce serait une grande folie que de chercher à changer l'ordre de choses actuel.

Les progressistes disent que l'homme, dans le commencement, a été dans une situation affreuse ; que, dans la suite, la condition humaine fut très-pénible, et qu'aujourd'hui elle est tout au plus supportable. Ces philosophes triomphateurs, sachant que l'histoire leur donne raison, crient à qui veut les entendre : « Frères de l'humanité ! nous avons déjà bien fait du chemin, mais il nous en reste encore beaucoup à faire pour atteindre le but. Qu'importe, marchons encore ! marchons toujours ! Après chaque difficulté surmontée se trouve un nouveau plaisir, dit l'expérience. Courage donc, amis, en avant ! en avant ! N'ayons pas de regrets pour le pays que nous avons parcouru, ne nous attachons pas à celui où nous sommes, puisque plus loin se trouve une contrée encore plus belle. En avant ! en avant ! Le passé est mort, le présent agonise, vive l'avenir ! »

Maintenant, mon colonel, vous devez comprendre combien votre projet rencontrerait de difficultés, puisqu'on ne peut le proposer qu'aux hommes raisonnables, et que les hommes raisonnables peuvent professer sur le même sujet des opinions si différentes.

Après un silence de quelques secondes, Alexandre me répondit :

— Des philosophes rétrogrades nous n'avons pas à nous occuper, par la raison que nous n'avons pas de temps à perdre. D'ailleurs, ils doivent être en très-petit nombre.

Les philosophes conservateurs, qui ne doivent pas non plus être bien nombreux, sont sans doute des gens satisfaits d'eux-mêmes et qui se soucient des autres hommes comme de ce qui se passe dans le monde de Jupiter. Il ne faut donc rien proposer à ces gens-là. Ils sont heureux ! eh bien, qu'ils s'endorment dans leur état de béatitude, puisque c'est tout ce qu'ils savent faire !... A leur réveil ils trouveront, debout devant eux, un génie qui leur dira, avec une ironie épouvantable : « Vous avez bien mérité de l'humanité ! »

Quant aux philosophes progressistes de toutes nuances, je veux croire, pour l'honneur de la terre, qu'ils forment l'immense majorité des gens de cœur, de science et d'esprit, à tous les degrés de l'échelle sociale. C'est donc aux progressistes qu'il faut proposer le projet de gouvernement international universel. Ces philanthropes démontreront facilement l'utilité de l'œuvre nouvelle et parviendront sans doute à lui faire obtenir l'approbation presque générale des habitants de la terre. Ce n'est pas, certes, que j'aie une très-bonne opinion des terriens. mais j'espère que, grâce à l'amour-propre, personne n'osera repousser ouvertement ce projet ultra-philosophique, car tout individu qui le repousserait passerait pour être frappé de cécité morale, ou bien serait considéré comme un monstre d'égoïsme.

— Mon colonel, je suis loin de repousser votre idée. Cependant je persiste à croire qu'elle a peu de chance d'être adoptée par les nations terriennes. Les nations ayant des passions semblables à celles de l'homme, elles sont orgueilleuses, et telle-

ment orgueilleuses, qu'elles protestent, pour ainsi dire malgré elles, contre tout ce qui paraît vouloir les dominer. Or, cette appellation de *gouvernement international universel* signifiant à peu près : *gouvernement des gouvernements*, ou bien : *gouvernement des nations*, elle ne peut manquer d'éveiller une foule de susceptibilités orgueilleuses et soi-disant patriotiques.

— C'est bien possible, dit Alexandre, mais je puis faire en sorte que cela n'arrive pas. Je sais depuis longtemps, quoique je n'y aie pas songé tout d'abord, que les mots sont aux idées ce que les vêtements sont aux hommes. Or, sachant qu'un homme vêtu d'habits modestes ne déplaît à personne, je vais déshabiller mon idée et la rhabiller d'une manière plus modeste, c'est-à-dire qu'au lieu de l'appeler *gouvernement international universel*, je vais l'appeler modestement : *Congrès international universel*.

— Bien ! mon colonel, très-bien ! Cette dernière appellation est bonne... Elle doit être bonne... Il ne s'agit plus maintenant que de savoir comment l'on pourrait bien établir ce Congrès international universel.

— Je vais vous expliquer mon projet, me dit Alexandre. Gravez bien mes paroles dans votre mémoire, afin de pouvoir les répéter lorsque vous serez de retour sur la terre.

Je vais d'abord parler de l'établissement du Congrès ; ensuite je parlerai des travaux dont il devra s'occuper.

1° Les philanthropes de tous les pays civilisés se concerteront pour rédiger une adresse qui devra être communiquée à tous les gouvernements terriens.

Cette adresse contiendra le programme de la nouvelle institution ; dans lequel programme il sera dit d'une manière for-

melle : 1° que le Congrès universel s'engage à ne jamais discuter la forme de gouvernement de tel ou tel pays, et à ne s'occuper des affaires intérieures d'une nation qu'au point de vue purement humanitaire ; 2° qu'il s'interdit les discussions relatives aux religions professées sur la terre, parce que toute discussion religieuse surexcite la passion au suprême degré, et que ce n'est point la passion qui doit régner au Congrès, mais bien le calme, la fraternité et la concorde.

Assurés qu'ils seront de n'avoir rien à craindre de la part du Congrès international, la plupart des gouvernements de la terre donneront leur adhésion à la nouvelle institution.

2° Les gouvernements qui accepteront le Congrès s'entendront pour lui donner une ville neutre où il établira son siège, et une garde d'honneur composée de quelques soldats d'élite de chaque pays adhérent.

3° L'adhésion de la majorité des gouvernements étant obtenue, et la ville neutre étant désignée, chaque pays adhérent devra envoyer dans cette ville un certain nombre d'hommes éminents par leur science et leur caractère. Les hommes qui sont estimés à la fois de leurs amis et de leurs adversaires devront être choisis de préférence. Les membres du Congrès pourront être nommés soit par le vote de leurs concitoyens, soit par les académies, soit par le gouvernement, selon l'état politique et social de chaque pays.

4° Comme il n'existe pas de langue universelle, et qu'il est à peu près impossible d'en créer une, les membres du Congrès international adopteront pour la discussion les trois ou quatre langues les plus connues des hommes lettrés de tous les pays.

Par exemple, le latin, l'anglais, le français et l'arabe. Tous les candidats au Congrès devront connaître au moins une de ces quatre langues.

5° Les représentants des nations terriennes, étant assemblés dans la salle des séances, devront former quatre divisions. Les membres qui adopteront le latin feront partie de la première ; ceux qui adopteront l'anglais, la deuxième ; ceux qui adopteront le français, la troisième ; enfin, les membres qui emploieront la langue arabe formeront la quatrième division.

Chaque division nommera un président et deux secrétaires.

Ces fonctionnaires devront connaître les quatre langues adoptées, afin de pouvoir communiquer entre eux d'une manière facile.

Dans la salle des séances, c'est-à-dire dans la salle de vote, le fauteuil de la présidence générale sera occupé, à tour de rôle, par un des quatre présidents de division. Tant que les membres du Congrès seront dans cette salle, le silence devra être observé ; car les questions proposées ne seront discutées que par écrit, afin d'éviter les effets occasionnés par le prestige de l'éloquence, mais surtout parce qu'un orateur ne serait le plus souvent compris que par les membres de sa division.

A cet effet, quatre grands tableaux noirs seront disposés contre les murs de la salle ; un tableau pour chaque division. Chaque tableau sera divisé en deux parties : sur la première un des secrétaires de la division inscrira d'une manière précise l'article à discuter ; sur la deuxième, il inscrira les observations qui pourront lui être présentées, sous forme de note écrite, par tel ou tel membre de la division.

Si l'objection présentée ne peut être anéantie par une réponse convenable, les membres de la division passeront dans une salle de discussion, contiguë à la salle des séances. Chaque division aura une salle de discussion, où ses membres pourront discuter verbalement les objections inscrites sur les tableaux de la salle des séances.

L'article modifié de deux, de trois ou de quatre manières différentes, par deux, trois ou quatre divisions, devra être envoyé à une commission de conciliation, laquelle commission fondera en une seule les diverses modifications proposées, et ensuite présentera au vote général le résultat de son travail.

Les objections devront être assez rares, attendu qu'un article ne sera écrit dans la salle des séances qu'après avoir été sérieusement étudié par les quatre sections.

6° En dehors des séances, les représentants terriens seront formés, selon leurs aptitudes, en diverses commissions, dont les travaux faciliteront grandement l'élaboration des projets d'utilité universelle. Par exemple, la commission de statistique, la commission scientifique, la commission commerciale, etc.

On devra aussi, si cela est nécessaire, employer au service du Congrès un nombre suffisant d'interprètes polyglottes, chargés, par exemple, de la correspondance de l'Assemblée avec les nations terriennes.

Passons maintenant aux matières que le Congrès universel devra discuter. Je vais les résumer en quelques articles et d'une manière fort abrégée, afin de ne point vous fatiguer trop la mémoire.

1° Etablir, d'une manière très-claire et très-précise, en quoi

consiste véritablement l'honneur national d'un pays quelconque. Etablir, en même temps, en quoi consiste l'honneur particulier d'un individu.

Ces deux problèmes similaires sont extrêmement difficiles ; mais si le Congrès universel parvient à les résoudre, il aura supprimé, d'une part, une des principales causes de guerre, et, d'autre part, la cause unique du duel ; car le duel n'est autre chose que la guerre en petit entre deux individus, comme la guerre est un duel en grand entre deux nations.

2° Etablir un système universel de poids, mesures et monnaies. Ce problème étant purement scientifique, il sera facilement résolu. Et je crois être sûr que si le système dont je parle est adopté dans tous les pays, il établira inévitablement un commencement de fraternité entre les peuples terriens.

3° Le Congrès étudiera les moyens de supprimer les causes des maladies voyageuses, telles que le choléra, la fièvre jaune, la peste, etc. Lorsqu'il aura trouvé ces moyens, il en proposera l'exécution aux gouvernements terriens qui, alors, devront réunir tous leurs efforts pour tarir les sources des fléaux que je viens de nommer.

4° Le Congrès devra s'occuper de tous les grands travaux d'utilité universelle, tels que percements d'isthmes, de montagnes, dessèchement de grands marais, amélioration des landes, des steppes, des pampas et des savanes. Il s'occupera aussi de tous les moyens propres à faire communiquer facilement les peuples terriens les uns avec les autres.

5° Le Congrès, qui sera constamment pourvu de renseignements universels, supprimera, d'une part, la famine, en veillant

à l'équilibre général des subsistances, et, d'autre part, supprimera, ou du moins atténuera beaucoup les crises industrielles et commerciales, en veillant à l'équilibre général de la production et de la consommation.

Pour obtenir d'aussi beaux résultats, le Congrès n'aura qu'à envoyer en temps opportun, à tous les gouvernements terriens, une note rédigée par sa commission de statistique. Les gouvernements, qui pourront faire contrôler ces notes par leurs agents consulaires, les gouvernements, dis-je, étant avertis à temps, pourront prendre les mesures nécessaires pour remédier aux ruptures d'équilibre produites soit par la nature, soit par l'industrie humaine.

6° Le Congrès universel s'occupera, au point de vue le plus général, de tout ce qui se rapporte à l'amélioration physique et morale de l'homme. Il décernera l'éloge universel aux pays les plus instruits, ce qui excitera l'émulation des pays dépourvus d'instruction. Les gouvernements de ces derniers pays comprendront alors que, si la science est digne d'honneur, l'ignorance volontaire doit mériter forcément la honte et le déshonneur.

Le Congrès citera aussi les pays qui pratiqueront le mieux la gymnastique, cet art qui est aussi utile au corps que la science est nécessaire à l'esprit :

La docte assemblée prescrira et encouragera, autant qu'il sera possible, la fusion génésique des races humaines sur tous les points du globe où elle sera reconnue nécessaire.

7° Le Congrès international universel sera l'arbitre suprême

chargé de juger les différends qui pourront s'élever entre deux ou plusieurs nations.

Dans des circonstances semblables, le Congrès devra donner aux jugements qu'il rendra la plus grande publicité possible, afin que l'opinion publique puisse juger en dernier ressort.

Tel est le projet que je vous charge de porter à la connaissance des terriens. Il va sans dire que les hommes éminents, les grands esprits qui voudront s'en occuper, pourront lui faire subir toutes les modifications qui paraîtront nécessaires ; car il est presque impossible qu'un projet sorte parfait de la cervelle d'un homme. Aussi, je compare volontiers l'idée nouvelle à un enfant qui vient de naître. L'enfant qui vient de naître deviendra homme, et peut-être un homme extraordinaire, un peu il est vrai grâce à ses facultés natives, mais aussi beaucoup grâce au concours direct ou indirect que lui prêteront des milliers d'individus.

— Mon colonel, votre projet est magnifique !... Il me semble que j'entrevois les conséquences de son adoption : la suppression de la guerre, et, par suite, la suppression des armées.

— Non pas ! non pas ! dit Alexandre, je ne prétends nullement que l'exécution de mon projet doive amener la suppression des armées. Suppression de la guerre, oui ! suppression des armées, non !

— Mais, mon colonel, si les nations conservent leurs armées, elles seront toujours portées à les essayer de temps en temps les unes contre les autres.

— Ecoutez : les armées sont de véritables écoles de courage. Or, les écoles de courage étant utiles et même nécessaires, il

faudra conserver les armées. Seulement, il faudra les conserver en leur faisant subir une transformation complète. Voici en quoi consistera cette transformation :

Les officiers deviendront des ingénieurs, les sous-officiers des conducteurs et des surveillants de travaux, et les soldats se transformeront en ouvriers militaires, en pionniers et en ouvriers d'administration.

Les armées ainsi transformées, au lieu de combattre les unes contre les autres, combattront souvent côte à côte contre les ennemis de tous les hommes, qui sont : les maladies, les climats insalubres, et aussi les difficultés de toute sorte que la nature semble, pour ainsi dire, avoir accumulées sur la terre pour exercer le courage et le génie de l'homme.

D'après cela, vous avez déjà compris que les batailles de l'avenir devront se livrer au moyen de pelles et de pioches, au lieu de sabres et de fusils, et aussi en se servant de machines puissantes qui remplaceront l'artillerie d'une manière avantageuse, en faisant, il est vrai, un ouvrage bien différent de celui que l'on fait habituellement au moyen de mortiers et de canons. Vous avez déjà compris que les futures victoires consisteront dans l'accomplissement de ces grands travaux mentionnés dans un des articles de mon projet. Ces victoires seront au moins aussi honorables que celles que l'on obtient en brûlant des villes et des villages, en tuant et en estropiant des milliers d'hommes, et en mettant quelquefois une nation tout entière en deuil.

A la suite des victoires que je propose de remporter, un soldat pourra dire, avec un légitime orgueil : « J'étais de l'armée qui perça l'isthme. » Ou bien : « J'étais de l'armée qui

dessécha les marais de telle contrée. Il ne faisait pas bon là-bas ! Mais enfin, nous avons réussi à chasser la fièvre de ce pays pour toujours. »

Les journaux de l'avenir, au lieu de dire : Telle bataille a été gagnée par le général un tel, diront, par exemple : « Les gigantesques travaux de... dont les heureuses conséquences sont incalculables, viennent enfin d'être terminés. Chacun sait qu'ils ont été exécutés par les armées réunies de tel et tel pays, placées sous les ordres de l'ingénieur général un tel. Cet officier général vient de recevoir du Congrès l'éloge universel, récompense qui rejaillit naturellement sur les armées alliées, dont il a eu le commandement suprême depuis le commencement jusqu'à l'achèvement des travaux. Les officiers, sous-officiers et soldats qui ont fait la campagne, recevront chacun une médaille d'argent, à laquelle se joindra une récompense pécuniaire annuelle. Les militaires qui se sont fait remarquer par leur énergie et leur dévouement recevront une médaille d'or.

Vous voyez, continua Alexandre, que ce n'est pas la suppression de l'armée que je propose, mais seulement la suppression de l'oisiveté dans l'armée. Et, en effet, la disparition de l'oisiveté militaire sera la conséquence forcée de la transformation des armées.

— L'oisiveté, dit Périclès, est une cause de démoralisation pour les soldats comme pour les autres hommes. Le travail est une loi naturelle qui s'affirme par toutes sortes de preuves. Seulement l'homme ne daigne pas les remarquer. Par exemple, il ne voit pas que si l'eau se corrompt physiquement quand elle devient stagnante, l'homme se corrompt moralement quand

il reste un certain temps oisif de corps et d'esprit. Rien pourtant n'est plus vrai.

— C'est pour cela, reprit Alexandre, que je propose de chasser l'oisiveté de l'armée. Le soldat, jusqu'à présent, a été plus souvent un instrument de destruction que de production. A l'avenir, il sera constamment producteur, et aussi le plus honorable et le plus honoré des producteurs ; car son travail habituel consistera à exécuter les travaux d'utilité universelle que les autres hommes n'oseront pas entreprendre.

Ainsi, les soldats de l'avenir ne seront que de hardis et d'audacieux travailleurs, vêtus de l'uniforme et soumis à la discipline pendant le temps qu'ils paieront leur dette patriotique. Mais les organisateurs de ces armées futures ne devront pas oublier que, sitôt que l'on fera travailler les soldats, il faudra les payer, et surtout les payer de manière à exciter leur émulation. Et soyez certain que cette émulation, si nécessaire, se produira, parmi les soldats comme parmi les officiers, aussitôt que leur intelligence et leur activité seront sollicitées par leur intérêt personnel.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire au sujet de la réforme universelle dont les nations terriennes ont tant besoin. Quand vous serez de retour sur la terre, rapportez mes paroles aux terriens le plus fidèlement qu'il vous sera possible. Je ne crois pas me tromper en espérant que tôt ou tard ils s'entendront pour en faire leur profit.

— Mon colonel, je veux bien rapporter vos paroles aux terriens ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous me chargez d'une commission bien difficile.

— Je ne trouve pas, moi, qu'elle soit difficile.

— Mon colonel, c'est mon grade qui me la rendra difficile. Certainement que je n'aurais pas d'appréhension si, au lieu d'être caporal, j'étais maréchal de France ou seulement général.

— Et qu'importe ! que vous soyez caporal ou général, pour présenter mon projet aux terriens.

— Ah ! mon colonel ! si vous connaissiez les terriens d'aujourd'hui, vous ne diriez pas que pour leur parler il importe peu d'être caporal ou général !... Aujourd'hui, mon colonel, les terriens, quelques-uns exceptés, ne considèrent ordinairement une idée que selon le rang de l'homme par qui elle est présentée. Ainsi, je suppose qu'un pauvre diable essaie de mettre au jour un projet admirable, il y a cent à parier contre un que personne ne daignera s'occuper de ce projet. Eh bien ! que le même projet soit présenté, sans nul changement, par un homme illustre, soit dans les lettres, soit dans les sciences, soit dans les armes, et aussitôt il sera accueilli avec enthousiasme par les uns, et discuté avec respect par les autres.... Voilà les terriens d'aujourd'hui.

— Pourquoi cette anxiété ? me dit Alexandre. Vous ai-je chargé de faire réussir mon projet ?... Restez, je vous prie, dans votre rôle d'ambassadeur ; il est assez beau pour que vous vous en contentiez, à ce qu'il me semble !... Tout ce que je vous demande, c'est de porter mon projet à la connaissance de quelques-uns des hommes illustres qui existent en ce moment sur la terre. Ce sont ces hommes qui feront ce que vous ne sauriez faire vous-même. Et, dans le cas où vous ne pourriez aborder

des notabilités terriennes, lancez à tout hasard mon projet dans la multitude.... Je ne crains pas qu'il se perde, au contraire, je suis sûr que, dans ce cas, il se trouvera des milliers d'individus pour l'accueillir.

Comme j'allais répondre au colonel, Auguste César lui dit :

— Mon colonel, permettez que j'adresse quelques mots au caporal Français.

Alexandre ayant fait un signe affirmatif, Auguste me dit :

— Caporal, quand vous présenterez aux terriens le projet du colonel, dites-leur que ce projet peut se résumer en un seul mot, qui est : CONCILIATION. Rappelez-leur ce que l'expérience a dû leur apprendre, à savoir : que la haine provoque la haine, que la force qui s'impose provoque la résistance active ou passive, et que la tyrannie et l'injustice provoquent naturellement la haine, la fureur et l'exécration.

Vous ferez aussi remarquer aux terriens que le patriotisme, de quelle manière qu'on le considère, n'est pas autre chose qu'un égoïsme collectif, l'égoïsme d'un peuple. Or, de même qu'un individu, vivant en société, n'a le droit d'être égoïste que jusqu'à un certain point, de même aussi un peuple quelconque ne doit être patriote qu'autant que son patriotisme ne nuira pas aux peuples voisins. Il ne faut pas oublier non plus que le patriotisme, régnant seul, est susceptible de commettre des fautes, et même des fautes très-graves.

C'est pourquoi, à l'avenir, les peuples, tout en conservant le patriotisme, feront bien d'adopter aussi le cosmopolitisme, sentiment généreux et sublime, qui modérera le patriotisme et lui empêchera de commettre des erreurs.

Dites aussi aux terriens, que le préjugé qui consiste à croire qu'il y a des méchants, ne fait qu'augmenter le nombre de malfaiteurs en tous genres. A part quelques monstres exceptionnels, il n'y a pas de méchants, mais seulement des ignorants, des maladroits et des insensés. Il y a un tel avantage à faire le bien, il y a un si grand désavantage à faire le mal, que ceux qui pratiquent ce qu'on appelle mal, doivent forcément appartenir à l'une des trois classes d'hommes que je viens de nommer. Sachant cela, les savants, par devoir, répandront à flots l'instruction sur l'humanité, et les moralistes devront apprendre à l'homme, que s'il ne fait pas le bien par bonté naturelle, il doit le faire par intérêt ; car en faisant le mal, un homme foule aux pieds son intérêt personnel, et agit par conséquent, ou comme un ignorant, ou comme un maladroit, ou comme un insensé.

Enfin, dites aux terriens qu'ils se perfectionnent, et qu'ils perfectionnent tout ce qui est perfectible, car la perfectibilité est une grande loi universelle à laquelle il est beau et raisonnable d'obéir.

J'espère, ajouta Auguste, que les paroles que je viens de prononcer seront approuvées par le colonel, et aussi par tous les auditeurs ici présents.

Un murmure approbateur se fit entendre, et Alexandre me dit :

— J'approuve les paroles que vient de prononcer le capitaine Auguste, et je vous engage à les répéter aux terriens lorsque vous leur présenterez mon projet. Appuyez surtout sur le mot conciliation. Dites aux terriens que : « Hors de la conciliation il n'y a pas de salut possible pour l'humanité. »

Avant de quitter la salle, je dis à Alexandre le Grand :

— Mon colonel, à mon retour sur la terre, je rapporterai fidèlement aux terriens, le plus fidèlement possible, les paroles judicieuses que j'ai entendu prononcer par plusieurs des honorables officiers ici présents. J'espère qu'elles seront prises en considération par tous les individus raisonnables. Quant à votre projet, mon colonel, il est si logique, il paraît tellement indispensable et l'idée en est si naturelle, qu'il me semble qu'aus sitôt qu'il sera connu sur la terre, tout le monde dira là-bas : Comment se fait-il que l'on n'ait pas pensé plus tôt à établir un congrès universel ?

Cependant je crois que ce projet, tout beau qu'il est, aura des opposants et des détracteurs ; mais ce que je crois aussi, c'est que la voix des partisans de la routine ne sera pas entendue, parce qu'elle sera couverte par la voix formidable de plusieurs millions de progressistes de tous les pays du monde. A chaque protestation des routiniers, les progressistes répondront par le cri de guerre du progrès : « Le passé est mort, le présent agonise, vive l'avenir ! »



CHAPITRE XII

A LA CANTINE D'ÉLISABETH

Le plus difficile des problèmes philosophiques résolu par deux caporaux. — Le caporal Charles V conduit le caporal Français à la cantine d'Elisabeth et le présente à plusieurs ex-rois de France. — Conversation. — Le Paris de Philippe-Auguste et le Paris de Napoléon III. — Furieuse discussion à propos de noblesse. — La généalogie merveilleuse et les singulières armoiries du caporal Français. — Ses auditeurs veulent le faire sauter dans une couverture. — La garde arrive et termine la dispute. — Tremblement de sol. — Retour du caporal Français sur la terre.

Après avoir salué le colonel et les officiers qui l'entouraient, je sortis de la salle du cercle, et je rentrai dans la salle des soldats afin d'y rejoindre mes camarades de table : Constance, Téglaith et les autres. Ils étaient partis. Alors, ne voyant autour de moi que des inconnus, j'allais me rendre à la chambrée de la compagnie française, lorsque je m'entendis appeler par un individu qui sortait d'un des compartiments de la salle ; je le reconnus aussitôt : c'était Charles V, qui me dit en m'abordant :

— Le colonel vous a retenu bien longtemps..... Constance et

ses camarades les Assyriens, lassés d'attendre, sont partis il y a quelques minutes. Quant à moi, pendant que vous causiez avec le colonel, j'étais ici avec deux ex-rois de Perse, tous les deux grands philosophes, et je vous assure qu'à les entendre le temps ne m'a pas duré. A propos de jeu, la conversation est tombée sur le hasard et la filiation des causes. L'un des Perses prétendait que l'on peut dire, à la rigueur, que le hasard existe et qu'il a des effets spontanés, c'est-à-dire des effets sans causes, ou du moins causés par le hasard. L'autre soutenait que le hasard n'est que le fait de notre ignorance, que pour un des génies qui habitent les mondes supérieurs, ou même seulement pour un homme de ces mondes qui posséderait un grand nombre de sens, une partie de ce que les terriens nomment le hasard cesserait d'être mystérieux et deviendrait facilement explicable. Il ajoutait que pour l'Être suprême, qui connaît tout, il n'y a pas de hasard. Mais sur ce dernier point nous étions tous les trois d'accord.

— Si j'avais assisté à votre conversation, dis-je à Charles V, j'aurais fait observer au second philosophe, que si l'on nie le hasard, on est obligé d'admettre que l'homme commet toutes les actions de sa vie d'une manière fatale, inévitable, et que par conséquent il n'est pas libre.

— C'est précisément l'observation que j'ai faite au philosophe.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a répondu que l'homme possède toujours la liberté de se déterminer pour telle ou telle action possible, mais que cette liberté est soumise, très-souvent, à une foule d'influences qui

D'ÉLISABETH.

l'affaiblissent beaucoup. Or, c'est précisément en cherchant à connaître ces influences pour les combattre aussitôt qu'il les découvre, que l'homme conquiert peu à peu le bonheur éternel.

Ceci étant admis, il est raisonnable d'en conclure que plus un homme est savant en toutes choses, plus il lui est facile d'être vertueux, et que plus il est vertueux plus il est libre ; mais aussi plus il est libre plus il est responsable de ses actes. Ainsi la responsabilité de l'homme est, d'une manière mathématique, en raison directe de la liberté qu'il a de faire, et même de vouloir telle ou telle chose. Voilà ce qu'a dit le philosophe.

— Ce raisonnement, quoiqu'il soit assez juste, ne me semble pas résoudre d'une manière complète le grave problème du libre arbitre de l'homme. Si la responsabilité était en raison directe de la liberté de détermination, un homme qui serait dominé par ses passions ne serait pas responsable, et n'étant pas responsable, il ne serait pas coupable du mal que ses passions lui feraient commettre.... ce sophisme que je cite comme exemple, tout individu corrompu pourrait le faire pour s'excuser vis-à-vis de sa conscience.

— L'homme qui est l'esclave de ses passions, quoiqu'il ne soit pas plus libre, n'en est pas moins responsable de tout le mal qu'elles lui font commettre, parce que cet homme, alors que les passions ne le dominaient pas encore, était libre de repousser leur domination. Au lieu de cela qu'a-t-il fait ? il a fait le sacrifice de sa liberté, contre une promesse de plaisir, des passions. Donc cet homme est coupable de toutes les fautes que les passions lui font commettre, parce qu'en leur donnant sa liberté, il s'est engagé tacitement à commettre tous les crimes possibles pour leur obéir.

A ce que je viens de dire, je puis ajouter un exemple. Supposez qu'un ivrogne veuille du mal à quelqu'un. Si cet ivrogne est à jeun, la haine lui dira bien : « Venge-toi de ton ennemi ! » Mais, d'autre part, sa conscience lui dira : « Tu n'as pas le droit de faire du mal à personne ! » D'où hésitation de la part de l'ivrogne. Quoiqu'il soit influencé par la haine, il possède encore un reste de liberté pour lui résister, et si la haine était seule pour le conseiller, il ne lui obéirait peut-être pas ; mais tout à coup notre homme songe à sa passion favorite, l'ivrognerie, et lui remet sa liberté. En d'autres termes, il s'enivre pour faire taire sa conscience et pour commettre le mal qu'à jeun il n'aurait pu faire. Eh bien ! supposez qu'étant à jeun de nouveau, il s'excuse du mal qu'il a fait étant ivre en disant : « J'étais en état d'ivresse », il est évident que son excuse serait tout à fait inadmissible.

Vous voyez donc que cette loi morale : « la responsabilité de l'homme est en raison directe de la liberté qu'il a de faire ou de vouloir telle ou telle chose » ; vous voyez donc que cette loi est juste, puisque l'on en peut déduire ces deux autres lois :

« La culpabilité est en raison directe de la responsabilité. »

« L'homme qui se prive volontairement de sa liberté morale, pour mal faire, par ce fait se voue au mal, et reste par conséquent responsable de tous les méfaits qu'il commettra étant en état d'esclavage moral. »

— Ah ! maintenant le problème du libre arbitre est résolu. Et celui de la responsabilité aussi. Une discussion très-courte et très-simple à suffi pour nous mettre d'accord. Tandis qu'après

plusieurs siècles et d'innombrables discussions, les terriens n'ont pas encore pu s'entendre sur le sujet qui nous occupe.

— Si les terriens ne s'entendent pas maintenant, ils s'entendront plus tard sur ce sujet et sur bien d'autres de la même importance. L'opinion publique enfante bien de temps en temps une vérité nouvelle reconnue par tout le monde, mais cet enfantement n'a lieu qu'à la suite de grandes douleurs..

Mais... au lieu de discuter au milieu de cette salle, dit Charles V, ne ferions-nous pas mieux d'aller nous promener dans la cour ?

— Allons dans la cour, dis-je.... nous continuerons la conversation au grand air.

La cour intérieure, vue de nuit, avait un aspect merveilleux. Les jardins, les jets d'eau qui s'élevaient à une grande hauteur, la tour de Baal, la galerie intérieure et ses majestueuses colonnes égyptiennes, galerie qui formait pour ainsi dire le cadre de l'immense place, cet ensemble grandiose et féérique était illuminé par de nombreux candélabres électriques. Ces luciphores, comme ceux des salles que je venais de visiter, donnaient une lumière très-agréable, parce que chaque foyer lumineux était produit au centre d'un globe d'émail qui servait à adoucir l'éclat de la lumière électrique.

Cet éclairage splendide me sembla beaucoup plus beau que l'éclairage électrique que j'avais vu expérimenter sur la terre. Depuis quelques instants, je contemplais silencieusement ces merveilles, lorsque Charles V rompit le silence.

— La nuit est magnifique ! dit-il. Ce soir, les étoiles semblent briller d'un éclat extraordinaire.

Les paroles de Charles me donnèrent alors une idée singulière, que je communiquai aussitôt à mon royal compagnon.

— Parmi ces astres, lui dis-je, doit se trouver la planète Terre... voudriez-vous me la désigner... car je ne saurais la trouver moi-même.

— La planète Terre, dit Charles V. ne s'élève jamais beaucoup au-dessus de notre horizon. Dans ce moment, il n'est pas possible de la voir d'ici. Pour l'observer, il nous faudrait monter à l'observatoire de la tour de Baal. Mais je pense que nous aurions tort de faire cette ascension pour contempler une étoile de grandeur assez médiocre... Car, dans ce moment, la terre n'a que l'apparence d'une étoile peu brillante.

— Mais si nous montions là-haut, nous pourrions l'observer au moyen du télescope.

— Ce soir ce n'est pas possible... les lunettes sont fermées... vous oubliez que c'est aujourd'hui fête, et que les soldats employés à l'observatoire chôment comme les autres.

— C'est fâcheux pour moi, car j'aurais bien voulu voir la terre au moyen d'une lunette.

— Vous n'auriez pas vu, selon moi, quelque chose de bien curieux... vous auriez observé votre planète sous la forme d'un croissant lumineux, accompagné d'un autre croissant beaucoup plus petit, qui est la Lune... Voilà tout ce que vous auriez vu.

Maintenant que vous êtes ici, je vous conseille de faire comme moi,.. c'est-à-dire de ne plus vous inquiéter de la terre.

— Cela vous est bien aisé à dire, à vous qui restez ici ; mais

moi qui dois bientôt retourner sur la terre, je ne puis m'empêcher d'y penser.

— Comment?... vous devez retourner sur la terre!...

— Sans doute.

— Vous n'en êtes pas bien sûr!

— Si, j'en suis sûr. Le colonel Alexandre m'a chargé même de porter aux terriens un projet de gouvernement universel.

— Quand partez-vous?

— Il se peut que je parte d'un instant à l'autre, car je ne suis ici qu'en esprit. Mon corps dort dans un lit de caserne... à Paris.

— Vous vous figurez cela!

— Je ne me figure que la vérité.

— Enfin, si vous partez, je le verrai bien. Au moins, avant de partir pour la terre, avez-vous visité tout ce qu'il y a de curieux chez nous?

— Je n'ai pas eu assez de temps pour visiter toutes les curiosités de ce palais. Mais j'ai visité les principales. Ainsi, j'ai vu plusieurs chambrées, la salle de visite, la salle de rapport, le salon du colonel, les galeries extérieures et intérieures du palais, les salles de police, la bibliothèque, l'observatoire, et bien d'autres choses dont je ne me souviens pas présentement.■

— Avez-vous visité toutes les cantines?

— Oui, j'ai vu la cantine de Catherine II de Russie, celle de Cléopâtre, et aussi, comme vous le savez, celle de Sémiramis.

— Vous en oubliez une, la cantine des musiciens et de la compagnie hors rang, tenue par Elisabeth, ex-reine d'Angleterre.

— Je ne suis pas allé à la cantine dont vous parlez ; mais je suppose qu'elle n'a rien de plus curieux que celles que j'ai déjà visitées.

— On ne doit jamais porter de jugement sur les choses que l'on ne connaît pas. Si vous le voulez, allons visiter cette cantine, et après vous pourrez en dire ce que vous voudrez.

Un instant après, nous entrâmes dans une salle immense, où se trouvaient plusieurs rangées de tables de marbre à pieds dorés.

Plusieurs lustres électriques, tout dorés, étaient suspendus au plafond de distance en distance. Le mur en face des fenêtres, ainsi que les murs des petits côtés de la salle, était orné de colonnes cannelées d'ordre composite, dont les chapiteaux aboutissaient à la bordure du plafond. Ces colonnes, à moitié engagées dans le mur, étaient en marbre blanc. Le carrelage était composé de dalles de marbre blanc et rose, en forme de losanges. Les fenêtres, très-hautes et très-larges, étaient garnies de grandes glaces sans tain placées dans des cadres dorés. Ces cadres s'ouvraient en tournant sur pivot. Devant chaque trumeau se trouvait un piédestal sur lequel était placée une grande statue allégorique. Parmi ces statues, je remarquai seulement la Poésie, la Musique et l'Architecture.

Lorsque nous avançâmes dans la salle, je vis que les murs étaient ornés de fresques représentant divers sujets. Plusieurs appartenaient à l'histoire d'Angleterre, entre autres le meurtre

des neveux de Richard III, l'exécution de la belle Anne de Boleyn, femme de l'odieux Henri VIII, l'exécution de Marie Stuart et celle de Charles I^{er}. Je remarquai que le comptoir d'Elisabeth se trouvait établi juste au-dessous de la fresque représentant la mort de Marie Stuart.

Elisabeth était assise derrière son comptoir. Elle était vêtue d'une robe de soie blanche, taillée à la mode du xvi^e siècle. La taille était de soie rouge, mais les manches étaient blanches comme la jupe. Les plis de sa collerette de dentelle étaient alternativement blancs et noirs. Par-dessus sa lugubre collerette, l'ex-reine portait une grosse chaîne d'or à laquelle était suspendu un médaillon sur lequel était représentée, peinte en miniature, l'exécution de Marie Stuart. Ce bijou, véritable réveille-remords, occupait juste le milieu de la poitrine. Elisabeth était coiffée d'une sorte de diadème au milieu duquel se trouvait une petite miniature ovale encadrée de diamants. Cette miniature représentait aussi la mort de Marie Stuart.

Elisabeth était belle; mais sa physionomie froide et impérieuse produisait une impression très-désagréable. Elle avait régné par la force; mais elle n'aurait jamais pu régner par la séduction.

Plusieurs servantes, ex-reines, allaient et venaient dans la salle, selon les besoins du service. Charles V me fit remarquer en passant Catherine de Médicis, dont le nom semble écrit en lettres rouges dans l'histoire de France. L'ex-reine, à ce que me dit Charles, avait été titulaire de la cantine; mais le colonel l'avait, depuis peu, mise au rang des servantes, par punition.

L'intérieur de la salle était fort animé. On y entendait le bour-

donnement qui résulte de la réunion d'un grand nombre de conversations particulières. Nous passions sur le chemin établi entre deux longues doubles rangées de tables, et, à droite comme à gauche, je n'entendais que parler anglais. Cependant nous passâmes devant des tables où l'on parlait espagnol, et lorsque nous arrivâmes au fond de la salle, nous entendîmes enfin parler français ; il se trouvait dans cette partie de la salle un certain nombre de soldats de la compagnie française, que Charles V me désigna par leurs noms. Il me fit remarquer aussi plusieurs autres soldats appartenant à la musique et à la compagnie hors rang.

Sardanapale, le caporal sapeur, jouait aux dés avec un musicien dont j'ai oublié le nom. Mozart, le sous-chef de musique, et Bellini, musicien de première classe, jouaient aux cartes. La table des Français était occupée par le sergent Philippe-Auguste, le caporal Philippe le Bel et les soldats Louis le Jeune et Charles IX, tous quatre ex-rois de France. Philippe le Bel appela Charles V, qui me dit :

— Voici des compatriotes qui nous appellent ; allons causer un moment avec eux.

Aussitôt que nous eûmes pris place à la table des quatre souverains, Philippe-Auguste m'adressa la parole.

— C'est bien vous, me dit-il, qui avez été mis en subsistance à la compagnie française ?

— Oui, sergent, répondis-je. C'est moi-même.

— Avant de venir ici, vous résidiez à Paris, je suppose.

— Oui, sergent.

— C'est une bien belle ville, n'est-ce pas, que le Paris d'aujourd'hui ?

— Oh ! sergent, le mot belle n'est pas suffisant, il faut dire magnifique.

— Vous savez sans doute, par l'histoire, que j'avais fortifié Paris et que j'en avais fait une assez jolie ville. Mes successeurs l'agrandirent de plus en plus, mais ne s'occupèrent point de l'embellir, à ce qu'il paraît ; car il m'a été dit qu'avant le règne actuel, Paris inspirait plutôt du dégoût que de l'admiration. Le cœur de la cité surtout était plein de taudis et de bouges infects. Mais j'ai appris dernièrement, par un conscrit, que la reine des capitales, depuis quelques années, se transforme et s'embellit comme par enchantement. Il paraît que le conscrit n'a pas menti.

— Sergent, le conscrit a dit vrai ; Paris s'embellit de plus en plus, et quoique présentement sa transformation ne soit pas complète, on peut déjà l'appeler la plus belle ville de la terre.

— Il m'a été dit cependant que Londres est plus vaste et plus peuplé que Paris.

— On vous a dit la vérité. Pourtant il importe de ne pas confondre l'étendue avec la beauté. Londres, il est vrai, est plus vaste que Paris, mais en revanche Paris est beaucoup plus beau que Londres. Tenez, sergent, on ne saurait mieux comparer Londres et Paris qu'à Ninive et Babylone : Ninive fut la plus vaste et la plus peuplée des villes antiques ; Londres est la plus vaste et la plus peuplée des villes modernes. Babylone fut la deuxième ville du monde antique pour la population et la première pour la beauté ; Paris est, de même, la seconde

ville du monde pour la population et la première pour la beauté on plutôt la magnificence.

Ainsi, Londres peut être nommée la Ninive moderne par tous ceux qui disent que Paris est une moderne Babylone.

— Ninive et Babylone, dit Charles V, furent le triomphe de la barbarie antique. Londres et Paris sont le triomphe de la civilisation moderne.

— Je suis de votre avis, dis-je à Charles V, et je trouve qu'en effet tout dans Paris indique une civilisation arrivée à son apogée. Dans certains quartiers, les maisons sont de vrais palais, habités non par des princes, mais par de simples particuliers. Aujourd'hui, dans la belle capitale, des milliers d'individus déploient dans leur intérieur un luxe supérieur à celui des souverains du moyen-âge, et qui dépasse peut-être le luxe de certains monarques de l'époque actuelle.

On cite, il est vrai, plusieurs souverains de l'antiquité qui déployèrent un grand luxe, mais ce n'était qu'un luxe d'abondance.

Le luxe des Parisiens riches est surtout un luxe de raffinement.

— L'embellissement de Paris, dit Philippe-Auguste, n'a commencé que depuis l'avènement de Napoléon III, c'est-à-dire depuis quelques années seulement; comment a-t-on fait pour assainir et transformer une si grande ville en si peu de temps?

— Ma foi, sergent, je ne sais pas comme on a fait; je sais seulement que la transformation s'est opérée, et que si elle n'est pas encore complète, elle n'est pas loin de l'être.

— Je serais curieux de voir la ville de Napoléon III, afin de pouvoir juger en quoi elle diffère du vieux Paris.

— Oh ! sergent, si votre souhait se réalisait, vous seriez joliment étonné, je vous l'assure ; car il y a certainement autant de différence entre le vieux Paris et la ville de Napoléon III, qu'il y en a entre une vieille femme et une belle et attrayante jeune fille.

Oui... c'est cela, on peut comparer allégoriquement le vieux Paris à une vieille femme à la tignasse dépeignée ornée de rubans roses fanés, aux yeux chassieux, au nez roupieux, à la bouche sanieuse garnie de dents noires et cassées ; de plus, affligée de dartres et de plaies suppurantes, et n'ayant pour cacher toutes ces misères qu'un costume jadis riche, mais changé avec le temps en haillons dégoûtants, puant la crasse à une grande distance. Seulement, cette affreuse vieille, cette vieille infecte, avait bonne mémoire et racontait à tout venant un peu curieux ses souvenirs de plusieurs siècles.

Puisque je viens de faire l'allégorie de l'ancienne ville, il faut que j'essaie de faire l'allégorie de la nouvelle.

Le Paris de Napoléon III peut être figuré par une grande et belle jeune femme richement vêtue. La chevelure de cette jeune femme est soyeuse, frisée et parfumée. Son teint, vrai ou faux, est de lis et de roses. Ses yeux sont très-beaux, quoique fatigués par les plaisirs et les veilles. Sa bouche est sensuelle, et son sourire provocateur laisse apercevoir entre deux lèvres de corail une double rangée de perles. Je ne parle pas de ses épaules satinées et de ses autres charmes ; je n'ose pas non plus prétendre que le sang qui coule dans ses veines est extrêmement pur ;

j'ajoute seulement que le caractère de cette belle jeune femme est très-difficile à définir, tant il est variable et compliqué. Constamment affamée de plaisir, elle s'amuse tant qu'elle peut sans s'inquiéter de l'avenir. Tantôt gaie, tantôt triste, elle chante, elle rit, elle danse... et pleure à temps perdu. Légère et capricieuse au-delà de toute expression, elle s'occupe de tout et ne s'attache à rien ; ce qui l'amusait la veille lui est indifférent le lendemain. Dans tous les cas, elle paraît incapable de prendre quelque chose au sérieux. Mais ce qu'il y a de plus incompréhensible chez elle, c'est la manie qu'elle prend, de temps en temps, de paraître bête comme une oie, quoique tout le monde sache bien qu'elle est spirituelle comme un démon. Pour finir, je dirai que cette belle enchantresse éblouit ses visiteurs par sa beauté, mais ne leur raconte pas grand'chose. Cependant les gens qui vont chez elle, non pour s'amuser, mais pour s'instruire, ne sauraient faire une visite plus utile et plus agréable. En effet, la belle femme met à la disposition du premier venu, avec une libéralité digne des plus grands éloges, un grand nombre de cassettes ornées avec un grand luxe, et contenant des collections et des richesses artistiques, littéraires et scientifiques sans égales dans le monde entier.

— D'après ce que vous venez de dire, Paris a des défauts, mais ses bonnes qualités dépassent tellement ses défauts, que l'on est forcé de reconnaître que c'est bien la première ville du monde.

Mais.... qu'est-ce que j'entends?... je crois que le clairon sonne aux sergents de semaine... oui. justement!.. Messieurs je suis désolé de vous quitter, mais il faut que j'aille répondre.

L'adjudant Théodose est de semaine, et c'est un gaillard qui ne plaisante pas avec les retardataires.

Philippe-Auguste se leva pour partir. Philippe le Bel lui dit alors :

— Sergent, vous êtes donc de semaine?... Je croyais que c'était le sergent Brennus qui l'avait prise aujourd'hui.

— En effet, lui répondit Philippe-Auguste, c'est bien Brennus qui devait prendre la semaine aujourd'hui ; mais comme il a été commandé de garde, je suis obligé de répondre pour lui jusqu'à demain.

Aussitôt que Philippe-Auguste eut quitté la salle, Louis le Jeune me dit d'un air assez hautain :

— Il paraît que vous n'êtes pas roi, vous !

— Non, je ne suis pas roi, lui répondis-je d'un ton sec.

— D'après ce que l'on a dit de vous, il paraît que vous n'êtes pas non plus virtuose. Or, si vous n'êtes ni monarque, ni virtuose, vous ne pouvez pas faire partie de notre régiment. Ce ne peut être que par erreur que le colonel vous a placé dans la compagnie française.

— Que ce soit par erreur ou par une autre cause, cela m'est bien indifférent.

— A vous, c'est possible, me dit Louis le Jeune ; mais, nous autres, nous ne saurions accepter pour camarade un individu qui n'a pas régné sur la terre. Le colonel a dû être induit en erreur. Mais nous réclamerons.

— Louis le Jeune, tu as tort de t'emporter ainsi, dit Philippe

le Bel. Le colonel sait très-bien ce qu'il fait. Le Français n'est pas roi, mais il est sans doute noble... et de bonne noblesse ; c'est ce qui explique la faveur qui lui a été faite d'entrer dans notre régiment. Je dis alors que, dans ce cas, nous pouvons très-bien accepter le nouveau venu pour camarade, car, selon moi, c'est encore un très-grand honneur que d'être noble.

— Oui, quand on porte dignement le nom de ses ancêtres, observai-je.

— Sans doute, dit Philippe le Bel. Et... à propos, quel était votre titre sur la terre ? Etiez-vous prince, duc ou marquis ?

— Je n'étais ni prince, ni duc, ni comte, ni vicomte, ni marquis, ni baron, ni même simple chevalier... Mais je n'en faisais pas moins partie de la noblesse.

Et... de quelle noblesse ? demanda Philippe le Bel.

— Je faisais partie de la grande noblesse du travail, répondis-je. C'est une noblesse qui honore autant aujourd'hui qu'elle déshonorait de votre temps.

— Comment !... vous êtes issu d'une famille d'artisans ?

— Comme vous le dites, je suis issu d'une famille d'artisans, et d'artistes dont l'origine remonte à l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre.

— Dans ce cas, mon cher, vous vous êtes fourvoyé en venant chez nous, car nous ne saurions accepter un roturier pour camarade.

— Pourquoi ne l'accepteriez-vous pas pour camarade ? dit Charles V.

— Parce qu'il n'est pas noble, et que nous ne voulons pas déroger en fréquentant un roturier, lui répondit Philippe.

— Eh bien ! messieurs, je suis plus philosophe que vous, dit Charles le Sage. Je mesure un homme à sa valeur personnelle et non aux titres de noblesse qu'il peut avoir. Et, en cela, je suis de l'avis de Napoléon I^{er}, dont le jugement était certainement d'une justesse incontestable.

— Je remercie Charles V d'avoir pris ma défense. Quant à vous, messieurs, qui cherchez à m'offenser par votre mépris ridicule, je vous dis ceci : vous n'êtes pas plus nobles que moi, car votre noblesse sort de la mienne.

— Ah ! c'est trop fort ! c'est trop d'insolence ! dirent à la fois mes contradicteurs.

— Messieurs, répliquai-je, depuis un instant je fais tous mes efforts pour rester calme, tâchez donc, si c'est possible, d'en faire autant de votre côté, et veuillez, je vous prie, répondre aux deux ou trois questions que je vais vous adresser.., si pourtant cela ne vous contrarie pas trop.

— Allons ! parlez !

— Eh bien ! messieurs les rois qui m'entourez, veuillez me dire simplement qui étaient vos ancêtres ?

— C'étaient des princes, dit Philippe le Bel.

— Et les ancêtres de ces princes, qui étaient-ils ?

— C'étaient des nobles.

— Qui étaient les ancêtres de ces nobles ?

— C'étaient des guerriers.... Que vous êtes impatientant !

— Ne vous impatientez pas.... je ne vous adresse plus qu'une question : Qui étaient les ancêtres de ces guerriers?..,

..... Vous ne répondez pas?... Alors je suis obligé de répondre pour vous...

Avant d'être guerriers, les ancêtres de vos ancêtres étaient chasseurs, pêcheurs ou agriculteurs, ou bien ils gagnaient leur vie comme ils pouvaient en exerçant diverses professions, et par cela n'en étaient pas moins honorables aux yeux de Dieu s'ils étaient vertueux ; car Dieu ne connaît qu'une noblesse : la noblesse de la vertu. L'Être suprême a plus d'estime pour le dernier des manants que pour un noble, si ce gentilhomme appartient à la catégorie de ceux qui se flattent, comme leurs aïeux d'autrefois, de ne savoir faire aucune espèce de travail utile.

Aujourd'hui encore, dans divers pays, il y a des nobles qui se vantent de n'avoir pas d'autre profession que celle de viveur. Il est bien certain qu'à ces gens inutiles, l'Être suprême préfère les gens plus qu'utiles que l'on qualifie quelquefois de rustres et de manants. C'est pourquoi, messieurs, nous aurions mille fois tort de rougir de notre origine commune, qui a été forcément roturière.

— Nous ne sommes pas ici pour écouter vos sermons, me dit Philippe le Bel ; vous n'êtes pas noble, nous ne voulons pas discuter avec vous.

— Je suis noble, ne vous en déplaît, et ma noblesse est plus ancienne que la vôtre, car la vôtre est forcément sortie de la mienne qui est, comme je vous l'ai déjà dit, la grande noblesse du travail.

— A quoi sert cette discussion sur la noblesse ? dit Charles le Sage. Que l'on soit noble ou que l'on soit roturier, qu'importe ? Les nobles sont-ils plus exemptés des maladies et de la mort que le commun des hommes ?... Pourquoi, messieurs, faire tant de cas de votre noblesse, puisque la noblesse n'empêche pas les hommes de toute condition d'être égaux devant la nature.... et devant la loi naturelle.

Croyez-moi, messieurs, laissez de côté la noblesse et parlez d'autre chose.

— Je veux bien parler d'autre chose que de noblesse, mais pas avant que ces messieurs aient reconnu que, dans l'origine, ils ne sont pas plus nobles que moi.

— Je vous ferai remarquer, me dit Charles V, que dans la discussion pendante, il s'agit plutôt d'orgueil que de noblesse, et l'orgueil étant l'ennemi commun des hommes, ils ne seraient jamais en désaccord s'ils voulaient unir leurs forces pour combattre le monstre ; mais au lieu de le combattre, ils le prennent pour arbitre dans toutes leurs disputes... et l'affreux arbitre met souvent les parties d'accord... en les dévorant les unes et les autres, ou tout au moins en leur faisant beaucoup de mal.

Messieurs, n'imites pas ces routiniers d'humains qui acceptent les choses les plus détestables pour ne pas se donner la peine de les remplacer par d'autres. L'expérience vous dit que l'orgueil a toujours été sur la terre un des plus terribles ennemis des hommes et des nations ; eh bien ! combattez l'orgueil, combattez-le à outrance, combattez-le partout et toujours...

— Cela est beau et surtout facile à dire, répondis-je à Charles. Mais, je vous le demande, par quoi voulez-vous que l'on rem-

remplace l'Orgueil?... l'Orgueil est le souverain des nations et des hommes, et souvent les terriens n'ont pas d'autre ressource que celle de réclamer son intervention pour terminer leurs différends...

— Je vous ai déjà dit, reprit Charles, que l'orgueil termine ces différends en dévorant les parties qui réclament son arbitrage ; c'est ce qu'il a toujours fait jusqu'à présent et ce qu'il fera tant qu'il régnera sur les hommes et sur les nations... mais ce règne odieux ne durera pas toujours... Plus tard, lorsque l'humanité sera sortie de l'adolescence pour entrer dans l'âge vraiment viril, plus tard, dis-je, les hommes, devenus plus raisonnables, chasseront l'orgueil et le remplaceront par le bon sens, l'ami de tous les hommes. Oui, je suis persuadé que, tôt ou tard, le Bon Sens finira par succéder à l'Orgueil dans le commandement suprême des hommes et des nations.

— *En attendant*, dis-je, que le Bon Sens règne sur les humains, je m'engage pour ma part à ne plus obéir à l'Orgueil. Messieurs, faites comme moi, et notre dispute sera terminée.

— Que faut-il faire, demanda Louis le Jeune, pour la terminer ?

— Il faut me dire ce que faisaient vos ancêtres, deux mille ans, par exemple, avant votre règne.

— On ne répond pas à des questions semblables.

— Vous ne répondez pas à ma question parce que l'orgueil vous tient toujours.... parce que vous ne voulez pas avouer que deux mille ans avant vous vos ancêtres étaient chasseurs ou pêcheurs, vanniers, charrons ou forgeurs.

Eh bien, si vous ne voulez pas avouer ce que faisaient vos ancêtres vingt siècles avant votre règne, je ne crains pas, moi, de dire ce que faisaient mes arrière-grands-papas trente-trois siècles avant l'ère chrétienne !... Entendez-vous ?... Trente-trois siècles avant l'ère chrétienne !

— C'est un peu fort ! dit Charles IX.

— C'est très-fort ! dirent les autres souverains.

Charles V ne dit rien, mais il me regarda avec étonnement, ne comprenant pas encore où je voulais en venir.

Plusieurs souverains des tables voisines cessèrent leurs jeux et leurs conversations et se mirent à chuchoter en me regardant.

Deux individus, portant le costume romain antique, quittèrent leur table et vinrent se placer à une table vide qui joignait la nôtre. Je les reconnus aussitôt : c'étaient Néron et Caligula.

— Allons ! me dit Philippe le Bel, commencez votre généalogie... nous écoutons !

— Messieurs, dis-je à mes auditeurs, je voudrais pouvoir faire remonter ma généalogie jusqu'au commencement du monde, car de cette manière nous saurions si nous sommes cousins ou si nous ne sommes parents à aucun degré ; mais l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre est si loin, si loin, qu'il nous est impossible de voir clair dans ce temps reculé. Ce qui équivaut à dire que je ne sais pas si je descends d'un Adam asiatique ou d'un Adam africain, ou bien si je suis sorti du mélange des races de ces deux Adams.

Aussi, messieurs, dans l'impossibilité où je suis de remonter au commencement de la période humaine, je me contenterai de

commencer ma généalogie à une époque plus récente. Ecoutez donc l'histoire de ma famille. Je vais la narrer d'une manière générale et très-abrégée, afin de ne pas abuser de votre temps et de votre patience.

Le premier de mes ancêtres, c'est-à-dire le plus ancien dont ma famille ait gardé le souvenir, était Égyptien.

Ce brave et digne homme d'ancêtre exerçait une des professions les plus utiles sur la terre : la profession de maçon. Il fut employé pendant une partie de sa vie aux travaux de la grande pyramide. Il dirigeait une des nombreuses escouades d'esclaves qui travaillaient à la fameuse construction. C'est même lui qui eut l'honneur de faire poser la dernière pierre du célèbre monument.

Un des descendants de ce grand-père de mes grands-pères, un nommé Osireth, ou Osiris, maçon comme ses aïeux, épousa la blanchisseuse en titre d'une reine d'Ethiopie. Je vous fais remarquer en passant que la profession de blanchisseuse est une des plus utiles et des plus estimables. De nos jours on en fait pas grand cas parce que dans tous les pays elle est très-commune, mais dans ce temps-là, en Égypte, c'était une profession de luxe, attendu que les rois, les reines, les princes et quelques riches seulement faisaient blanchir leur linge et laver leurs vêtements. Les autres mortels ne portaient pas de linge, et se laissaient pourrir leurs habits sur le corps. Ce n'est que plus tard que les hommes comprirent l'utilité de la propreté, tout en continuant de la pratiquer le moins possible.

Je disais donc qu'Osireth épousa la blanchisseuse d'une reine d'Ethiopie. Ce magnifique mariage eut pour résultat de le forcer

à s'établir dans le pays, car la reine éthiopienne voulut à toute force garder sa blanchisseuse, qui probablement devait être une artiste en sa profession.

Plus tard, un nommé Aménoph, descendant d'Osireth, vint s'établir à Thèbes, la florissante capitale de l'ancienne Égypte. Les descendants d'Aménoph furent peintres et sculpteurs d'hiéroglyphes. Ils habitèrent successivement plusieurs villes et l'un d'eux, nommé Aratep, s'établit enfin à Memphis. Aratep était peintre en tous genres. Dans ce temps-là l'art de la peinture était si peu développé en Égypte, qu'un peintre d'enseignes était également peintre de portraits, de paysages et de batailles.

A l'arrivée de Cambyse en Égypte, les habitants de Memphis qui craignaient le pillage, s'enfuirent en emportant ce qu'ils possédaient de précieux et de portatif. Les uns furent faits prisonniers par les soldats de Cambyse qui venait de prendre Péluse et s'avancait en pleine Égypte ; les autres, plus heureux, réussirent à éviter l'armée du conquérant et se rendirent en Phénicie. Le petit-fils d'Aratep faisait partie de ces derniers, et alla s'établir avec sa famille dans la ville de Tyr.

Mes ancêtres tyriens exercèrent la profession de teinturiers. C'était de leurs ateliers et de ceux de leurs confrères, que sortaient ces magnifiques étoffes rouges et violettes généralement estimées dans ce temps-là, et connues sous le nom de pourpre de Tyr.

A la prise de Tyr par Alexandre le Grand, Ithubal (c'était le nom de mon ancêtre d'alors), Ithubal échappa au massacre horrible des vaincus, qui dura jusqu'à la nuit. Les soldats,

fatigués de tuer, le firent prisonnier ainsi qu'un grand nombre d'habitants qui ne faisaient plus de résistance. Il fut séparé de sa famille et fit partie d'un convoi de prisonniers envoyés en Grèce pour être réduits en esclavage. Ithubal fut acheté par un potier d'Athènes. Quelques temps après, le voisin du potier, un homme à la fois riche et philosophe, acheta Ithubal et lui donna la liberté. Ce qui prouve qu'il existait déjà à cette époque des gens honnêtes et généreux.

Les descendants d'Ithubal furent potiers, sculpteurs, architectes, copistes de manuscrits, et habitèrent les villes d'Athènes, de Corinthe et de Byzance.

A la prise de Constantinople par les Turcs, le dernier descendant de mes ancêtres grecs, un nommé Sophos, homme très-instruit, vint s'établir en Italie comme bien d'autres savants byzantins, et comme ses confrères il contribua, pour sa part, au grand mouvement d'idées qui fut le signal de la renaissance. Le fils de Sophos s'établit commerçant à Florence. Il était né sur le territoire italien et sa mère était italienne. Dans sa jeunesse il fut camarade d'école d'Amérigo Vespucci, qui plus tard devait donner son nom au continent découvert par Christophe Colomb.

Enfin, sous le règne de François I^{er}, un descendant de Sophos, ciseleur émérite, vint s'établir en France. Depuis ce temps les descendants du ciseleur ont exercé diverses professions. Plusieurs ont été officiers, l'un sous le règne de Louis XIV, les autres pendant la grande république et sous le règne de Napoléon I^{er}. Quant à moi, Français ou François, surnommé Pamphile (c'est-à-dire : *ami de tout*, ou *aimé de tout*, selon le sens dans lequel on prend le mot), quant à moi, François

Pamphile, je ne suis point fils d'officier, mais fils d'artisan, et de plus caporal dans l'armée française.

Voilà l'histoire très-abrégée de ma famille. Vous avez dû remarquer qu'il ne s'y trouve que fort peu de guerriers. Les autres membres ont tous été des travailleurs : ouvriers ou artistes... enfin travailleurs. Ce dernier mot seul suffit... Vous voyez donc bien que j'ai le droit de dire que je fais partie de la grande noblesse du travail, dont vous êtes sortis, et que vous voudriez bien renier.

Lorsque j'eus fini de parler, les souverains se regardèrent sans savoir que dire. Seul Néron prononça, d'un air ironique, quelques paroles en latin, dont je ne compris pas le sens. Après quelques secondes de silence, Louis le Jeune me dit d'un air insolent :

— Prétendu noble, quelles sont donc vos armoiries ?

— Ah ! vous croyez donc que je n'ai pas d'armoiries ? lui dis-je. Détrompez-vous, j'en ai... Seulement je vous avouerai que, jusqu'à présent, j'ai toujours négligé de les faire peindre.... Mais elles sont peintes dans mon esprit, et si vous voulez je vais vous les détailler....

— Allons ! détaillez ! me dirent les souverains.

— Voici mes armoiries. Figurez-vous un écusson dont le champ est écartelé de sable, de gueules, d'azur et de sinople.

Mais, pardon, messieurs, si je parle l'argot de la chevalerie. La langue du blason est une langue à part ; une langue inventée pour n'être pas comprise, ou du moins pour n'être comprise que des initiés. Et justement j'ai au nombre de mes auditeurs

deux empereurs romains. Sûrement ils ne connaissent pas ce noble langage car je les vois me regarder avec autant d'étonnement que si je parlais la langue des habitants de Jupiter. Je me crois donc forcé, par déférence pour eux, de recommencer la description de mes armoiries en langage ordinaire.

Oyez !... je me trompe.... je veux dire : Ecoutez !

La surface de mon écusson est divisée en quatre parties, que l'on nomme quartiers.

Le premier quartier, placé à gauche et en haut, pour qui regarde l'écusson, le premier quartier, dis-je, est noir. Le deuxième quartier, à côté du premier, est rouge. Le troisième quartier, qui est au-dessous du premier, est bleu de ciel. Le quatrième quartier, placé au-dessous du deuxième, est d'un beau vert.

Voilà pour les couleurs. Passons aux figures.

Sur le premier quartier, se trouve représentée une pyramide d'argent. Les joints de la maçonnerie sont noirs. A gauche de la pyramide, un treuil à élever les pierres ; à droite, une truelle et un marteau de maçon.

Au-dessous de la pyramide se trouvent deux palmiers, l'un à droite, l'autre à gauche. A ces deux arbres est attachée une corde sur laquelle se trouve du linge étendu.

Au-dessous des arbres se trouve un portique égyptien couvert d'hiéroglyphes.

Toutes ces figures sont en argent avec les noirs nécessaires.

Sur le deuxième quartier se trouvent deux cuves de teinturiers. Elles sont figurées en or, et les joints des douves sont

noirs. Au-dessous des deux cuves se trouve une corne d'or, d'où sortent des pièces de monnaie en argent. Au-dessous des deux cuves pend une chaîne d'argent, qui va de droite à gauche.

Sur le troisième quartier vous voyez une chaîne d'argent brisée. Au-dessous, une deuxième ligne de figures, représentant des poteries ordinaires et des poteries artistiques. Au-dessous des poteries, une troisième ligne de figures, qui sont : à gauche un chapiteau de colonne d'ordre ionique, à droite un chapiteau d'ordre corinthien, et au milieu un plan de monument, à moitié déroulé. Sur une quatrième ligne se trouvent des marteaux, des ciseaux et des compas de sculpteur. Enfin une cinquième ligne de figures représentant : un chevalet de peintre, une palette, une lyre et quatre manuscrits en partie déroulés. Toutes ces figures sont en argent avec les noirs nécessaires.

Le quatrième quartier présente sept lignes de figures. Sur la première ligne, on voit une lanterne d'or d'où sortent des rayons d'argent, et une corne d'abondance d'où sortent des livres ouverts et entr'ouverts. La corne est d'or, et les livres d'argent avec les noirs nécessaires. Au-dessous, sur la deuxième ligne, se trouvent des ballots, une balance et un vaisseau, figurés en or avec les noirs nécessaires. Deux plats et un vase artistiques en argent, à moitié ciselés, et placés entre un marteau et un burin, forment une troisième ligne de figures d'argent avec les noirs nécessaires. Sur la quatrième ligne, on voit une épée nue et deux sabres d'officiers, l'un nu, l'autre dans le fourreau. D'argent avec les noirs nécessaires.

Sur la cinquième ligne on voit deux petits nuages d'argent, de forme allongée. L'un est à droite, l'autre est à gauche, mais ils se joignent légèrement vers le milieu de la ligne. Au milieu

du nuage de gauche, on voit une table sur laquelle se trouvent : une presse à main, une pile de livres, un globe, un télescope et une carte géographique. Au milieu du nuage de gauche se trouve aussi une table sur laquelle on voit une machine électrique, une petite locomotive, une roue d'engrenages. Toutes ces figurines sont en argent avec les noirs nécessaires.

De la jonction des deux nuages sort un trait de foudre en zigzag qui foudroie un trophée placé au milieu de la sixième ligne. Ce trophée se compose d'un éteignoir à long manche, d'un fouet à plusieurs lanières, d'une chaîne qui les relie et d'un masque à cornes placé entre les deux premiers emblèmes.

La foudre a déchiré le masque, brisé le manche du fouet, félé et presque aplati l'éteignoir. La chaîne est aussi brisée en plusieurs morceaux. Toujours sur la même ligne, se trouve à gauche un homme fuyant, déshabillé par la foudre ; seulement il a encore son chapeau sur la tête. Ce chapeau est de la forme la plus ridicule qu'aient jamais imaginée les chapeliers depuis le commencement du monde.

Enfin au milieu de la septième ligne se trouve une figure unique. C'est un petit drapeau multicolore, tout à fait semblable à celui qui flotte sur votre tour de Baal.

Au-dessus du chef de ce vaste écu, on voit un globe terrestre entouré de cette devise : *Paix, Amour, Travail.*

Maintenant je termine cette description par quelques explications.

Le premier quartier est noir, parce qu'il représente l'époque égyptienne, qui se perd dans la nuit des temps.

Le deuxième quartier est rouge, afin de rappeler l'époque de carnage qui détruisit la prospérité industrielle de mes ancêtres de ce temps-là.

Le troisième quartier est bleu de ciel, parce qu'il rappelle la prospérité de mes ancêtres grecs et le beau ciel sous lequel ils vécurent si longtemps.

Le quatrième quartier marque l'époque de la Renaissance. Depuis cette époque, grâce à une foule de merveilleuses découvertes, l'humanité a plus fait de chemin dans la voie du progrès qu'elle n'en avait fait auparavant, pendant plusieurs milliers d'années de marche. Les idées grandes et généreuses dominant de plus en plus sur les idées étroites, égoïstes et mesquines ; et tout fait espérer aux hommes de bonne volonté que les pénibles problèmes que Dieu a donné à résoudre à l'humanité, vont enfin recevoir un commencement de solution.

C'est pourquoi j'ai adopté pour ce quatrième quartier, le vert, qui est la couleur de l'espérance.

Il y eut alors un instant de silence, après lequel Philippe le Bel me dit :

— Vous prétendiez combattre l'orgueil et vous êtes plus orgueilleux que nous autres. Ne pouvant faire partie de notre noblesse, vous vous êtes fait une généalogie et des armoiries, et vous avez imaginé une prétendue noblesse du travail dont personne n'a jamais entendu parler.

— C'est vrai ! dirent plusieurs souverains.

— Messieurs, répondis-je, pour en finir avec cette question

de noblesse, je ne puis que vous répéter ce que disent, à ce sujet, la plupart des philosophes ; c'est que dans l'univers il n'y a qu'un seul Etre vraiment noble : c'est l'Etre suprême.

— C'est l'orgueil qui vous fait parler ainsi, me dit Louis le Jeune.

— Non, répondis-je, ce n'est pas l'orgueil qui me fait parler ainsi. Je n'obéis point à l'orgueil, et s'il m'arrivait d'être tenté de lui obéir, j'ai un excellent moyen de résister à la tentation. Et comme ce moyen peut servir à tous les hommes je vais vous l'indiquer.

Toutes les fois qu'un homme sera tenté de croire qu'il n'a rien au-dessus de lui, cet orgueilleux n'aura qu'à penser qu'il est forcé de boire, de manger et de faire toutes les fonctions de la nature, absolument comme un animal quelconque ; qu'il pense aussi que les hommes seraient plus dégoûtants que les plus dégoûtants animaux, s'ils étaient comme ces derniers à l'état de nature ; il comprendra alors que ce n'est que par les artifices de la civilisation que les terriens ont un abord supportable.... Ces pensées humiliantes autant que salutaires suffisent pour détrôner le plus puissant orgueil.

Charles IX se leva et dit d'un air d'indignation :

— Cette fois, c'en est trop ! et je ne saurais demeurer ici une minute de plus !

Non, messieurs, nous ne pouvons, sans déroger, continuer d'écouter cet homme, ce terrien qui ne cherche qu'à nous humilier par les absurdités qu'il nous raconte.

— Attends encore un instant, lui dit Néron à voix basse, j'ai une idée.... nous allons rire, tout à l'heure !

— Messieurs, dit Philippe le Bel, je ne trouve rien d'absurde dans ce que vient de dire le caporal Français. Je n'y vois qu'une histoire incroyable, inventée par lui tout exprès pour nous humilier.

— C'est vrai ! c'est vrai ! crièrent plusieurs souverains. Le caporal Philippe a raison !

— Il est évident, dit Néron, que le Français a voulu se moquer de ses auditeurs.

— C'est vrai ! crièrent encore les mêmes souverains, le Français s'est moqué de nous !

— Et moi je soutiens qu'il ne s'est moqué de personne, dit Charles V. Ou s'il s'est moqué de quelqu'un ou de quelque chose, il ne s'est moqué que de l'orgueil.

Ah ! vous êtes bien peu raisonnables ! Et je crois qu'il vous faudra encore bien des siècles pour le devenir !.... Vous prétendez que le caporal Français a composé une histoire pour vous humilier. Têtes sans cervelles ! vous ne savez donc pas trouver le sens d'une allégorie ! Vous n'avez donc pas compris que la généalogie et les armoiries du Français peuvent appartenir à tous les hommes ? Vous n'avez donc pas compris que cette filiation et ces armoiries n'ont été imaginées que pour glorifier le travail ? La glorification du travail !.... C'est là, si je ne me trompe, une assez belle idée philosophique.

— Oui, messieurs, dis-je à mon tour, j'ai voulu glorifier le

travail ; mais je n'ai pas eu un seul instant l'idée d'humilier mes auditeurs.

Comme Charles V, je dis que la glorification du travail est une fort belle idée philosophique ; et j'ajoute que sur la terre, cette idée est acceptée par des hommes qui vous valent bien ! Cette idée a même été adoptée par des nobles... entendez-vous, par des nobles, c'est-à-dire par des hommes qui appartiennent à la seule noblesse que vous reconnaissez. Je dirai plus : je dirai que cette idée est parvenue à pénétrer jusque chez les souverains. Oui, messieurs ! à l'époque actuelle, il existe des chefs d'État, en petit nombre il est vrai, qui aiment et honorent le travail, et qui sont eux-mêmes de grands travailleurs. Or, pourquoi ces philosophes de haut parage agissent-ils ainsi ? C'est parce qu'ils ont compris que le travail, matériel ou artistique, est non-seulement une source de richesse pour l'homme, mais qu'il est aussi la grande source, la source unique de la richesse et de la prospérité des nations.

— Vous voyez bien, messieurs, dit Charles V, que le Français n'est pas un railleur, mais un philosophe.

— Nous n'avons pas besoin d'un nouveau philosophe ici ! Il y en a déjà assez au régiment ! dit Charles IX.

— C'est vrai ! c'est vrai ! Charles IX a raison ! crièrent les souverains qui s'étaient mêlés à la dispute.

— Messieurs, dit Néron, malgré ce que le Français a dit pour se justifier, je continue de croire qu'il a voulu nous humilier. Cela étant admis par vous, je pense que vous ne vous laisserez pas offenser impunément par un pierrot ; je dis pierrot, car si le Français était caporal quand il était sur la terre, chez nous

il n'est rien du tout. Je propose donc de le punir de son insolence, non en lui faisant du mal, puisqu'ici nous n'avons plus le droit d'en faire, mais en nous donnant la petite satisfaction de le faire sauter à la couverture.

— Néron ! dit Charles V, je m'aperçois que depuis un instant vous ne cherchez qu'à exciter vos camarades contre le caporal Français ; je ne puis souffrir cela, et je vous mets deux jours de salle de police.

— Néron a pourtant raison, dirent plusieurs souverains.

— Vous autres, dit Charles à ceux qui venaient de parler, je vous punis chacun de deux jours de salle de police !

— Caporal, dit Néron à Charles, punissez tant que vous voudrez ou tant que vous pourrez ; mais nous ne sortirons pas d'ici sans avoir fait sauter le Français à la couverture.

— Bravo ! Néron ! dirent les souverains. A la couverture, le philosophe ! à la couverture !

— Je vais chercher une couverture, dit un souverain en se levant, une belle couverture de lit, armoriée. Le prétendu noble ne dérogera pas en sautant dans une pareille couverture.

— Plantagenet ! dit Charles, si je vous vois revenir ici avec une couverture, je me charge de vous faire attraper huit jours de prison ! et même huit jours de souvenirs !

Plantagenet hésita.

— Du courage, Henri ! lui dit Néron, nous allons rire tout à l'heure !

Henri Plantagenet partit en courant.

Philippe le Bel, quoique caporal, ne cherchait point à rétablir l'ordre.

Me voyant seul avec Charles V pour tenir tête à l'orage, et surexcité par les paroles que je venais d'entendre, j'apostrophaï ainsi Néron :

— Dis donc, ex-empereur romain ! toi qui as parlé le premier de me faire sauter à la couverture, me prends-tu pour un Sancho-Pança ! Et crois-tu que, comme le héros du roman de Don-Quichotte, je me laisserai berner sans faire de résistance ? Apprends qu'un Français surexcité se change en lion et même en tigre ! Or, toi et les tiens, vous n'êtes pas assez malins pour faire sauter un lion ou tigre à la couverture. Je vous défie tous !

— Ne vous emportez pas, me dit Charles V, ils n'en feront rien !

— Vous verrez, caporal, si nous n'en ferons rien ! lui dit Néron.

— Néron ! dit Charles V, vous ne me bravez pas plus longtemps.... Je vous ordonne [de marcher tout de suite à la salle de police ! et ceux que j'ai punis vous suivront.

— Caporal, répondit Néron, nous voulons bien nous rendre à la salle de police.... mais avant nous voudrions berner le Français....

— Vous ne voulez pas obéir ? dit Charles en s'en allant. Puis, s'adressant à Philippe le Bel, il lui dit avant de sortir :

— Et toi, Philippe, rappelle-toi qu'en mon absence tu es responsable de ce qui arrivera au caporal Français !

— Je ne me mêle de rien, répondit le caporal Philippe le Bel.

Charles V s'éloigna précipitamment, et je me trouvai seul en face de mes adversaires.

— Messieurs, leur dit Néron, je crois que nous aurons le temps de berner le Français avant l'arrivée de la garde..... mais il faudra se hâter.... nous le ferons sauter de toutes nos forces, afin qu'il puisse examiner de près les sculptures du plafond.

— Bravo ! Néron ! bravo ! crièrent mes adversaires.

— Ah ! que vous avez peu de cœur, vous autres ! leur dis-je, que vous avez peu de cœur, d'obéir à cet odieux coquin qui vous excite ! à cet ancien coureur de lupanars, à ce tyran infâme, à cet incendiaire de Rome !

— Saisissons-le ! dit Néron. Nous l'empêcherons de brailler.

Voyant que les perturbateurs se levaient et se disposaient à me saisir, je fis un bond et allai m'adosser à une rangée de tables où jouaient Mozart, Bellini, Sardanapale et d'autres joueurs, qui étaient si fort occupés à leur jeu qu'ils semblaient jusqu'alors n'avoir pas remarqué la querelle qui s'était engagée.

A ce moment, il se fit autour de moi un demi-cercle de huit ou dix individus, et comme l'un d'eux, Caligula, s'apprêtait à me saisir :

— Mille éclats de tonnerre ! m'écriai-je. N'avancez pas ! ou malheur au premier qui m'approche !... Mais je suis bien bête de m'emporter ainsi.... j'oubliais que je ne suis ici qu'en esprit et que vous ne pouvez rien sur un esprit. Tenez, vous allez voir !

Disant cela, je traversai trois ou quatre fois le demi-cercle d'hommes qui avaient cherché à me bloquer. Chaque fois ils essayèrent de me saisir au passage ; mais, à leur grand étonnement, ils ne purent réussir, car au moment où ils croyaient m'attraper, leurs mains ne rencontraient que le vide.

Convaincu de mon invulnérabilité par l'expérience que je venais de faire, je repris tranquillement ma place à côté de la table où jouaient Mozart et Bellini, et mes adversaires continuèrent à former un demi-cercle devant moi.

Je me mis alors à les narguer de mon mieux.

— Messieurs, dis-je, en attendant que la garde arrive, l'un de vous ne pourrait-il pas raconter une petite histoire ? Cela nous aiderait à passer le temps d'une manière agréable.

— A la couverture ! à la couverture ! crièrent mes adversaires.

— Allons, messieurs, que l'un de vous commence à narrer quelque chose..... Vous avez tous assez vécu pour avoir beaucoup à raconter !... Allons ! Néron ! allons, modèle des empereurs romains ! allons ! décide-toi à narrer quelque fait de ton beau règne.... Par exemple, raconte-nous la jolie petite historiette de l'incendie de Rome....

— A la couverture ! cria Néron.

— Messieurs, continuai-je, Néron refuse de raconter un de ses plus beaux faits d'armes. Je pense que c'est par excès de modestie... Je respecte ce sentiment, et je m'adresse à Caligula, qui sera peut-être moins timide que Néron. Allons ! Caligula ! monstre admirable ! ancien fléau de Rome ! pas de fausse mo-

destie... raconte-nous une des mille petites gentilles par lesquelles tu illustras ton règne....

— A la couverture ! à la couverture ! crièrent Néron et Caligula.

— La couverture, la couverture, repris-je, vous aurez bien le temps d'en parler quand on l'apportera. Pour le moment, parlons d'autre chose. Et puisque Néron et Caligula montrent si peu de complaisance, je vais m'adresser à Philippe le Bel... Il ne se fera pas prier, je l'espère du moins, pour raconter l'histoire des Templiers brûlés et dépouillés de leurs trésors. C'est un beau fait de son règne.... Mais comme je respecte la modestie, je dispense Philippe de parler de la magnanimité, et surtout du profond désintéressement qu'il montra dans cette affaire de fagots...

— A la couverture ! à la couverture ! crièrent Néron, Caligula et Philippe le Bel. Ce dernier, depuis un instant, se tenait un peu à l'écart, ne faisant rien pour rétablir l'ordre à la cantine.

— Toujours pas de complaisance de la part des narrateurs. Voyons si je réussirai mieux dans une quatrième démarche. Cette fois, c'est à Louis VII que je m'adresse. Allons, Louis le Jeune, racontez, je vous en prie, l'histoire des deux mille habitants de Vitry le Français, brûlés dans une église par votre ordre.... Joli souvenir pour vous, n'est-ce pas ?

— A la couverture ! à la couverture ! crièrent à la fois Louis le Jeune, Philippe le Bel, Néron et Caligula.

— N'ayant pas l'honneur de connaître tous ceux qui daignent former le demi-cercle autour de moi, je ne m'adresse plus qu'à

Charles IX, pour obtenir une histoire. J'ai besoin ici de toute mon éloquence pour ne pas échouer une cinquième fois, Essayons donc d'être éloquent. Charles IX, gracieux ex-monarque ! tout le monde se plaît à reconnaître en vous le héros de la Saint-Barthélemy, et chacun serait charmé de vous entendre raconter le célèbre massacre....

— A la couverture ! à la couverture ! hurlèrent à la fois Charles IX, Louis le Jeune, Philippe le Bel, Néron, Caligula et d'autres adversaires que je ne connaissais pas.

— Messieurs, dit Mozart aux perturbateurs, messieurs, n'y aurait-il pas moyen d'avoir un peu de tranquillité?. Depuis un instant, avec vos cris discordants, vous me cassez la tête !

— Monsieur le sous-chef, dit Néron à Mozart, nous nous disputons avec le terrien qui vous regarde jouer. Ce n'est pas à vous que nos cris s'adressent.

— Eh parbleu ! je sais bien que ce n'est pas à moi qu'ils s'adressent, mais je n'en suis pas moins forcé de les entendre... et cela me contrarie.

— J'en dirai autant, ces cris sont agaçants au suprême degré ! dit Sardanapale.... Ces cris faussent les coups ! et cela se comprend ; ils font vibrer mon cornet, les vibrations du cornet agissent sur les dés, et si alors on joue, le coup est faussé.

— Ah ! ah ! ah ! exclamèrent les perturbateurs sur tous les tons.

— Messieurs, dit Mozart, si vous voulez continuer de crier, allez dans la cour. Ou si vous tenez à vous disputer, faites-le au moins selon les règles de l'harmonie !... Ce n'est pas bien difficile ! je suppose que vous vouliez parler ou crier deux à la fois,

qui est-ce qui vous empêche de faire un accord de tierce ? Cela est très-facile... et si un troisième disputeur intervient, il me semble qu'il peut fort bien parler plus haut, et ajouter un accord de quinte à l'accord de tierce. Ces deux accords combinés ensemble produisent même un effet très-agréable à l'oreille. Enfin, si vous tenez à parler quatre à la fois, voici ce que vous pouvez faire : si le premier disputeur, par exemple, parle dans le ton de *do* naturel majeur, le deuxième disputeur doit crier en *mi*, le troisième en *sol*, et le quatrième doit piailler à l'*octave* du premier.... Voilà comme on doit se disputer dans une société ou dans un lieu public.

Tous les souverains, disputeurs et autres, qui entendirent ce singulier conseil, se mirent à rire sur tous les tons possibles sans se conformer aux prescriptions de Mozart. Quand les rires eurent cessé, Bellini dit au sous-chef de musique :

— Monsieur le sous-chef, vous venez tout simplement de proposer à ces hommes un moyen de terminer leur dispute.

— Comment ! dit Mozart étonné, comment ! de terminer leur dispute ?

— Eh sans doute !... vous leur proposez de se disputer en employant les notes : *do*, *mi*, *sol*, *do-octave*... Ces quatre notes ne forment-elles pas ce qu'on appelle un accord parfait ?

— Oui, dit Mozart.... mais... je ne comprends pas comment cet accord peut terminer une dispute....

— Vous allez comprendre, monsieur le sous-chef... Supposez que ces hommes emploient votre procédé et se disputent en accord parfait : l'harmonie régnera aussitôt parmi les disputeurs. Or, il est évident qu'une dispute où l'on introduit l'harmonie

cesse aussitôt d'être une dispute, et devient une discussion très-agréable...

Vous comprenez, maintenant ?

— Oui ! oui ! c'est juste, dit Mozart en souriant.

L'hilarité gagna encore une fois les auditeurs et se prolongeait encore lorsque Henri Plantagenet entra précipitamment par la porte du fond de la salle, et déplia aussitôt une grande couverture rouge, au milieu de laquelle se trouvaient des armoiries brodées en or.

— Voici la couverture demandée, dit-il. A l'œuvre !

— Il est trop tard ! dirent mes adversaires, voici la garde qui arrive.

En effet, Plantagenet avait à peine déplié sa couverture, que le sergent Brennus, accompagné de Charles V et de huit hommes de garde, entra par la porte principale.

Faut-il faire résistance ? dit Néron à Caligula.

— Non ! répondit Caligula, c'est inutile, nous nous ferions loger à la salle des souvenirs.

— Quels sont les hommes qu'il faut emmener ? dit Brennus à Charles V.

Charles V désigna plusieurs individus, parmi lesquels figurait Plantagenet Henri, qui essayait de cacher sa couverture.

Alors je m'approchai, et dis à Charles V :

— Faites-leur grâce, je vous prie ; la querelle vient d'être terminée.... ils doivent avoir changé d'idée.... d'ailleurs quand

ils voudraient me berner, cela leur serait impossible, car je ne suis ici qu'en esprit... je vous l'affirme.

— C'est trop tard pour faire grâce ! dit Brennus. La garde appelée ne doit jamais rentrer au poste sans emmener quelqu'un !... Allez ! marchez, vous autres !

— Sergent ! dit Néron, le caporal Charles V a eu le tort d'aller vous chercher... il ne s'agissait que d'une plaisanterie... une toute petite plaisanterie... entre nous !

— Ça ne me regarde pas ! marchez ! Vous vous expliquerez devant l'officier du poste !

Néron, Caligula et les autres perturbateurs traversaient la salle pour se rendre à la salle de police, lorsque soudain un bruit épouvantable se fit entendre et fut suivi presque aussitôt d'une forte trépidation du sol. En même temps, on criait dans la cour : « Un tremblement de sol ! un tremblement de sol ! »

Alors les souverains qui se trouvaient dans la salle, saisis de frayeur, se précipitèrent vers les portes pour fuir... quelques-uns sautèrent par les fenêtres... Un instant après, je ne vis plus autour de moi que Charles V, Mozart et son partner, puis Sardanapale, aussi calmes que si rien n'était survenu d'extraordinaire.

Charles V dit alors :

— Vous ne vous sauvez donc pas, messieurs ? vous n'avez donc pas peur de périr ?

Sardanapale lui répondit :

— Qu'importe que l'on périsse ! puisque l'on ne meurt que pour renaître ?

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un bruit effroyable retentit de nouveau et se continua en un long roulement.

Puis, j'entendis une voix qui criait au dehors :

— La caserne s'écroule ! la caserne s'écroule !

Cette fois, Charles V et Mozart coururent vers la porte, et je me disposais à faire comme eux, lorsqu'une secousse plus terrible que les autres me fit sauter en l'air...

Et je me réveillai en sursaut.....

.

Il faisait grand jour.... le soleil levant dardait ses premiers rayons dans la chambrée. Deux caporaux à la figure réjouie étaient debout au pied de ma couchette de fer ; ils l'avaient déjà traînée jusqu'au milieu de la chambrée et se disposaient à la tirer encore plus loin. Mais voyant que j'étais réveillé, ils me dirent :

— Eh bien ! Français, viens-tu boire un verre de rhum !

Ces deux caporaux étaient les camarades avec lesquels j'avais passé une partie de la journée du 15 août à courir d'un côté et d'autre dans les rues de la capitale. Ils pensaient que toute fête doit avoir un lendemain joyeux, et c'est pour cela qu'ils étaient venus m'inviter à boire un verre de rhum. Dans l'état d'esprit où je me trouvais, je ne pouvais que leur faire une mauvaise réponse.... aussi s'en allèrent-ils de fort mauvaise humeur.

Quant à moi, je restai un moment assis sur mon lit, et ne voulant pas croire au réveil.... Je me croyais le jouet d'un nouveau songe.

L'impression produite par le rêve avait été si forte qu'elle m'avait bouleversé l'esprit et fait perdre la notion du temps.... c'est ce qui me fit dire aux hommes de la chambrée :

— Il y a au moins quarante-huit heures que je suis couché... pourquoi m'a-t-on laissé dormir si longtemps ?

Presque aussitôt, je compris que la question que je venais de faire pouvait faire douter de ma raison. Heureusement pour moi, les hommes de ma chambrée crurent que je n'avais dit qu'une plaisanterie, et je me gardai bien de les détromper...

Toute la journée, je fis mon service en agissant comme un automate.... mes idées n'étaient pas sur la terre....

La nuit suivante, je ne rêvai point, et le lendemain j'étais revenu à mon état normal. Mais je ne parlai à personne de mon rêve ; je cherchai seulement à me l'expliquer.... je ne pus trouver une explication que pour la fin seulement.

La voici :

Le bruit terrible que j'avais entendu en songe, me croyant à la cantine d'Elisabeth, n'était tout simplement que le bruit de mon lit de fer traîné sur le plancher par les caporaux qui étaient venus m'éveiller. Les prétendues secousses de tremblement de terre avaient lieu chaque fois qu'ils soulevaient et laissaient tomber ma couchette.... Tout le reste de mon rêve. je suis obligé de le mettre sur le compte de l'imagination.



FIN

TABLE



	Pages
CHAPITRE PREMIER. — DE LA TERRE A LA PLANÈTE MARS. — Le songe d'une nuit d'été. — Départ involontaire du caporal Français pour la planète Mars. — Paris la nuit vu à vol d'oiseau. — Angoisses du caporal Français. — Aspect de la terre vue à dix mille lieues. — Nouvelles angoisses du caporal Français. — Son arrivée sur la planète Mars.....	1
CHAPITRE II. — UN NOUVEAU MONDE. — Arrivée du caporal Français sur la planète Mars.—Il croit être tombé dans un paradis planétaire. — François I ^{er} , sergent-major. — Discussion philosophique sur le bonheur entre un ex-roi et un caporal. — Le régiment fantastique....	18
CHAPITRE III. — DE MERVEILLES EN MERVEILLES. — L'oiseau moqueur. — Charles VII en corvée. — La caserne des souverains. — Les jardins suspendus. — L'île de Fôchtrah-Bredouyah : apologue. — Les cygnes mer-	

veilleux. — Les arcades sacrées. — Arrivée à la caserne. — Louis XI, sergent-fourrier. — Une chambre de sous-officiers	39
CHAPITRE IV. — UN SINGULIER PURGATOIRE. — Le caporal Français rencontre le caporal Charles V, qui lui raconte d'étranges choses. — Les rois à la visite. — La salle des visites. — Les matérialistes et les spiritualistes. — Visite à la chambrée de la compagnie française. — Propos de soldats. — Le sergent-major François I ^{er} invite à déjeuner le caporal Français et l'emène à la cantine de Catherine, ex-impératrice de Russie. — Catherine cherche à souffleter le caporal Français. — Tout s'arrange. — Le caporal Français, en déjeunant, donne des nouvelles de la terre aux rois-sergents-majors du deuxième bataillon.....	
CHAPITRE V. — CHEZ LE COLONEL. — Le sergent-major François I ^{er} conduit le caporal Français chez le colonel Alexandre le Grand. — Luxe inouï des appartements du colonel. — Le roi Porus brosser d'Alexandre. — Dialogue étrange entre Alexandre le Grand et le caporal Français.....	117
CHAPITRE VI. — UNE HEURE BIEN EMPLOYÉE. — Discussion entre François I ^{er} et le caporal Français. — L'éternité des peines. — Suppositions épouvantables. — Visites à la tour de Baal. — Les colosses de pierre. — Salles de police. — La salle des souvenirs. — Néron, Caligula, Héliogabale à la corvée de quartier. — L'observatoire de la tour de Baal. — Le caporal Français aperçoit pour la première fois des indigènes de Mars. — Le drapeau universel.....	143
CHAPITRE VII. — LA REVUE. — Le caporal Français assiste comme spectateur à la revue du régiment des souverains. — Le plus beau des tambours-majors. — Beethoven et Mozart, chef et sous-chef de musique du	

régiment. — Le défilé. — Le caporal Français voit passer devant lui des souverains de tous les temps et de tous les pays..... 203

CHAPITRE VIII. — A LA BIBLIOTHÈQUE. — Le caporal Français, accompagné de Constance II, visite la bibliothèque du régiment des souverains. — Le bibliothécaire Ptolémée Philadelphe lui donne de curieux détails sur la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. — Antiquité de l'Égypte. — Histoire des Pharaons pasteurs. — Changement de conversation. — L'univers des athées et l'univers des déistes spiritualistes..... 227

CHAPITRE IX. — A LA CANTINE DE CLÉOPATRE. — Le caporal Français, accompagné de plusieurs ex-rois, va à la cantine de Cléopâtre et cause avec la cantinière. — Le marsien Atah-Kholl vient à la cantine et divertit la société. — L'indigène de Mars chante une chansonnette, que Téglat-Phalazar traduit pour le caporal Français. — Après le dîner, Ksorphonoul, contemporain et victime du déluge, raconte aux convives la terrible catastrophe. — L'ex-roi Ksortheréma, témoin oculaire échappé au désastre, complète le récit de Ksorphonoul. 289

CHAPITRE X. — A LA CANTINE DE SÉMIRAMIS. — La plus belle des cantines. — Le festin de Balthazar. — Téglat-phalazar donne au caporal Français l'explication scientifique du miracle des trois mots tracés sur le mur. — Conversation du caporal Français avec la cantinière Sémiramis, ex-reine d'Assyrie..... 329

CHAPITRE XI. — AU CERCLE DES OFFICIERS. — Description de la salle du cercle. — Conversation du caporal Français et du lieutenant-colonel Jules César. — Le colonel Alexandre le Grand critique les gouvernements terriens et donne ensuite au caporal Français le projet d'un gouvernement international universel..... 355

CHAPITRE XII. — A LA CANTINE D'ÉLISABETH. — Le plus difficile des problèmes philosophiques résolu par deux caporaux. — Le caporal Charles V conduit le caporal Français à la cantine d'Elisabeth et le présente à plusieurs ex-rois de France. — Conversation. — Le Paris de Philippe-Auguste et le Paris de Napoléon III. — Furieuse discussion à propos de noblesse. — La généalogie merveilleuse et les singulières armoiries du caporal Français. — Ses auditeurs veulent le faire sauter dans une couverture. — La garde arrive et termine la dispute. — Tremblement de sol. — Retour du caporal Français sur la terre.....	399
---	------------





